Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/histoiredesrevol02orl

HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS
D'ANGLETERRE,

Depuis le commencement
de la Monarchie.

PAR LE PERE D'ORLEANS,
De la Compagnie de JESUS.

TOME SECOND.

Nouvelle Edition, corrigée & ornée de figures.

A PARIS,
AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. XXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE.

LIVRE QUATRIÉME.

Edoüard I. regne heureuſement. Edoüard II. qui lui ſuccede, eſt détrôné par ſa femme Iſabelle de France, & ſon fils Edoüard III. mis en ſa place.

EDOUARD, qui fut le premier du nom, à compter comme font les Anglois, depuis Guillaume le Conquerant, étoit un Prince tel qu'il le falloit pour rétablir l'autorité Royale, preſque ruinée ſous deux Rois foibles par les révoltes de leurs ſujets. Il le fit en effet; mais la chûte de ſon malheureux fils montra, que chez 1273.

cette nation peu docile, le plus grand
1274. Roy ne fait rien pour ſon ſucceſſeur, quand avec ſa dignité il ne lui tranſmet pas ſa vertu. Celle d'Edoüard premier, que tant d'exploits avoient déja rendu ſi illuſtre avant ſon voyage au Levant, avoit acquis un nouvel éclat dans cette entrepriſe, quoique malheureuſe, & renduë funeſte au nom Chrétien par la mort de S. Louis. Son courage & ſa bonne conduite ſembloient avoir pris un nouveau relief parmi les diſgraces de ſon parti; ſon retour même fut marqué dans tous les lieux où il paſſa, par des actions & des paroles ſi ſages, qu'il ne cauſa pas moins d'admiration aux Etrangers qui le virent, que d'impatience aux ſiens de le revoir.

Il fut aſſez long-temps en France, où il termina heureuſement des affaires importantes qu'il avoit avec Philippe III. ſucceſſeur de ſaint Loüis. Il n'aimoit pas ce Prince, parce qu'il avoit laiſſé impuni le crime de Guy de Monfort, qui pour venger ſur le ſang d'Angleterre la mort du Comte de Leyceſtre ſon pere, avoit aſſaſſiné Henry fils de Richard Roy des Romains, lorſqu'il revenoit des Saints lieux. Neanmoins pour ne pas gâter, comme font les petits eſprits, des affaires neceſſaires, par le plaiſir de témoigner un reſſentiment inutile, il diſſimula ſi bien le ſien, que Philippe charmé de ſes ma-

nieres également nobles & honnêtes, lui accorda tout ce qu'il voulut. Ayant quitté la Cour de France, il passa en Guyenne, où il dompta Gaston de Foix Comte de Bearn, qui inquietoit ses sujets. De-là faisant voile en Angleterre, il y fut couronné avec la Reine Eleonor de Castille sa femme, sur la fin du mois d'Août de l'année mil deux cens soixante & quinze, qui étoit la trente-sixiéme de son âge. 1275.

Si la Couronne lui attira une veneration nouvelle, sa douceur lui gagna le cœur & la tendresse de tout le monde. Il s'étudia surtout à persuader, qu'il ne restoit plus dans son esprit aucun souvenir des discordes passées, & prit à tâche d'en effacer tous les vestiges dans celui des autres. Par cette adresse, ayant guéri les plus défians de ces restes de crainte qui réveillent les animositez, il est difficile de dire s'il étoit plus aimé qu'estimé.

Il soûtint cette réputation, & se conserva cette affection des peuples par un tissu d'actions éclatantes & agréables à la nation, qui dura autant que sa vie. Non seulement tous les Grands d'Angleterre avoient assisté à son couronnement, mais ses alliez & ses amis avoient contribué par leur presence à rendre cette ceremonie plus auguste. Alexandre III. Roy d'Ecosse & Jean Duc de Bretagne ses beaux-freres, s'y étoient trouvé en personne. Le

seul Leolin Prince de Galles s'en étoit dis-
1275. pensé, sous prétexte de quelques affaires qui le retenoient en son païs, mais en effet pour éviter de rendre à Edoüard un hommage qu'il ne croyoit pas lui devoir. Leolin avoit réüni dans sa personne tout ce que l'ancienne nation Britannique possedoit de terres au païs de Galles, divisées avant lui en deux petits Etats indépendans l'un de l'autre, & assez souvent opposez, qu'on appelloit du nom de leur situation, l'un Northgalles & l'autre Sudgalles. En réüniſſant les terres, il avoit réüni la haine de toute la nation contre les Anglois, encore plus vive dans sa famille qu'ailleurs, & que le vieux Leolin son grand-pere lui avoit mis dans les veines avec le sang. Edoüard lui-même avoit reconnu durant le regne précedent, que c'étoit un ennemi redoutable. Sa puiſſance étoit de beaucoup inferieure à celle des Anglois, & il l'avoit éprouvé plusieurs fois: mais il sçavoit si bien prendre son temps pour les attaquer à son avantage, que souvent il les avoit défaits, & n'avoit jamais succombé sans ressource. Ainsi tantôt vaincu, tantôt vainqueur, jamais rebuté de combattre, & toûjours prêt à attaquer, souvent réconcilié, & toûjours irréconciliable, il n'avoit fait de paix que quand il n'avoit pû continuer la guerre. Quelques-uns de ses prédeceſſeurs avoient

rendu aux Rois d'Angleterre des hommages forcez, contre lesquels toute la nation reclamoit, aussi-tôt qu'elle se sentoit en état de le faire. Avant la réünion des Principautez, David Prince de Northgalles, oncle de Leolin, en avoit rendu un à Henry III. dans la possession duquel Edoüard avoit resolu de se maintenir; & c'étoit la veritable raison qui avoit obligé Leolin à s'absenter du couronnement, ne voulant pas se trouver dans un lieu, où l'on auroit pû lui faire faire de force, ce qu'il ne vouloit pas faire de gré. 1276.

Edoüard voyant bien que cette absence étoit un honnête refus de l'hommage qu'il prétendoit, fit citer Leolin dans un Parlement qu'il tint quelque temps après à Londres, à lui venir rendre ce qu'il soûtenoit lui être dû. Leolin s'excusa d'une maniere, où sous quelque apparence de ménagement, il faisoit une vraye insulte; disant qu'ayant en Angleterre autant d'ennemis qu'il en avoit, il ne pouvoit avec sûreté entrer si avant dans le païs, si on ne lui donnoit des ôtages; & il ne demandoit rien moins que le fils du Roy, le Comte de Gloceſtre, & le Chancelier Robert Brunet.

Edouard fut outré de cette audace, mais il dissimula son chagrin; & voulant rendre le Prince de Galles entierement inexcusable, il alla l'inviter jusqu'à Cheſtre,

sur les frontieres de son païs, à venir s'a-
1277. boucher avec lui. Le refus qu'en fit Leolin, fut le signal de la guerre entr'eux, à laquelle le Roy se porta avec d'autant plus de chaleur, qu'il découvrit que l'habile Gallois prenoit des liaisons avec ses ennemis. Ce Prince, qui n'omettoit rien de tout ce qui lui pouvoit servir à défendre du joug Anglois la liberté que sa nation avoit si long-temps conservée, avoit cherché à s'allier en France, & avoit fait demander en mariage une des filles du feu Comte de Leyceſtre, retirée avec sa mere dans les Dominicaines de Montargis, qu'une sœur du Comte avoit fondées. Amaury de Montfort frere de la fille s'étoit chargé de la conduite. Il étoit déja aux Sorlingues, & continuoit sa navigation, lorsque quatre vaisseaux de Briſtol l'attaquerent inopinément, & se rendirent maîtres du sien. Il y fut pris avec sa sa sœur, & tous deux furent menez au Roy, qui traita honnêtement l'un & l'autre, en s'assurant de leurs personnes, mais qui se hâta d'autant plus de dompter le fier Leolin, que cette alliance lui donna sujet d'en apprehender de plus dangereuses.

Leolin réciproquement irrité par l'injure personnelle qu'on lui venoit de faire, en lui retenant sa maîtresse, arma en toute diligence, & se mit en campagne pour

commencer la guerre ; mais quelque effort qu'il fit, il connut bientôt qu'il n'avoit plus affaire à Henry, & qu'il ne réſiſteroit pas à un Prince belliqueux, vainqueur, aimé des ſiens, avec la même facilité qu'il avoit réſiſté à un Roy peu intelligent dans la guerre, ſouvent vaincu, & comptant toûjours la meilleure partie de ſes ſujets dans le parti de ſes ennemis. Edoüard diviſa ſon armée, & ayant envoyé en Sud galles Payen de Canuſe habile General, il marcha en perſonne à Rodolan, qui ne l'arrêta pas long-temps. Après quoi avançant toûjours, il étonna ſi fort les Gallois, que la plûpart ayant imploré ſa clemence, Leolin fut contraint de ſe ſoumettre, malgré ſa réſolution & ſa fierté. Il conſerva quelques veſtiges de ſouveraineté ſur cinq Baronies; mais il rendit enfin à Edoüard pour tout le reſte de ſes Etats, l'hommage qu'il s'étoit mis ſi inutilement en devoir de lui diſputer. 1278.

Quand le Roy eut gagné ce point, qui étoit le but de ſon entrepriſe, il donna au Prince de Galles mille marques de ſon amitié : juſques-là que non ſeulement il lui permit d'épouſer ſa couſine, mais qu'il en fit lui-même la fête avec toute la magnificence poſſible. Outre cela il prit encore ſoin de réünir ſa famille avec lui, & l'engagea à relâcher deux de ſes freres qu'il tenoit priſonniers. Il y avoit déja du

temps qu'un troiſiéme nommé David s'é-
1278. toit retiré auprès d'Edoüard, qui l'avoit comblé de bienfaits. David en fut peu reconnoiſſant, & ſon ingratitude effaça la gloire de l'entrepriſe qu'il fit pour rendre la liberté à ſa patrie. A peine le Monarque avoit deſarmé, que David ayant pratiqué ſecretement la nobleſſe de Galles, ſollicita fortement ſon frere à ſecoüer le joug des Anglois, & pour lui en donner exemple, ſe ſaiſit du Château d'Havardix, où il avoit ſurpris Clifford, nommé par le Roy Chef de Juſtice dans toute la Principauté. Ce coup hardi inſpirant aux Gallois du courage & de l'eſperance, Leolin lui-même entra en lice, & s'étant joint avec David, ils allerent aſſieger Rutlan, pendant que d'autres Seigneurs du parti, détachez avec des troupes proportionnées à leurs deſſeins, allerent attaquer d'autres Fortereſſes. Edoüard fut aſſez tôt
1279. en campagne pour aller ſecourir Rutlan; mais tant de places lui furent enlevées, qu'étonné d'une révolution ſi ſubite, il fit tenter une negociation par l'Archevêque de Cantorbery, qui ne pût rien gagner ſur l'eſprit de ces gens déterminez à perir, ou à recouvrer leur liberté. L'Archevêque excommunia Leolin; mais on peut aiſément penſer, qu'en cette occaſion la cenſure d'un Prélat Anglois fut un mediocre embarras pour un Prince de

Galles. Leolin tint ferme par tout, & ayant laiſſé ſon frere David dans les montagnes de Snoudon, pour amuſer l'armée du Roy qui marcheit de ce côté-là, il mena la ſienne vers Cardigan, où ayant trouvé à propos celle du Comte de Gloceſtre, il l'attaqua avec vigueur. Le combat fut ſanglant, & l'avantage douteux. Le Prince y perdit bien du monde, & le Comte bien des gens de qualité. Il y a apparence que le Prince fut moins affoibli que le Comte, puiſque même les Hiſtoriens d'Angleterre, peu accoûtumez à avoüer les deſavantages de leur nation, diſent que celui-ci ſe retira, & laiſſa la campagne à l'autre. 1279.

Pendant ce temps-là le Roy aſſiegeoit David dans les montagnes, & s'aſſuroit de l'Iſle d'Angleſey, pour lui ôter ce refuge ordinaire des Princes Gallois après leurs défaites. Il y a apparence que Leolin s'approchoit de ces quartiers-là pour aller ſecourir David, lorſque s'étant par imprudence ſéparé du gros de ſes troupes, l'hiſtoire ne dit pas pourquoi, il fut rencontré à l'entrée de la Province de Radnor par celles d'Edmont de Mortemer, qui le chargerent ſi à propos, qu'ils taillerent ſes gens en pieces: il fut tué lui-même dans ce combat. On dit que ce fut au même lieu où étoit mort autrefois Vortiger, celui qui avoit introduit les 1280.

Anglois dans la Grande Bretagne. Sa tête
1280. fut envoyée au Roy, qui étoit alors à Carnarvan, & de-là portée sur la Tour de Londres, où on l'exposa avec une couronne de lierre, pour insulter à la disgrace d'un Prince, que son grand courage rendoit digne d'un sort plus heureux, & d'un traitement plus honnête. Un Moine de ses sujets fit à son honneur une épigramme latine, qu'un autre Moine Anglois rendit injurieuse à sa memoire, par le changement de quelques mots. Mais ce ne sont pas ces sortes d'écrits où la passion a tant de part, qui décident du merite des hommes. Leolin en avoit beaucoup, quoiqu'en dise l'Histoire Angloise, qui ne sçait ce que c'est que de faire justice aux ennemis de sa nation. Avec lui périt la liberté de l'ancienne nation Britan-
1281. nique. David fit encore quelque temps la guerre, mais il y succomba enfin, & ayant été pris prisonnier, il eut la tête tranchée à Schrop, par Sentence du Parlement qu'Edoüard y avoit assemblé. Le Monarque victorieux donna les terres des Seigneurs Gallois à ceux de sa Cour qui avoient contribué à les soûmettre, se reservant les
1282. forteresses qui étoient le long de la mer. Par ce moyen il s'assura enfin cette Principauté; car quoique depuis ce temps-là les Gallois ayent souvent tâché de secoüer le joug des Anglois, ils n'en ont pû venir à

bout. Edoüard ſçut ſi bien attacher cette conquête à ſa couronne, que les aînez des Rois d'Angleterre en ont depuis porté le nom. Afin même que ſon fils le portât avec plus d'agrément pour ces peuples, il voulut qu'il naquît dans leur païs, ayant obligé la Reine ſa femme qui étoit groſſe de ce Prince, de faire ſes couches à Carnarvan, où elle mit au monde Edoüard ſecond. 1282.

La gloire que le Roy s'étoit acquiſe par l'heureux ſuccès de la guerre de Galles, reçut un nouvel éclat, par l'emploi qu'il fit de la paix dont elle fut ſuivie. Il ne ſe ſervit pas du loiſir qu'elle lui donna pour prendre ſes plaiſirs, mais pour la procurer aux autres, & paſſa la mer tout exprès pour appaiſer les differends des Rois de Naples & d'Arragon, à l'occaſion de la Sicile. Il y réüſſit pour un temps, mais ces deux Maiſons étoient trop animées l'une contre l'autre, pour finir ſi-tôt des démêlez qui n'ont pas même fini avec elles. 1283.

Ce ſoin des affaires d'autrui n'ôtoit rien à ce Monarque agiſſant de l'application qu'il avoit aux ſiennes. Au milieu de la paix, il prévit qu'il ne ſeroit pas long-temps ſans avoir la guerre, ſurtout depuis que Philippe le Bel eut ſuccedé en France à ſon pere, c'eſt-à-dire à un Roy mûr & moderé, un Prince de quinze ans, vif, hardi, entreprenant, plein d'ambition,

peu endurant, incapable de plier, ne
1285. ſçachant ni diſſimuler, ni ceder au temps.

Edoüard jugea bien qu'il ſeroit difficile d'entretenir une longue paix avec un homme de ce caractere, les deux Monarchies ayant ſi ſouvent des affaires délicates à démêler enſemble. Nos écrivains François prétendent qu'il ne vouloit lui-même la paix, qu'auſſi long-temps qu'il en auroit beſoin, pour mettre ſon Royaume en état de faire une avantageuſe guerre. Les Hiſtoriens Anglois n'en conviennent pas. Comme dans ces ſortes de conteſtations, chacun raporte differemment les faits, il eſt difficile de décider, quand on veut décider vrai. Quoi qu'il en ſoit, ou pour déclarer la guerre, ou pour la ſoûtenir, Edoüard s'appliqua à ſe faire des alliances utiles à l'un & à l'autre deſſein. Car ſe doutant bien que les François l'attaqueroient du côté de Guyenne, il ſe fit un plan d'une puiſſante diverſion dans les Païs-Bas, & plaça là ſes alliances, ayant marié une de ſes filles à Jean Duc de Brabant, un autre à Henry Duc de Bar, & fait eſperer Edoüard ſon fils à Guy Comte de Flandres, pour ſa fille Philippe.

Pendant que la prudence d'Edoüard lui faiſoit prévoir cette guerre, ſa bonne fortune lui en préparoit une autre bien plus avantageuſe pour lui, puiſqu'avec beau-

coup de gloire, il y acquit une nouvelle Couronne. 1290.

Alexandre III. Roy d'Ecoſſe étant tombé de cheval, & étant mort de cette chûte l'an mil deux cens quatre-vingt-dix, ſans laiſſer d'heritier en ligne directe, qu'une petite fille nommée Marguerite, fille d'Olave Roy de Norvege, les Grands du Royaume s'aſſemblerent à Scone, pour déliberer touchant le gouvernement, en attendant qu'on eût envoyé en Norvege demander la Reine, qui étoit encore enfant. Edoüard qui avoit l'œil à tout, ayant été averti de cette aſſemblée, y envoya des Ambaſſadeurs, pour negocier le mariage de ſon fils avec l'heritiere d'Ecoſſe, & unir par-là les deux Couronnes. Les Ambaſſadeurs furent ſi éloquens, & tout enſemble ſi heureux, qu'ils perſuaderent les Ecoſſois. La réputation d'Edoüard, la crainte de ſe l'attirer dans un temps, où étant ſans Chef, ils deſeſperoient d'être aſſez unis pour lui pouvoir réſiſter, l'eſperance d'une paix éternelle, par une union ſi étroite avec la ſeule nation qui étoit à portée de leur faire la guerre, leur parurent des raiſons preſſantes pour accorder & le mariage, & l'union des deux Etats. Ils ne demanderent que deux choſes, qu'on n'eut pas de peine à leur accorder. L'une, qu'ils fuſſent gouvernez ſelon leurs Loix, l'autre qu'en cas que la

jeune Reine vînt à mourir ſans avoir d'en-
1292. fans, la couronne retournât aux heritiers collateraux.

Ce Traité étant fait, on députa en Norvege David Vemius & Michel Scot, pour aller demander la Princeſſe ; & afin que durant ſon abſence le Royaume ne demeurât pas ſans gouvernement, on nomma pour avoir ſoin des affaires Guillaume Archevêque de Saint André, Robert Evêque de Glaſco, Duncan Magduff Comte de Fiſe, Jean Stuard, Jean Cumin Comte de Bukam, & un autre Seigneur du même nom.

Le Conſeil d'Ecoſſe & la Cour d'Angleterre attendoient la petite Reine avec une impatience égale ; lorſqu'on apprit qu'elle étoit morte, les uns diſent en Norvege même, les autres en chemin, dans une Iſle où les Ambaſſadeurs avoient trelâché, pour la ſoulager des fatigues que lui avoit cauſé la mer. Cette nouvelle conſterna d'autant plus toute l'Ecoſſe, qu'elle ſe vit à la veille d'être plongée dans tous les malheurs d'une guerre civile.

La couronne étoit dévoluë aux deſcendans de David Comte d'Huntington frere du Roy Guillaume, ayeul d'Alexandre. David n'avoit laiſſé que des filles. Dornagille femme de Jean de Bailleul deſcendoit de l'aînée, & Robert Bruce de la cadette. Bailleul étoit François d'origine,

Bruce étoit de famille Angloiſe, tous deux grands Seigneurs, partageant preſque tout le païs par leurs alliances; tous deux prétendans monter ſur le Tróne; l'un, parce que ſa femme venoit de l'aînée; l'autre, parce qu'au même degré le mâle, diſoit-il, exclud la femelle. 1292.

Les Grands du Royaume s'étant aſſemblez pour décider ce different, reconnurent qu'étant preſque tous parties, par les liaiſons que chacun d'eux avoit avec l'un ou l'autre des prétendans, ils ne pouvoient être bons juges. Ainſi après avoir déliberé quelque temps ſur les meſures qu'ils pouvoient prendre, pour éviter les diſcordes civiles, ils engagerent les intereſſez à déferer au Roy d'Angleterre le jugement de cette affaire, qu'ils ne pouvoient terminer autrement, ſans ruiner par une guerre ſanglante l'heritage qu'ils vouloient recueillir.

Edoüard accepta avec plaiſir le jugement d'une ſi belle cauſe; mais plus clairvoyant en ſes interêts que les Ecoſſois n'étoient dans les leurs, il forma en même temps le deſſein de ſe ſervir de la conjoncture, pour aſſurer à l'Angleterre l'hommage de la couronne d'Ecoſſe, depuis ſi long-temps prétendu comme un droit legitimement acquis, & toûjours refuſé comme une prétention injuſte. La mort de la Reine ſa femme retarda de quelques mois

cette grande affaire, car le Roy la pleura
1292. long-temps, & eut de la peine à s'en consoler; mais enfin ſes larmes étant eſſuyées, il ſe rendit à Noramam, ville ſur les frontieres d'Ecoſſe, où les Grands du païs l'attendoient. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé, il commença à inſinuer adroitement ſes prétentions: puis parlant plus ouvertement, il harangua fortement l'aſſemblée, pour la perſuader de ſon droit.

Cette loüable équité, leur dit-il, *qui vous fait prendre tant de meſures pour diſcerner entre deux prétendans le legitime heritier de la couronne d'Ecoſſe, me donne ſujet d'eſperer, que vous n'en méconnoitrez pas le Souverain, & que m'ayant appellé pour rendre juſtice aux Parties, vous ne la refuſerez pas à celui que vous reconnoiſſez pour leur Juge. Liſez l'hiſtoire, & vous verrez que je n'exige rien de vous, que ce que vos plus anciens Rois ont rendu à mes Prédeceſſeurs. J'ai lieu de me flater par l'eſtime & la confiance dont vous me donnez des témoignages ſi obligeans, que vous ne me jugerez pas indigne d'un honneur que vos ancêtres n'ont pas conteſté aux miens, & dont je ſuis en poſſeſſion depuis la fondation des deux Monarchies.*

Ce diſcours ſurprit l'aſſemblée au point qu'on peut l'imaginer. On vit la faute qu'on avoit faite, de s'être donné un maitre en prenant un arbitre; mais on n'y pouvoit plus remedier que par une oppoſition

position vigoureuse, dont le succès étoit douteux pour l'Etat, & dangereux pour les particuliers. L'amour de la patrie neanmoins & l'honneur de la nation fit prendre sans balancer ce parti. On répondit au discours du Roy avec honnêteté & avec respect, mais on se défendit constamment de rendre l'hommage qu'il prétendoit. On nia la possession, & l'on soûtint que si les Rois d'Ecosse avoient reconnu en quelque chose la superiorité des Monarques Anglois, ce n'avoit été que par raport à quelques Provinces particulieres qu'ils possedoient en Angleterre; que pour leur couronne, elle étoit indépendante de toute autre: sur quoi l'on s'étonnoit qu'Edouard pût former une contestation, puisque tout nouvellement Alexandre, en lui envoyant des troupes contre les Gallois, avoit tiré de lui un écrit, par lequel il reconnoissoit, qu'il n'avoit point reçû ce service comme un devoir qu'un Roy feudataire fût obligé de lui rendre, mais comme un secours volontaire que lui donnoit un Prince allié. 1292.

Edouard ne montra pas tout le chagrin que lui causa la fermeté & le refus des Ecossois: assuré de venir à ses fins par un moyen plus prompt que la guerre, il remit à traiter l'affaire avec celui qui seroit Roy, bien résolu de n'adjuger la couronne, qu'à celui des deux concurrens qui

lui en promettroit l'hommage. Il traita
1292. d'abord avec Brus, croyant qu'étant Anglois d'origine, & descendant d'une cadette, qui étoit un foible à son droit, il seroit plus facile à gagner; mais il se méprit. Bruce protesta avec une noblesse de cœur dont l'Histoire doit conserver l'exemple à la posterité, qu'il n'estimoit pas assez la Royauté, pour l'acheter aux dépens de sa gloire, & par une si noire trahison de sa patrie. Edouard jugeant bien qu'il ne trouveroit pas deux hommes de suite de ce caractere, proposa l'affaire à Bailleul, qui étant plus ambitieux, fut moins délicat, & promit tout pour être Roy. Le traité qu'ils firent fut executé exactement de part & d'autre. Edouard adjugea le trône à Bailleul, Bailleul en rendit hommage à Edouard. Les Ecossois se recrierent, mais inutilement : hors le seul Brus, ils avoient tous reconnu Bailleul, & l'avoient couronné à Scone, ne sçachant rien du Traité secret qu'il avoit fait avec l'Anglois, & n'en ayent eu connoissance, que lorsqu'après son couronnement, il lui alla rendre l'hommage promis.

Toute l'Ecosse frémit à la vûë d'une pareille supercherie; & Bailleul lui-même prenant sur le trône des sentimens dignes d'un Roy, eut honte de porter une couronne qu'il avoit si lâchement dégradée. Mais comme les sujets ignoroient les secrets

sentimens du Prince, dont il n'osoit encore s'ouvrir, il leur falut subir le joug, 1292.
& attendre du temps l'occasion de le secoüer. La guerre qui sur ces entrefaites se ralluma entre la France & l'Angleterre, en fournit bientôt une favorable. Le sujet en est raconté avec tant de confusion & de partialité par les auteurs, que tout ce que l'on en peut dire, est que l'an mil deux cens quatre-vingt-treize, sur des 1293.
prises & des represailles faites sur mer & sur les côtes, d'abord par des particuliers, ensuite par les vaisseaux des deux Rois, ces Monarques se piquerent l'un contre l'autre. Les écrivains Anglois prétendent que la discorde s'alluma par les insultes que les Normands firent aux Marchands de leur nation. Les Historiens François assurent, qu'Edoüard ayant levé une armée navale, sous prétexte d'aller secourir Acre assiegée par les Sarrazins, tâcha de surprendre la Rochelle, & fit de grand dégâts aux environs. De quelque côté que commençât cette guerre, il est constant que sur cet acte d'hostilité d'Edoüard, Philippe le fit citer à son Parlement comme un vassal rebelle. Edoüard répondit à cette citation d'une maniere assez soumise, pour le justifier contre nos Auteurs, d'avoir eu un autre dessein dans l'entreprise de la Rochelle, que de faire une represaille, si l'on n'aime mieux dire, qu'ayant man-

qué ſon coup, il voulut tâcher d'aſſoupir
1293. une guerre où il ne voyoit plus rien à gagner. Il s'excuſa de comparoître ; mais il envoya en ſa place ſon frere Edmond Comte de Lancaſtre, qui vint plaider ſa cauſe pour lui. Philippe trop piqué au jeu, ne voulut point entendre le Comte, & prétendant que le Roy d'Angleterre devoit comparoître en perſonne, l'envoya citer ſur les frontieres de Guyenne par Jean d'Arablay Sénéchal de Perigord. Edoüard animé à ſon tour par un procedé ſi hautain, renonça à toutes les terres qu'il tenoit en fief de la couronne, ne les voulant plus poſſeder que par un droit de conquête qu'il ſe promettoit d'acquerir. Cette proteſtation lui attira un Arrêt de ſaiſie ou de confiſcation, par lequel Philippe & ſon Parlement declaroient le Monarque Anglois déchû de tout droit ſur la Guyenne & ſur les autres Seigneuries mouvantes de la couronne de France.

La partie de Philippe étoit mieux faite que celle d'Edoüard. A peine eut-il prononcé ſon Arrêt, que le Connêtable de Neſle parut en Guyenne, pour l'executer à la tête d'une belle armée, qui fit en peu de temps de ſi grands progrés, & par l'activité de ſon Chef, & par les intelligences que Bernard de Foix, irréconciliable ennemi des Anglois, lui avoit pratiqué dans Bourdeaux, qu'en très-peu de temps

preſque toute la Province fut réduite ſous l'obéïſſance de Philippe. 1293.

Edoüard appris avec chagrin le progrès des armes de France : mais le ſuccès des préparatifs qu'il fit pour en avoir raiſon, lui donna des eſperances qui le conſolerent. Son Parlement lui ayant accordé les ſommes dont il avoit beſoin, il leva de groſſes armées, & acheta des alliances capables d'effrayer une nation moins accoûtumée que la Françoiſe à ſoûtenir les ligues étrangeres. Celle qu'Edoüard premier fit alors, étoit compoſée de ſes deux gendres, de Jean Duc de Bretagne ſon neveu, des Comtes de Flandres & de Savoye, de l'Empereur Adolphe de Naſſau, auquel il donna cent mille marcs d'argent pour l'attirer à ſon parti, d'Albert Duc d'Autriche, & de beaucoup d'autres de moindre nom & de moindre rang.

Pendant que ſes Alliez s'apprêtent à entrer de leur côté en action, il fait paſſer 1694.
la mer à ſes troupes ſous le commandement du Duc de Bretagne, qui les débarque en ſon païs, & les conduit en Guyenne par les côtes, aſſiſté de Saint-Jean & de Typetot, gens d'experience, que le Roy ſon oncle lui avoit donné en même temps pour Lieutenans & pour Conſeillers.

Comme l'armée du Connêtable étoit de beaucoup diminuée, apparemment

par les garniſons qu'il avoit mis dans les
1294. places conquiſes, il ne put empêcher que les Anglois ne lui enlevaſſent d'abord quelques poſtes. Ils lui prirent Bourg, Blaye, Saint-Sever, & s'allerent camper devant Bourdeaux; mais il les repouſſa vivement, & les obligea de ſe retirer. Ils allerent tomber ſur Bayonne, qu'ils prirent, & qui devint par-là la capitale de ce qu'ils avoient conſervé de places dans la Province. Leurs affaires s'y rétabliſſoient, lorſque Charles de Valois frere de Philippe, s'étant allé joindre au Connêtable avec une nouvelle armée, ils perdirent encore une fois la plûpart des places qu'ils avoient repriſes, & avec celles-là Rioms & Podenſac, que le Connêtable ne leur avoit pû enlever. Saint-Sever tint treize ſemaines par la valeur de Hugues Were, qui ne la rendit qu'à l'extrémité.

1295. Edoüard avoit toûjours compté de paſſer la mer en perſonne, & de venir faire la guerre en Guyenne; mais un nouveau ſoulevement des Gallois, & les meſures que le Roy d'Ecoſſe commençoit à prendre contre ſes interêts, l'ayant retenu en Angleterre, il envoya en Guyenne le Comte de Lancaſtre avec un gros renfort de troupes. Philippe de ſon côté y fit marcher Robert Comte d'Artois ſon oncle; ainſi la guerre y devint fort vive. Elle ne fut pas heureuſe aux Anglois. Il

y a des écrivains qui disent qu'ils furent deux fois vaincus en bataille rangée, l'une par Charles, l'autre par Robert. Leurs Historiens ne disconviennent pas de la derniere. Ce fut proche de Bellegarde, que le Comte d'Artois assiegeoit. Le Comte de Lancastre l'ayant appris, fit sortir son armée de Bayonne, & l'envoya au secours de la place sous la conduite de Saint Jean & d'Henry Comte de Lincolne. Quelques-uns veulent qu'il y fût lui-même. Quoi qu'il en soit, le Comte d'Artois ayant été averti de la marche & du dessein de l'armée Angloise, résolut d'aller au-devant. Il y alla, & la combattit à la sortie d'une forêt, & remporta sur eux une assez grande victoire, pour la faire avoüer aux Auteurs Anglois, qui la diminuant neanmoins autant qu'ils peuvent, selon leur coûtume, l'attribuent à la terreur panique qui surprit d'abord le Comte de Lincolne, & qui lui fit prendre la fuite. Saint Jean & Mortemer y furent pris. 1295.

Les pertes qu'Edoüard faisoit en Guyenne ne le chagrinoient que médiocrement, par l'esperance que sa Ligue lui donnoit de l'en dédommager. Il sembloit même que la fortune lui en eût voulu donner des gages, par les victoires signalées qu'il remporta sur les Ecossois, dont le Roy Jean voulant relever l'opprobre, se servit

de cette occaſion, pour renouveller l'an-
1295. cienne liaiſon de l'Ecoſſe avec la France. Il y envoya trois Ambaſſadeurs qui firent le Traité d'alliance, & projetterent un mariage d'Edoüard leur Prince avec Jeanne d'Anjou niéce de Philippe, encore enfant. Quoiqu'on eût pris ſoin en Ecoſſe de tenir cette negociation ſecrette, Edoüard en fut aſſez tôt averti pour prévenir les Ecoſſois. Il y avoit déja du temps qu'il avoit pris des ombrages de leur Roy, qui ne lui avoit point répondu nettement, quand il lui avoit demandé du ſecours contre les François. Sur ſes ſoupçons, il l'avoit preſſé de lui mettre entre les mains les Châteaux de Barvic, d'Edimbourg, & de Roxeſbourg, pour gages de ſa fidelité pendant le cours de cette guerre, & il en avoit été refuſé. Heureuſement pour ſe venger de ce refus, Edoüard venoit de faire une trêve de quelques mois avec les François. Reſolu de profiter du temps, il aſſemble des troupes, ſe met à la tête, marche vers la frontiere: & étant arrivé à Neufcaſtle ſur Tyne, envoye citer le Roy d'Ecoſſe de venir rendre raiſon à ſon Souverain d'une conduite ſi ſuſpecte. Non ſeulement le Roy d Ecoſſe ne parut point, mais il envoya divers partis faire diverſion en Angleterre, où ils firent de grands dégâts, pendant qu'ils mettoit ſon armée en état d'aller combat re celle d'Edoüard.

d'Edoüard. Il arriva même, pour donner encore plus de cœur aux Ecoſſois, que ce Prince ayant envoyé ſa flotte devant Barvik, qu'il avoit deſſein d'aſſiéger, elle y fut défaite par celle d'Ecoſſe, qui en coula à fond dix-huit vaiſſeaux, & mit le reſte en déroute. Enflé de ces heureux ſuccès, Jean envoya dire à Edoüard au nom de toute la nation, qu'il deſavoüoit l'hommage rendu comme extorqué par violence, & qu'en vain il s'en prévaloit. Cependant Edoüard aſſiegea Barvik, qui réſiſta aſſez longtemps, mais qu'il prit enfin par ſtratagême. Car ayant feint de ſe retirer; dès qu'on ne le vit plus de la place, il fit changer ſes drapeaux, & prit ceux d'Ecoſſe, avec leſquels retournant ſur ſes pas, il fit annoncer dans la forteresſe par des gens apoſtez exprès, l'arrivée du Roy d'Ecoſſe, & de ſon armée. La joye que cauſa cette nouvelle enyvra tellement le peuple & la garniſon de Barvik, que ſans l'examiner davantage, ils ouvrirent leurs portes, & ſortirent en foule au devant de leur liberateur. Mais ils furent bien étonnez, quand ayant été coupez par les Anglois, ils les virent entrer dans la Ville, & y mettre tout à feu & à ſang. Il y en fut répandu une ſi grande quantité, qu'un auteur Ecoſſois raporte, je crois ſans vouloir être 1295

1295. crû, que des moulins, qui n'alloient pas, parce qu'ils avoient trop peu d'eau, furent mis en mouvement par l'abondance du sang qui s'y joignit.

Ce ne fut pas le seul artifice qui réüssit à l'habile Monarque, au commencement de cette guerre; il eut l'adresse de gagner Brus. Ce même Brus que la possession du Royaume n'avoit pû tenter d'une bassesse, par une exemple memorable de la fragilité des vertus humaines, même dans les Heros, acheta par une perfidie l'esperance de regner, & ayant fait un traité secret avec l'ennemi de sa patrie, le rendit maître de beaucoup de places qui en facilitoient la conquête. Il fit plus, si on en croit quelques écrivains, aprés la prise de Barvik, Edoüard ayant marché vers Dumbar, que les Ecossois avoient pris sur lui, il y gagna une bataille par la trahison des amis de Brus, qui dés le commencement du combat abandonnerent leurs compatriotes, & les laisserent tailler en pieces. Edoüard poursuivant la victoire, prit Dumbar, Edimbourg & Sterlin, & de-là marchant vers Forfar où le Roy d'Ecosse s'étoit posté avec un petit nombre des siens, il y trouva ce malheureux Prince, non en état de lui disputer le peu qui lui restoit du trône, mais en posture de suppliant, implorant sa clemence, & disposé à reprendre le joug

qu'il avoit ſi inutilement voulu ſecoüer. 1295.

Edoüard uſa ſans moderation de ſes avantages en cette rencontre. Non content de s'être fait rendre tous les hommages qu'il prétendoit par le Roy d'Ecoſſe & par ſes principaux ſujets, il envoya l'un dans la tour de Londres, avec le Prince Edoüard ſon fils, & mena une grande partie des autres en Angleterre, où il leur défendit ſous peine de la vie, de paſſer la riviere de Tvide, juſqu'à ce qu'il eût fini la guerre qu'il avoit avec les François. Quelques-uns diſent, & il y a apparence, qu'il contraignit le Roy captif à renoncer entre ſes mains aux droits qu'il avoit ſur la couronne. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il commença dès-lors à traiter ce Royaume comme une Province d'Angleterre, dont Jean de Varennes, Comte de Surrey, fut le premier gouverneur. Pour montrer même qu'il y vouloit abolir entierement la ſouveraineté, il fit enlever de l'Abbaye de Scone une eſpece de trône de pierre, où s'aſſeyoient les Rois d'Ecoſſe au jour de leur couronnement, & le fit porter à Weſtminſter, où on le voit encore aujourd'hui. Par ce procedé, Robert Brus ſe vit fruſtré de ſon attente, & du fruit de ſa trahiſon; ce qui le chagrina d'autant plus, qu'ayant oſé ſommer le Roy de la promeſſe qu'il lui avoit faite, il n'en eut point d'autre 1296.

1296. réponſe, que ces paroles bruſques & hautaines, qu'on remarque qu'il dit en François, langue qu'il parloit volontiers, *Penſez-vous que je n'aye autre choſe à faire, qu'à vous conquerir des Royaumes?* L'aigreur de ce mot demeura long-tems ſur le cœur du fier Ecoſſois : mais comme il étoit habile homme, il le diſſimula, & continua à ſervir Edoüard, parce qu'il n'étoit pas en état de lui nuire.

La conquête de l'Ecoſſe donna au Roy d'Angleterre de grandes eſperances d'en faire en France. La multitude de puiſſans Princes qui entroient dans ſa ligue ſembloit lui en répondre. Le Comte de Flandres l'en flattoit continuellement. Dès le commencement de la guerre, ce Prince avoit pris, comme nous l'avons dit, d'étroites liaiſons avec Edoüard, & projetté le mariage du Prince de Galles avec ſa fille. Philippe, qui en avoit été informé, l'avoit fait arrêter à Paris, où il étoit venu ſoûtenir, devant le Parlement des Pairs, un jugement qu'il avoit rendu entre le peuple & les magiſtrats de quelques Villes de ſon obéïſſance, & dont les derniers avoient appellé. Là on l'avoit obligé à renoncer aux traitez faits avec Edoüard, & pour prix de ſa liberté, on avoit exigé de lui, qu'il laiſſât en ôtage à la Cour de France la Princeſſe promiſe au Prince Anglois : ce qui l'avoit tenu

quelque temps, malgré ſon chagrin, dans ſon devoir, mais un évenement inopiné lui avoit donné occaſion d'en ſortir. 1296.

Quelque bon traitement qu'on fit à la Princeſſe Flamande en France, elle y étoit captive, éloignée de ſon pere & de ſon pays, promiſe à un grand Prince, qu'elle ne pouvoit épouſer, & deſtinée à porter une couronne dont elle avoit perdu l'eſperance. Tant de ſujets eſſentiels de chagrin ne pûrent être adoucis par aucunes careſſes. Elle tomba en langueur, & mourut. Quelques hiſtoriens ont voulu faire ſoupçonner, que le poiſon avoit eu part à cette mort. Leur haine contre le nom François rendroit leur témoignage ſuſpect, quand on n'auroit pas les preuves qu'on a pour juſtifier Philippe d'un crime, dont il ne pouvoit eſperer d'autre fruit que de mettre le Comte en liberté de renoüer ſes pratiques avec les Anglois : ce qui arriva en effet. Ce Prince irrité de nouveau, & n'ayant plus rien qui l'empêchât de ſe declarer contre Philippe, avoit renouvellé ſes alliances avec Edoüard aux mêmes conditions que la premiere fois, lui ayant promis pour ſon fils une fille qui lui reſtoit. Enſuite de quoi il ne ceſſoit plus de le preſſer de paſſer la mer, pour venir commander en perſonne les forces des confederez; comme ſi ce vaſte corps aſſemblé n'eût plus 1297.

1297. attendu que ſon chef pour triompher de l'ennemi commun, s'attendant moins à combattre les François, qu'à inonder & à envahir la France.

Ce fut ſur ces eſperances trompeuſes qu'Edoüard s'opiniâtra à paſſer en Flandres, dans un temps même où l'Angleterre ne ſe trouvoit pas paiſible, tous les ordres de l'Etat ſe plaignant des exceſſives ſommes d'argent qu'il leur demandoit tous les jours. Robert Archevêque de Cantorbery avoit refuſé ce qu'on avoit demandé au Clergé. Humfroy de Boun Comte d'Hereſort & Roger Bigot Comte de Norfolch, l'un Connêtable, l'autre grand Maréchal, renouvellerent de la part des Barons la vieille querelle de la grande Charte, dont ils diſoient que l'inobſervation cauſoit tous les deſordres de l'Etat. Les Communes ne parloient pas le moins haut : mais Edoüard étoit ſi entêté de ſon voyage d'outremer, qu'il laiſſa à ſon fils avec la regence du Royaume cette affaire à démêler, & dans un traité fait par ce jeune Prince avec l'Archevêque & les deux Comtes, qu'on lui porta à ſigner en Flandres, il accorda tout ce qu'on voulut. Il s'étoit flatté que la gloire, qu'il alloit acquerir chez les Etrangers, effaceroit bientôt la honte qu'il emportoit de ſon pays : mais il ne fut pas arrivé en Flandres, qu'il

s'apperçût de ſon erreur. On eût dit qu'il n'y fut venu que pour être témoin du malheur du plus zelé de ſes alliez, & de la diſſipation des autres. Puiſqu'à ſa vûë, l'armée Flamande fût défaite à la journée de Furnes, par le Comte d'Artois, rappellé de Guyenne avec ſon armée déja victorieuſe: ſeize mille Flamans y perirent, & il ne s'en rallia pas aſſez pour empêcher Philippe de prendre Lille, d'entrer dans Bruges, & de mettre ſous ſon obéïſſance la plus grande partie du païs pendant que Gaucher de Châtillon menoit battant le Comte de Bar, qui étoit entré en Champagne, & que Mathieu de Montmorency & Jean d'Harcour ayant ſurpris Douvres, jettoient la terreur dans toute l'Angleterre. Une intelligence découverte ne leur permit pas d'aller plus loin. Ils ruinerent Douvres, & s'en revinrent, n'ayant pas de quoi le conſerver: mais ils eurent toûjours l'honneur d'être allé inſulter l'ennemi juſques dans ſon propre païs. 1297.

Durant tout ce temps-là, Edoüard fut contraint de ſe tenir enfermé dans Gand avec le Comte ſon ami, ſes troupes étant aſſez occupées à ſoûtenir les frequentes querelles qu'elles avoient contre les Flamans: car pour la ligue, il jugea bientôt qu'il n'en falloit plus rien eſperer. Le Comte de Savoye s'étoit déclaré neutre, 1298.

1298. le Duc d'Aûtriche gagné par Philippe étoit devenu François, & ce qui étoit de plus fâcheux, competiteur d'Adolphe de Naſſau, qui perdit dans cette concurrence une bataille, la vie, & l'Empire qu'il laiſſa à ſon rival. Ce Prince avoit déclaré la guerre à Philippe d'une maniere ſi hautaine, qu'au lieu de lui donner de la crainte, il s'en étoit attiré le mépris, & en avoit été traité moins comme un ennemi redoutable, que comme un fanfaron ridicule. Entr'autres choſes, on raconte qu'Adolphe lui ayant envoyé demander, pour avoir prétexte de lui faire la guerre, la Provence & le Royaume d'Arles, comme des appartenances de l'Empire, pour toute réponſe, il en reçut une feüille de papier avec ces deux mots : *trop Allemand*. Ces inſultes perſonnelles ne conviennent pas aux grands Princes, & quelque honneur que nos hiſtoriens faſſent à Philippe d'un mot ſi fier, je ne ſçaurois l'en loüer : mais je blâme encore plus Adolphe de ſe l'être attiré par un procedé dont l'évenement fit voir qu'il n'étoit pas sûr de pouvoir ſoûtenir la hauteur.

Si Edoüard avoit du chagrin de la diſſipation de la ligue, le ſoulevement des Ecoſſois lui donnoit de grandes inquietudes. Il en apprenoit tous les jours des nouvelles deſagreables, & par tous

les courriers qui lui venoient d'Angle- 1298.
terre, il recevoit des lettres pressantes, par lesquelles on lui représentoit que sa présence y étoit nécessaire pour la conservation de sa conquête, qui lui échapoit insensiblement, par l'audace que son éloignement avoit inspiré aux rebelles. Le Roy voyoit comme les autres la nécessité du retour: mais il ne voyoit pas trop bien comment sortir avec honneur du mauvais pas où il s'étoit engagé. Heureusement pour le tirer d'affaires, Charles Roy de Sicile étoit venu en France avec le Comte de Savoye, en même tems que deux Nonces envoyez par le Pape Boniface VIII. sollicitoient les deux Monarques d'accepter sa médiation, pour faire une paix nécessaire au repos de la Chrétienté. Les sollicitations du Pontife, qui tenoient toûjours quelque chose de son caractere d'esprit naturellement imperieux, avoient besoin d'être adoucies par la négociation des Princes. Deux si grands Rois ne s'accommodoient pas d'un médiateur qui vouloit être juge, & Philippe encore plus délicat sur ce point que n'étoit Edoüard, & ayant même moins besoin de la paix, n'acceptoit qu'avec de grandes précautions la médiation de Boniface. Il l'accepta neanmoins enfin, partie pour ne pas s'attirer ce Pape, partie pour com-

1299. plaire à ſes hôtes, qui l'en ſollicitoient inſtamment : mais ſur-tout par l'envie qu'il eut d'être libre pour dompter les Flamans dont il prévoyoit bien que la ſoumiſſion ne dureroit que juſqu'à la premiere occaſion de révolte.

Philippe ayant donné les mains, on convint d'une tréve de deux ans, durant leſquels les deux Monarques envoyeroient leurs Ambaſſadeurs inſtruire le Pape de leurs interêts, & lui expliquer leurs prétentions, dont il décideroit, non comme juge, les affaires dont il s'agiſſoit ne regardant point le ſpirituel, mais comme arbitre & ami commun. Philippe avoit tant à cœur cet article, qu'il voulut avoir par écrit une promeſſe authentique du Pape, qu'il ne décideroit rien ſans l'en avertir. Boniface tint mal ſa parole, il vouloit regner ſur les Rois, & chagrin de trouver dans Philippe une digue à ſon ambition, non ſeulement il prononça ſa ſentence arbitrale ſans l'en avertir, mais il la fit ſi deſavantageuſe à ce Prince & à ſon Etat, ſur-tout à l'égard des Flamans, que Philippe jura en colere qu'il ne l'obſerveroit jamais. On dit que ce fut-là l'étincelle qui cauſa depuis un ſi grand incendie, & que le mécontentement mutuel que ſe donnerent en cette occaſion un Pontiſe Romain & un Roy de France, cauſa les fameux démêlez qui ſcan-

daliſerent tout l'univers : Tant il importe à ceux qui occupent dans le monde chrétien ces deux grandes places, de prévenir par leurs déférences mutuelles tout ce qui peut alterer la paix, entre deux puiſſances dont l'union eſt ſi neceſſaire à l'Egliſe. Comme les points qui regardoient l'Angleterre étoient moins onereux à Philippe, il acquieſça à quelques-uns, & traita du reſte avec Edoüard, qui heureux juſques dans ſes pertes, regagna la Guyenne à ce traité, par un autre article duquel il fut dit, que pour mieux cimenter la paix, il épouſeroit Marguerite, & ſon fils épouſeroit Iſabelle de France, celle-la ſœur, celle-ci fille de Philippe. 1299.

Durant le temps qu'on employa à faire cet important traité, Edoüard ne fut pas oiſif. Pendant que les autres joüirent du repos que leur avoit acquis la tréve, il ſe vit plus engagé que jamais dans les travaux d'une rude guerre. La nation en tira peu de fruit : elle y fit de grandes pertes, & après une aſſez longue alternative de bons & de mauvais ſuccès, elle perdit enfin ſa conquête en perdant le grand Roy qui l'avoit faite, lequel y acquit une gloire ſi propre & ſi perſonnelle, que ſes Lieutenans y ayant toûjours été battus, il y fut lui toûjours vainqueur. C'eſt de quoi toute l'hiſtoire

1300. fait foi même celle des Hiſtoriens ennemis, dont j'ai cru devoir tirer plûtôt que des ſiens ce que je vais en raconter.

Entre les fautes, que l'entêtement d'Edoüard pour ſon voyage de Flandres lui avoit fait commettre en partant, ſa negligence à bien éteindre un commencement de révolte dans ſa nouvelle conquête d'Ecoſſe, ne fut pas une des moins grandes. Les Ecoſſois impatiens de ſecoüer un joug qu'ils croyoient injuſte, n'avoient pas plûtôt vû Edoüard reſolu à paſſer la mer, qu'ils avoient commencé à s'aſſembler, & à déliberer des moyens de recouvrer leur liberté. Le chef de l'entrepriſe fut un jeune homme, dont l'hiſtoire Angloiſe tâche d'abbaiſſer & la naiſſance & la vertu, en même temps qu'elle eſt contrainte de faire juſtice à ſa valeur. Mais en effet il étoit homme de qualité, & d'un grand merite, & ſi les hiſtoriens Anglois pouvoient voir la vertu dans leurs ennemis, ils avoüeroient que Guillaume Walleys, c'eſt le nom du guerrier dont je parle, tenoient beaucoup plus du heros, tel que les Ecoſſois le décrivent, que du voleur & du vagabond, tel qu'eux tâchent à le faire paſſer. Il étoit bel homme, & de cette taille, qui ſemble donner droit de commander: il avoit l'eſprit de la guerre, beaucoup d'incli-

nation au métier, & de grands talens pour le bien faire, une bonne ſanté, un corps robuſte, une complexion accoûtumée à ſe paſſer dans l'occaſion des choſes les plus neceſſaires à la vie, une conſtance dans le parti qu'il avoit une fois embraſſé, que rien ne pouvoit ébranler. Sa haine pour les Anglois étoit égale à l'amour qu'il avoit pour ſa patrie, & auſſi naturelle l'une que l'autre. Quoiqu'ils fuſſent la nation dominante, dans les querelles particulieres qui arrivoient entr'eux & les Ecoſſois, il ne balançoit jamais à prendre le parti des derniers, & il étoit ſi accoûtumé à ſe battre ſeul contre pluſieurs, que les plus abandonnez étoient sûrs de l'heureuſe iſſuë d'un combat, où il vouloit bien être leur ſecond. 1300.

Ce zele de Walleys pour ſa nation dans les querelles particulieres, s'alluma aiſément pour la cauſe publique, quand le credit qu'il avoit acquis parmi la jeuneſſe Ecoſſoiſe, & l'experience de ce qu'il pouvoit, lui eut donné aſſez bonne opinion de lui-même, pour lui perſuader que le ciel le deſtinoit à rompre les fers de ſa patrie. Il n'eut pas plûtôt formé ce deſſein, que l'ayant communiqué à ſes confidens, il ſe vit en un moment chef d'une belle troupe de jeunes hommes, qui vinrent de toutes parts ſe joindre à

lui, & qui levant l'étendart de la liberté,
1300. ſe mirent en campagne pour la recouvrer, reſolus de mourir ou de vaincre. Le mouvement que cauſa dans toute l'Ecoſſe le bruit d'une ſi belle entrepriſe, n'attira que trop de gens à Walleys. Sa troupe devint bientôt une armée, dans laquelle pluſieurs grands Seigneurs des moins dociles à porter le joug, ayant cru ſe pouvoir engager, Walleys trouva inſenſiblement qu'il s'étoit donné des ſuperieurs, en voulant acquerir des compagnons; & ce fut de-là que vint le mauvais ſuccès de cette premiere entrepriſe; car comme toute cette armée Ecoſſoiſe ne s'étoit formée qu'en tumulte, les troupes que le Roy avoit laiſſées au-delà de la Tuede, la prévinrent avant qu'elle fût en état d'agir, & s'étant preſentées devant elle ſous la conduite d'Henry de Percy, en étonnerent tellement les chefs, qu'ils ſe ſoûmirent ſans rendre de combat, & firent leur paix en promettant des ôtages. Walleys ne pût parer ce coup, le gros de l'armée s'étant laiſſé entraîner par l'exemple de l'Evêque de Glaſco, d'André de Morina, de Richard de Lividy, leſquels ayant plus à perdre que les autres, ſe trouverent moins d'humeur à riſquer. Richard déſerta tout-à-fait dès qu'il vit approcher l'armée Angloiſe, & ſa déſertion étonna d'autant plus, que toutes les victoires du Roy n'avoient pû l'obliger

jusques-là à le reconnoître pour son souverain, & à lui rendre un hommage que personne ne lui avoit refusé. 1300.

Il étoit naturel qu'Edoüard à qui l'on porta le traité avant que d'en signer les articles, ayant un aussi grand interêt à tenir les Ecossois en bride pendant qu'il seroit hors du Royaume, n'en sortît point qu'on ne lui eût mis entre les mains les ôtages promis. Son impatience lui fit oublier sa politique en cette rencontre. Pour n'avoir point occasion de s'arrêter, il s'en tint à la promesse des Ecossois, & compta sur leur bonne foi, comme s'il ne leur eût jamais donné sujet de se plaindre de la sienne. A peine eut-il passé la mer, qu'on lui apprit qu'il s'étoit trompé. Les Ecossois loin de donner des ôtages pour confirmer leur sujettion, resolurent de profiter d'une conjoncture si propre à rompre leurs fers. Cumin Comte de Bukam commença; mais son entrepriſe eut peu de succès, ayant envain assiegé Carlile. Walleys qui reprit ses brisées, & des mesures plus justes que la premiere fois, pour ne se donner point de maître dans les troupes qu'il commandoit, attacha à ses armes la fortune de l'Ecosse, & arrêta sur sa personne les yeux de tous les Ecossois, comme sur leur liberateur, & l'unique ressource de la patrie. Chacun se soumit sans peine à ses ordres: Cumin même lui donna ses troupes, &

du consentement general de tous les or-
1300. dres du Royaume, il en fut declaré gouverneur sous l'autorité du Roy Jean.

Revêtu de ce caractere, Walleys commença par s'assurer de ceux de sa nation qui avoient embrassé le parti Anglois. Il y employa les menaces, & n'y épargna pas la force. Il y réüssit assez bien, pour ne rien laisser hors des places occupées par les ennemis qui lui donnât de l'inquietude. Après qu'il eût pris cette précaution, il se mit en campagne, & voulant d'abord chasser les Anglois de la province d'Angus, il alla assieger, ou plûtôt prendre Dondée, Forfar, Brechen, & Monros; puis traversant la petite province de Mernis, il y prit Dunnotir, où les Anglois tenoient actuellement une assemblée des plus considerables de cette garnison, & de celles des environs. De-là il marcha à Aberdone, où il trouva la ville déserte & abandonnée par les ennemis, mais le château si fort & si bien muni, qu'il ne jugea pas à propos d'y user ses troupes, dont il prévoyoit bien qu'il auroit affaire en des rencontres plus décisives. Il continuoit cependant à réduire les places tenuës par les Anglois, lorsqu'il apprit que Jean de Varenne venoit à lui avec une armée, en resolution de le combattre.

Walleys ne balança pas sur le parti qu'il avoit à prendre. Il marcha à Varenne, & l'ayant

l'ayant trouvé lorſqu'il paſſoit le pont de Sterling, il le charge ſi à propos, qu'il le défait à platte couture, ſans qu'il lui reſtât de toute ſon armée de quoi rallier aſſez de ſoldats, pour diſputer le terrain avant que de ſortir d'Ecoſſe. Il ſe retira en Angleterre, pendant que Walleys pouſſant ſa victoire, & pourſuivant toûjours ſes conquêtes, alla ravager le Northumberlant juſqu'aux portes de Neufcaſtle ſur Tyne, d'où il ne retourna dans ſon païs, craignant d'y manquer de vivres, qu'après avoir paſſé l'hyver ſur les terres de ſes ennemis, dont les dépoüilles ne furent pas un mediocre relief à ſa victoire. 1300.

Tel étoit l'état des affaires d'Ecoſſe lorſqu'Edoüard revint de Flandres. Il en eut du chagrin; mais ſe confiant en l'aſcendant qu'il avoit toûjours eu ſur cette nation, lorſqu'il lui avoit fait la guerre en perſonne, il ſe flata de réduire bientôt Walleys & ceux qui le ſuivoient. Il commença par le faire ſommer de retourner à l'obéïſſance, le menaçant, & lui reprochant d'avoir pris occaſion de ſon abſence, pour faire revolter contre lui un peuple qui lui devoit être ſoumis. Walleys reçut fierement l'Envoyé du Roy, & le chargea de dire à ce Prince, qu'il avoit eu plus de droit de profiter de ſon abſence, pour rendre la liberté à ſa patrie, que lui des diviſions d'une nation libre pour l'opprimer,

& lui imposer le joug, ajoutant qu'il étoit
1300. entré en Angleterre pour venger son païs de cette injure, qu'il y retourneroit à Pâques, & qu'il l'invitoit à venir au-devant de lui. Edoüard piqué de cette hauteur, leve à la hâte de nouvelles troupes pour joindre aux débris de son armée de Flandres, & marche en personne contre Walleys. Il le trouva dans une plaine de la Province de Strathern, où les Historiens Ecossois prétendent que son armée prit l'épouvante à la vûë de celle d'Ecosse, & au bruit qu'elle fit pour sonner la charge, tant il y parut de fierté, d'audace, & d'ardeur de combattre. Les Historiens Anglois suppriment entierement cette avanture; qui paroît en effet peu vrai-semblable. Leur annaliste neanmoins semble marquer quelque surprise dans l'armée Angloise, causée, dit-il, par un bruit subit, dont le cheval du Roy ayant eu peur, le jetta à bas, & lui rompit deux côtes, ce qui n'empêcha pas ce Prince de remonter froidement sur un autre, & de donner ses ordres comme auparavant. Il y a apparence que ce fut cette blessure qui retarda quelque temps la bataille, laquelle se donna peu de mois après, lorsque le Roy qui observoit soigneusement les ennemis, & qui étoit bien informé de ce qui se passoit parmi eux, jugea que la division qui s'y étoit mise lui en donnoit une occasion favorable.

Walleys étoit devenu trop puiſſant, & avoit acquis trop de gloire pour ne pas faire des jaloux. Les Grands ne pûrent voir ſans envie ou ſans honte, qu'un homme nouveau fît ce qu'ils euſſent voulu avoir fait, ou ce qu'ils auroient dû faire : ainſi ils regardoient ſes victoires, ou comme des reproches de leur lâcheté, ou comme des taches à leur réputation. Dans cette mauvaiſe humeur, ils l'obligerent à partager avec deux d'entr'eux le commandement de l'armée, & lui donnerent pour collegues Jean Stuard Sénéchal d'Ecoſſe, & un des Cumins, qui étant en grand nombre, & ayant preſque tous nom Jean, font un embarras dans l'hiſtoire aſſez difficile à démêler. 1300.

Edouard que la bonne contenance & la hardieſſe des Ecoſſois avoit fait aller bride en main, marcha à eux ſans héſiter dès qu'il eût appris leur diſcorde, & les regarda comme demi vaincus. En effet dans le moment même qu'il falloit charger l'ennemi, les trois chefs de l'armée Ecoſſoiſe s'opiniâtrerent à conteſter à qui commanderoit l'avant-garde, qui eſt la place d'honneur chez eux, & ne finirent cette conteſtation, qui mit toutes leurs troupes en deſordre, que par un deſordre encore plus grand où les jetta l'arrivée du Roy, qui les chargea ſur ces entrefaites. On devine aiſément le ſuccès d'une bataille don-

née dans cette conjoncture : les Ecossois
1300. furent taillez en pieces, & y perdirent plus de dix mille hommes. Cumin n'y rendit point de combat, & se retira dès le commencement de la mêlée avec les troupes qu'il commandoit. Le Sénéchal d'Ecosse de la famille de Stuard, y fut tué en combattant en homme de cœur. Maeduffe Comte de Fiffe eut le même sort, & un brave homme nommé Jean Gram, qui qui s'étoit attaché à Walleys, & qui ne cedoit qu'à lui seul en réputation & en faits d'armes. Pour Walleys il ne se démentit point, & fut toûjours semblable à lui-même. Sa valeur parut dans le combat, & sa prudence dans la retraite; car quoique pressé par les Anglois, qui fondoient sur lui avec fureur, il eut assez de presence d'esprit pour remarquer que Robert Brus, attaché à Edoüard par les grands biens qu'il possèdoit en Angleterre, faisoit un mouvement pour l'envelopper, il ne s'en fut pas plûtot apperçû, qu'il commença à battre en retraite, & ménagea si bien le terrain, qu'il mit insensiblement entre les ennemis & lui la petite riviere de Carrhe, qu'ils n'oserent passer à sa vûë. Brus s'étant avancé sur le bord de l'eau, demanda à parler à lui; à quoi Walleys ayant consenti, ils s'approcherent le plus près qu'ils purent, & Brus élevant le premier la voix : *Je m'étonne*,

lui dit-il, *Valleys, qu'il vous ſoit venu dans l'eſprit, que vous vous feriez Roy d'Ecoſſe,* 1300.
& que vous ayez pû vous réſoudre à vous expoſer à tant de dangers, ſous cette eſperance chimerique. Il n'eſt pas aiſé de vaincre Edoüard qui eſt un des plus grand Rois du monde. Mais quand vous le vaincriez, penſez-vous que les Ecoſſois ſouffrent que vous ſoyez leur Roy? Que ſi vous êtes vaincu, quelle reſſource pouvez-vous eſperer que dans la clemence incertaine du vainqueur? Walleys ne le laiſſa pas parler plus long-temps. *Je ne me ſuis point propoſé pour fin, comme vous le ſuppoſez,* lui répondit-il, *de me faire Roy, & d'uſurper une couronne que ma naiſſance ne me donne pas, & que mes ſervices ne me ſauroient acquerir. Mes deſirs ne ſe portent point à une choſe que je reconnois ſi fort au-deſſus de ma fortune. Le ſeul motif qui m'a fait prendre les armes, a été de délivrer ma patrie du joug injuſte qui l'opprime, & de ſoûtenir une cauſe que vous avez abandonnée; vous, qui né heritier du Royaume, en deviez être le protecteur. C'eſt à vôtre deffaut que j'ai pris en main la défenſe de tant de malheureux, que la tyrannie du vainqueur fait gémir: je ne l'abandonnerai qu'avec la vie. Pour vous qui aimez mieux vivre en ſureté dans une honteuſe ſervitude, qu'avec peril dans une liberté glorieuſe, ſuivez la route que vous avez priſe: je ne quitterai point la mienne; je mourrai libre, & je tâcherai de rendre à ma patrie cette*

liberté qu'elle a perduë, & qu'elle attend
1300. *inutilement de vous.* Le lieu de la conversation n'étoit pas assez sûr pour Walleys dans la conjoncture presente, ni le sujet assez agreable à Brus, pour les engager à la pousser plus loin. Après quelqu'autres paroles à peu près sur le même ton, ils se séparerent tous deux, Walleys pour continuer sa retraite avec ce qui se put rassembler de l'armée vaincuë autour de lui; Brus pour aller trouver le vainqueur, qui après avoir employé le reste de la campagne à remettre sous le joug ceux que Walleys en avoit soustraits, ramena ses troupes en Angleterre, où l'hyver & ses affaires le rappelloient.

L'Ecosse ne s'étoit point encore vû dans une confusion pareille à celle où elle se vit alors. Les Ecossois mal d'accord avec eux-mêmes, suivoient les uns le parti Anglois, les autres celui de la liberté, & ces derniers ne pouvant accorder la gloire de la nation & la necessité des affaires, n'étoient ni assez dociles pour souffrir le joug, ni assez forts pour le secoüer. Ceux mêmes qui étoient le plus d'humeur à oser & à entreprendre, avoient si peu d'union entre eux, qu'ils ne pouvoient attendre de leur entreprise une autre issuë, que celle qu'ils venoient d'éprouver dans la derniere bataille. Ces considerations parurent si fortes à Walleys, qu'ayant remarqué

que le malheur qui venoit d'arriver à l'Ecoſſe par la jalouſie des Grands contre lui n'avoit point éteint cette paſſion dans leurs cœurs, il réſolut pour le bien public de leur en ôter l'occaſion, en ſe démettant entre leurs mains du commandement de l'armée & du gouvernement du Royaume, ſans ſe reſerver autre choſe de tous les grands emplois qu'il quittoit, qu'une troupe d'amis affidez, qui attachez à ſa deſtinée, ſe dévouoient au ſalut de l'Etat, & faiſoient profeſſion publique de combattre par tout les Anglois. On élût en ſa place un des Cumins, jeune homme, mais d'un grand merite, & d'une maiſon dont la nobleſſe donnoit un grand relief à ſa perſonne. 1300.

Dans l'embarras où ſe trouva ce nouveau regent & ſon conſeil, ils crurent qu'il falloit tenter d'abord la voye de la négociation. Pour la rendre plus efficace, ils envoyerent en même tems prier le Pape & le Roy de France de prendre leur protection, & de leur moyenner la paix à des conditions dont la liberté & la gloire de la nation ne fût pas bleſſée. L'un & l'autre prirent leur cauſe en main. Le Roy de France, par ſes bons offices auprès du Roy d'Angleterre ſon beau-frere, leur obtint tréve pour ſix mois. Le Pape le prenant ſur un ton plus haut, demanda 1301.

deux choſes avec cet empire qu'il affectoit d'exercer ſur les Rois. L'une fut la liberté de Jean de Bailleul, non pour être remis ſur ſon trône, où les Ecoſſois mêmes ne l'auroient pas ſouffert, mais pour aller finir ſes jours dans ſes terres de Normandie. L'autre fut un déſiſtement des prétentions qu'avoit Edoüard ſur le domaine ſouverain d'Ecoſſe; il alleguoit pour montrer qu'elles étoient injuſtes, les raiſons que la nation y avoit oppoſées dès le commencement de la conteſtation, & il ſoûtenoit que l'Ecoſſe étoit un Royaume feudataire du Saint Siege, ajoutant néanmoins, mais par forme de citation, que s'il y prétendoit quelque choſe, il envoyât inceſſamment ſes Procureurs à Rome pour plaider ſa cauſe, & faire connoître ſon droit à celui qui en devoit être Juge. Edoüard fit peu de difficulté ſur l'élargiſſement de Bailleul. Il l'avoit ſouvent refuſé aux ſollicitations du Roy de France, mais les temps étoient changez, & la liberté de ce Prince étant devenuë ſans conſéquence par le mépris où il étoit tombé, Edoüard y conſentit ſans peine, & Jean en vint joüir en paix deçà la mer, dans la maiſon dont ſa famille a tiré ſon nom, & où il avoit encore d'aſſez grands biens pour être un heureux particulier, s'il eût pû oublier qu'il étoit Roy.

1301.

Pour

Pour l'article du déſiſtement, ce Monarque entendoit trop bien ſes affaires, pour s'en raporter à un juge qui ſe déclaroit ſa partie : il reçut ſon Bref avec colere ; mais il y répondit avec modération, aſſaiſonnant la fermeté d'un Roy, qui ne reconnoiſſoit que Dieu pour juge des droits de ſa couronne, avec le reſpect qu'un Prince religieux doit au Pere commun des Chrétiens. Il ne voulut pas même répondre en ſon nom à la partie odieuſe du Bref. Il ſe contenta d'y expoſer les traditions & les exemples qui prouvoient ſa poſſeſſion, & laiſſa à ſon Parlement à répondre ſur la citation. Le Parlement répondit fiérement, que les Rois Angleterre ne reconnoiſſoient point de juges dans les affaires temporelles de leur Royaume, qu'Edoüard n'envoyeroit point de Procureurs à Rome, & que quand il y en voudroit envoyer, tous les ordres de l'Etat s'y oppoſeroient. 1301.

Il y a apparence que les démêlez, que le Pape avoit alors avec la France, l'empêcherent de pouſſer plus loin ce commencement de querelle avec l'Angleterre. Boniface ayant formé le deſſein de ſe ſervir d'Edoüard pour dompter Philippe, lui ſacrifia facilement la protection des Ecoſſois, qui n'ayant plus de reſſource qu'en leur deſeſpoir, reprirent bruſquement les armes, & dans leur premier feu

1301. gagnerent deux batailles. L'annaliſte Anglois en avoüe une, qu'il diminuë autant qu'il peut, gagnée par le nouveau regent, contre Omer de Valence & le Comte de Gloceſtre, qu'il battit à trois jours l'un de l'autre aſſez proche du château d'Are, où il aſſiegea le dernier, qu'il auroit pris s'il n'eût été ſecouru. Les Hiſtoriens d'Ecoſſe en raportent une autre, gagnée contre Confrene Lieutenant d'Edouard dans la Lothiane à trois lieuës d'Edimbourg, où Cumin & Fraſer ayant à peine ramaſſé huit ou dix mille hommes défirent trente mille Anglois, qui s'étant diviſez en trois Corps, trop éloignez les uns des autres pour s'entre-ſecourir au beſoin, tomberent ſucceſſivement entre les mains des Ecoſſois, qui par un effort de courage & de vigueur inconcevable, défirent ces trois corps en
1302. un jour.

Un pareil avantage auroit eu de grandes ſuites dans un autre temps, & contre un autre adverſaire; mais Edouard ne donna pas le loiſir aux deux Generaux Ecoſſois de cüeillir le fruit de leur victoire. On le vit bientôt en Ecoſſe à la tête d'une armée formidable, par la multitude des troupes qui la compoſoient & beaucoup plus encore par le nom du Monarque qui la commandoit. Auſſi tout diſparut-il devant lui. Le ſeul Walleys oſa

tenir la campagne, non dans l'eſperance de vaincre avec le peu de gens qu'il avoit, mais pour ne laiſſer pas au vainqueur le plaiſir de conquerir ſans inquiétude. Ce brave homme fit tout ce qu'on pouvoit faire, eu égard à ſes forces & à celles de ſon ennemi. Il enleva des partis, il diſputa des fourages, il occupa des défilez, il eut même la gloire d'être recherché de paix, & de refuſer de grands avantages que le Roy lui fit offrir pour le gagner : mais enfin il fallut ceder, & ſe retirer dans ſes montagnes, où au dépens de ſa fortune il conſerva ſa liberté. 1303.

Peu de places tinrent contre de ſi grandes forces, mais comme il y a toûjours de braves gens, que l'exemple des foibles n'entraine point, Guillaume Olivier, gouverneur de Sterling, ſe défendit trois mois entiers, & ne ſe rendit qu'à compoſition. Le Roy ayant achevé ſa conquête par la priſe de cet important poſte, convoqua à Saint André tous les Grands, & les obligea à lui renouveller leur hommage. Enſuite diſpoſant de tout en maître, il nomma les Gouverneurs, il changea les Magiſtrats, il abolit les anciennes loix ; & pour laiſſer à la nation des marques éternelles de ſa colere, en lui ôtant tous les moyens de ſe relever de ſon humiliation, il éloigna des lieux ſuſpects tous ceux dont il pouvoit prendre om-

1304. brage, il fit transporter en Angleterre les bibliotheques & les sçavans ; il détruisit tous les monumens qui servoient d'ornement au pays, jusqu'à ceux qu'y avoient laissé les Romains ; il fit mener à Westminster une pierre mysterieuse qu'on y voit encore, dont il couroit une prophetie, portant que les Ecossois regneroient par tout où la pierre se trouveroit : ce qu'on prétend s'être verifié par le regne des Stuards en Angleterre. Enfin après avoir établi Omer de Valence Comte de Pembroc son parent, de la maison de Lusignan, pour gouverner l'Ecosse en sa place, il s'en retourna triomphant à Londres.

Edoüard avoit soixante-cinq ans, âge qui demandoit le repos, dont il croyoit pouvoir joüir agréablement, & sans diminution de sa gloire, à l'ombre de tant de lauriers. Il ne vouloit plus d'affaires avec la France, & la France n'en vouloit plus avec lui. Il avoit trop abbatu l'Ecosse pour croire qu'elle s'en pût relever, & il n'y avoit laissé que Walleys qui ne fut pas soumis à ses loix : mais il ne voyoit rien à craindre d'un ennemi dont la noblesse ne pouvoit souffrir le commandement, & dont tous les efforts aboutissoient à défaire quelques partis Anglois, qui s'écartoient des Garnisons en trop petit nombre & sans précaution. La tempête s'éleva d'où il l'attendoit le moins. Il avoit

parmi ſes courtiſans deux jeunes Sei- 1304.
gneurs Ecoſſois, l'un fils de Robert Brus de même nom que lui, l'autre de la maiſon des Cumins, à qui un viſage haut en couleur avoit fait donner le ſurnom de Rouge; tous deux d'une haute naiſſance, tous deux braves, ayant tous deux des prétentions ſur la couronne d'Ecoſſe, mais tous deux attachez au Roy par l'eſperance qu'il donnoit tantôt à l'un, tantôt à l'autre, de l'en mettre en poſſeſſion, par conſequent rivaux, & toûjours oppoſez d'interêt & d'inclination.

La plus ombrageuſe politique auroit eu peine à ſe défier, que l'union de ces deux perſonnes dût cauſer un nouvel orage. Ce fut de-là neanmoins qu'il vint. Leur patrie dégradée, leur nation avilie, leurs eſperances ſi ſouvent trompées, ayant excité en eux le même zele & les mêmes reſſentimens, ils s'en ouvrirent l'un à l'autre, & convinrent entr'eux, que ſi l'enprife de leur ſoulevement réüſſiſſoit, Brus monteroit ſur le trône, & donneroit à Cumin les grandes terres qu'il poſſedoit. Le Roy ſe défioit ſi peu d'eux, qu'ils étoient alors en Ecoſſe: enſuite Brus y ayant laiſſé Cumin, alla reparoître à la Cour, où pendant que ſes intelligences formoient ſecretement ſon parti parmi la nobleſſe Ecoſſoiſe, il crut en impoſer mieux au Monarque, & avoir le loiſir de mettre ordre

à des affaires domeſtiques, aſſez impor-
1304. tantes pour ne les pas abandonner. Mais il ne fut pas plûtôt arrivé, qu'il ſe vit traiter en homme ſuſpect. On lui défendit de ſortir de Londres, on lui donna des gardes ſecrets, on l'ajourna pour ſe juſtifier du crime de rebellion. On ne l'arrêta pas; ſoit qu'on ſoupçonnât de la malignité & de la jalouſie dans les avis donnez contre lui, comme quelques hiſtoriens le prétendent; ſoit qu'on voulût, comme d'autres l'écrivent, s'aſſurer auparavant d'un grand nombre de freres qu'il avoit, tous braves gens; ſoit, ce qui paroît plus vraiſemblable, que dans l'état où étoient les choſes, on ne le craignît pas aſſez pour prendre cette précaution. De quelque principe que vint cette lenteur, ou cette indulgence, Edoüard éprouva qu'il n'en faut point avoir dans les affaires de cette nature, & qu'il y a bien moins d'inconvenient à arrêter un homme innocent, qu'on peut élargir quand on veut, qu'à laiſſer échaper un coupable, qu'on veut reprendre quand on ne peut. Brus averti par ſes amis, & encore plus par ſa conſcience du péril où il s'étoit jetté, s'enfuit durant la nuit lui troiſiéme, ayant fait ferrer ſes chevaux à rebours pour n'être pas ſuivi à la piſte. Il fit en peu de temps une ſi grande diligence, qu'il arriva en ſept jours à Maban dans la province d'Anan-

dail, place forte qui lui appartenoit, & où étoit alors sa femme avec quelques-uns de ses freres; car pour son pere, comme l'histoire n'en fait aucune mention en ces temps, il y a apparence qu'il étoit mort. 1304.

Il avoit trop de choses à faire, pour avoir beaucoup de temps à se reposer. Il prit avec lui David l'un de ses freres, un ami fidele nommé Flamin; & plein de justes soupçons contre Cumin, il se mit en marche pour le chercher. Avant que de l'avoir trouvé, sa bonne fortune voulut qu'il trouvât une conviction de sa perfidie en des lettres qu'il intercepta, & qu'un courier qu'il rencontra par hazard en chemin portoit à la Cour. Ayant appris par la même voye qu'il étoit à Dumfres, il s'y transporta; & s'étant informé en arrivant où il étoit, il l'alla trouver ses lettres à la main dans l'Egliſe des Cordeliers, & dans la chaleur du discours lui donna de l'épée dans le ventre, & le laissa sur le carreau. Il alloit remonter à cheval, lorsque Jacques de Lindesay & Roger Fitspatris ses amis lui voyant le visage allumé, & l'air plus farouche qu'à l'ordinaire, lui demanderent ce qu'il avoit. Il leur dit ce qu'il venoit de faire, & la raison qu'il en avoit euë; à quoi ayant ajouté ces mots: *Je crois que Cumin eſt mort*; Lindesay surpris lui repartit d'un air indigné: *quoi! vous avez laiſſé une affaire de cette nature indéciſe?* & cou-

rant bruſquement au lieu où Cumin étoit
1304. étendu, mais en effet encore vivant, il l'acheva de pluſieurs coups.

La premiere choſe que fit Brus après ce meurtre, fut d'en envoyer demander l'abſolution au Pape, parce qu'il l'avoit commis dans l'Egliſe, diſpoſant cependant les choſes à ſe faire couronner Roy, après qu'il auroit aſſemblé ceux qui devoient compoſer ſon parti. Le Pape ne lui fit point attendre l'abſolution qu'il lui avoit demandée, & Brus ne l'eut pas plûtôt reçûë, qu'il ſe tranſporta à Scone, & s'y fit couronner.

Brus prit la couronne d'Ecoſſe avec une ſecrette aſſurance qu'il lui rendroit ſon premier éclat. Ses amis l'eſpererent auſſi; mais ils ceſſerent de l'eſperer, parce qu'il fut d'abord malheureux: jugeant trop des choſes par les évenemens preſens, & ne comptant pas aſſez ſur ſa vertu, qui les aſſuroit des futurs. Il falloit à la verité être auſſi magnanime que lui, pour ne pas douter de l'iſſuë, en voyant les commencemens. Brus perdit d'abord deux batailles, l'une contre le Comte de Pembroc, où quelques-uns diſent qu'Edoüard avoit envoyé le Prince de Galles avec la jeune nobleſſe d'Angleterre, l'autre contre les Cumins & ceux de leur parti, qui l'ayant rencontré lorſqu'il ſe retiroit avec ce qui lui étoit reſté du débris de ſa

petite armée, le chargerent, & le mirent en déroute. Là le reſte de ſes ſoldats le quitta, & ſes amis ſe diſſiperent. Les ſeuls Gilbert Hay & Milcolombe de Lennox, noms que l'hiſtoire eſt d'autant plus obligée de conſerver à la poſterité, que ce caractere d'amis eſt plus rare, s'attacherent à ſa deſtinée : encore furent-ils contraints pour ſa ſureté de s'éloigner ſouvent de lui, un fugitif ne pouvant être trop ſeul, quand il ne peut pas être aſſez accompagné. On chercha Brus en tant d'endroits, qu'il n'en trouva aucuns de ſûrs que ceux que les hommes n'habitent point ; errant par les forêts, où dépourvû de tout, il ſe vit réduit à ne vivre que des herbes ſauvages qu'il y trouvoit. Encore ce mal lui parut-il leger, en comparaiſon de la perſecution effroyable que les Anglois & les Cumins firent à ſa famille, & à ceux qu'on ſoupçonnoit être de ſes amis. Nigel, Thomas & Alexandre ſes freres furent pris & executez, ſa femme fut envoyée à Londres, & quiconque fut accuſé d'être à lui ne put échaper le ſupplice. 1304.

Jamais les Anglois n'avoient ſi bien cru avoir mis l'Ecoſſe hors d'état de ſe relever de ſes pertes. Tout nouvellement le brave Walleys leur avoit été vendu par un ami infidele nommé Jean Menthet, & ayant été conduit à Londres, avoit fini une vie de heros par le ſupplice d'un criminel.

Brus avoit disparu, & après les recher-
1305. ches exactes qu'on en avoit faites, on croyoit qu'il avoit péri. Sa famille presque éteinte, sa faction dissipée, n'etoit plus en état de suivre ses desseins. Edoüard étoit en repos, & s'imaginoit être Roy d'Ecosse sans contestation, lorsqu'il apprit que son concurrent commençoit à reparoître sur la scene. En effet ce Prince, si digne de la bonne fortune par sa constance dans la mauvaise, s'étant souvenu qu'il avoit dans une des Isles Ebudes un ami d'une fidelité & d'une generosité éprouvée, s'étoit resolu de l'aller trouver, & en avoit été bien reçû. Il y avoit demeuré caché quelques mois assez à propos pour sa sureté; mais faisant reflexion qu'une trop longue éclipse ne convenoit pas à ses desseins, dont malgré toutes ses disgraces il se promettoit toûjours une bonne issuë, il avoit pris avec lui le peu de gens que son ami lui avoit pû fournir, & passant le golphe de Dumbarton, étoit venu aborder dans la province de Karike, & y avoit pris une place assez forte sur les Anglois.

Si ces premieres nouvelles surprirent Edoüard, la suite l'étonna encore plus. Ce coup d'essai ayant réüssi à Brus, comme s'il eût par-là levé une espece d'enchantement, il se vit tout d'un coup entouré d'un grand nombre d'anciens amis, & de

gens que la vexation des Anglois autant que l'amour de la patrie, pouſſoient à ne plus rien ménager. Avec ces troupes ſe croyant aſſez fort pour entrer plus avant dans l'Ecoſſe, & ne jugeant pas d'ailleurs qu'il fût sûr de commencer ſes conquêtes ſi près de l'Angleterre, il traverſa un grand païs partie par terre, partie par eau, pour aller ſurprendre Inverneſſe, port & place conſiderable dans la province de Murray, d'où portant ſes armes aux environs, il réduiſit en peu de temps toute la partie ſeptentrionale de l'Ecoſſe. Comme il n'affoiblit point ſes troupes, pour mettre des garniſons dans les places, qu'il faiſoit la plûpart raſer à meſure qu'il les prenoit, & qu'au contraire ſon armée croiſſoit notablement tous les jours, par le grand nombre de ſoldats & de gens de qualité qui s'y rendoient, il fut bientôt en état de tenir la campagne devant les Cumins & les Anglois. Le Comte de Bukam l'ayant rencontré comme il entroit dans la province de Mernis, lui fit parler de paix, pour l'amuſer, n'oſant lui livrer le combat. On lui prit par ſurpriſe Simon Fraſer & Gautier Longan deux vaillans hommes; mais il en fut dédommagé par l'arrivée de Jacques de Douglas, fils de Guillaume, mort en priſon pour avoir refuſé l'hommage au vainqueur. Ce jeune Seigneur, qui rendit depuis de ſi grands 1306.

ſervices à ſa patrie, & dont les deſcendans
1307. ont ſi bien ſuivi l'exemple, faiſoit ſes études à Paris lorſque ſon pere fut arrêté. Quand il le ſçut, il retourna en Ecoſſe, où trouvant ſes biens confiſquez, & ſa famille déſolée, il s'attacha à Guillaume Lamberton Evêque de Saint-André. Ce Prélat qui l'aima d'abord, le préſenta au Conquerant, le priant de lui faire rendre ſes biens qu'il n'avoit pas merité de perdre. Edoüard n'avoit point pour les Ecoſſois ces airs de generoſité qu'il avoit pour les autres hommes: au nom du fils il ſe ſouvint du pere, & répondant qu'il ne pouvoit ôter à de bons ſerviteurs de quoi enrichir des rebelles, il laiſſa dans l'ame guerriere du jeune Douglas un reſſentiment, qui ſe joignant à l'amour de la nation, lui fit embraſſer le parti de Brus, à la premiere occaſion qu'il eut de s'échaper pour venir à lui.

Edoüard ne put apprendre ces choſes, ſans apprehender pour ſa conquête, & jugeant qu'il n'étoit plus temps de s'en repoſer ſur autrui, il voulut aller en perſonne défendre ce qu'il avoit acquis. Quelque experience qu'eût ce ſage Prince de la terreur que ſa preſence jettoit parmi les Ecoſſois, il crut ne devoir pas negliger le ſecours d'une bonne armée, qu'il alla aſſembler à Carliſle. Les Anglois, les Gaſcons, les Flamands s'y rendirent en affluence, & Edoüard ne s'étoit point encore

vû à la tête de plus belles troupes. Le bruit de ces préparatifs ne ſe répandit pas ſans donner de l'inquietude aux Ecoſſois du parti de Brus. L'armée des Cumins les occupoit, & depuis que Bukam profitant de la mauvaiſe foi avec laquelle il les avoit leurré de la paix, s'étoit joint avec les Anglois deſtinez à garder le païs, on ſe regardoit de part & d'autre, & Brus croyoit avoir beaucoup fait, que de s'être mis en état de ne pas reculer. Pour comble de contretemps il tomba malade. Quoiqu'il le fût beaucoup, tout le monde crut que ſon parti l'étoit plus que lui, & que quelque contenance que tînt ſon armée, dont tout abbatu qu'il étoit il ne laiſſoit pas de ſoûtenir le courage, on la verroit bientôt diſſipée. On n'attendoit que l'arrivée du Monarque tant de fois vainqueur, lorſqu'on apprit qu'il étoit tombé malade en même temps que Brus, d'une maladie d'autant plus dangereuſe, qu'elle étoit jointe à un âge avancé, & à un temperament affoibli par de grands ſoins & de longs travaux. 1307.

En effet, Edoüard étant ſur le point de ſe mettre en marche avec ſon armée, fut attaqué d'une diſſenterie, qui l'avertit en peu de jours que la fin de ſa vie approchoit. La mort l'affligea moins, que le regret de n'avoir pû mourir conquerant paiſible de la couronne d'Ecoſſe. Il ordonna à ſon fils de continuer ce qu'il regardoit

1307. comme une juſte entrepriſe, & de ne ſe point montrer en Angleterre, qu'il n'eût dompté ce qu'il appelloit un reſte d'Ecoſſois rebelles à leur legitime Souverain. *Allez hardiment*, lui dit-il, *faites porter mes os devant vous, les rebelles n'en ſoûtiendront point la vûë.* Après ces paroles, dont la fierté a paru noble à ceux qui n'ont regardé dans ce Monarque que le Roy guerrier, mais qui paroît un peu trop forte à ceux qui y regardent le Chrétien mourant, Edoüard joignant le Chrétien au Roy, donna à ſon fils tous les préceptes qu'un Prince religieux & ſage, aimant ſon Etat & ſa famille, peut donner à ſon ſucceſſeur. Comme ſa maladie paroiſſoit lente, il voulut toûjours avancer chemin, & ſe ſe mit en marche avec ſon armée. Il n'alla pas loin; la mort qu'il croyoit ne venir à lui que lentement, vint plus vîte qu'il ne penſoit. Les Hiſtoriens d'Ecoſſe veulent, qu'il n'y eût pas même encore apporté ces dernieres diſpoſitions, que la Religion ordonne comme les plus eſſentielles. Cela peut être: il n'arrive que trop que les perſonnes de ce rang, qu'on flate à la mort comme durant la vie, ſoient mal avertis du dernier moment; mais qui ne ſçait avec quelle précaution il faut lire ces écrivains, quand il eſt queſtion d'Edoüard, à qui il ne ſçauroient pardonner le joug qu'il impoſa à leur nation, & la ſeverité avec

laquelle il punit ceux qui s'y voulurent
soustraire. Je ne décide point du droit; les 1307.
Anglois sont assez sujets à s'en faire de chimériques sur les Etats de leurs voisins, mais la contestation dont il s'agit étoit ancienne entre les deux couronnes, & les traditions d'Angleterre donnoient un air de justice aux prétentions d'Edoüard, capable au moins de le tromper. De l'aveu de toute l'histoire, si l'on en excepte celle d'Ecosse, ce Prince avoit de la religion, & de bonnes mœurs. Il fut bon Roy, bon pere de famille, bon ami, & allié fidele. Il fut continent, moderé, & appliqué à ses affaires & à ses devoirs. Il eut tant de devotion pour la terre sainte, qu'il ordonna à son fils d'y faire porter son cœur. L'auteur Ecossois ne persuadera qu'à ceux qui ont les mêmes préventions que lui, qu'un homme de ce caractere qui se voyoit mourir, soit mort sans donner aucun signe de penitence. L'annaliste Anglois en est plus croyable, quand il dit que ce Prince consomma ses années avec gloire, & finit ses jours dans le bien, au commencement de Juillet de l'année mil trois cent sept, la soixante-neuviéme de son âge, & la trente-septiéme de son regne. 7. de Juillet.

La perte du grand Roy Edoüard premier fut d'autant plus sensible aux Anglois, qu'Edoüard II. son successeur étoit moins propre à la réparer. A la figure près, que

ce Prince avoit agréable & majeſtueuſe,
1307. il n'avoit nulle qualité qui fit beaucoup eſperer de lui. Il n'étoit ni guerrier, ni politique : il n'avoit ni grand zele pour l'Etat, ni grand ſoin de ſa propre gloire : Les affaires difficiles ſurpaſſoient ſa capacité, & les hautes entrepriſes ne trouvoient en lui ni aſſez de génie pour les bien concerter, ni aſſez de force pour les pouſſer à bout. Un Roy de ce caractere paroiſſoit mal propre à remplacer un prédéceſſeur belliqueux, plein d'une noble ambition, d'un eſprit & d'une capacité égale pour les entrepriſes de la guerre, & pour les affaires du cabinet. Comme on ne voyoit néanmoins dans les mœurs & dans la conduite du jeune Edoüard, aucun de ces défauts eſſentiels qui font les mauvais Princes, on ſe laiſſa aiſément flatter, que l'âge corrigeant des vices qu'on attribuoit à la jeuneſſe, ſi la médiocrité de ſon génie ne lui donnoit pas un regne glorieux, un bon Conſeil & la docilité lui en donneroit un tranquille.

On s'y trompa. Un ſeul de ces vices, que l'âge ne corrigea point, remplit le regne de ce Monarque de troubles fâcheux pour ſes ſujets, & funeſtes enfin pour lui-même. Ce principe de tant de malheurs fut une tendreſſe exceſſive qu'il eut pour de jeunes favoris, dont le peuple l'accuſa

cuſa de ſe faire des maîtreſſes, & dont les gens de qualité ne pûrent ſouffrir qu'il leur fit des maîtres. 1307.

Le Roy ſon pere, qui prévoyoit les ſuites de ces amuſemens, n'avoit rien oublié pour lui en faire perdre le goût. Non content d'éloigner de lui ceux qui en étoient les ſujets, il avoit pris toutes les précautions poſſibles pour empêcher qu'il ne les rappellât. Il y a même aſſez d'apparence, que ce fut dans cette vûë qu'il ſe preſſa de le marier, croyant guérir une paſſion par une autre, & lui rendre le cœur moins ſuſceptible de ces amitiez dangereuſes, en l'occupant d'un amour legitime. L'épouſe qu'il lui avoit choiſie étoit toute propre à faire cet effet. Iſabelle de France, fille de Philippe le Bel, étoit la plus belle Princeſſe du monde: mais d'un eſprit & d'une élevation fort ſuperieure à ſa beauté. Elle étoit encore enfant, quand Edoüard épouſant Marguerite ſa tante, l'avoit fait fiancer à ſon fils. On attendoit qu'elle eût douze ans pour achever le mariage, & elle ne les eut pas plûtôt, qu'Edoüard, quoi qu'alors au lit de la mort, preſſa le Prince de le conclure.

Ce fut-là le ſeul point où le nouveau Roy fut fidelle à executer les dernieres volontez de ſon pere. Il commença à y contrevenir par l'article de la guerre d'E-

cosse. La conjoncture y étoit propre : le
1307. nombre & la beauté de ses troupes, la maladie de Robert Brus l'assuroient d'une prompte victoire. Malgré de si grands avantages, il se contenta de s'avancer jusqu'à Domfres, & de s'y faire rendre hommage par les principaux Seigneurs d'alentour : ensuite de quoi, laissant aux Cumins & au Comte de Pembroc qu'il confirma dans le gouvernement d'Ecosse, à démêler les affaires avec Brus, il retourna en Angleterre, où ayant négocié son mariage, il passa en France, & trouvant à Bologne Philippe & sa Cour qui l'attendoient, il y épousa Isabelle, dans une assemblée où l'on dit qu'il étoit le cinquiéme Roy, & elle la quatriéme Reine.

Pendant que la jeune Princesse arrêtoit sur elle les yeux de tout le monde, le Roy son mari trouva seul sur qui détourner les siens. Un jeune Gentilhomme de Guyenne, nommé Pierre de Gaveston, avoit été son favori, & en avoit été fort aimé. C'étoit le fils d'un vieux Officier, dont le feu Roy ayant reçu de grands services, les avoit voulu reconnoître en mettant ce fils auprès du sien pour le faire élever avec lui, & lui donner cette occasion de gagner les bonnes graces du Prince. Gaveston y étoit entré plus avant que le Monarque n'eût voulu. Il étoit

bienfait, avoit de l'esprit, & des manieres insinuantes, dont le cœur d'Edoüard n'avoit pû se défendre; & comme ce Prince s'attachoit fortement à ceux qui lui avoient une fois plû, il avoit donné à Gaveston tant de marques d'une tendresse extraordinaire, que tout le monde s'en étoit apperçû. 1307.

On avoit regardé d'abord cet attachement dans ce jeune Prince, comme l'effet d'un bon naturel, dont on se défioit d'autant moins, que les personnes de ce rang sont moins aisément soupçonnées d'exceder en fait d'amitié; mais la violence de celle-ci, & les mœurs de Gaveston l'ayant enfin rendu suspecte, le favori avoit été exilé de l'avis même du Parlement, & le Roy voulant empêcher que son fils ne le rappellât, le lui avoit défendu en mourant.

Les vivans ne se gouvernent gueres par les dernieres volontez des morts, quand elles contraignent leurs penchans. Gaveston étant venu aux nôces, ne se fut pas plûtôt montré, que malgré les charmes de la nouvelle Reine, il retrouva dans le cœur de son maître la place qu'il y avoit occupée. 1308.

Edoüard n'eût pas été content d'avoir rendu à son ami la premiere place en son cœur, s'il ne la lui eût donnée sur sur son trône. L'occasion lui en parut fa-

vorable. Une grande partie des Seigneurs
1308. François qui avoient assisté à son mariage, vouloient être à son couronnement, qui se devoit faire à Westminster immédiatement après son retour. Il crut qu'on ne trouveroit pas mauvais que Gaveston fut de la partie, & que par-là, les Seigneurs Anglois s'accoûtumant à le souffrir, il le retiendroit à la fin avec d'autant moins de contradiction, que les gens chagrins seroient moins écoutez parmi les réjoüissances publiques.

La politique n'étoit pas mauvaise, si elle eût été plus suivie, & si le maître & le favori eussent sçû ménager les esprits avec un peu de modération : mais c'est ce que ni l'un ni l'autre n'étoit gueres capable de faire. Gaveston étoit insolent, & Edoüard inconsideré. Ils ne furent pas plûtôt à Londres, que l'un par des profusions de graces, l'autre par une magni-
1309. ficence outrée, fit murmurer le peuple & la cour. Personne ne parut au couronnement avec plus de pompe que Gaveston ; & jamais Roy ne fut plus prodigue de biens, de dignitez & d'honneurs, qu'Edoüard le fut en cette rencontre. Non content de lui avoir donné avec la charge de Chambellan le titre de Comte de Cornoüaille, long-temps affecté aux enfans des Rois, il lui fit porter à la cérémonie la couronne de Saint Edoüard, & accompagna une

marque de distinction si éclatante de tous les témoignages dont il pût s'aviser, d'une amitié indissoluble & d'une confiance sans reserve. 1309.

Il ajoûta à tout cela une liberalité, qui parut une espece de sacrilege, & qui scandalisa tout le monde. Le feu Roy son pere avoit eu dessein de repasser dans la terre sainte, & d'y conduire en personne une grande armée. La guerre d'Ecosse l'ayant empêché d'executer ce bon dessein, il avoit amassé de l'argent pour y envoyer sept vingt Chevaliers, & pour les y entretenir; ce que la mort, qui l'avoit prévenu, ne lui ayant pas permis de faire, il en avoit chargé son successeur, & l'en avoit même chargé sous peine d'encourir sa malediction. La passion qu'eut le successeur d'enrichrir promptement son ami, lui fit passer par-dessus le scrupule de négliger la derniere volonté de son pere, & par-dessus la crainte d'encourir la malediction paternelle : car il donna à Gaveston la somme destinée à un si saint usage, & n'eut point de honte d'orner son idole des dépoüilles du sépulcre de J.C.

Depuis ce temps-là Gaveston alla toûjours croissant en faveur, & devint seul ministre d'Etat. On peut imaginer de quels yeux les Grands lui virent occuper ce poste. Quelques-uns d'entr'eux ne purent s'empêcher d'en témoigner leur chagrin au Roy : ni le

1389. Prince, ni le favori ne furent assez prudens pour prévoir que ces plaintes étoient un commencement d'orage, qui les menaçoit d'une grande tempête. Ainsi le Prince continua à répandre des graces, & le favori à en abuser: jusques-là, que dans un tournoi qu'il fit publier à Walingford, il prit plaisir à insulter aux plus grands seigneurs de la cour, qui ne pûrent voir qu'avec un dépit qui poussa leur patience à bout, la suite & la magnificence, dont cet homme affecta d'effacer les plus considerables d'entr'eux.

L'indignation que leur donna une conduite si peu moderée, leur fit prendre dès-lors la résolution de le faire renvoyer en exil. La corruption que Gaveston avoit mis dans les mœurs du Roy, leur en fut encore une meilleure raison. Depuis qu'il étoit revenu à la Cour, Edoüard vivoit dans une oisiveté & dans une mollesse extraordinaire; négligeant les affaires, mépriſant les gens de mérite, s'abandonnant à ses plaisirs, & n'en ayant pas toûjours d'honnêtes. Aussi le soin du favori sembloit-il être de l'environner de gens propres à lui faire aimer cette sorte de vie, pendant qu'il gouvernoit l'Etat, & qu'il employoit l'autorité du Prince à s'enrichir de ses dépoüilles & de celles de ses sujets. Poussez par ces divers motifs, Thomas Comte de Lancastre, Prince du

ſang, Omer de Valence Comte de Pembroc, Humfroy de Boun Comte d'Hereford, Guy de Beauchamp Comte de Warvic, & beaucoup d'autres grands ſeigneurs s'unirent enſemble pour faire éloigner encore une fois Gaveſton d'auprès de la perſonne du Roy, & le bannir pour jamais du Royaume. Ils commencerent par faire faire de ſecrettes remontrances à ce Prince, lui repreſentant les malheurs que cette exceſſive puiſſance d'un miniſtre étranger & haï pouvoit cauſer dans un Etat, où les peuples jaloux de leur liberté, oſant ſouvent preſcrire des bornes à l'autorité de leurs Rois, ne ſouffriroient pas long-temps un favori qui n'en mettoit point à la ſienne. Ils lui rappellerent dans la memoire les troubles du regne de ſon ayeul, excitez à peu près par les mêmes cauſes, & lui inſinuerent qu'il avoit ſujet d'en craindre de pareils pour le ſien. 1309.

L'aveuglement du Roy fut tel, & la préſomption du favori étoit montée à un ſi grand excès, que ni l'un ni l'autre ne craignit les ſuites de ces remontrances. Le Roy repondit ſans s'expliquer, qu'au premier Parlement ils ſeroient contens, & qu'il feroit ceſſer leurs plaintes, toûjours réſolu néanmoins de n'en point faire ceſſer le ſujet. 1310. Il y a apparence qu'Edoüard ne connoiſſoit point encore aſſez la puiſſan-

ce du Parlement, ou que mesurant son autorité sur celle du feu Roy son pere, il crut
1310. y trouver la même déference & la même soûmission à ses volontez. Mais le Parlement s'étant assemblé à Londres sur la fin de l'année mil trois cens dix, la premiere chose qu'on y fit fut de demander permission au Roy, d'y proposer certains articles necessaires au bien de l'Etat, & de les faire passer en loi. Le Monarque fut surprit de cette demande si vague & si indéterminée, & ouvrant tout d'un coup les yeux, il vit le péril où il étoit de perdre encore une fois son favori, ou de se perdre lui-même en le conservant. Le mal étoit devenu sans remede; Edoüard éluda, differa, se défendit autant qu'il put: mais il avoit affaire à des gens qui ne prenoient pas aisément le change, & qui résolus d'être opiniâtres, avoient pris leurs mesures pour s'assurer le fruit de leur opiniâtreté. Ainsi ce Prince qui n'en avoit pris aucunes pour s'opposer à leur entreprise, fut contraint de consentir qu'ils dressassent des articles, & d'en promettre l'execution.

Pendant que cet orage se formoit sur la tête de Gaveston, ce favori qui le croyoit voir sous ses pieds, plus vain & plus présomptueux que jamais, insultoit les plus grands de l'Etat, & les irritoit par des railleries picquantes. Il disoit que le Comte de

de Lancaſtre, qui avoit un air de probité & de vertu qui le faiſoit reſpecter, étoit un grand comedien. Il appelloit le Comte de Pembroc Joſeph le Juif, parce qu'il étoit pâle; & le Comte de Warvic le chien d'Ardennes, parce que ce Seigneur étoit fort noir. Cette inſolence ſembloit meriter quelque choſe de plus que ce qu'on fit; mais on affecta de la moderation, & ſans uſer de voyes de fait, on ſe contenta, comme on ſe l'étoit propoſé, de dreſſer certain nombre d'articles, parmi leſquels il y en avoit un, qui ordonnoit que les étrangers fuſſent éloignez non ſeulement des charges & du maniement des affaires, mais de la cour & du Royaume. 1310.

Ce point fut un coup mortel pour le Roy, qui voyoit bien que cet arrêt d'exil ſi general contre tous les étrangers, ne regardoit que Gaveſton: mais il s'y étoit attendu, & ne penſoit plus tant à détourner ſon malheur, qu'à y chercher des reſſources. Ainſi il accorda & ſigna tout avec une facilité qui ſurprit ceux qui connoiſſoient ſon attachement pour ſon favori. Il ne refuſa pas même de jurer l'obſervation des articles propoſez, & fit ſans peine des ſermens qui lui paroiſſoient porter leur diſpenſe.

Ce fut dans la même diſpoſition d'eſprit qu'il entendit ſans s'étonner l'excommunication ſolemnelle prononcée dans ſaint

Paul de Londres contre ceux qui violeroient ces articles, par Robert de Winchelsey, Archevêque de Cantorbery, Parlementaire zelé, & qu'étant enfin obligé d'executer contre son favori l'arrêt d'exil qu'il avoit signé, il le fit passer en Irlande. Un historien dit qu'il l'y envoya pour commander un corps de troupes : si cela est vrai, ce fut un prétexte par lequel Edouard voulut couvrir la honte d'un bannissement qui flétrissoit le serviteur, & montroit la foiblesse du maître. Il est à croire que les Grands, qui dans le fond ne haïssoient pas le Roy, voulurent bien dissimuler, par un reste de consideration qu'ils conservoient pour sa personne, & ce fut sans doute par le même principe, qu'après avoir humilié un favori insolent, le Prince moins méchant que foible leur fit compassion, par l'extrême chagrin que cet éloignement lui causa, & qu'ils fermerent les yeux aux mesures qu'ils lui virent prendre pour le rappeller, presque aussi-tot qu'il fut parti.

1310.

1311.

Celle qui lui réüssit le mieux lui fut suggerée par ses amis, touchez de la tristesse où ils le voyoient plongé. Gilbert de Clare Comte de Gloceſtre, fils de Jeanne d'Angleterre sœur du Roy, commençoit à briller à la cour, dans une jeunesse qui le rendoit aimable à tous les grands Seigneurs du Royaume, par la politesse de ses mœurs, & par la bonne opinion qu'on avoit con-

çûë de ſa ſageſſe & de ſa valeur. Comme ce Comte avoit trois ſœurs, on crut que ſi Gaveſton en épouſoit une, l'alliance d'un ſang qu'on aimoit effaceroit avec le temps ce qu'il avoit d'odieux dans ſon nom, & qu'on ſouffriroit un favori qui ſeroit beau-frere du Comte de Gloceſtre. On n'eut pas plûtôt fait cette ouverture au Roy, qu'elle lui parut un expedient sûr pour faire revenir Graveſton. L'affaire réüſſit comme on l'avoit prévû: le mariage ſe conclut, Gaveſton revint, & demeura auprès du Roy. On le ſouffrit, dans la penſée qu'on eut, que le ſouvenir de ſon exil l'obligeroit à ſe ménager. 1311.

Il n'eſt rien ne plus incorrigible qu'un favori inſolent. A peine Gaveſton eut repris l'air de la cour, que marchant ſur ſes anciennes briſées, il brava tout le monde, il abbaiſſa les plus grands, & s'empara ſi abſolument de la perſonne & des graces du Prince, qu'il n'y en avoit plus que pour lui. Auſſi s'attira-t-il pour la troiſiéme fois l'indignation de toute l'Angleterre, & fit élever deux partis, qui s'étant joints pour le faire perir, demeurerent unis dans la ſuite contre tous les favoris qui lui ſuccederent, & par un contre-coup fatal, opprimerent enfin le Prince même.

L'un de ces partis étoit celui de la Reine, le moins à craindre au commencement, parce qu'il n'agiſſoit que timide-

ment, & ſans même oſer paroître, mais
1311. le plus puiſſant dans la ſuite, & le principal inſtrument de la révolution dont j'écris l'hiſtoire. Au défaut du cœur de ſon mari, que le favori lui avoit ôté, Iſabelle avoit ceux de toute la cour : elle étoit univerſellement aimée, & comme on la jugeoit digne d'être heureuſe, on la plaignoit hautement de ne l'être pas. Ceux qui oſerent, lui témoignerent le deſir qu'ils avoient de la voir délivrée de l'indigne rival qui troubloit la douceur de ſon mariage, & qui empêchoit le Roy ſon mari de faire juſtice à tant de charmes, que le reſte de l'Angleterre admiroit. Toute jeune qu'étoit la Princeſſe, elle étoit habile & entreprenante : non ſeulement elle ſçut ménager la bonne volonté des Seigneurs Anglois qui pouvoient contribuer à faire éloigner Gaveſton, elle y employa juſqu'au Roy ſon pere, en ſe plaignant à lui de la maniere dont la traitoit ce favori, qui non content de poſſeder ſeul les bonnes graces de ſon époux, vouloit ſeul poſſeder ſon bien, de ſorte que par le retranchement qu'il avoit fait faire dans ſa dépenſe, elle ne pouvoit plus vivre en Reine, réduite à manquer même du néceſſaire à l'entretien de ſa maiſon.

Philippe qui aimoit tendrement ſa fille, éclatta contre Gaveſton, & ne voyoit point

d'Anglois à ſa cour, qu'il ne leur fit honte du joug que leur impoſoit un homme ſans nom. Ces reproches paſſoient la mer, & faiſoient impreſſion ſur les eſprits : mais ce qui en faiſoit encore plus, étoit l'ancien attachement de la nation à ſes privileges, pour la conſervation deſquels on avoit répandu tant de ſang, & qu'on reſpectoit moins que jamais ſous un gouvernement ſans égards. Il y avoit alors en Angleterre un nombre conſiderable de Mylords, ainſi commençoit-on à nommer les Grands que la mavaaiſe conduite de la cour avoit rendus zelez Parlementaires. De ce nombre étoient Guy de Beauchamp Comte de Warvic, Humfroy de Boun Comte d'Hereford, Omer de Valence Comte de Pembroc, le Comte d'Arondel, l'Archevêque de Cantorbery, Jean de Varennes Comte de Surrhey, tous ſeigneurs d'une qualité & d'une conſideration dans l'Etat, à rendre ce ſecond parti redoutable & au maître & au favori : mais ce qui le rendoit plus à craindre étoit le chef qu'il s'étoit choiſi, Thomas Comte de Lancaſtre, fils d'Edmond d'Angleterre, & petit-fils d'Henry III. Tout ce que peut donner d'avantage & de credit une haute naiſſance, un grand courage, de grands biens, ſe trouvoit raſſemblé dans ce Prince. Il étoit premier Prince du ſang; il avoit don- 1311.

né en diverſes guerres des preuves in-
1311. conteſtables de ſa valeur ; il poſſedoit, outre le Comté de Lancaſtre, ceux de Leyceſtre, de Ferrieres, de Lincolne & de Saliſbery. Mais ce qui lui attiroit encore plus que tout cela la confiance des Anglois, étoit l'auſtere vertu dont il faiſoit profeſſion. On étoit perſuadé qu'un parti où ſe trouvoit le Comte de Lancaſtre, étoit celui de la juſtice, & que l'ambition ni la jalouſie n'y pouvoient avoir de part. Naturellement ſa naiſſance le devoit attacher à la Royauté : le zele des loix, ou l'affectation d'en faire paroître, le rendit Parlementaire. On dit que le vieux Comte de Lincolne Henry de Lacy, ſon beau-pere, lui avoit inſpiré cet eſprit, & que l'ayant appellé en mourant, il lui avoit dit d'un air prophetique, que l'Egliſe, que l'Etat, les Grands, & le peuple le regardoient comme le reſtaurateur de leurs droits violez ſans ménagement ; qu'il prît hardiment en main une ſi juſte cauſe, de concert avec le Comte de Warvic, & qu'il l'aſſuroit du ſecours du ciel.

Gaveſton vit toute l'Angleterre réünie contre lui ſous un tel chef, avant qu'il ſe fût apperçu qu'on remuât : de ſorte qu'il ſe trouva ſans autre défenſe que celle de l'autorité royale, qui ſe ſoûtenoit à peine elle-même, quand les ſeigneurs liguez

demanderent pour la troiſiéme fois ſon éloignement. Le favori s'appuyoit ſur le 131.
Monarque, mais le Monarque, auſſi imprudent que le favori, ſe trouva ſans troupes, & preſque ſans courtiſans, peu de grands ſeigneurs, hors le Comte de Gloceſtre, oſant paroître attachés à lui. Ainſi Edoüard n'eut point d'autre parti à prendre que celui de chaſſer encore ſon ami. On l'obligea même à conſentir, que s'il rentroit jamais dans le Royaume, quelque part qu'on le trouvât, on lui fit ſon procès.

Gaveſton croyant trouver en France un exil moins deſagreable qu'ailleurs, s'y voulut refugier, mais ayant appris que Philippe irrité des mauvais traitemens qu'il avoit fait à la Reine ſa fille, avoit donné ordre qu'on ſe ſaiſit de lui, il paſſa en Flandre. Il n'y fut pas long-temps ſans s'y ennuyer. Accoûtumé aux douceurs de la cour, & au plaiſir de gouverner, il ne pût s'accommoder de la fade tranquillité d'une vie privée. Cette tranquillité même ne fut pas toûjours ſans trouble. La haine publique, qui ſuivit ſon nom juſques dans ſa retraite, lui ſuſcita de vrais ennemis, pendant que ſa conſcience & ſes crimes lui en formerent d'imaginaires. Dans cet état, les périls preſens diminuant la crainte des éloignez, il réſolut de retourner en Angleterre,

sûr de retrouver sa place dans le cœur du
1311. Roy, & espérant que la complaisance de ce Prince ayant fait desarmer les Anglois liguez, il auroit le temps avant qu'ils repriſſent les armes, ou de les adoucir, ou au moins de se précautionner contre leur aigreur.

Il n'ariva ni l'un ni l'autre. La cour étoit à YORCK quand Gaveſton y parut. Le Roy l'y reçut avec des tranſports de joye, qui firent pitié à ſes ſerviteurs, & qui indignerent tous les Grands. La Reine en fut conſternée, & le chagrin qu'elle en eut, fut remarqué. Ceux qui le cauſoient n'en firent pas grand cas, non plus que des clameurs publiques, que leur conduite fit élever par toutes les Provinces d'Angleterre. Ils n'eurent pas neanmoins ſujet de les mépriſer bien long-temps. La ligue fut bientôt ſur pied. La cour n'avoit pas quitté YORCK, qu'on y vit paroître des Envoyez de la part du Comte de Lancaſtre, chef des ſeigneurs confederez, qui demandoient Gaveſton au Roy, s'il n'aimoit mieux, car ils eurent encore cette complaiſance pour leur ſouverain, le renvoyer dans ſon exil.

1312. Le Roy reçut cette députation avec toutes les marques d'une extrême colere, & répondant qu'il étoit réſolu à ne faire ni l'un ni l'autre, il ſe retira à Neucaſtle avec la Reine & le favori. Peu de temps

après qu'il y fut, ayant appris que l'armée du Comte & des seigneurs liguez marchoit de ce côté-là, il prit un vaisseau, & quelques remontrances que lui pût faire la Reine, voulant arrêter ces mouvemens irréguliers qui avoient trop l'air d'une fuite, quelques larmes qu'elle y pût employer, il se fit porter à Scarboroug, place forte, mais mal munie, où ayant mis le favori avec ce qu'il pût lui laisser de gens pour l'y défendre, & de vivres pour y subsister, il se retira du côté de Warvic, apparemment pour assembler des troupes, mais on ne lui en donna pas le temps. 1312.

Le Comte de Lancastre marcha droit avec son armée à Scarboroug, où l'ayant séparée en deux, il en prit une partie avec laquelle il tint la campagne, & laissa l'autre, pour faire le siege aux Comtes de Pembroc & de Surrhey. Gaveston n'étoit pas sans valeur, mais il n'avoit pas ce qu'il lui falloit pour se défendre. Contraint de se rendre à discretion, il ne demanda qu'une grace, qui fut de pouvoir parler au Roy. Ce Prince averti de sa prise, envoya demander la même chose, & fit prier avec instance qu'on lui voulût sauver la vie, s'engageant moyennant cela, à contenter les Liguez sur tous les articles qui lui avoient été proposez. Après quelque déliberation, le Comte de Pem-

broc ayant remontré, qu'on ne pouvoit
1312. avec bienſéance refuſer à Edoüard cette ſatisfaction, ſe chargea de repreſenter le priſonnier, quand il auroit parlé au Roy, & il en répondit ſur tous ſes biens. On ne crut pas devoir refuſer ni le Roy ni le Comte de Pembroc, ſur un point qui parut alors d'une aſſez legere importance. On arrêta avec le dernier le temps auquel il ſeroit obligé de repreſenter Gaveſton, & on le laiſſa ſous ſa garde. Il le conduiſoit à la cour, lorſque le Comte de Warvic qui n'avoit pas été de l'avis des autres, ou qui en avoit changé, l'enleva en chemin durant la nuit, dans un lieu où le Comte de Pembroc n'avoit pû loger avec lui. A cette nouvelle, les ſeigneurs ſe raſſemblerent, & délibererent tout de nouveau ſur l'affaire de leur priſonnier. Dans ce ſecond conſeil, il ne parut pas auſſi peu important qu'il avoit paru dans le premier, de laiſſer parler Gaveſton au Roy. La choſe fut long-temps agitée & diſputée de part & d'autre. On balançoit, lors qu'un homme de l'aſſemblée, que l'hiſtoire ne nomme pas, repreſenta qu'il y avoit de l'imprudence à riſquer le ſuccès d'une affaire qu'on pouvoit ſi aiſément terminer; qu'ils avoient entre les mains la proye qu'on avoit ſi long-temps pourſuivie; qu'on ne pouvoit prendre trop de sûretez pour ne la laiſſer

pas échaper; que toute l'Angleterre leur demandoit juſtice des violences du tyran commun; que puiſqu'il étoit en leur puiſſance, ils en devoient faire un exemple, & éteindre dans ſon ſang le flambeau des guerres civiles dont ſa conſervation menaçoit l'Etat. Cette remontrance animée du zele & de la vehemence d'un Républicain ardent, eut tout ſur le champ ſon effet. On tire Gaveſton du lieu où on l'avoit mis en priſon, on le produit dans l'aſſemblée, on le condamne, comme traître & ennemi des loix du Royaume, à avoir la tête tranchée, on lui prononce ſon arrêt, on le fait conduire au ſupplice, où la fin tragique de ce favori auroit appris à ſes ſemblables à uſer modeſtement de la fortune, ſi quand on eſt dans la fortune on étoit capable de leçons. 1312.

La mort de Gaveſton fut une de ces criſes, qui ne ſoulagent qu'en augmentant le mouvement & l'alteration des humeurs. Le Roy penetré de douleur, & en même temps outré de colere, ſembloit n'avoir plus rien à perdre, & ne vouloir plus rien ménager. Les Liguez en avoient trop fait pour laiſſer quelque choſe à faire. Reſolus de profiter de leur avantage, ils députerent au Roy, & lui firent remontrer qu'ils s'étoient trouvez obligés de punir l'audace d'un homme qui avoit troublé le repos public, & qui contre toutes

1312. les loix du Royaume y étoit rentré aprés en avoir été banni : mais qu'ils n'auroient travaillé qu'à demi pour remettre le bon ordre dans l'Etat, & rétablir la correſpondance qui devoit être entre le chef & les membres, ſi ayant ôté ce premier obſtacle à la tranquillité de l'Angleterre, ils n'en ôtoient encore pluſieurs autres qui ne la troubloient pas moins, dont le principal étoit l'inobſervation des privileges de la grande Charte, & le gouvernement des étrangers, qui avoient juſques-là poſſedé les premieres charges de la cour, & occupé la meilleure place dans les bonnes graces du Prince. A ces remontrances, on ajoûta des prieres, & on n'épargna pas les menaces : mais Edoüard n'étoit pas aſſez à ſoi, pour bien voir les conſéquences de la guerre, quoiqu'il n'eût alors ni argent ni troupes pour la ſoûtenir. Ainſi il ne répondit aux remontrances & aux menaces des Liguez, que par des reproches ſanglans & des menaces réciproques. Le Comte de Lancaſtre ne perdit point de temps : il ramaſſa promptement ſon armée, & s'avança juſques à Duneſtaple. La cour étoit à Londres, mais le Roy ne pouvoit eſperer de ſecours des habitans de cette Ville, contre des gens avec leſquels ils avoient une cauſe commune, & qui ne prenoient les armes que pour la défenſe de leurs pri-

vileges. Ceux qui étoient alors autour du Roy jugerent que dans cette conjoncture, il étoit de ſon ſervice & du bien public, d'adoucir les eſprits de part & d'autre, & de tenter quelque reconciliation. La Reine, le Comte de Gloceſtre, deux Legats du Pape qui ſe trouverent à la cour, & les plus conſiderables Prélats du Royaume ſe mirent en devoir d'y travailler. Le Comte, les Legats & les Evêques s'avancerent juſques à ſaint-Alban, pour être plus à portée de traiter avec les chefs des Liguez. Les Legats voulurent avoir l'honneur de commencer la negociation, & pour s'y donner plus d'autorité, ils envoyerent au Comte de Lancaſtre & aux ſeigneurs de ſon parti des lettres du Pape, qui les exhortoient à la paix. Il y a apparence que les Legats n'étoient pas aſſez informés de la diſpoſition d'eſprit, où étoient alors les ſeigneurs Anglois à l'égard de la cour de Rome, contre laquelle ils étoient autant ou plus mutinez, que contre leur Roy. 1312.

Ils ne laiſſerent pas neanmoins de recevoir civilement ceux que les Legats leur avoient envoyez : mais ils ne voulurent point voir leurs lettres, diſant, qu'ils étoient gens de guerre, & qu'ils ne ſçavoient point traiter les affaires autrement que par les armes. Sur quoi les Envoyez leur

ayant demandé, s'ils ne trouveroient pas
1312. bon, que leurs maîtres euſſent une conference avec eux, pour traiter de la paix enſemble, ils répondirent, qu'il y avoit dans le Royaume beaucoup de bons & ſçavans Prélats, dont ils écouteroient volontiers les conſeils, mais non pas ceux des étrangers, qui ne ſçavoient pas leurs affaires. Les Legats ſe voyant exclus de la negociation de la paix, s'en retournerent à Londres, & laiſſerent à la Reine, au Comte & aux Evêques du Royaume le champ libre pour en traiter. On y trouva d'abord de grandes difficultez.

Le Roy aigri de l'injure reçuë, ne vouloit rien accorder : les ſeigneurs enflez de leur premier ſuccès, ne vouloient rien relâcher. Le temps, la patience, l'adreſſe des pacificateurs adoucit inſenſiblement les eſprits, & les fit entrer en raiſon. On remontra au Roy, qu'il s'expoſoit à perdre quelque choſe de plus que ſon autorité; on repreſenta aux ſeigneurs, qu'ils s'engageoient à paſſer pour ennemis du Prince ſous prétexte d'en vouloir à ſon favori. On fut touché de part & d'autre de ces juſtes conſiderations, on ſe modera, on ſe rendit plus facile. Le Roy promit de ſatisfaire les ſeigneurs au premier Parlement ſur les articles en queſtion, pourvû qu'ils deſarmaſſent, & qu'ils raportaſſent à l'épargne

le tréſor de Gaveſton, qui en étoit ſorti, & duquel ils s'étoient ſaiſis en ſe rendant maîtres de ſa perſonne. 1312.

Les Seigneurs accepterent le parti, & les médiateurs s'étant rendus garands de la parole du Monarque, on remit entre les mains de ſon treſorier & du maître de ſa garderobe tout ce que l'on avoit trouvé d'argent & de pierreries au malheureux favori. Le Comte de Lancaſtre licentia ſon armée, ſe reconcilia avec le Roy, & après un ſi long orage, vint à la cour annoncer le calme.

La diſtraction des négociations avoit déja affoibli dans l'eſprit du Roy les idées triſtes qu'y avoit imprimé la mort tragique de ſon ami, lorſque l'accouchement de la Reine, & la naiſſance d'un ſucceſſeur les effaça entierement, & montra, que comme il n'eſt point d'amours & peu d'amitiez éternelles, il n'eſt point de douleurs que le temps ne diſſipe. Car ce fut en cette conjoncture qu'Iſabelle donna à l'Angleterre Edoüard III. Ce Prince ſi fameux par ſes victoires ſur les François. La joïe d'un évenement ſi heureux ſembla effacer dans tous les eſprits juſqu'au ſouvenir des chagrins paſſez. Il en parut encore quelques veſtiges, dans le Parlement tenu à Londres pour l'accompliſſement des promeſſes que le Roy avoit faites aux Seigneurs.

1312. L'annaliſte Anglois en accuſe des François, que le Prince Loüis, frere de la Reine, & ſucceſſeur de Philippe le Bel, avoit amené avec lui en la venant voir, & à cette occaſion, cet auteur dit beaucoup d'injures à la nation, ſelon la coûtume des hiſtoriens de la ſienne. Le fait n'eſt pas hors d'apparence. Les ſeigneurs François, élevez à reſpecter la majeſté Royale, pouvoient bien avoir inſpiré au Monarque Anglois plus de reſolution, & de fermeté pour ſoûtenir les droits du trône, qu'il n'en avoit eu juſques-là.

De quelque principe que cela vint, le Roy parut plaintif dans cette aſſemblée, mais l'habileté de la Reine, à qui ſon heureuſe fécondité avoit donné ſur l'eſprit de ſon époux plus de credit qu'auparavant, les bons offices du Comte de Gloceſtre, les remontrances des Prélats adoucirent ces reſtes de chagrin, & moyennant quelques excuſes, que firent à Edoüard les Seigneurs liguez touchant les affaires paſſées, ce Prince leur accorda tout, & chacun ſe retira content.

La bonne intelligence ſembla ſi parfaitement rétablie entre le Roy & les Seigneurs, qu'il prit un Chambellan de leur
1313. main. Leur politique fut fort ſage, & reguliere dans ſon principe ; mais elle fut très-malheureuſe, & funeſte dans l'évement. La charge de Chambellan étoit celle qu'avoit

qu'avoit poſſedé Gaveſton, & qui lui avoit frayé le chemin au miniſtere. Dans la crainte qu'elle ne fut remplie par quelque nouveau favori, les ſeigneurs firent tant par leurs intrigues, qu'ils la firent donner à Hugues Spenſer, pour lequel le Roy n'avoit témoigné juſques-là que de l'averſion. Il étoit fils d'un vieux courtiſan de même nom que lui, homme de mérite, fort employé par le feu Roy. Il avoit été élevé à la cour auprès d'Edoüard comme Gaveſton, mais avec toutes les qualitez capables de s'en attirer l'amitié, on remarquoit qu'il s'en étoit attiré quelque choſe de moins que de l'indifference. Il en étoit néanmoins ſouffert en conſideration de ſon pere, & ce fut par la même raiſon, qu'il en obtint l'agrément néceſſaire pour la charge de Chambellan. Il y a apparence que Spenſer n'avoit trouvé le cœur d'Edoüard ſi fermé pour lui, que parce qu'un autre l'occupoit : mais on peut dire, que celui qui l'occupa le premier n'eut que l'avantage du temps, & de la prévention. 1313.

Edoüard n'avoit pas aimé Spenſer, parce qu'il n'avoit des yeux que pour Gaveſton, mais ce charme s'étant diſſipé par l'oubli de Gaveſton, il ſe trouva les mêmes yeux & le même cœur pour Spenſer. Auſſi ces deux hommes étoient-ils tout faits pour ſe remplacer l'un l'autre. Ils avoient les

mêmes qualitez. Spenſer avoit comme ſon
1313. prédéceſſeur beaucoup d'eſprit & beaucoup de préſomption, beaucoup de ſoupleſſe pour plaire au Prince, & beaucoup d'inſolence pour aigrir les Grands, la même ambition, la même avidité pour s'enrichir, la même hauteur & la même dureté, un égal aſcendant ſur le Monarque pour le gouverner abſolument, & pour ne lui laiſſer que la place & le nom de Roy. Il eut néanmoins cet avantage par-deſſus celui dont il prit la place, qu'ayant un pere, à qui un grand âge avoit donné beaucoup d'experience, il parut agir avec plus de tête, de conſeil & de maturité, outre qu'il ne négligea pas le ſoin de ſe faire des amis, & qu'il en conſerva juſqu'à ſa chute. Auſſi ſa fortune dura-t-elle bien plus long-temps, & ceux qui l'attaquerent eurent beſoin d'employer de bien plus fortes machines, encore ne le purent-ils renverſer, qu'en renverſant ſon maître avec lui : tant il ſçut bien ſe l'attacher, & tant ce Prince malheureux eut de conſtance pour ce pernicieux ami.

Les Anglois s'apperçurent bientôt qu'ils avoient fait leur mal eux-mêmes : ce qui fit qu'ils s'en plaignirent moins ; & comme Spenſer étoit Anglois, ſa faveur ne ſouleva pas ſi ſubitement les Grands contre lui, qu'avoit fait celle de Gaveſton. Ainſi il s'avança d'abord ſans beaucoup de con-

tradiction, & il y a apparence que s'il eût
sçû garder quelque mediocrité, il auroit 1313.
conservé sa fortune. Mais un favori dans
la fortune garda-t-il jamais de mediocrité ? Spenser en gardoit moins qu'un autre, & comme il avoit affaire à un maître qui n'en gardoit point du tout, il parvint tout d'un coup à un tel excès de grandeur, & il en abusa si fort, qu'il s'attira la jalousie & la haine de toute l'Angleterre. Cette haine alloit éclater, lorsqu'elle fut suspenduë par la guerre d'Ecosse, qui loin de l'éteindre, l'augmenta beaucoup, par le mauvais succès qu'y eurent les armes du maître & les conseils du ministre.

Depuis la mort d'Edoüard I. Brus profitant de la foiblesse & du desordre de son successeur, avoit reconquis presque toute l'Ecosse soumise à la domination Angloise. Il n'étoit pas encore guéri de la maladie dont j'ai parlé, qu'ayant été attaqué par le Comte de Bukam avec une armée composée d'Anglois & des troupes levées par les Cumins, il s'étoit fait mettre à cheval, où soutenu par deux cavaliers, il avoit accepté la bataille, & remporté la victoire. Comme il avoit beaucoup avancé après ce premier avantage, Edoüard s'étant trouvé engagé malgré les troubles domestiques, à faire quelque effort pour arrêter ce torrent, avoit mené une armée sur la frontiere; mais Brus en lui coupant

les vivres, l'avoit dissipée sans la combat-
1313. tre. Edoüard contraint de s'en retourner sans rien faire, lui avoit laissé la campagne libre, de quoi l'Ecossois avoit si bien profité, qu'ayant divisé ses troupes en divers corps sous la conduite d'Edoüard Brus son frere, de Jacques de Douglas & de Thomas Randolphe, il avoit repris en deux ans presque toutes les places dont les Anglois s'étoient rendus maîtres. Ils l'étoient encore de Sterlin & de Barvic; mais actuellement les Ecossois tenoient Sterlin assiegé.

Ce fut l'an mil trois cens treize, que cette forteresse défenduë par Philippe de Moubray qui en étoit Gouverneur, fut attaquée par Edoüard Brus. Ce poste perdu laissoit les Anglois sans aucune ressource en Ecosse.

On le conçut bien en Angleterre, & l'honneur de la nation suspendant au moins pour quelque temps les animositez domestiques, on se réünit contre l'étranger. Edoüard leve une puissante armée: on dit qu'il y avoit bien cent mille hommes. Hector Boeth, historien Ecossois, veut pour l'honneur de sa nation, qu'il y en eût plus de trois cent mille. Toute la noblesse d'Angleterre y étoit, & le Roy la commandoit en personne. Quand tout fut prêt on marcha en Ecosse, & l'on y entra avec autant d'audace, que si on n'y eût point eu d'ennemis. On se tenoit si sûr de vain-

ore, qu'on craignoit de ne pas trouver à combattre. On avoit mené un Carme nommé Baſton, qui ſçavoit faire de mauvais vers, mais qu'on trouvoit bons en ces temps barbares, pour décrire la bataille, & chanter la victoire. On conteſtoit déja des dépoüilles, & l'on ſe plaignoit qu'il n'y en auroit pas aſſez dans un païs ruiné par les guerres, pour un ſi grand nombre de vainqueurs. 1313.

On arriva avec cette aſſurance ſur le rivage du Bannaf borne, à une petite lieuë de Sterlin. L'armée Ecoſſoiſe étoit au-delà campée ſur une chaîne de montagnes, ayant depuis là juſqu'à la riviere un eſpace ſuffiſant devant elle pour ſe mettre en ordre de bataille. Les Anglois en avoient autant de leur côté, mais ils avoient pour le remplir un bien plus grand nombre de troupes; car à peine les Ecoſſois faiſoient en tout trente mille hommes. L'habileté de leur Chef ſuppléa à ce qui leur manquoit du côté du nombre. Brus etoit un génie ſuperieur aux vûës duquel rien n'échapoit, & qui ſçavoit faire de chaque choſe un uſage convenable à ſes deſſeins. On ne l'avoit jamais mieux connu qu'en cette occaſion: il ménagea avec ſoin tout ce que le terrain, la ſituation & le ſoleil peut donner d'avantage dans une bataille: il joignit à propos le ſtratagême à la valeur: il ſçut même par ſa pieté & par

1313. celle qu'il inſpira aux ſiens, mettre le ciel dans ſes interêts, toute ſon armée à ſon exemple ayant paſſé la nuit qui préceda le combat, à ſe rendre Dieu propice par la priere & par l'uſage des Sacremens; au lieu qu'Edoüard rendu préſomptueux par la multitude de ſes troupes, après leur avoir laiſſé paſſer toute la nuit dans la débauche, les mena au combat le lendemain matin, étourdiment, & ſans penſer qu'il avoit le ſoleil dans les yeux, ſans s'appercevoir qu'on avoit creuſé des foſſes ſur le bord de de la riviere recouvertes de claves & de gazon, où une partie de ſa cavalerie périt, & le reſte fut mis en deſordre. On vit de la valeur des deux côtez, mais celle des Ecoſſois fut plus univerſelle, mieux conduite, & enfin plus heureuſe. Jamais dé-

1314. faite ne fut plus ſanglante, & pouſſée plus loin que le fut celle des Anglois dans cette bataille. L'hiſtoire d'Ecoſſe fait monter les morts juſqu'à cinquante mille: un hiſtorien Anglois en avouë dix. Entre autres gens de qualité qui perdirent la vie en cette occaſion, le Comte de Gloceſtre fut regreté generalement de toute l'Angleterre. Il y eut des priſonniers à proportion des morts, le Comte d'Hereford en fut du nombre. Peu s'en fallut que le Roy même ne tombât entre les mains de Douglas qui le pourſuivit fort long-temps. Il ſe ſauva dans une barque qu'il trouva heureuſement au pont

de Dumbar, pour le porter à Barvic avec 1314.
ſon nouveau favori, dont il ne ſe ſeparoit plus.

Le Roy d'Ecoſſe ne ſe contenta pas de vaincre Edoüard II. dans cette bataille, il vainquit Edoüard I. même, & ajouta un trait au heros d'Ecoſſe, qui avoit manqué au heros Anglois, par la maniere honnête & civile dont il traita les priſonniers. Il échangea le Comte d'Hereford pour ſa femme depuis long-temps retenuë captive en Angleterre, où il envoya le corps du Comte de Gloceſtre avec tout l'honneur dû à ſa naiſſance. Il retint le Carme amené à cette guerre par les Anglois, & s'en ſervit ſelon leurs intentions pour en décrire le ſuccès, bien different de celui qu'ils en avoient attendu.

Par cette victoire, & par la reddition de
Sterlin qui la ſuivit, Robert Brus aſſura la 1315.
liberté de l'Ecoſſe, & la délivra tout-à-fait du joug que lui avoient impoſé les Anglois. Edoüard fit durant cinq ou ſix ans divers efforts pour y rentrer, mais toûjours inutilement. Brus lui fit périr deux ou trois grandes armées, & le défit une ſeconde fois lui-même. Il lui prit Barvic, & le défendit enſuite contre toutes les forces d'Angleterre aſſemblées pour le lui ôter. Il fit des courſes juſqu'aux portes d'Yorck, & mis ſous contribution les deux provinces d'Angleterre les plus voiſines

de ſes Etats. Enfin ſa nation prit ſous lui
1316. une telle ſuperiorité ſur l'Angloiſe, qu'au raport des Hiſtoriens même d'Angleterre, il ne falloit que trois Ecoſſois pour faire peur à cent Anglois. Cette continuation de ſuccès laiſſa bientôt ſon ennemi, trop occupé d'ailleurs des troubles domeſtiques de ſon état, pour inquieter ſes voiſins. Ainſi Robert eut tout le temps de s'affer-
1317. mir ſur ſon trône, & de prendre toutes les meſures que la prudence lui put ſuggerer, pour l'aſſurer à David ſon fils & à ſa poſterité, ou ſi le ciel ne lui en donnoit point, à celle de Gautier Stuard ſon gendre, comme il arriva en effet.

Pendant que le Monarque Ecoſſois joüiſſoit en aſſurance des fruits de ſon courage & de ſa ſageſſe, le Roy d'Angleterre au contraire éprouvoit tous les jours de nouveaux effets de ſa foibleſſe & de ſa
1318. mauvaiſe conduite. Son peu de ſuccès à la guerre lui devoit naturellement inſpirer de ſuppléer à ce qui lui manquoit du côté des qualitez eſtimables, par celles qui le pouvoient faire aimer; mais ſon dévoüement à ſon favori l'avoit tellemont aveuglé, qu'il ne connoiſſoit plus d'autre interêt que celui de ſatisfaire ſa tendreſſe, & la vanité de cet ambitieux. Ainſi malgré le murmure des Grands & les clameurs redoublées du peuple, il lui abandonnoit le gouvernement de ſa perſonne & de ſon Etat,

état. Spenſer diſpoſoit de l'un & de l'autre avec un empire abſolu, & en uſoit comme de ſon bien propre avec ſi peu de moderation, qu'il laſſa la patience des moins emportez, & ſouleva enfin contre lui tous ceux qui n'étoient pas ſes créatures. Il y avoit déja long-temps que parmi les plaintes qu'on faiſoit de ſa conduite & de celle de ſon pere, qui participant à ſa faveur participoit à la haine publique, on blâmoit ſurtout leur avidité à s'enrichir des dépoüilles de tout le monde, & à accumuler des richeſſes par les moyens les plus criminels. On avoit accuſé le vieux Spenſer d'avoir pris de l'argent du Roy d'Ecoſſe pour lui vendre ſon maître à Sterlin. Soit que ces bruits fuſſent vrais, ſoit qu'ils fuſſent faux, car on mêloit le faux au vrai, on ne peut dire combien la haine augmentoit contre les favoris, toutes les fois que quelque évenement nouveau faiſoit recommencer ces cris publics. 1319.

Il arrive preſque toûjours que les petites affaires donnent le mouvement aux grandes, & qu'après avoir long-temps ſouffert de violens chagrins ſans éclater, une legere injure qui y met le comble, pouſſant à bout la patience, fait tout d'un coup un grand éclat. Les Seigneurs Anglois avoient toleré avec quelque ſorte de diſſimulation l'avarice des deux Spenſers, en des occaſions où le zele qu'ils af- 1320.

fectoient pour le bien public, les auroit
1321. dû, ce ſemble, remuer. Un démêlé perſonnel de ces favoris avec quelques familles particulieres pour un leger interêt ſouleva tout d'un coup contr'eux toute la nobleſſe du Royaume. Ce fut l'an mil trois cens vingt-un, que Guillaume de Brusayant voulu vendre la terre de Goüers au païs de Galles, diverſes perſonnes qu'elle accommodoit ſe préſenterent pour l'acheter. Jean de Moubray, Roger de Mortemer, le Comte d'Hereford voulurent l'avoir. Ces deux derniers en avoient traité, & le premier y prétendoit avec encore plus de droit qu'eux, parce qu'il étoit gendre de celui qui vendoit. Si les Spenſers euſſent ſçû profiter de la deſunion que cette affaire alloit cauſer parmi ces Seigneurs, ils en euſſent pû tirer de grands avantages, en occupant ailleurs le Comte d'Hereford, qui étoit un des Seigneurs d'Angleterre le plus à redouter pour eux. Le pere étoit aſſez politique pour avoir cette vûë, mais le fils étoit trop avide & trop inconſideré. Au lieu de laiſſer débattre la terre entre ceux qui y prétendoient, il les accorda en les réüniſſant contre lui, parce qu'il y prétendit auſſi, & qu'il engagea le Monarque, dont il diſpoſoit à ſon gré, à lui en faire donner la préference.

Cette nouvelle inſolence du favori pi-

qua ſi vivement le Comte d'Hereford, qu'il alla trouver le Comte de Lancaſtre, pour s'en plaindre à lui, & lui en demander juſtice. Ce Prince étoit par profeſſion l'azile de tous les mécontens, & s'en faiſoit une vertu : il étoit même en ce temps-là encore plus diſpoſé que jamais à devenir chef d'une ligue contre le gouvernement preſent. Son zele chagrin pour le maintien des loix & des privileges de la nation, trouvoit tous les jours de nouveaux ſujets de ſe rallumer, & ſon indignation contre Spenſer augmentoit à proportion de la puiſſance de ce favori, & de l'abus qu'il en faiſoit. Depuis l'affaire de Gaveſton le Roy & lui avoient conſervé, malgré les réconciliations, une aigreur ſecrette l'un contre l'autre, qui avoit mis entre eux une antipathie aſſez reſſemblante à la haine, quoiqu'ils aſſuraſſent tous deux qu'ils n'en avoient point. Ils s'en étoient même donné des ſujets aſſez eſſentiels pour croire qu'ils n'en étoient pas exempts. Le Comte avoit été preſque le ſeul de tous les grands Seigneurs d'Angleterre, qui n'avoit point accompagné le Roy à la guerre de Sterlin, & il avoit raillé de ſa fuite d'une maniere aſſez piquante. Il l'avoit ſuivi au ſiege de Barvic; mais lui ayant oüi dire un jour que s'il prenoit la place, il en donneroit le gouvernement à Spenſer, il le quitta ſi bruſquement, qu'il déconcerta 1321.

l'entrepriſe, qui n'eut pas un ſuccès heu-
1321. reux. Le Roy de ſon côté donnoit au Comte de temps en temps de grands dégoûts, & nulle part dans les affaires. Ce Prince en eut une en ce temps-là très-fâcheuſe & d'un grand éclat, dans laquelle le bruit courut que le Monarque avoit grande part. Il avoit épouſé, comme je l'ai dit, l'heritiere du Comte de Lincolne, & en avoit eu de grands biens. Cette femme, par un de ces goûts bizarres dont on ne peut rendre raiſon, aimoit un Gentilhomme nommé Saint-Martin de naiſſance mediocre & malfait de ſa perſonne, car il étoit boſſu & boîteux, mais ſi hardi & ſi emporté, qu'il réſolut de l'enlever. L'aveuglement de la Dame fut ſi grand qu'elle y conſentit, & le Prince en apprit la nouvelle, avant que d'avoir rien ſoupçonné des choſes qui avoient fait prendre à ſa femme une réſolution ſi extraordinaire. Saint-Martin prétendoit l'avoir épouſée, & avoir conſommé ſon mariage avant qu'on l'eût donnée au Comte. Son inſolence alla ſi loin, qu'il intenta un procès à ce Prince, pour l'obliger à lui rendre l'heritage de la maiſon de Lacy qu'il en avoit eu. Le Comte de Varennes le protegeoit; mais on ne put s'imaginer qu'une entrepriſe ſi hardie n'eût pas été appuyée ſous main par quelque protecteur plus puiſſant, & c'eſt de quoi l'on ſoupçonnoit le Roy.

Cette affaire au temps dont je parle étoit encore aſſez recente, pour n'avoir pû être terminée. Les deux amans avoient ſi bien ſçû prendre leurs sûretez, qu'ils avoient évité l'orage que devoit naturellement cauſer la colere du Comte dans le premier mouvement, & lui avoient donné le temps de faire ſucceder au reſſentiment l'indifference & le mépris. Il ſoûtint devant les tribunaux de la juſtice Eccleſiaſtique & ſeculiere où cette affaire fut plaidée, un mariage qui lui apportoit de grands biens ; mais il abandonna à ſes déreglemens une femme qu'il ne pouvoit plus reprendre, ſans ſe deshonorer encore une fois, s'épargnant par-là une double peine, de la rechercher, & de la punir. 1321

Cette playe, dont on prétendoit que la main du Roy n'étoit pas innocente, étoit encore aſſez nouvelle pour inſpirer au Comte de Lancaſtre le deſir de ſe venger, lorſque le Comte d'Hereford lui en vint préſenter l'occaſion dont nous parlons. Il l'embraſſa ſans balancer avec d'autant moins de ſcrupule & d'embarras pour ſa vertu, qu'il croyoit ſa vengeance utile à celui même dont il ſe vengeoit. Comme la vente de Goüers avoit mis dans un grand mouvement pluſieurs perſonnes de qualité, ou interreſſées dans l'affaire, ou entrant dans les ſentimens de ceux qui s'y interreſſoient, on vit bientôt un parti for-

1321. mé, non contre le Roy, qu'on excepte toûjours en ces rencontres, mais pour exterminer les Spenſers, qui abuſoient de l'honneur qu'ils avoient de poſſeder ſes bonnes graces, pour détruire les privileges de la nation, & bâtir leur fortune ſur les ruines d'autrui. Le Comte de WARVIK étoit mort, empoiſonné, à ce qu'on diſoit par les domeſtiques du Roy. Le Comte de PEMBROK étoit équivoque, Ligueur d'inclination, mais depuis l'affaire de Gaveſton, Royaliſte par engagement. Au défaut de ceux-là les Mortemers, BARKLAY, Amori, Audelay, Talbot, Clifford, Guerin de Liſle, Jean de Moubray, Tamari, Balteſmere, & un grand nombre d'autres Seigneurs fortifierent la ligue, & armerent avec tant de diligence, qu'ils mirent le Roy hors de meſures, d'autant plus que les deux Spenſers, qui ne s'attendoient à rien moins, ſe trouvoient alors abſens de la Cour.

On s'aſſembla à Saint-Alban, après avoir ravagé en chemin toutes les terres du favori; & comme un grand nombre d'Evêques s'y étoient trouvez en même temps, venus de la Cour pour calmer les eſprits, & pour trouver des moyens de paix, le Comte de Lancaſtre en députa cinq au Roy, pour demander l'exil des Spenſers, & lui faire entendre que ce n'étoit qu'à ce prix qu'il pouvoit acheter la paix. Les

Evêques de Londres, de Saliſbery, d'Ely, d'Hereford & de Chicheſtre, qui furent ceux que le Comte chargea de cette mauvaiſe commiſſion, retournerent ſur le champ à la Cour, & firent leur harangue au Roy avec tout l'aſſaiſonnement que leur haleté leur put ſuggerer, pour ne point paroître entrer dans les ſentimens de ceux dont ils portoient les paroles. Auſſi le Roy ne parut-il pas leur ſçavoir mauvais gré de s'en être chargez. Il leur répondit ſimplement, que ſa conſcience ne lui permettoit pas de condamner des gens ſans les entendre, & ſans leur donner le temps de répondre aux crimes dont on les accuſoit; que les deux perſonnes dont il s'agiſſoit étoient actuellement abſentes, le pere occupé à des affaires importantes qui l'avoient obligé de paſſer la mer, le fils dans les fonctions de ſa charge de gardien des cinq ports d'Angleterre; que l'un & l'autre ſeroient toûjours prêts de répondre aux accuſations, que leur ſeroient dans les formes de droit & de la juſtice, ceux qui trouvoient à redire dans leur conduite; qu'il ſeroit le premier à les condamner, ſi on les trouvoit coupables; mais que pour complaire à une cabale de gens accoûtumez à la révolte, & déterminez à ſe ſervir de toutes ſortes de prétextes pour ſecoüer le joug d'une autorité legitime, il pût ſe réſoudre à éloigner de 1321.

lui ſes plus fidelles ſerviteurs, & à chan-
1321. ger de juſtes récompenſes en peines & en châtimens injuſtes, c'étoit ce que perſonne du monde ne devoit attendre de lui ; que le Comte & ceux de ſon parti priſſent garde à ce qu'ils alloient faire, qu'il avoit fait un ſerment à ſon Sacre qu'il ne vouloit plus violer, de n'accorder jamais d'amniſtie à ceux qui doreſnavant troubleroient comme eux la tranquillité publique, & qui au mépris de l'autorité Royale, ſe trouveroient engagez en des ligues contraires au bien de ſon Etat.

Cette reponſe, que les Evêques reporterent tout ſur le champ, ne fut pas mieux reçuë du Comte & des ſeigneurs de ſon parti, que leur demande l'avoit été du Roy. Ils en furent irritez à un point, qu'ils monterent à cheval ſur l'heure, & menerent leur armée droit à Londres. La plûpart des ſoldats étoient vêtus d'une eſpece de cotte d'armes, qu'on nommoit en ce tems-là *quartelois*, & les gens de qualité avoient mis des bandes blanches par-deſſus leurs habits, pour ſe faire mieux diſtinguer, & paroître ligueurs avec plus d'éclat. On marcha avec grande ardeur juſqu'aux fauxbourgs de la capitale, mais un reſte de reſpect pour la majeſté Royale empêcha qu'on n'entrât plus avant ſans en demander permiſſion au Roy, & ſans faire preſſentir encore une fois, ſi l'ap-

proche d'une armée, à laquelle il n'avoit point de troupes à oppoſer, ne lui feroit point changer de ſentiment. Cette retenuë donna à la Reine le temps d'entrer en négociation. Elle avoit toûjours du crédit dans le parti des mécontens, dont elle avoit été elle-même, & n'étoit pas ſuſpecte au Roy dans l'affaire des Spenſers, qui l'avoient juſques-là aſſez ménagée. Il y a néanmoins apparence, qu'elle ne fut pas tout-à-fait fâchée, que l'opiniâtreté des Ligueurs à demander l'exil de ces deux hommes, lui donnât occaſion de perſuader au Monarque, de donner à la néceſſité ce qu'elle eût bien voulu ſans doute, qu'il eût donné à ſon amitié: un favori, quelque moderé qu'il ſoit, faiſant toûjours dans le cœur du maître un partage deſagréable à une épouſe. Le Roy vit bien qu'il falloit ceder au temps, & accorder ce qu'il ne pouvoit refuſer. Ce fut en cette occaſion qu'il aſſembla ce celebre Parlement, qui fut appellé *le Parlement des bandes blanches*, à cauſe de celles que portoient les Ligueurs. L'aſſemblée ſe tint à Weſtminſter, où après les cérémonies & les harangues accoûtumées, il fut arrêté que les Spenſers ſeroient bannis du Royaume à perpetuité, pour en avoir troublé le repos, & le Comte d'Hereford eut le plaiſir d'en proclamer lui-même l'arrêt. 1321.

1321. Après cette action décisive, chacun se retira chez soi avec une tranquillité apparente : mais dans le fond, avec beaucoup d'agitation. Les seigneurs s'étoient faits donner une amnistie par précaution, mais qui ne les assuroit pas contre les prétextes dont les Rois ne manquent jamais pour révoquer des pardons forcez ; & comme ils n'avoient plus de raison de demeurer assemblez, chacun fut obligé de pourvoir à sa sûreté particuliere, avec cette attention incommode que donne la crainte d'être continuellement sur ses gardes. Le Roy étoit outré de colere, & se tenoit si peu obligé à faire observer aux Spensers l'arrêt de leur bannissement, qu'il fit cacher le favori, en attendant que l'occasion se presentât de le faire paroître avec sûreté pour sa personne, & avec honneur pour l'autorité Royale.

L'auteur qui a écrit que le jeune Spenser s'étoit fait pirate, pour obliger les marchands Anglois, dont il désoloit le commerce, à presenter requête au Roy, afin qu'il révoquât l'arrêt de son bannissement, & que ce fut par cet expedient qu'il fut en effet rappelé : cet auteur, dis-je, a cherché en ce point, comme il a fait en beaucoup d'autres, à dire plûtôt des choses extraordinaires, dont il a pretendu embellir le tissu de ses relations, que des choses vrayes ou vrai-semblables.

Les hiſtoriens autoriſez conviennent, que ce qui donna occaſion à Edoüard de rappeler ſon favori, & quelque temps après ſon pere, fut un évenement fortuit, qui lui ayant donné le moyen de lever une petite armée, le mit inſenſiblement en état de pouſſer à ſon tour les Ligueurs, qui ne purent parer ce coup. Voici le détail de l'affaire. 1321.

Balteſmere, zelé ligueur avoit fortifié le château de Ledes pour la sûreté de ſa perſonne, & pour celle de ſon argent. Il le faiſoit garder avec ſoin, & avoit ordonné aux gardes de n'y admettre perſonne en ſon abſence. Il étoit en voyage, lorſque la Reine allant faire un pelerinage à Cantorbery, au tombeau de ſaint Thomas, voulut loger dans cette maiſon qui étoit ſur ſon chemin. Son Maréchal des logis s'y étant préſenté, fut refuſé brutalement, & étant arrivée elle-même, elle ne fut pas traitée avec plus de reſpect. Colpeper, qui y commandoit, lui dit que cette place lui ayant été confiée, il ne pouvoit en ouvrir les portes ſans l'ordre de celui qui en étoit le maître. La Reine continua ſon pelerinage, mais ſa dévotion ne lui fit pas oublier l'injure qu'elle avoit reçuë de Batleſmere & de ſes gens. Elle s'en plaignit au Roy, qui en fut irrité, & qui ménagea mieux qu'on n'eût dû l'attendre, l'occaſion de

1321. punir les Ligueurs, ſans violer la foi de l'amniſtie. Comme la Reine étoit aimée, l'incivilité qu'on lui avoit faite à Ledes, indigna les honnêtes gens, & leur parut un attentat contre la majeſté Royale. Le peuple de Londres en fut ému, & ce fut de cette émotion que le Roy profita à propos pour lever les troupes qui compoſerent ſon armée.

Edoüard ſe ſurpaſſa lui-même en cette occaſion. Auſſi prompt à mettre ſes ſoldats en œuvre, qu'il avoit été à les lever, il ſe mit à leur tête, & marcha à Ledes. Colpeper oſa ſoûtenir le ſiege, mais il reçut bientôt le châtiment que méritoit ſon inſolence. Sa place fut emportée de force, & lui pendu comme rebelle. Le Roy profita de l'argent qu'avoit accumulé Batleſmere, & ſentant que ce premier ſuccès lui avoit attaché ſon armée, après avoir vangé la Reine, il leva l'étendart pour ſe venger lui-même, & déclara ouvertement le deſſein qu'il avoit, d'ôter aux Ligueurs les fortereſſes qui leur ſervoient d'azile, & fomentoient leur révolte. Il commença par les voyes de fait. Il alla paſſer la Fête de Noël à Chicheſtre, & prit en chemin faiſant tous les châteaux que ceux de la ligue avoient fortifiez.

Ce fut dans cette conjoncture que les Spenſers furent rappelez. Elle leur fut ſi

favorable, & la diſpoſition des eſprits étoit ſi changée à l'égard du Roy, que chacun ſembla prendre part à la joye qu'il eut de les revoir. La complaiſance alla ſi loin, que dans une aſſemblée du Clergé qui ſe tenoit alors à Londres, les Evêques de la Province de Cantorbery demanderent, que l'arrêt d'exil prononcé contre les Spenſers fût déclaré nul; à quoi tous les autres conclurent avec autant de zele, que s'il eût été queſtion d'un article de foi. 1321.

Les favoris ne laiſſerent rien perdre de l'avantage que leur donnoit ce ſubit rede la fortune. Réſolus de pouſſer les Ligueurs, ils perſuaderent au Roy de convoquer ce qui reſtoit de gens dans l'Etat qui lui devoient du ſervice, jugeant par la diſpoſition où ſe trouvoient alors les Anglois, que tout ce qui n'étoit pas Ligueur ſe déclareroit Royaliſte. D'ailleurs ils avoient des créatures, qu'ils ſçurent mettre en œuvre à propos. Jean Comte d'Arondel, le Chancelier Baldock, Simon de Reding ménagerent la Cour. Simon Wart commandant dans Yorck, & André Harklay gouverneur de Carlile leur leverent des troupes ſur la frontiere, & firent une ſeconde armée.

Le bruit de ces préparatifs fit plus qu'on n'en avoit eſperé. Non ſeulement ceux qui juſques-là avoient voulu paroître neu-

tres, se déclarerent pour le Roy, & se
1321. rendirent auprès de lui ; mais beaucoup même d'entre les Ligueurs ayant mauvaise opinion du parti, l'abandonnerent pour suivre celui où ils voyoient passer la fortune. La fierté avec laquelle on les reçut, fit voir à toute l'Angleterre, combien le Monarque & ses favoris se sentoient au dessus de leurs affaires. C'étoit des gens du premier mérite : les deux Mortemers en étoient, le vieux Audelay, Maurice de Barklai : cependant on les mépriſa, & loin d'agréer leurs services, Edoüard envoya les deux premiers prisonniers dans la tour de Londres, & les deux autres à Walingford.

Cette hauteur étonna les liguez, & leur fit hâter les levées, qu'ils avoient commencé à faire. Ce fut sur la fin de Février de l'année mil trois cens vingt-deux que les armées se mirent en campagne. Celle de la ligue toûjours commandée par Thomas Comte de Lancastre, commença ses hostilitez dans la Province de Gloceſtre, se retirant toûjours vers le
1322. Nord. Celle du Roy la suivit de près, & fit si grande diligence, qu'elle l'atteignit à Burthon sur Trente. Le Comte l'attendit au pont, & l'y arrêta durant trois jours avec beaucoup de réſolution, & un succès assez heureux : le Roy qui voulut forcer le passage, y ayant perdu bien

du monde. Mais enfin comme l'armée Royale étoit plus nombreuſe que celle de la ligue, le Roy détacha une partie de ſes troupes pour aller chercher paſſage ailleurs. On en trouva un, & le Comte alloit être enveloppé, s'il n'eut eu la préſence d'eſprit de ſe retirer aſſez à temps, pour aller occuper un terrain, où il mit ſon armée en bataille, ſans danger d'être attaqué ni par derriere ni par les flancs. Cette précaution n'empêcha pas, que ſes troupes effrayées par le nombre & par l'ardeur de celles du Roy, ne fuſſent bientôt miſes en déroute : mais elle ne lui fut pas inutile pour en conſerver d'aſſez bons reſtes, qui s'étant ralliez après leur fuite, ſe trouvoient encore en état d'attendre des ſecours qu'on leur amenoit, s'ils euſſent pû gagner certaines places, où, après avoir tenu conſeil, ils réſolurent de ſe retirer. Il y a apparence que le Comte de Lancaſtre en vit bien la difficulté : car il opina fortement à ceder à la mauvaiſe fortune d'une ligue que le Ciel ne beniſſoit pas, & à implorer la clemence du Roy. L'ouverture de cet avis ruina ſon credit parmi les liguez. Ceux qui ne l'accuſerent pas d'avoir peur, l'accuſerent de trahir la cauſe commune; diſant, qu'étant Prince du ſang, & aſſuré de ſon pardon, il lui étoit aiſé d'embraſſer le parti de la ſoumiſſion, où il ne 1322.

risquoit pas tant que les autres, qui ne
1322. pouvoient esperer du Roy un meilleur traitement que les Mortemers.

La proposition du Comte de Lancastre ayant été si mal reçuë, le Comte d'Hereford se piqua de générosité, & se rangeant à l'avis contraire, il fut résolu que sans perdre de temps on marcheroit du côté d'York, & qu'en des places qu'on y avoit, on se défendroit en attendant le secours. Suivant ce dessein, les Ligueurs s'étoient avancez jusqu'à Borrougbrige, lors qu'ils trouverent l'armée d'Harklay, qui s'opposant à leur passage, les mit dans la necessité de combattre, parce que le Roy les suivoit de près. Le combat ne fut pas sanglant, quoique les historiens écrivent qu'il fut grand & opiniâtre, puisqu'ils ne marquent de personnes considerables tuées sur la place, que le Comte d'Hereford, qui voulant passer sur un pont, fut percé par dessous d'un coup de pique, par lequel la main d'un lâche soldat fit perir un des plus braves hommes du monde. La plûpart des autres furent pris avec le Comte de Lancastre leur chef, & menez tous ensemble au Roy, qui étoit demeuré à Pomfret pour faire reposer son armée.

Edoüard étoit devenu Roy par l'heureuse issuë de cette guerre. Toute l'Angleterre alloit plier, & sembloit même s'accoûtumer

s'accoûtumer au gouvernement des Spenſers, depuis que la guerre avoit commencé 1322.
a leur être plus favorable, lorſque par les conſeils violens que ces favoris donnerent à leur maître, la victoire même devint funeſte & au maître & aux favoris. Dans la ſeverité des loix, les ſeigneurs faits priſonniers au dernier combat, meritoient de perdre la tête. Ayant été pris les armes à la main contre leur Roy, ſelon les regles de toutes les Monarchies, ils étoient dignes de mort. Mais Edoüard devoit faire reflexion, que le Souverain n'eſt au-deſſus des loix, que pour en uſer ſelon la prudence, qui eſt la regle des loix mêmes, & qui dans l'occaſion preſente, ne montroit au Monarque victorieux de voye sûre, que la clémence. Le châtiment d'un particulier fait un exemple utile au repos de l'Etat, & affermit l'autorité du Prince : trop de ſang répandu, ſur-tout ſi c'eſt un ſang illuſtre, eſt un ſpectacle qui fait horreur, qui révolte plus qu'il n'intimide, & qui au lieu de faire reſpecter l'autorité, la fait haïr comme une tyrannie.

C'eſt ce qu'éprouva l'imprudent Edoüard dans l'affaire dont nous parlons. Il tenoit dans les fers un grand Prince, & avec lui une partie conſiderable de la plus haute nobleſſe d'Angleterre. Il ne pouvoit couper tant de grandes têtes ſans

innonder tout le Royaume d'un déluge
1322. de trop beau ſang, pour n'être pas tôt ou tard vengé. L'humanité, la politique, l'honneur de la maiſon royale l'intereſſoit à faire grace à tant d'illluſtres malheureux. A juger de lui par lui-même, il n'étoit pas né ſanguinaire, & n'avoit pas un mauvais fond: mais que ſert un fond vertueux que les vices d'autrui corrompent? Le pouvoir qu'Edoüard laiſſoit prendre ſur ſon eſprit à ſes favoris le rendit cruel par foibleſſe. Ces ambitieux vouloient regner: le Comte de Lancaſtre & les Seigneurs qu'on tenoit priſonniers avec lui, avoient été juſques-là des digues qui avoient reſſerré leur puiſſance; ils réſolurent de les perdre, & d'engager le Roy à uſer contr'eux du droit de la guerre dans toute la rigueur. Ce Prince aveugle leur déferoit tant, qu'en trois jours il fut perſuadé. Si ſon Conſeil le fut comme lui, c'eſt ce que l'hiſtoire ne marque pas, mais il eſt dit qu'il l'aſſembla, & qu'il y condamne le Comte & ſes partiſans au dernier ſupplice. Un auteur celebre a écrit, que ce fut dans un Parlement, où il les avoit attirez, qu'il s'aſſura d'eux, & les condamna. Quoi que cet auteur ſoit contemporain, & d'une réputation établie, le torrent de l'hiſtoire Angloiſe lui eſt ſi contraire en ce point, qu'on n'en peut juger autrement, ſinon qu'il s'eſt trompé

en cette circonſtance ; car pour le fait tous les hiſtoriens conviennent que le Comte de Lancaſtre fut executé à Ponfret ; Clifford, Moubret, Batleſmere, & d'autres au nombre de vingt-deux en divers endroits du Royaume, afin que toute l'Angleterre apprît par cet exemple redoutable, à quel prix on offenſoit les Spenſers. 1323.

Auſſi ces inſolens Miniſtres ſe crurent-ils dès-lors en pouvoir de tout oſer ſans contradiction, & de ne ſouffrir pas que perſonne s'opposât à eux impunément. En effet la nobleſſe ſe trouva ſi affoiblie par l'affaire de Ponfret, & les Princes ſi étonnez du coup qui avoit frappé le Comte de Lancaſtre, qu'à peine oſoit-on murmurer d'une execution ſi ſanglante avec ſes plus affidez. La Reine ne put diſſimuler : elle en dit ſon ſentiment au Roy, & ne fut pas aſſez maîtreſſe de cacher l'horreur qu'elle en avoit, même aux favoris. Il n'en fallut pas davantage pour ſe les attirer ſur les bras. Ils l'avoient menagé juſques-là ; ils tournerent tête contre elle, & lui donnerent tous les dégoûts dont ils ſe purent aviſer. Non contens de l'avoir broüillé avec le Roy ſon mari, ils firent éloigner ceux de ſes domeſtiques qui lui étoient le plus affidez, & comme ils diſpoſoient des finances, ils lui retrancherent, comme avoit fait Gaveſton, une grande partie de ce qu'on avoit coûtume

de lui donner pour l'entretien de ſa mai-
1323. ſon.

La fiere Princeſſe ſentit alors plus vivement qu'elle n'avoit encore fait la perte de ſes anciens amis ; mais comme elle alloit au ſolide, au lieu de s'amuſer à s'en plaindre, elle travailla à la réparer. Privée de l'appui d'un parti, qui n'étoit entré dans ſes interêts que par compaſſion, & qui n'agiſſoit pour elle qu'indirectement, elle penſa à en former un autre, dont elle fut elle-même le chef, & qui reçût d'elle le mouvement. Elle jugea bien que le jeune Henry Comte de Lancaſtre, fils de Thomas, & non pas ſeulement ſon frere, comme l'a dit un hiſtorien, ne balanceroit pas à embraſſer la premiere occaſion qui ſe préſenteroit de venger le ſang paternel ; & comme il étoit encore jeune, elle crut qu'il falloit laiſſer meurir & le Prince & le deſſein, avant que de confier le deſſein au Prince. Le premier à qui elle s'en ouvrit fut Edmont Comte de Kent frere du Roy. Elle ne fit que ſe plaindre à lui de ſa mauvaiſe deſtinée, diſant qu'il étoit dur à une fille de France, & à une Reine d'Angleterre, de recevoir la loi des Spenſers ; que Philippe ſon pere avoit crû la mettre ſur le trône, en lui faiſant épouſer un grand Roy, & qu'elle ſe voyoit dans les fers par la tyrannie de ces deux hommes. Ce diſcours

vague, & qui n'avoit l'air que de ces plaintes trop ordinaires aux femmes mécontentes de leurs maris, fit ſur l'eſprit du Comte un effet plus prompt que la Reine ne l'avoit eſperé, tant la violence des Spenſers avoit diſpoſé tout le monde à s'entendre à demi mot contre eux. 1323.

En même temps que ces deux puiſſances s'uniſſoient contre les favoris, les favoris les ſecondoient eux-mêmes par les ennemis qu'ils s'attiroient. Celui qui avança le plus leur perte, fut Adam Orbeton Evêque d'Hereford, auquel ils avoient fait une affaire criminelle, pour être entré dans les interêts des deux Seigneurs de Mortemer, & leur avoir fourni durant les guerres civiles de l'argent & des chevaux. Les Prélats d'Angleterre protegerent leur confrere, & eurent le crédit d'arrêter les procedures criminelles, mais ils ne purent le garantir de la ſaiſie de ſon temporel.

Orbeton étoit un eſprit ardent, entreprenant, ferme, intrépide, l'homme du monde le plus capable d'être le reſſort d'un parti, & de faire le lien d'une ligue; habile, aviſé, & en même temps d'une activité infatigable. Il avoit eu d'étroites liaiſons avec les anciens ligueurs, & toute la puiſſance des Spenſers ne lui avoit pû ôter l'eſperance de les voir détruits par une faction plus heureuſe que la premiere. On

peut dire qu'il fut le levain de cette nou-
1324. velle cabale. L'affaire que ces favoris lui avoient faite l'ayant irrité de nouveau, il cherchoit les moyens de leur nuire, lorſqu'il apprit, ou qu'il s'apperçut que la Reine étoit mécontente. Il jugea bien qu'elle chercheroit les occaſions de ſe venger de ceux qui la perſecutoient, & ſans chercher de grands détours, il lui fit offre de ſes ſervices. La Reine qui le connoiſſoit, & qui ſçavoit de quelle importance il étoit de l'avoir à elle, accepta ſes offres avec joye, & prit en lui confiant ſes deſſeins, de grandes liaiſons avec lui.

En acquerant ce Prélat, la Princeſſe avoit acquis un parti tout formé : beaucoup de gens de qualité le reconnoiſſoient pour leur chef, animez contre les favoris de la même haine que lui. Il n'étoit plus queſtion que d'agir, & c'étoit la difficulté, le parti étant compoſé d'un aſſez grand nombre de gens propres à conduire une entrepriſe, mais manquant de ceux qui auroient été neceſſaires à l'executer ; car on n'avoit pas de troupes, & on ne voyoit pas de moyens bien aiſez d'en avoir, le malheureux ſuccès de la ligue, & le ſupplice encore recent de ceux qui s'y étoient engagé, ayant amorti parmi le peuple Anglois cet eſprit remuant & factieux qui fournit des ſoldats aux rebelles. Il falloit du temps pour le faire revivre, & atten-

dre que la nobleſſe accablée ſous le joug des Spenſers, le réveillât par ſon exemple. 1324.

On ne voyoit rien de plus prompt que d'avoir recours aux étrangers, & il étoit aſſez naturel qu'on tournât les yeux vers la France, où la Reine étoit fort aimée ; mais il y avoit en ce temps-là des démêlez entre les couronnes, qui ne permettoient pas à cette Princeſſe d'appeller les François à ſon ſecours, y ayant danger que les grands Seigneurs d'Angleterre qu'elle avoit interêt de ménager, ne regardaſſent comme une intelligence criminelle avec l'étranger, & contre les avantages de l'Etat, ce qu'elle ne vouloit entreprendre que pour la liberté de la nation. Les trois enfans de Philippe le Bel lui ayant ſuccedé l'un après l'autre, Charles le Bel qui étoit le dernier, étoit entré en de grands démêlez avec Edoüard pour l'hommage de la Guyenne, & pour une forteresſe bâtie en ce païs-là par Monpezat, partiſan du Roy d'Angleterre. Charles Comte de Valois y avoit porté la guerre, & y avoit enlevé aux Anglois un aſſez grand nombre de places. Le Comte de Kent en capitulant pour la Reole qu'il défendoit, avoit demandé une tréve qui lui avoit été accordée, mais qui s'en alloit expirer. Ainſi on ſe préparoit à recommencer la guerre, & c'eſt ce qui faiſoit le contre-temps pour l'entrepriſe de la Reine.

1324. Ce que la guerre avoit détourné fut facilité par l'amour de la paix. On la vouloit à la Cour d'Angleterre, & on n'omettoit rien pour y parvenir. On s'y rendoit assez difficile en France, & jusques-là les ambassadeurs qu'on y avoit envoyez n'avoient rien fait. Edoüard fut sur le point d'y passer lui-même; mais les Spensers l'en empêcherent, ne voulant ni l'accompagner en France, ni rester sans lui en Angleterre; par tout également haïs, & ne se tenant en sûreté qu'à l'ombre de l'autorité Royale. On cherchoit quelqu'un capable de bien conduire une négociation, qu'on avoit à cœur, lorsque l'Evêque d'Hereford s'avisa de la suggerer à la Reine, comme un moyen sûr de réüssir dans l'execution de son dessein. Il lui representa qu'infailliblement elle feroit la paix des Couronnes par le crédit qu'elle avoit en France, & qu'elle la feroit plus avantageuse à la nation Angloise qu'un autre; par la consideration que le Roy son frere seroit bien aise de lui donner en Angleterre: qu'ayant fait cette paix, par laquelle elle mettroit la nation dans ses interêts, elle pourroit travailler sûrement à faire la guerre aux Spensers: qu'elle trouveroit des soldats en France; que le Roy, ses parens, ses amis ne lui manqueroient pas au besoin, & que pour peu qu'elle eût de troupes, elle n'auroit pas plûtôt levé l'étendart

tendart contre les favoris, que toute l'Angleterre l'iroit recevoir comme la mere de la patrie, & la reſtauratrice de la liberté publique. 1324.

La Reine goûta fort l'expedient, & entra dans les vûës de l'Evêque, qui lui parurent d'autant plus sûres, que les Spenſers entierement appliquez à empêcher le Roy de paſſer la mer, loin de traverſer ſon voyage, employeroient infailliblement tout leur credit pour l'avancer. En effet, elle n'eut pas plûtôt offert ſon ſervice au Roy pour aller négocier la paix, que ce Prince ayant conſulté ſes oracles, fit préparer les choſes neceſſaires pour ſon train & pour ſa dépenſe, & la fit conduire à la mer, où elle s'embarqua avec le Comte de Kent & d'autres Seigneurs qu'on lui avoit donné pour l'accompagner, ou qu'elle avoit engagé à la ſuivre pour la ſervir dans ſon entrepriſe.

Ceux qui ont écrit que cette Princeſſe ſe déroba du Roy ſon mari avec le Prince Edoüard ſon fils, le Comte de Kent ſon beaufrere, & le jeune Roger de Mortemer, & qu'elle fit ce voyage en France uniquement pour implorer le ſecours de Charles le Bel contre la tyrannie des Spenſers, ont ſuivi l'écrivain Flamand de l'hiſtoire d'Edoüard III. mais cet hiſtorien eſt ſi contraire à tous les autres ſur cet article, même à ceux qui ont vû les choſes de plus près que lui,

& qui en ont été témoins oculaires, qu'on
1324. ne le peut croire à leur préjudice: vû ſurtout que ce qu'il écrit touchant ce fait eſt peu vrai-ſemblable, & a tout l'air d'une fiction. Ceux qui tournent l'hiſtoire en roman, prétendent que la Reine avoit dés-lors avec le jeune Mortemer, un commerce dont la politique n'etoit pas l'unique lien; qu'elle lui avoit écrit des lettres dans la tour de Londres où il étoit priſonnier, & qu'il n'etoit ſorti de-là qu'après avoir concerté ſa ſortie avec elle & avec ſes amis. Cela s'appelle feindre ou deviner pour embellir une narration, & plaire à ceux qui veulent que l'amour ait toûjours part dans les grands évenemens. Il en eut peut-être en celui-ci; l'hiſtoire donne lieu de le préſumer: mais les auteurs anciens les moins favorables à la réputation d'Iſabelle, n'en font point le premier reſſort d'une entrepriſe, dans laquelle elle ne ſe propoſa d'abord pour but que l'éloignement ou la ruine de deux favoris qui lui déroboient le cœur du Roy, auquel on ne dit point qu'elle eût encore dérobé le ſien en ce temps-là. Ce qu'il y a en cela de vrai, c'eſt que le voyage de la Reine & l'évaſion de Mortemer ſe ſuivirent d'aſſez près, pour leur donner lieu de ſe trouver enſemble à Paris, & de former contre les Spenſers une faction, dont on aima mieux accuſer l'amour que la haine.

Iſabelle fut reçû du Roy ſon frere & de toute la Cour de France, avec des témoignages de joye qui lui donnerent de grandes eſperances. On alla au-devant d'elle juſqu'à Boulogne où elle étoit venuë débarquer, & tous les Princes & les grands Seigneurs s'étant trouvez ſur ſon chemin lui firent une entrée dans la capitale qui avoit tout l'air d'un triomphe. On ne vit que fêtes à ſon arrivée, où tout le monde s'empreſſa à la divertir & à lui plaire. 1324.

Ce fut dans ces premiers mouvemens de joye que l'habile Princeſſe traita l'affaire des Couronnes; auſſi la termina-t-elle en peu de jours au contentement des deux Rois, & utilement pour ſes deſſeins. Charles donnoit par ce traité l'alternative au Roy d'Angleterre, ou de venir rendre en perſonne l'hommage qu'il lui demandoit, ou d'en charger Edouard ſon fils, après lui avoir donné le domaine des terres dont il s'agiſſoit, moyennant quoi il s'offroit de rendre ce qu'on avoit ſaiſi ou conquis. Le conſeil d'Angleterre fut partagé touchant l'alternative propoſée. Les uns jugeoient qu'il étoit plus sûr & pour la Couronne & pour le Roy, qu'il rendît lui-même l'hommage, & qu'il conſervât les domaines; & ceux-là raiſonnoient le mieux, comme l'évenement le fit voir. Les autres opinoient au contraire, que le Prince de

Galles reçut les domaines, & qu'il en
1324. allât rendre l'hommage ; ceux-là parloient au goût des Spenſers, déterminez à ne point permettre que le Monarque paſſât la mer. Ce ſentiment que les favoris appuyerent pour leur malheur, prévalut dans l'eſprit d'Edoüard. Il envoya le Prince ſon fils accompagné de Gaultier Stapleton Evêque d'Exceſtre à la Reine ſa femme, afin qu'elle lui fit accomplir toutes les conditions du traité, en leur ordonnant à tous deux de s'en retourner auſſi-tôt qu'ils auroient terminé l'affaire, & de l'aller rejoindre à Douvres, où il demeuroit pour les attendre.

La Reine executa ponctuellement le premier article de cet ordre : le Prince de Galles rendit l'hommage, & par-là la paix fut concluë ; mais il ne convenoit pas aux deſſeins que méditoit cette Princeſſe d'être auſſi fidele au ſecond. Les divertiſſemens que le jeune Edoüard, qui n'avoit guéres plus de douze ans, trouvoit dans une cour empreſſée à lui inventer des plaiſirs, les careſſes du Roy ſon oncle, la douceur de la Reine ſa mere lui auroit rendu un ſi prompt retour auſſi deſagréable qu'à elle, & ils commencerent par-là à ſe trouver d'intelligence. Afin neanmoins de gagner du temps, & de n'éclater qu'à propos, Iſabelle renvoya peu à peu une partie de ſa maiſon & de celle du Prince

son fils, comme s'ils se fussent disposez au départ, & amusant Edouard par cet artice, elle eut le loisir de s'ouvrir à Charles de ce qu'elle projettoit, non contre un mari qu'elle honoroit, mais contre d'insolens favoris qui l'en avoient fait mépriser. 1325.

Charles se trouva d'abord sensible à ces plaintes plausibles d'une sœur aimable, & lui promit de l'assister. Il assembla son conseil pour consulter s'il le feroit ouvertement. On ne le jugea pas à propos, pour ne pas renouveller une guerre qui ne venoit que de finir. On fut d'avis que la Princesse fît en son nom la levée des troupes dont elle croiroit avoir besoin, & que le Roy les payât sous main. Robert Comte d'Artois, qui étoit entré plus avant qu'aucun autre dans les interêts & dans la confidence de la Reine, fut choisi pour lui aller dire ce résultat du conseil du Roy. Elle en fut d'autant plus contente, que des troupes levées en son nom devoient moins donner d'ombrage aux Anglois, que le secours d'un Prince étranger. On luy écrivoit d'Angleterre, que la tyrannie des Spensers augmentant tous les jours depuis la paix, le nombre des mécontens augmentoit aussi, & que pourvû qu'elle pût seulement mettre ensemble mille bons hommes, elle trouveroit dans le Royaume des armées entieres, qui s'y joindroient

aussi-tôt qu'elle paroîtroit. Elle fut moins
1324. embaraſſée à chercher, qu'à choiſir les gens qui lui convenoient; & ce choix allant lentement, parce qu'il devoit être ſecret, donna le temps au Roy d'Angleterre, qui attendit pendant tout l'hyver inutilement ſur les côtes, de s'impatienter & de ſe mettre en colere. Ce Prince avoit d'abord craint que ſa femme n'engageât ſon fils dans quelque mariage peu convenable à ſes interêts. Il avoit pris avec le Roy Charles des précautions ſur cet article, mais il ne s'y fioit pas tellement, qu'il ne jugeât que la meilleure étoit d'avoir ſon fils auprès de lui. Ce fut-là la premiere raiſon qu'il eut de vouloir que la Reine le lui remenât promptement : le temps lui en avoit fourni d'autres. La neceſſité où étoit Iſabelle de traiter ſouvent avec Mortemer, le plus habile de ſes partiſans, & qui ſçavoit le mieux la guerre, faiſoit dire à ceux qui ne ſçavoient pas le reſſort d'un ſi grand commerce, que l'amour s'en mêloit un peu. D'ailleurs il étoit difficile que la Reine & ſes ſerviteurs ſe donnaſſent les mouvemens qu'il faut néceſſairement ſe donner quand on aſſemble des ſoldats, qu'on n'eût lieu de penſer qu'elle avoit des deſſeins, dont chacun raiſonnoit ſelon ſon ſens.

Ces bruits ayant été portez par pluſieurs perſonnes en Angleterre, particulierement par l'Evêque d'Exceſtre, qui s'étoit re-

tiré ſecretement d'auprès de la Reine & du Prince, mirent le Roy en ſi mauvaiſe humeur, qu'il fit des démarches de furieux, plûtôt que d'un homme ſenſé, pour ramener ſa famille au devoir. Il déclara ſa femme & ſon fils rebelles & ennemis de l'Etat, & les fit proclamer tels dans Londres par la voye des Heraults publics. Il prononça contre l'un & contre l'autre un arrêt de banniſſement, & fit garder les ports du Royaume pour empêcher qu'ils n'y rentraſſent. Le bruit courut qu'il avoit tenté de les faire mourir par le poiſon, & que le Comte de Richemont Prince de la maiſon de Bretagne, habitué depuis peu en Angleterre, devoit être le miniſtre de cette vengeance, dont je ne ſçai quel évenement, qu'on ne marque pas, empêcha l'effet. Preſqu'en même temps ce Monarque écrivit au Roy ſon beau-frere, des lettres tantôt ſuppliantes, tantôt menaçantes & emportées, pour l'obliger à lui renvoyer des gens qu'il déclaroit exilez; & quelques hiſtoriens écrivent que pour mieux marquer ſon reſſentiment, il permit des actes d'hoſtilité contre les François malgré la paix. Il fit plus: il écrivit au Pape & au Sacré College, les priant de ſe joindre à lui, pour obliger le Roy de France à lui renvoyer ſa femme & ſon fils; & le Pontife prit en effet cette cauſe en main avec chaleur. Le bref qu'il 1324.

en écrivit à Charles fit impreſſion ſur ſon
1324. eſprit, & commença à le dégoûter d'une cauſe qui d'elle-même avoit je ne ſçai quoi d'odieux, étant queſtion d'appuyer une femme, qui alloit faire la guerre à ſon mari, en la déclarant à ſes favoris, & de ſoûtenir la révolte d'un enfant de treize ans contre ſon pere. Charles étoit dans l'agitation que lui cauſoit d'un côté la choſe, de l'autre la perſonne de ſa ſœur, & les promeſſes qu'il lui avoit faites, lorſque ſon conſeil le détermina à retirer les paroles données à cette Princeſſe & à ſon parti.

Ce changement de la cour de France avoit une autre ſource que celui du Roy. les Spenſers, plus habiles que leur maître, avoient fait joüer un reſſort bien plus fort & bien plus efficace, que ſa colere & ſes clameurs. Car voyant bien que cet orage les regardoit perſonnellement, & alloit éclater contr'eux, ils le diſſiperent à force d'argent, qu'ils firent répandre en abondance parmi ceux qui avoient du credit ſur l'eſprit du Monarque François. Ceux-ci ſervirent ſi bien les Spenſers, que Charles ceſſa de voir ſa ſœur, & défendit à ſes courtiſans, ſous peine d'encourir ſa diſgrace, de lui parler en ſa faveur. Il ſe répandit même un bruit, qu'il faiſoit deſſein de l'envoyer elle & ſon fils au Roy ſon mari. Le Comte d'Artois, ami de la

Reine, l'en vint avertir durant la nuit, & lui conseilla de se retirer le plus secre- 1324.
tement qu'elle pourroit, avec son fils & ses amis, vers le Comte de Haynaut leur commun parent, Prince puissant, & en état de lui fournir quelque chose de plus que les mille cavaliers qu'il lui falloit. Isabelle affligée, mais non abbatuë de ce subit revers de fortune, approuva le conseil du Comte, & fit ses préparatifs pour le suivre. L'affaire fut conduite avec tant de secret, que la Princesse fut plûtôt en Haynaut, qu'on ne s'apperçut en France de sa fuite. Le Prince son fils étoit avec elle, confident de son entreprise, & entrant dans tous ses desseins. Le Comte de Kent & Mortemer les accompagnoient avec plusieurs autres, dont ce dernier étoit le chef, & en effet le plus capable de l'être.

Ils furent tous reçus en Haynaut avec des honneurs extraordinaires. Le Comte Philippe & Jeanne de Valois sa femme, cousine germaine de la Reine, n'omirent rien de ce que la tendresse & la civilité la plus polie peut suggerer en ces occasions pour regaler d'illustres hôtes. Philippe balança neanmoins sur le secours qu'on lui demandoit, pour favoriser une entreprise aussi hardie que celle d'Isabelle. Deux choses l'y déterminerent. L'une, fut le mariage du Prince de Galles avec Philippe

l'une de ſes filles, que la Reine lui pro-
1324. poſa, & qui fut arrêté dès-lors. L'autre, fut la réſolution où il vit Jean de Haynaut ſon frere, de ſuivre la Reine, & de combattre pour elle. Jean étoit un Prince encore jeune, mais d'une valeur & d'une réſolution fort au-deſſus de ſes années. Les avantures d'Iſabelle l'ayant touché de compaſſion, & étant d'ailleurs tout rempli de cet eſprit de Chevalerie, dont on ſe piquoit en ce temps-là pour combattre en faveur des Dames, il s'étoit dévoué d'abord au ſervice de cette Princeſſe. Il n'avoit pas même attendu le conſentement du Comte ſon frere pour faire avertir ſes amis, & les prier de le ſeconder dans une entrepriſe, où en travaillant pour ſa gloire, ils trouveroient un champ ouvert à faire beaucoup pour la leur.

La multitude des Gentilshommes qui ſe trouverent à Valenciennes, où étoit alors la cour de Haynaut, fit voir combien Jean étoit aimé. Il leur donna rendez-vous en Hollande, où la Reine les ſuivit de près, ſe hâtant de ſurprendre le Roy & les miniſtres d'Angleterre, dans l'imprudente ſécurité où les avoit mis le ſuccès de leurs intrigues à la cour de France. Iſabelle parut ſur les côtes à la tête de trois mille hommes, qu'elle avoit embarquez à Dordrech, avant qu'on eût rien appris à Londres de la reſſource & des ſecours qu'elle avoit

trouvez en Haynaut. Il falloit neanmoins
que ſes partiſans en euſſent été avertis. Car 1325.
à peine étoit-elle en marche, que ſa petite armée devint groſſe par les troupes qu'ils lui amenerent. Le grand Marêchal d'Angleterre & le Comte de Leyceſtre furent les premiers qui ſe joignirent à elle avec leurs amis. L'Evêque d'Hereford, l'ame du parti, parut bientôt avec ſes confreres les Evêques de Lincolne & d'Ely. L'Evêque de Dublin les ſuivit. L'archevêque de Cantorbery ne vint pas en perſonne, mais il envoya de l'argent. Henry Comte de Lancaſtre, & grand nombre d'autres des plus grands ſeigneurs de l'Etat ſuivirent l'exemple des Prélats. Iſabelle marchoit droit à Londres à la tête de cette armée, qui étoit devenuë formidable, lorſqu'elle apprit qu'elle n'y trouveroit ni le Roy ni les favoris. Ce Prince averti de ſa marche, avoit inutilement employé l'autorité & les prieres, pour engager les habitans de Londres à lui fermer les portes. Ils avoient toûjours répondu à ceux qui les preſſoient de ſa part, qu'ils étoient ſerviteurs du Roy, mais qu'ils ne manqueroient jamais au reſpect qu'ils devoient à la Reine: de ſorte qu'Edoüard voyant bien qu'il n'y avoit plus de ſalut pour ſes amis que dans la fuite, conſtant à contre-temps avoit fui avec eux. Ce que la Reine ayant appris, s'informa de la route qu'ils avoient

prise, & tourna ses pas vers Glocestre,
1325. où on lui dit qu'ils étoient allez. Ils y avoient paru en effet, & ils s'y étoient séparez, le vieux Spenser pour s'aller jetter dans Bristol; le Roy, son ami & son Chancelier pour aller lever des troupes au pays de Galles, où Edoüard se flatoit d'être aimé. La Reine les suivit, & fut bientôt à Bristol, où la ville se rendit d'abord. Le château dura peu de temps; le vieux Spenser y fut pris, & pendu à l'âge de quatre-vingt-dix ans: triste fin d'une si longue vie, & d'un homme qui dans le fond n'étoit pas indigne d'en avoir une plus heureuse.

Comme il étoit assez incertain quelle route avoit pris le Roy, la Reine détacha le Comte de Lancastre pour l'aller chercher, pendant qu'elle mena sa cour & le reste de son armée à Hereford. L'habile Princesse n'omettoit rien non seulement de tout ce qui pouvoit fortifier son parti, mais encore de tout ce qui le pouvoit faire paroître bon & juste aux yeux du peuple. Dès son entrée en Angleterre, ses émissaires avoient fait courir le bruit que le Pape entroit dans ses intentions, & qu'il avoit excommunié tous ceux qui s'y opposeroient. En passant par Oxford, ville sçavante, & pleine de ces sortes de gens qui examinent toutes choses selon les exactes maximes du droit, elle avoit fait faire un sermon par l'Evêque d'Hereford, homme élo-

quent autant que factieux & politique, pour déclarer qu'elle n'avoit point d'autre dessein, que de réformer le desordre du gouvernement, dont le Roy se reposoit trop sur deux favoris infidelles, qui abusoient de sa bonté pour faire du mal à tout le monde. Aussi-tôt qu'elle fut à Hereford, elle fit publier dans l'armée des invitations au Roy fugitif à venir reprendre l'administration de l'Etat, pourvû qu'il voulût gouverner selon les loix de la nation. Le Roy ne comparoissant point, Isabelle fit déclarer le Prince son fils regent du Royaume. On eut neanmoins bientôt des nouvelles de cet infortuné Monarque par des gens qui l'avoient quitté, dont son Sénéchal même fut du nombre. Il s'étoit embarqué avec ses amis sur la riviere de Saverne, voulant se retirer à Londay, petite Isle assez forte pour y demeurer au moins quelque temps en assurance, en attendant qu'il pût ménager quelque intelligence au pays de Galles. La tempête l'avoit jetté sur les côtes de Clamorgan, & il s'étoit retiré à Neth, changeant neanmoins quelquefois de place, pour être moins aisément découvert. L'argent du Comte de Lancastre fit en peu de jours ce que ses recherches n'auroient peut-être pas fait en beaucoup de temps. Le malheureux Prince & ses amis lui furent vendus par les Gallois; & ce fut-là, où il fut con- 1325.

traint de se séparer enfin de Spenser & du
1325. reste de ses confidens, qui furent menez à la Reine, pendant qu'il fut conduit par le Comte à Kenevort, où on l'enferma.

Le procès de Spenser ne fut pas long à instruire, quoique la Reine y fit garder toutes les formalitez de la Justice. Il eut des Juges & des Avocats, mais tout cela n'aboutit qu'à le faire pendre à un gibet de cinquante pieds de haut : supplice qui fut accompagné de toutes les flétrissures capables de rendre son nom odieux, & de metttre sa memoire en execration. Reding, dont la Reine elle-même avoit été souvent insultée, tant cet homme étoit insolent, fut pendu au même gibet, mais dix pieds plus bas que Spenser. Le Chancelier Baldock, comme Ecclesiastique, fut confié à l'Evêque d'Hereford, qui l'ayant envoyé à Londres, & l'ayant mis dans sa maison, le peuple mutiné l'assiegea, & l'alla renfermer à Neugate, qui est la prison des scelerats, l'ayant si maltraité en chemin, qu'il en mourut quelque temps après.

Depuis la sortie du Roiy, cette ville s'étoit si fort déclarée pour la Reine, que les habitans s'étoient accordez de punir de mort quiconque oseroit se déclarer contre cette Princesse. L'Evêque d'Exceſtre, qu'on disoit lever sous main des troupes con-

tre elle, fut une des premieres victimes de cette fureur populaire. Son caractere ne l'en pût garantir, ils assiegerent sa maison, le prirent, lui trancherent la tête : ensuite de quoi ayant trouvé moyen de surprendre le Gouverneur de la tour, ils y entrerent, & s'en emparerent pour la conserver à la Reine. 1325.

Isabelle ne negligea pas cette bonne disposition de la Capitale, elle s'y fit voir le plûtôt qu'elle le pût, & y fut en effet reçûë avec des acclamations incroyables. Jusques-là le mouvement rapide de son entreprise l'avoit emportée, sans lui donner trop le loisir de faire reflexion aux pas qu'elle faisoit. Elle avoit voulu délivrer le Roy de l'esclavage des Spensers ; & l'avoit mis dans les fers lui-même, c'étoit être allée bien avant, pour ne pas vouloir aller jusqu'au bout. Mais aussi aller jusqu'au bout étoit un pas étrange à faire. Détrôner son mari, l'enfermer, en danger de se voir engagée à pousser les choses encore plus loin, étoit une singularité dans l'histoire d'une grande Reine, qui n'en feroit pas un ornement. D'un autre côté, rendre le sceptre à qui elle avoit ôté la liberté, étoit donner le pouvoir de lui nuire à qui en devoit avoir le desir. L'histoire donne lieu de croire que son esprit flotoit encore dans cette indétermination, lorsqu'elle assembla le Parlement. Elle vou-

lut apparemment ſçavoir les ſentimens
1325. d'un corps qui repreſentoit tout l'Etat, & dont les démarches pourroient ſervir de regles, ou de précaution aux ſiennes. Le Parlement ne fut pas de deux avis. On y opina tout d'une voix à la dépoſition du Roy, dont les fautes ſoigneuſement recüeillies, & vivement repreſentées, prouverent aiſément l'incapacité, à une aſſemblée compoſée de gens, que leur révolte intereſſoit à la perſuader, & à en convaincre toute l'Europe. Ce fut-là qu'Iſabelle fit voir, qu'elle n'avoit pas encore ſacrifié toute ſa gloire à ſa sûrete. Quoique l'avis du Parlement fut d'élever ſon fils ſur le trône, elle ne pût entendre parler d'en chaſſer le Roy ſon mari ſans verſer un torrent de larmes, dont le jeune Prince fut ſi touché, qu'il proteſta publiquement qu'il ne prendroit jamais la couronne contre la volonté de ſon pere. Vrai-ſemblablement ces paroles donnerent lieu au nouvel avis qui fut ouvert par des gens ſages, d'engager le Roy à ceder par une démiſſion volontaire un trône qu'il ne pouvoit plus occuper.

L'expedient plût à tout le monde, & fut jugé d'autant meilleur, qu'on connoiſſoit l'eſprit d'Edoüard moins capable de ces ſentimens heroïques, qui conſervent aux Rois malheureux la liberté juſques dans les fers. La Reine ſur-tout y trouvoit

trouvoit ſon compte. Ses larmes lui ſembloient avoir mis ſon honneur aſſez à couvert, & le temperament qu'on prenoit étant l'effet des bons ſentimens qu'elle avoit témoignez pour ſon mari, elle crut qu'elle pouvoit deſormais laiſſer agir ſans oppoſition ceux qui travailloient pour ſa ſureté. Ainſi tout le monde étant d'accord, le Parlement députa au Roy trois Evêques, deux Comtes, deux Abbez, quatre Barons, un grand nombre de Chevaliers pris des députez des Provinces, qui ſe tranſporterent à Kenevort, où le Prince captif étoit gardé. 1325.

Les Evêques de Lincolne & de Wincheſtre prirent les devants pour rompre la glace. Ils le firent avec aſſez d'adreſſe. Après lui avoir inſinué le ſujet de leur députation, ils commencerent par l'aſſurer qu'on lui conſerveroit les titres & les honneurs de la Royauté. Puis tournant la choſe du côté de Dieu, & faiſant les prédicateurs, ils lui repreſenterent de quel merite il lui ſeroit pour l'autre vie, d'avoir ſacrifié au repos public une couronne que ſes années, qui s'avançoient inſenſiblement, l'avertiſſoient qu'il falloit quitter. Enfin venant au point eſſentiel, ils lui firent valoir la grace que lui faiſoit le Parlement, de conſerver, malgré les ſujets qu'on avoit de ſe plaindre de lui, la Royauté dans ſa maiſon, & de permet-

tre que ſon ſang regnât dans la perſonne
1325. de ſon fils. Ils conclurent par lui faire entendre, que s'il ne prenoit ce parti, il auroit le chagrin de voir une nouvelle famille & un Roy élû chaſſer les Plantagenettes du trône, qu'ils occupoient depuis ſi long-temps; qu'il étoit reſponſable de la couronne d'Angleterre à ſes ayeux & à ſes deſcendans, & qu'il ne tenoit qu'à lui de conſerver à une poſterité plus heureuſe cette belle poſſeſſion de ſes peres.

A meſure que les deux Prélats avançoient dans leurs diſcours, le trouble & la foibleſſe du Monarque leur en garantiſſoit le ſuccès. Il ne leur répondit guéres que par ſes larmes; mais il leur fit aſſez entendre qu'il n'étoit pas en diſpoſition de rien refuſer à des gens qui étoient en pouvoir de lui tout ôter. En effet l'Evêque d'Hereford étant arrivé avec le reſte des députez du Parlement, ce Prince ne leur fit attendre ni leur audience, ni ſa réſolution. Etant entrez dans une ſalle, où le Prélat qui les conduiſoit les avoit placez ſelon leur rang, le Roy ſortit de ſon cabinet couvert d'une longue robe de deüil, & s'avança pour les écouter. Tout foible qu'il étoit, il trouva qu'il l'étoit encore plus qu'il ne penſoit l'être. Quoiqu'il eût déja pris ſon parti, la vûë des députez le ſaiſit: il tomba évanouï, & on eut peine à le faire revenir de cette défail-

lance. Il revint enfin, & entendit le dis- 1326.
cours de l'Evêque d'Hereford qui portoit la parole, & qui ne fit que lui repeter avec un peu moins de ménagement, ce que lui avoient dit les deux autres. Le Roy ne versa pas moins de larmes cette seconde fois que la premiere : mais il répondit plus préciſément, qu'il étoit bien fâché que son peuple le jugeât indigne de regner ; que la chose neanmoins étant sans remede, il remercioit le Parlement d'avoir bien voulu ne pas envelopper le fils dans le malheur du pere.

On n'en demandoit pas davantage. On regarda dès-lors Edoüard II. comme un Prince dépossedé par une abdication volontaire. Guillaume Trussel fut chargé de retirer solemnellement au nom de tous les ordres de l'Etat, les hommages & les sermens de fidelité qu'on lui avoit faits. Thomas Blount Sénéchal de sa maison, cassa devant lui son bâton, comme on fait aux obseques des Rois, & chacun s'étant retiré après ces tristes cérémonies, on porta sa réponse à Londres, où il est difficile de dire qui l'attendoit avec le plus d'impatience, de la Reine, du jeune Prince, ou du Parlement. Dès qu'on en eût fait le raport, on se hâta de prévenir les incidens qui naissent dans les grandes affaires, souvent d'où on les attend le moins. Le jeune Edoüard fut declaré Roy, troisiéme de ce

nom depuis la conquête. Le Comte de
1326. Lancaſtre le fit Chevalier. L'Archevêque de Cantorbery le couronna au commencement de l'année mil trois cens vingt-ſix ſelon la chronologie que j'ai ſuivie, dont
2. de Fev. tous les auteurs ne conviennent pas, dans la quatorziéme de ſon âge, touchant lequel il n'y a pas moins de diverſité dans les hiſtoriens.

La conſommation de ce grand évenement cauſa une joye univerſelle. Ceux qui en eurent le plus, furent ceux qui en firent le moins paroître. Le Prince reçut l'honneur du diadême avec un air de moderation, qui montra dès cet âge une ſuperioté d'eſprit dont on conçut de grandes eſperances. La Reine affecta une triſteſſe qui ſeyoit bien à une femme dans la diſgrace de ſon mari, mais que perſonne ne crut ſincere, que ceux qui ne craignirent pas de ſe tromper. On s'empreſſa neanmoins à la conſoler, & il n'y eut point d'adouciſſement qu'on n'apportât à une douleur qu'on ſçavoit bien qu'elle ne ſentoit pas. L'interêt qu'elle témoignoit prendre à ſoulager la captivité de ſon infortuné mari, engagea le Parlement à aſſigner pour la ſubſiſtance du priſonnier cent mille marcs d'argent par an.

On donna pour conſeil au nouveau Roy les Comtes de Kent & de Lancaſtre, & le brave Roger de Mortemer, tous trois

confidens de la Reine, & dont on soupçonnoit le dernier d'être quelque chose de plus. On chargea de presens Jean de Haynaut & la noblesse de sa suite, quand ils voulurent s'en retourner, & on se hâta d'accomplir le mariage proposé entre le Roy & la niéce de ce Prince. On augmenta les revenus d'Isabelle avec tant d'excès, que le Monarque même en fut appauvri; & pour comble de complaisance, on assigna à Mortemer des appointemens que le Parlement n'avoit donné à personne avant lui. 1326.

Isabelle devoit être heureuse; mais par un mémorable exemple de la fragilité du bonheur que n'accompagne pas la vertu, cette Reine victorieuse n'eut guéres un meilleur sort que le Roy vaincu. La guerre avoit uni ses amis; la paix les divisa: la jalousie s'y mit. Le Comte de Kent & Mortemer, que le Roy fit Comte de la Marche, rompirent ensemble avec éclat; & comme la Cour, dont les mouvemens se regloient sur les volontez de la Reine, se declara pour celui-ci; le premier intrigua sous main pour délivrer le Roy captif. La Reine & son favori en furent avertis; mais pour n'être pas obligez à des châtimens dangereux dans une révolution recente, ils dissimulerent prudemment; heureux si cette même prudence eût reglé toutes leurs démarches. Ils prirent cepen-

1326. dant leurs précautions pour s'assûrer de leur prisonnier contre les desseins de leurs ennemis; car ayant appris qu'on le gardoit mal, ils chasserent ceux qui le gardoient, & en mirent d'autres en leur place. Ce changement de scene donna occasion à la tragique catastrophe par où finit la vie de ce Prince. Thomas de Gornay, & Jean de Mautravers étoient de ceux à qui l'on avoit commis le soin de le garder. Ils étoient tous deux gens de condition, mais ils n'avoient de leur naissance qu'un nom que leur crime deshonora. C'étoit des ames basses & capables des plus mauvaises actions, quand ils les croyoient bonnes à leur fortune; cruels au reste, & moins susceptibles d'humanité que les bêtes les plus feroces. Ces Satellites impitoyables traiterent d'abord si durement le malheureux Roy pour faire leur cour, & lui firent souffrir tant d'indignitez, que faisant reflexion dans la suite combien la fortune est changeante, & qu'Edoüard pouvoit encore devenir le maître de leur destinée, ils resolurent de s'en défaire. Ils ne doutoient pas que s'ôtant à eux-mêmes l'inquietude qu'il leur donnoit, ils ne l'ôtassent à beaucoup d'autres, qui leur en sçauroient d'autant meilleur gré, qu'ils partageroient le fruit du crime sans participer à l'horreur. Deux choses contribuerent encore à les affermir dans cette pensée, l'une fut l'ordre qu'on

leur donna de transporter de temps en 1326.
temps le prisonnier d'un lieu dans un autre, le plus secretement qu'on pourroit, ce qui leur fit conjecturer que la Cour craignoit qu'on ne l'enlevât : l'autre fut que la Reine lui écrivoit souvent des lettres pleines d'amitié, & lui envoyoit des presens, prenant elle-même le soin de lui faire faire des habits magnifiques, ce qui leur fit craindre qu'à la fin elle ne se racommodât avec lui, & qu'ils ne fussent la victime de leur réconciliation. Dans cette apprehension, ils firent tout ce qu'ils pûrent pour le faire mourir de chagrin à force de traitemens indignes, & de duretez affectées ; mais Edoüard ayant pour comble de maux une santé à l'épreuve de tout ce que ces hommes cruels lui faisoient souffrir, ils resolurent enfin d'abreger ses jours par un expedient plus prompt & plus sûr. Quand il fut neanmoins question d'en chercher un qui ne laissât aucune preuve de leur crime, ils se trouverent embarrassez. Leur cruauté leur suggera la chose du monde la plus barbare. Les auteurs ne la raportent que sur les bruits publics, mais trop croyables dans un fait, qui n'a pû être imaginé que parce qu'il a été commis. Pour empêcher qu'il ne parût sur le corps du Prince qu'ils faisoient périr quelques-unes de ces marques de mort violentes que laissent le fer & le poison, ils

lui brûlerent les inteſtins avec un fer chaud
1327. qu'ils lui paſſerent au travers d'une corne par le fondement. Dans ce ſupplice finit ſes jours le malheureux Edoüard II. Roy qu'on avoit haï ſur le tróne, & qu'on commençoit à aimer dans les fers; qu'on avoit mépriſé durant ſa vie, & qu'une mort tragique rendit venerable, juſqu'à faire déliberer ſi on ne le reconnoîtroit point pour martyr. Ceux qui avoient crû aux miracles de Thomas Comte de Lancaſtre, puni pour avoir été pris les armes à la main contre ſon Roy, étoient tous prêts à donner vogue à ceux du Roy qui l'avoit fait mourir, pour peu que quelqu'un de ſes amis eût fait les avances d'en feindre, tant le peuple eſt leger & credule. Auſſi arriva-t-il que ceux qui avoient traité Edoüard de tyran, pour avoir fait mourir ce Comte, traiterent de parricides ceux qu'on crut tremper dans la mort d'Edoüard. Gornay & Mautravers s'enfuirent; mais la juſtice divine les pourſuivit. Mautravers mena une vie errante & miſerable en Allemagne: Gornay ayant été pris à Marſeille, fut mis ſur la mer pour être porté à Londres, mais il fut décapité dans la vaiſſeau même, de peur que ſes dépoſitions n'engageaſſent le Roy à des recherches inutiles ou embarraſſantes.

L'Evêque d'Hereford fut ſoupçonné de n'être pas innocent de ce meurtre: la relation

relation de Thomas de la Moor le fait le principal acteur de cette sanglante tragedie. 1327.

On n'épargna pas Mortemer: le murmure s'étendit jusques sur la Reine, & leurs amours ou leurs imprudences, qu'on avoit presque respectées, ne trouverent plus d'indulgence auprès du public, que la mort du Comte de Kent acheva de déchaîner contr'eux; car ce Prince enfin succomba sous la puissance de Mortemer, qui l'accusa d'avoir attenté sur la personne du jeune Roy. Edoüard lui fit trancher la tête, sans respecter ni le sang royal, ni un dégré de parenté aussi proche que celui d'un oncle.

On excusa la jeunesse du Monarque, en qui les fautes paroissoient étrangeres, parmi les qualitez personnelles qui commençoient à paroître en lui; mais on ne put souffrir plus long-temps la violence du ministre. Dès ce moment on prit à tâche de le détruire dans l'esprit de son maître: on eut de la peine; mais on en vint à bout. Mortemer accusé de peculat, d'intelligence avec l'étranger, de la mort du feu Roy, d'un commerce plus que suspect avec la Reine, fut arrêté à Notingham où se tenoit le Parlement, & de-là transferé à Londres, où il fut condamné à mort, & executé l'an mil trois cens trente. 1330.

1330. La Reine étoit trop intriguée dans les affaires de Mortemer, pour n'avoir pas part à sa disgrace. Ceux qui avoient détruits le favori, n'étoient pas assez mauvais politiques, pour laisser regner la maîtresse. Ils prirent soin de désarmer la main qui se pouvoit venger d'eux, & dépeignirent au Roy la liaison de sa mere & de Mortemer avec de si affreuses couleurs, que ce Prince la fit enfermer dans une de ses maisons de campagne. Il eut soin qu'elle y fût servie avec tous les honneurs & toute la magnificence qui convenoit à sa dignité : quelquefois même il adoucissoit sa solitude par ses visites, mais sans lui parler de sa liberté, qu'il ne lui rendit en effet jamais. L'histoire ne dit point assez nettement si cette Princesse étoit coupable du desordre dont on l'accusoit, pour décider si elle meritoit le mauvais traitement qu'on lui fit. Ce qu'on en peut dire sur les memoires qui en sont venus jusqu'à nous, c'est que ceux qui vivoient de son temps, purent croire le pour ou le contre, sans être dupes ni téméraires. Isabelle pouvoit être chaste, malgré les bruits contraires qui en couroient, que les amis du Roy son mari, les envieux de Mortemer, les mécontens de sa Regence, purent inventer comme répandre : mais si elle fut chaste, on peut dire que sa conduite n'en fut que plus

Elle mourut en 1335.

mauvaiſe, en ce qu'ayant ſçû conſerver
le merite de la pudeur, il paroît qu'elle 1330.
en negligea trop la gloire qui en eſt le
fruit; ne faiſant pas aſſez reflexion, que
dans les femmes une vertu ſans prudence
paſſe pour un vice ſans retenuë.

Fin du quatriéme Livre.

HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS
D'ANGLETERRE.

LIVRE CINQUIÉME.

Après le beau regne d'Edoüard III. Richard II. petit-fils de ce Prince, & ſon ſucceſſeur à la Couronne, eſt dépoſſedé par Henry de Lancaſtre Comte de Derby ſon couſin germain.

LE regne d'Edoüard III. fit encore mieux voir que celui d'aucun de ſes prédéceſſeurs, que ce n'eſt pas dans les Rois d'Angleterre, comme dans tous les autres Princes du monde, un juſte préjugé de la bonne ou de la mauvaiſe fortune du fils, que le bonheur ou le malheur du pere. Quoique fils d'un pere dépoſſedé, ce Prince porta l'auto- 1326.

rité Royale & la gloire du ſceptre Anglois
1326. plus loin qu'aucun de ſes ancêtres; mais ni l'éclat de ſes hauts faits, ni les précautions de ſa prudence, ni le reſpect dû à ſa memoire ne put garantir ſon ſucceſſeur de la fureur d'un peuple indocile, & des entrepriſes d'un uſurpateur, qui lui enleva ſa couronne, ſans y avoir d'autre droit, que celui qu'il ſe fit du conſentement des complices de ſon injuſtice.

Auſſi-tôt qu'Edoüard ceſſa d'être enfant, il commença à agir en grand homme, à former des projets & à les ſuivre. Une ambition démeſurée lui en ſuggera de très-vaſtes, mais ſa prudence corrigea ce que cette paſſion a pour l'ordinaire de chimerique & d'emporté. Quelque étenduës que fuſſent ſes vûës, il alloit pas à pas dans l'execution, & n'entreprenoit qu'à proportion de ſes forces. Comme il étoit naturellement vif, il faiſoit la guerre avec impetuoſité; mais ce grand feu avoit ſon correctif dans l'utilité qu'il en vouloit tirer, interrompant de temps en temps la guerre pour en aſſurer le fruit par une paix.

Le premier objet de ſon ambition fut la ſouveraineté de l'Ecoſſe, que ſon ayeul avoit acquiſe, & que ſon pere avoit perduë. Un homme plus ſcrupuleux que lui auroit été plus embarraſſé à trouver un prétexte honnête pour renouveller cette

prétention, après la démarche qu'il avoit faite, ou plûtot qu'un mauvais conseil lui avoit fait faire mal-à-propos durant sa minorité. On accusa Roger de Mortemer d'avoir sacrifié en cette occasion la gloire de son maître à ses interêts particuliers: on voulut même qu'il se fût laissé corrompre par l'argent de Robert Brus, pour engager le jeune Roy à faire un traité honteux avec lui, les Anglois aimant encore mieux attribuer cet évenement à la perfidie d'un ministre de leur nation, qu'à l'habileté d'un Roy d'Ecosse. 1326.

Quoi qu'ils en ayent dit, on ne peut nier que ce traité ne fût un effet de la sagesse consommée de ce fameux restaurateur de la Monarchie Ecossoise. Le trouble que la dépositon d'un Roy avoit mis dans la Cour d'Angleterre, la foiblesse d'une minorité, la discorde de deux Ministres, dont le moins considerable en naissance exerçoit toute l'autorité, avoit paru à Brus une conjoncture favorable pour faire ou une guerre utile, ou une paix glorieuse. Dans ce dessein, à peine Edoüard avoit été couronné Roy, que Brus avoit fait entrer sur ses terres une puissante armée conduite par Thomas Randolphe & Jacques de Douglas. Le jeune Monarque s'étoit mis à la tête de ses troupes pour l'aller combattre; mais le sage Ecossois connoissoit trop bien la situation des af-

faires d'Angleterre, pour n'en pas tirer
1326. un avantage plus solide que le gain d'une bataille: évenement d'ailleurs hazardeux, & dont ni les plus grosses armées, ni les plus experimentez capitaines ne sçauroient jamais bien répondre. Brus n'ignoroit pas qu'Edoüard II. vivoit encore, & jugeoit de-là que son successeur ne pouvoit donner long-temps aux affaires étrangeres une attention dont il avoit besoin pour les domestiques; qu'ainsi pour peu que la guerre durât, il quitteroit bientôt la frontiere pour se rendre dans sa capitale où sa présence étoit necessaire, & qu'en cette conjoncture il seroit heureux, qu'un tolerable traité de paix le délivrât des soins d'une guerre, qu'il ne pouvoit soûtenir qu'en se partageant avec beaucoup de danger & peu de fruit. Sur ce raisonnement le Roy d'Ecosse avoit ordonné à ses Generaux d'éviter d'en venir à une bataille, & de se contenter d'amuser l'ennemi par des campemens, des irruptions brusques & des retraites. Il avoit été si bien servi par ces deux capitaines, qu'Edoüard perdant enfin patience, & d'ailleurs rappellé à Londres par des affaires plus pressées, avoit d'abord fait tréve avec lui, & peu de temps après une paix, dans laquelle ayant accordé Jeanne d'Angleterre sa sœur à David fils de ce Roy, il avoit renoncé en faveur de ce mariage à tout le droit de sou-

veraineté que lui ou ſes prédéceſſeurs avoient prétendu ſur l'Ecoſſe. Ainſi Robert Brus avoit conſommé l'ouvrage de la liberté de ſon païs, & avoit terminé par-là le cours glorieux d'une vie qui l'a mis au rang des Heros ; car il étoit mort peu de temps après, laiſſant ſon fils encore trop jeune pour gouverner, ſous la tutelle du brave Randolphe, qu'il avoit fait regent du Royaume. 1327.

Edoüard s'étoit toûjours ſçû mauvais gré d'avoir cedé ſur la ſouveraineté d'Ecoſſe, des prétentions qui pouvoient ſervir de prétexte à ſon ambition, pour en faire une conquête. Il n'attendoit que l'occaſion de ſe relever d'un traité, auquel il n'avoit conſenti, que parce qu'on l'y avoit engagé dans un temps où étant mineur, il n'uſoit de la puiſſance Royale, que pour en autoriſer les volontez d'autrui. Le regne de Brus & la regence de Randolphe auſſi redouté que Brus même, avoient paru des ſaiſons mal propres à faire la guerre à l'Ecoſſe: outre que les prétentions qu'Edouard avoit euës, & chaudement pourſuivies ſur la Couronne de France à la mort de Charles le Bel, avoient occupé ſon eſprit d'une trop agréable eſperance, pour lui permettre de ſe diſtraire ailleurs. 1328.

Les Ecoſſois étoient demeurez en repos durant ce temps-là : mais enfin Randolphe étoit mort, empoiſonné par les Anglois,

si nous en croyons l'hiſtoire Ecoſſoiſe.
1328. Philippe de Valois, auquel Edoüard avoit conteſté la couronne de France, en étoit poſſeſſeur paiſible. Ce fut dans cette conjoncture, que le jeune Monarque Anglois ſe trouvant d'un côté dans un repos peu convenable à ſon génie, de l'autre apprenant que les Ecoſſois commençoient à ſe diviſer, ſe réſolut de profiter de ſon loiſir & de leur diſcorde, pour les remettre ſous le joug.

Un ſcélerat, que la Juſtice pourſuivoit pour ſes violences, fut cauſe de ce nouveau trouble dans la Monarchie Ecoſſoiſe. C'étoit un de ces Anglois qui du temps d'Edoüard I. s'étoient habituez en Ecoſſe. Il s'appelloit Laurent Tuine, homme débauché & ſcandaleux, qui ayant été excommunié par l'Evêque de Glaſcou pour ſes crimes, avoit pris l'Official de ce Prélat, & l'avoit obligé à racheter ſa liberté d'une groſſe ſomme d'argent. Quelques-uns diſent qu'il fut banni par la Juſtice ſéculiere, pour cet attentat ſur l'Eccleſiaſtique : d'autres écrivent qu'il prit la fuite : quoi qu'il en ſoit, il paſſa en France, & pour ſe venger de l'Ecoſſe, il alla trouver Edoüard de Bailleul, qui vivoit en homme privé dans les terres qu'il avoit herité du Roy Jean ſon pere en Normandie.

Ce Prince ſe ſouvenoit à peine qu'il

fut né pour autre choſe, que pour paſſer doucement ſes jours parmi de tran- 1330.
quilles occupations, que donne la vie de la campagne à un homme de qualité qui a pardonné à la fortune de l'avoir éloigné des affaires publiques. Tuine ſçut ſi vivement retracer les idées de la royauté dans cet eſprit ſuperficiellement philoſophe, qu'il lui en redonna le goût, & lui en réveilla l'eſperance, par la peinture qu'il lui fit de l'état où étoit l'Ecoſſe ſous le gouvernement d'un enfant, & ſous la régence d'un homme mourant: car Randolphe languiſſoit déja, & on commençoit à en deſeſperer. Tuide n'oublia pas d'aſſurer Bailleul, que le jeune Roy d'Angleterre favoriſeroit ſes deſſeins, pour peu qu'il flatât ſon ambition par quelque ombre de dépendance, ajoutant que le brave Douglas étant mort en portant le cœur du feu Roy ſon maître à Jeruſalem, comme ce Prince l'en avoit chargé, les appuis de la famille Bruſienne lui avoient manqué tout d'un coup.

A ce diſcours, la philoſophie d'Edoüard de Bailleul s'évanoüit, l'ambition s'empara de ſon cœur, & lui fit tellement fermer les yeux à toutes les difficultés d'une entrepriſe ſi hardie, qu'il ne penſa plus qu'à partir. Quelques-uns diſent neanmoins, qu'il commença par s'aſſurer du ſecours qu'il attendoit d'Angleterre, &

qu'Edoüard lui donna ſix mille hommes. D'autres prétendent qu'il n'en avoit que ſix cens, ramaſſez, partie de ſes terres, partie des exilez d'Ecoſſe, parmi leſquels étoient les Comtes de Buquam, d'Angus & d'Athol. Il eſt conſtant qu'il prit des liaiſons avec le Roy d'Angleterre; mais il ne paroît pas dans l'hiſtoire que ce Prince entrât ſi-tôt ſur la ſcene, attendant vrai-ſemblablement l'occaſion d'y faire avec plus de dignité le perſonnage qui lui convenoit. Ainſi il n'aſſiſta Bailleul dans ces commencemens que ſous main, & celui-ci n'entra en Ecoſſe qu'avec une très-petite armée, mais ſi à propos, & dans une conjoncture ſi favorable à ſes deſſeins, qu'il parut à Perthe, en même tems que Randolphe rendoit l'eſprit. Alexandre Seton ne laiſſa pas de ramaſſer un petit corps pour combattre Bailleul à la deſcente, mais il n'eut que la gloire de ſon zele. Il fut défait avec ſa troupe; ce qui ayant enflé le cœur à celle de ſon adverſaire, elle oſa bien livrer bataille à une armée de quarante mille hommes, qu'elle rencontra près de Domblain, commandée par Duncan Comte de Merche, regent du Royaume en la place de Randolphe. Le General fut tué ſur la place, après avoir perdu la victoire & plus de quatorze mille des ſiens, dont la perte fut ſuivie de celle de beaucoup de places importantes.

1331.

Un évenement si inopiné changea tout d'un coup la face des affaires, & consterna toute l'Ecosse; de quoi Bailleul profita si bien, qu'en peu de temps il fut en état, non pas seulement de disputer le Royaume, mais d'en prendre possession par un couronnement solemnel. La cérémonie s'en fit à Scone en l'année mil trois cens trente-deux. Les serviteurs du jeune Roy ne manquerent ni de fidelité ni de courage en cette rencontre, pour le maintenir sur le trône. Afin de mettre sa personne à couvert des évenemens d'une guerle, dont le commencement faisoit apprehender l'issuë, ils le firent passer en France avec la Reine son épouse, où Philippe de Valois les reçut avec des démonstrarions d'amitié capables de leur faire oublier leur pays, s'ils n'y eussent jamais regné. Quelques historiens mettent plus tard ce passage de David en France, mais je suis l'histoire d'Ecosse, dans une chose qu'elle a dû marquer plus exactement que celle d'Angleterre, & qu'elle n'a pas interêt de déplacer. En même temps qu'on mettoit le Roy en sûreté, on pourvût au gouvernement du Royaume par le choix d'un nouveau regent, qui fut André Comte de Murray fils d'une sœur de Robert Brus. Les Stuards, les Douglas, les Randolphes, les Frasers, & grand nombre d'autres des plus grands seigneurs de l'Etat, se mirent 1332.

1332. en campagne, & quelques-uns d'eux uſerent de tant de promptitude, qu'ils ſurprirent Bailleul à Anand, où il ne penſoit qu'à recevoir les hommages de ſes nouveaux ſujets. Il y trouvoit ſi peu de réſiſtance, qu'Alexandre Comte de Caricth & de Gallvay, parent de David, s'étoit laiſſé emporter au torrent, & avoit reconnu Bailleul, qui joüiſſoit de ces honneurs dans la ſecurité qu'inſpire une trop prompte proſperité, lorſqu'Archambault de Douglas, ſon neveu Guillaume, Jean Randolphe & Simon Fraſer lui vinrent inopinément tomber ſur les bras. Ils n'avoient que mille chevaux, mais ayant pris le temps de la nuit pour executer leur entrepriſe, ils mirent Bailleul & ſes gens dans un ſi extréme deſordre, qu'ils tuerent à ſes côtez les plus affidez de ſes amis, & l'obligerent à ſe jetter ſur un cheval ſans ſelle & ſans bride, pour ſe ſauver à la faveur des tenebres.

Il gagna à peine Roſbourg, l'une des places qu'il avoit conquiſes, & il n'y fut pas plûtôt entré, qu'il s'y vit aſſiegé par le regent. Il fut attaqué avec vigueur, mais il ſe défendit avec un courage égal; & ſa fortune, qui ſembloit l'avoir abandonné, revenant tout d'un coup à lui, il eut le bonheur dans une ſortie, où les ſiens repouſſez lâchoient pied & ſe retiroient dans leurs murailles, de prendre

priſonnier le regent d'Ecoſſe. Car ce ſeigneur s'étant avancé pour ſuivre les fuyards jusqu'au de-là d'un pont qui étoit entre la ville & ſon camp, ne s'apperçut pas qu'il n'étoit plus ſuivi, & tomba ainſi, tout victorieux qu'il étoit, entre les mains de ſes ennemis. On apprit preſqu'en même temps que Guillaume de Douglas avoit été défait, bleſſé & pris par d'autres troupes qui ſuivoient le parti de Bailleul; & ce fut dans cette conjoncture que le Roy d'Angleterre, qui juſques-là n'avoit favoriſé que ſous main l'entrepriſe du nouveau venu, ſe déclara ouvertement pour lui. Afin de garder neanmoins quelques meſures de bienſeance avec un Prince qui avoit épouſé ſa ſœur, il envoya un Ambaſſadeur aux ſeigneurs de ſon parti, pour leur redemander Barvik, qu'il diſoit lui appartenir depuis la conquête qu'en avoit fait le Roy Edoüard I. ſon grand-pere, & dont Edoüard II. même ſon pere avoit longtemps joüi paiſiblement. 1332.

Tout en deſordre qu'étoient alors les ſeigneurs du parti de Brus, par la priſe du Comte de Murray, & par le malheur de Douglas, ils répondirent à l'Ambaſſadeur avec modération, mais avec fermeté, que Barvik avoit toûjours appartenu à l'Ecoſſe, qu'Edoüard I. l'avoit uſurpé, & que Robert Brus l'avoit reconquis; que le Roy d'Angleterre regnant avoit tout nouvelle-

1332. ment renoncé dans un traité fort solemnel, à tout le droit que lui ou ses ancêtres avoient prétendu, non seulement sur cette place, mais sur toutes celles du Royaume : qu'ils n'avoient rien fait depuis ce temps-là qui leur dût attirer les armes d'Angleterre ; qu'ainsi ils prioient l'Ambassadeur de représenter au Roy son maître, qu'il n'étoit ni de sa justice, ni de sa gloire de les attaquer dans les conjonctures présentes : que leur Roy étoit son beau-frere, qui dans la jeunesse où il étoit, & dans la persécution qu'il souffroit, avoit droit d'attendre de lui de la protection & du secours, loin d'en être opprimé & détruit ; qu'au reste ils pouvoient assurer Edoüard qu'ils ne manqueroient à rien pour lui plaire, hors à la fidelité qu'ils devoient à leur Prince, mais que sur cet article, on ne les entameroit jamais, & qu'ils étoient tous résolus à répandre jusqu'à la derniere goutte de leur sang, pour maintenir les interêts & l'indépendance de la couronne.

Edoüard qui avoit assez prévu la réponse du conseil d'Ecosse, ne l'avoit pas attenduë pour se mettre en campagne, & si les Ecossois n'eussent eu la prévoyance de le prévenir, il eut sans doute surpris Barvik, qu'il assiegea par mer & par terre avec deux armées redoutables. Mais dès le commencement de la guerre, on avoit compté en Ecosse sur la mauvaise volonté de l'Anglois,

&

& dans cette vûë, on avoit muni Barvik d'une bonne garniſon. Alexandre Seton commandoit dans la ville, & Patrice Comte de Dombar dans la forteresſe ; l'un & l'autre ſe défendirent ſi bien, qu'ils ſoûtinrent le ſiege trois mois durant contre toutes les forces d'Angleterre, comandées par un jeune Roy des plus belliqueux qu'elle eût encore eu. Après une réſiſtance ſi longue, comme il ne paroiſſoit point de ſecours, les gouverneurs s'accorderent avec le Roy, que s'ils n'en recevoient point dans un temps dont ils convinrent avec lui, ils rendroient la place, & en ſortiroient vies & bagues ſauves avec leurs ſoldats. Parmi les ôtages qu'ils lui donnerent pour aſſurance de ce traité, étoit Thomas Seton fils aîné d'Alexandre, dont les Anglois tenoient déja un cadet nommé Alexandre comme ſon pere, qu'ils avoient pris dans une ſortie.

L'iſſuë de ce traité fut tout autre qu'elle ne parut d'abord devoir être. A peine quelques jours s'étoient écoulez, qu'on vit la campagne couverte d'une nombreuſe armée d'Ecoſſois, qui venoit au ſecours de la place, ſous la conduite d'Archambault de Douglas. Les aſſiegez ne douterent pas de leur délivrance, à la vûë de ces troupes, dont la contenance & l'ardeur ſembloient répondre de la victoire. La joye qu'inſpiroit cette eſperance paroiſſoit pein- 1333.

te ſur le viſage des habitans & des ſol-
1333. dats; mais elle fut de courte durée,

Quelques-uns diſent qu'auſſi-tôt qu'Edoüard vit approcher l'armée ennemie, il fit ſommer la place de ſe rendre, ſans avoir égard que le temps dont on étoit convenu n'étoit pas expiré, & que ſur le refus qu'on en fit, il menaça le gouverneur de faire pendre ſes deux enfans à un gibet élevé exprès par ſon ordre à la vûë du rempart, où il fit conduire ces jeunes ſeigneurs; que la tendreſſe paternelle paroiſſant ébranler Seton, ſa femme, mere des deux enfans, lui avoit affermi le courage, par tout ce qu'auroit pû dire en ſa place une heroïne, née dans les temps des plus pures vertus Romaines, & que l'ayant déterminé à ſacrifier à ſa patrie, à ſon Roy, à la gloire de ſon nom, des enfans dont la deſtinée ne pouvoit être plus heureuſe que par une ſi belle mort, elle eut l'adreſſe de l'emmener ailleurs, pendant que ſur ſon dernier refus on fit cette triſte execution, pour le retirer de l'occaſion de montrer encore une fois de la foibleſſe.

Je ne garantis pas ce fait, que je ne raporte que ſur la foi de l'hiſtoire Ecoſſoiſe, qui n'en a guéres, quand il s'agit des deux grands Edoüards qui lui ont impoſé le joug : s'il eſt veritable, le vaillant Monarque en couvrit bientôt l'horreur par la victoire qu'il remporta ſur les Ecoſſois. Les

plus ſages d'entr'eux n'étoient point d'avis qu'on donnât bataille à Edoüard, mais qu'on entrât dans ſon pays, pour l'obliger à diviſer ſes forces, s'il s'obſtinoit à continuer le ſiege. On fut confirmé dans la penſée que c'étoit là le bon parti; quand Edoüard s'étant avancé pour combattre, eut occupé une éminence, qui lui donna ſur l'armée d'Ecoſſe tout l'avantage du terrain. Douglas avoit voulu le combat, & ſon feu l'avoit emporté ſur le phlegme de ſes anciens. On étoit en preſence de l'ennemi, où l'on voyoit la faute qu'on avoit faite; mais il n'étoit plus temps de la corriger. On ne pouvoit ſe retirer ſans expoſer toute l'arriere-garde à une défaite inévitable. On fut aſſez long-temps en preſence, Douglas faiſant tous ſes efforts pour faire changer de poſte au Roy, & l'attirer en raſe campagne; mais il avoit affaire à un Prince qui ſçavoit moderer ſon feu, pour prendre & garder ſes avantages. Il ne fut pas ſi maître du ſien. Voyant Edoüard immobile ſur ſon éminence, il s'impatienta, & réſolut d'aller à lui tête baiſſée. Il porta la peine de ſa temerité: avant que les Ecoſſois euſſent pû monter aſſez avant ſur la colline, pour être à portée de donner des coups, ils en étoient déja couverts, & beaucoup ſe trouverent hors de combat avant que d'en être venu aux mains. Ceux qui atteignirent les ennemis arriverent à eux ſi- 1333.

fatiguez, qu'il ne fallut pas grand effort
1334. pour les renverser sur ceux qui les suivoient, & les mettre tous en déroute. Il en demeura dix mille sur la place, parmi lesquels on compta les Comtes de Rosse, de Sutherland, de Caricth, trois Frasers, trois Stuards, le General même, qui donna en cette occasion des preuves d'une valeur mémorable, mais trop funeste à sa patrie, pour en faire un merite à sa personne. Avec Barvik les Ecossois perdirent presque toutes leurs places : aucun seigneur du parti de Brus n'osa plus tenir la campagne, la plûpart se retirerent dans la forêt de Gedeours, & on eut toutes les peines du monde à sauver le petit Robert Stuard, heritier présomptif de la couronne, des mains de ceux qui le cherchoient. Ainsi Bailleul fut Roy d'Ecosse, sans que presque personne s'y opposât plus, n'y ayant plus guéres, dit un historien, que les enfans qui dans leurs jeux osassent donner ce nom à Brus. Edoüard reçut du nouveau Roy tous les hommages qu'il en exigea, & lui ayant laissé des troupes suffisantes, pour acheves de réduire le peu de places qui ne l'avoient pas encore reconnu, il se retira en Angleterre, d'où quelque démêlé survenu entre les Anglois qu'il avoit laissé en Ecosse, l'ayant rappelé quelque temps après, parce que quelques partisans de David avoient paru en vouloir profiter; il mit les choses dans un état à ne plus rien ap-

prehender d'eux. Après quoi, pour s'assurer même contre les tentations que Bailleul eût pû avoir de secoüer le joug, il l'emmena à Londres avec lui, & établit Regent en Ecosse David Cumin Comte d'Athol, qu'il jugeoit plus irréconciliable avec les Brus que Bailleul même. 1334.

Edoüard acheva cette conquête tout à propos, pour profiter de l'occasion qui se présenta d'en entreprendre une autre bien plus glorieuse, & que ses flateurs ne lui faisoient guéres moins facile. Il n'en vint pas à bout : la France qu'il attaqua avec toutes ses forces & celles d'une puissante ligue, en fut quitte pour des batailles & des places perduës ; mais la gloire qu'il y acquit le dédommagea de ce qu'il n'y conquit pas. A la mort de Charles le Bel, qui n'avoit laissé qu'une fille, Edoüard avoit prétendu qu'étant son neveu, il devoit lui succeder plûtôt que Philippe de Valois qui n'étoit que son cousin germain ; & quand on lui avoit opposé la Loi Salique, il avoit répondu qu'il n'en étoit pas question, puisqu'il ne s'agissoit pas de mettre la couronne sur la tête d'une fille, mais sur celle d'un Prince, qui n'ayant point l'exclusion de la Loi Salique, ne pouvoit justement être privé de l'heritage que lui donnoit la loi universelles des successions. Le tour étoit d'un habile homme, mais la raison n'en avoit pas paru moins mauvaise.

On avoit répondu que le Roy d'Angle-
1335. terre ne pouvant prétendre de droit sur la couronne de France, que comme heritier de sa mere, sa mere n'en étant point heritiere, & la Loi Salique empêchant qu'elle ne fût même capable de l'être, toutes les prétentions du fils étoient caduques & mal fondées. Pendant qu'Edoüard sollicitoit, Philippe avoit été reconnu. Edoüard avoit fait difficulté d'acquiescer à son couronnement, & s'étoit quelque temps défendu de rendre les hommages dûs pour la Guyenne & pour le Ponthieu ; mais la bataille de Cassel, où Philippe avoit défait les Flamans, ayant mis le nouveau Monarque en état de saisir ces Provinces, Edoüard qui eut peur de les perdre, étoit venu à Amiens en rendre un hommage d'autant plus humiliant pour lui, que le Souverain avoit affecté d'y paroître avec plus d'éclat. La conquête de l'Ecosse qu'il avoit entrepris dans le desespoir de conquerir la France, l'avoit amusé, mais elle ne l'avoit pas satisfait. Il regardoit toûjours ce beau Royaume comme un heritage dont on l'avoit frustré, & auquel il n'avoit renoncé, que jusqu'à ce que la fortune lui fournît l'occasion de s'en rendre maître. A un esprit moins solide que le sien, les victoires passées auroient répondu des futures, & l'Ecosse vaincuë uroit persuadé que la France n'étoit pas invin-

cible; mais ce Prince n'étoit pas moins conſideré qu'il étoit ambitieux & brave. Il ſçavoit la puiſſance de cette monarchie, le zele des François pour leurs Rois, leur attachement à défendre la loi immuable des ſucceſſions: il n'ignoroit pas que dans le temps même où plus de la moitié de la France vivoit ſous les loix de l'Angleterre, & que les Monarques Anglois regnoient à dix lieuës de Paris, les plus habiles & les plus belliqueux avoient échoüé dans leurs projets, lorſqu'ils avoient entrepris ſur la couronne de ceux qu'ils étoient obligez, malgré l'étenduë de leurs Etats, de reconnoître pour leurs Souverains. L'hiſtoire lui apprenoit que l'étoile de Jean Sans-terre avoit juſques-là regné ſur preſque tous ſes ſucceſſeurs, comme celle de Philippe Auguſte ſur les ſiens, & il voyoit que de tant de belles Provinces que l'Angleterre avoit poſſedé en France, il ne lui reſtoit plus que ce que l'exceſſive délicateſſe de conſcience dont avoit uſé ſaint Loüis, lui avoit bien voulu laiſſer. 1335.

Des conſiderations ſi fortes l'euſſent vraiſemblablement emporté ſur l'ambition dans l'eſprit d'Edoüard; ſi cette paſſion, qui d'ailleurs étoit fort vive dans ce Prince, n'eût été ſecondée à propos par la haine d'un mauvais François contre ſon Roy & ſa patrie. Robert d'Artois Prince du ſang, & Comte de Beaumont-le-Roger, d'ami zelé

du Roy Philippe, dont il étoit même
1336. beau-frere, étoit devenu ſon ennemi implacable. Perſonne n'avoit plus contribué à lui aſſurer la couronne contre les prétentions de l'Anglois; mais Robert en avoit exigé une reconnoiſſance que l'honneur & la conſcience de Philippe ne lui avoit pas permis de lui rendre. Il avoit perdu ſon procès contre Eudes IV. Duc de Bourgogne pour la ſucceſſion de l'Artois. Le Roy avoit laiſſé agir la juſtice, & le Comte avoit prétendu qu'il la forçât en ſa faveur. Sur cela ils s'étoient aigris, & avoient pouſſé ſi loin leur aigreur, que le Comte ayant eu l'inſolence de faire des menaces au Roy, le Roy l'avoit chaſſé du Royaume. Ce rebelle avoit demeuré quelque temps en divers Cours des Païs-bas, d'où après avoir diſpoſé la plûpart des Princes Flamans à ſeconder ſes mauvais deſſeins, il étoit paſſé en Angleterre, pour engager Edoüard à le venger de ſon banniſſement, en ſe vengeant ſoi-même de ſon exheradation.

Edoüard trouvoit dans ſon propre cœur de ſi grandes diſpoſitions de faire la guerre à la France, qu'aucune des raiſons que Robert d'Artois lui apporta pour la lui perſuader, ne lui parut foible. Son droit prétendu ſur cette couronne, le mécontentement que le Comte ſuppoſoit qu'avoient les François du gouvernement de Philippe

Philippe, le ſecours des étrangers qu'il lui promettoit, lui ſemblerent des motifs 1337.
preſſans d'entreprendre cette conquête, & de grandes facilitez pour y réüſſir. Son Conſeil n'en jugea pas tout-à-fait de même, & après lui avoir repreſenté la puiſſance du Royaume de France, il conclut que l'entrepriſe étoit d'une ſi grande importance pour la gloire d'Edoüard, qu'avant que de s'y engager, il étoit de ſa prudence de s'aſſurer par lui-même d'une forte ligue des Princes de la haute & baſſe Allemagne. Edoüard trouvant cet avis fort ſage, envoya l'Evêque de Lincolne negocier dans les Païs-bas, où ce Prélat réüſſit ſi bien, & par ſa propre habileté, & par les diſpoſitions favorables que Robert d'Artois avoit laiſſé dans les cours des Princes Flamans, qu'il attacha au parti d'Edoüard le Comte de Hainaut, l'Archevêque de Cologne, les Ducs de Gueldres & de Brabant, le Marquis de Juliers, le Seigneur de Fauquemont, & le fameux Jacques Artevelle, braſſeur de biere par ſon extraction, mais devenu par ſa révolte contre le Comte de Flandre ſon Souverain, arbitre de la paix & de la guerre parmi la populace Flamande qui le ſuivoit comme ſon chef, & lui obéïſſoit comme à ſon maître.

La partie ſe lioit trop près de la France pour y être tout-à-fait ignorée. Philippe étoit alors occupé à renouveller les croi-

sades, pour reconquerir les saints lieux.
1338. Déja plus de trois cens mille personnes s'étoient engagez à son exemple & par ses sollicitations à passer dans la Palestine : tout étoit prêt, lorsque ce Prince fut secretement averti des mauvaises intentions d'Edoüard, & des menées de ses ministres. Pour s'éclaircir d'une chose qu'il avoit de peine à croire, il s'avisa de l'envoyer inviter à prendre la Croix avec lui. La réponse d'Edoüard fut nette, & ne laissa plus aucun lieu ni aux doutes, ni aux soupçons. Il dit à l'Ambassadeur de France, qu'il prendroit volontiers la Croix, quand Philippe lui auroit rendu ce qu'il avoit usurpé sur lui.

Après une declaration si précise, Philippe quitta le dessein de passer dans la Palestine, pour défendre sa propre couronne contre un si puissant ennemi. Il commença par s'assurer des anciens alliez de l'Etat, & pour opposer une ligue à une autre, il s'attacha les Rois de Navarre & de Bohême, le Duc de Lorraine & le Comte de Savoye, le Dauphin de Viennois, & plusieurs autres. Ses sujets lui donnerent des marques d'un zele ardent & dévoüé. Les Normans signalerent le leur, par l'offre qu'ils firent d'aller à leurs frais, à l'exemple de leurs ancêtres, faire descente en Angleterre au nombre de trente mille hommes, & d'entreprendre une seconde

fois cette conquête, pourvû que le Roy leur voulût donner pour chef le Prince Jean ſon fils, declaré depuis peu Duc de Normandie. Philippe avoit accepté leur offre, & Jean faiſoit les préparatifs neceſſaires à cette entrepriſe, lorſqu'Edoüard parut dans les Païs-bas à la tête de quatorze mille chevaux & de ſoixante mille hommes de pied, & mit le ſiege devant Cambray. Il étoit d'autant plus réſolu de le prendre, que pour mettre dans ſon parti Loüis de Baviere alors Empereur, il s'étoit engagé à lui de rendre cette place à l'Allemagne, après l'avoir ôtée à la France, dont il ſe flatoit que la conquête répareroit ſuffiſamment le deshonneur qu'il fit en cette occaſion à la majeſté des Rois d'Angleterre, en acceptant le titre de Vicaire de l'Empire, que l'Empereur lui donna pour en attacher plus fortement à ſes interêts tous les vaſſaux. 1339.

A la nouvelle de ce ſiege, Philippe quitta la penſée d'attaquer l'Angleterre pour défendre la France, & marcha avec toutes ſes forces à la défenſe d'une ville qui en étoit le boulevard. Edoüard ne l'y attendit pas, mais s'avançant dans la Picardie le plus avant qu'il put au-devant de lui, il le trouva à Vironfoſſe où lui ayant envoyé des Herauts, ſelon la coûtume de ce temps-là, pour lui préſenter la bataille, le jour fut arrêté : car Philippe la ſouhaitoit au-

tant que lui. Les Seigneurs François uſe-
1339. rent en cette occaſion d'une circonſpection d'autant plus louable, qu'elle convient moins à leur génie, & que les exemples en ſont plus rares chez eux. Ils avoient une belle armée, & à peu près égale en en nombre à celle de leurs ennemis. Ils avoient moins d'infanterie qu'eux, mais ils les ſurpaſſoient en cavalerie : ils voyoient quatre Rois à leur tête; ceux d'Ecoſſe, de Bohême & de Navarre ayant voulu accompagner en perſonne le Monarque François à cette guerre. Avec tous ces avantages ces braves gens furent de l'avis de Robert le Sage Roy de Naples, qui mandoit à Philippe de ne point combattre. Ce Prince apportoit des raiſons tirées de l'aſtrologie judiciaire, auſquelles il y a apparence qu'on n'eût pas beaucoup déferé, ſi elles n'euſſent été appuyées par d'autres qui avoient plus de ſolidité. Il diſoit qu'on ne riſquoit pas également, Edoüard ne pouvant perdre qu'une bataille, & Philippe pouvant perdre ſon Royaume. Il ne regardoit pas même les Rois qui ſe trouvoient dans l'armée Françoiſe comme une choſe bien avantageuſe, mais plûtôt comme un embarras, par le ſoin qu'il faut prendre de les garder. Ces raiſons furent trouvées ſi plauſibles par tous ceux qui compoſoient le conſeil du Roy, que perſonne n'y opina au combat. Comme le Roy neanmoins le

vouloit, le jour marqué étant venu, il rangea ſon armée en bataille, & l'on eût marché aux Anglois, ſi la prudence du conſeil n'eût trompé le courage du Monarque, ayant trouvé moyen de faire tellement tirer la marche en longueur, qu'avant qu'on pût marcher la nuit vint. On le repreſenta au Roy, & on lui remontra qu'il reſtoit trop peu de jour pour engager une ſi grande action. Comme la choſe étoit viſible, Philippe ne s'opiniâtra pas; mais ne perdant pas l'envie de combattre, il remit la partie au lendemain. On étoit informé dans le camp François, que les Anglois manquoient de vivres: en effet ils en avoient eu à peine pour ce jour-là même. Le conſeil de France n'avoit pas douté, que le délai de la bataille ne leur fit croire qu'on ne la vouloit point donner, & qu'on n'avoit accepté leur défi que pour les amuſer, & ruiner leur armée par la diſette & par la faim. On apprit le lendemain qu'on avoit deviné juſte: le Roy d'Angleterre ſe retira, ſe plaignant que Philippe avoit manqué de parole; & comme la ſaiſon étoit déja avancée, on ne fit rien de toute cette année, qui ſelon la commune opinion étoit l'année mil trois cent trente-neuf, le Roy de France de ſon côté ayant licentié ſon armée. 1339.

L'intervalle de l'hyver fit perdre à Edoüard quelques-uns de ſes alliez. L'Em-

pereur gagné par la France, lui ôta le Vi-
1340. cariat de l'Empire; quelques Princes d'Allemagne se retirerent; mais Artevelle lui suggera le moyen de réparer ces pertes, en lui persuadant de prendre le titre & les armes de Roy de France. Par-là il attira le peuple & les villes de Flandre dans son alliance, ce qu'il n'avoit pû faire auparavant, parce que dans les derniers traitez des Flamans avec cette couronne, ils s'étoient engagez au Pape qui en avoit été Mediateur, à payer une grosse somme d'argent, se soumettant même à l'excommunication, s'il leur arrivoit de se révolter contre les Rois de France leurs Souverains. Edoüard ne fit pas sans quelque peine une démarche si extraordinaire: les Flamans ne le firent pas non plus sans scrupule. Ceux-ci craignirent d'être excommuniez, & d'être privez des Sacremens, celui-là craignit le ridicule qu'il y a à prendre un vain titre, persuadé que la vanité est une tache dans un heros, qui ternit l'éclat de la vraye gloire. Ils se fortifierent contre ces craintes, l'un par le solide avantage que sa chimere lui apportoit, les autres par la promesse qu'on leur fit de leur envoyer des Prêtres d'Angleterre, en cas que les leurs fussent interdits, qui sans égard aux censures du Pape, leur administreroient les Sacremens.

Edoüard s'étant ainsi assuré du païs &

du peuple Flamand, passa promptement dans son Royaume pour y faire de nouvelles levées. Il eut besoin en cette occasion d'user de grande diligence, pour revenir en Flandre à temps de s'opposer au Duc de Normandie, qui dès le commencement de la belle saison se mit en campagne, & désola le Hainaut, pendant que la flote du Roy son pere commandée par ses Amiraux Hugues de Kervel & Pierre Bahuchet, croisoit dans la Manche pour disputer à Edoüard le retour dans les Païs-bas. Mais ce fut-là que ce Roy guerrier commença à faire éclipser l'étoile de Philippe Auguste, par l'ascendant qu'il prit sur la France, à laquelle il fit des playes qu'à peine plusieurs siecles ont pû fermer. Sur l'avis qu'il reçut de l'entrée du Duc de Normandie en Hainaut, il s'étoit mis en mer, & repassoit en Flandre, lorsqu'il rencontra vers l'Ecluse la flote Françoise. Cette rencontre ne l'étonna pas: il résolut de combattre, comme si toute sa vie il n'eût fait autre chose que de commander sur mer, il rangea ses vaisseaux en bataille, & gagna l'avantage du vent avec une capacité que les plus experimentez admirerent. Le combat fut sanglant: les Anglois piquez de vengeance contre les Amiraux François, qui avoient depuis quelque temps fait une descente en Angleterre, où ils avoient pillé Hamptoncourt, alle- 1340.

rent à l'abordage avec quelque chose de
1340. plus vif que de la valeur. La presence de leur Roy, qu'une blessure qu'il reçut d'abord à la cuisse, n'empêcha pas d'avoir l'œil à tout en capitaine consommé, en même temps qu'il s'exposoit en soldat, augmentoit encore leur audace. Les François ne démentirent point cette réputation de courage, que les plus grands ennemis de la nation n'ont encore pû lui contester, mais la fortune commençoit à ne leur être pas favorable, & leur défaite en cette rencontre, où tous les historiens conviennent qu'ils avoient l'avantage du nombre, fut un gage qu'elle donna à Edoüard des faveurs qu'elle lui vouloit faire. La suite n'en fut pas neanmoins aussi prompte qu'il l'avoit esperé. Il assiegea Tournay, & ne le prit pas. Robert d'Artois avec ses Flamans fut battu devant Saint-Omer, & y perdit quatre mille hommes. Edoüard fut réduit à faire appeller Philippe en duel, *pour décider*, portoit son cartel, *à qui demeureroit le Royaume de France*; mais Philippe lui répondit avec plus de phlegme qu'il n'appartient à un François, qu'outre que son cartel ne s'adressoit pas à lui, puisqu'il l'inscrivoit au Comte de Valois, il n'y auroit pas de prudence à lier une telle partie avec un homme qui ne mettoit rien du sien au jeu.

Par de telles propositions Edoüard fai-

ſoit aſſez connoître, que ſes affaires demandoient une action plus déciſive que celles qui s'étoient paſſées juſques-là, En effet ſon armée diminuoit par la déſertion des Flamans fatiguez du ſiege de Tournay, & rebutez par leur défaite devant ſaint-Omer. Les Ecoſſois reprenoient cœur, & l'on apprenoit tous les jours de mauvaiſes nouvelles de ce côté-là. Dans cette ſituation une bataille auroit fort convenu à Edoüard, qui n'y pouvoit perdre que des hommes, la plus grande partie étrangers: mais elle ne convenoit pas à Philippe, qui ne pouvoit être défait ſans laiſſer à l'ennemi ſon Royaume ouvert juſqu'à Paris: de ſorte qu'Edoüard jugeant de ce que ce Prince feroit par ce qu'il devoit faire, ou par ce qu'il auroit fait lui-même s'il avoit été en ſa place, ne croyoit pas pouvoir l'attirer au combat. Philippe de ſon côté étoit mal propre à faire long-temps le Fabius, & quoique ſon conſeil lui pût dire, il étoit dans un état violent, d'être obligé de voir devant lui ſon ennemi ſans le combattre. Les deux Rois étoient dans cet embarras, lorſque Jeanne de Valois, Doüairiere de Hainaut, ſœur de Philippe & belle-mere d'Edoüard, ſortit de l'Abbaye de Fontenelle où elle s'étoit retirée après la mort de ſon mari, & vint dans les deux camps négocier la paix. Elle n'y réüſſit pas. Les deux Rois étoient trop animez l'un 1341

1341. contre l'autre, pour s'engager à devenir amis; mais la ſituation de leurs affaires, & la conſideration qu'ils eurent tous deux pour la vertueuſe Princeſſe, les fit condeſcendre, malgré Artevelle qui s'y oppoſa fortement, à une tréve de dix mois dont quelque temps après les Legats du Pape obtinrent la continuation pour deux ans. Ainſi Philippe licentia ſes troupes; Edoüard remena les ſiennes en ſon Iſle, où il en avoit grand beſoin.

Les Ecoſſois avoient profité de ſon abſence. Le jeune Robert Stuard, celui qui dans la ſuite mit la couronne d'Ecoſſe dans ſa maiſon, n'avoit pas plûtôt été en âge de porter les armes, qu'étant ſorti d'une fortereſſe où les amis de ſa famille l'avoient caché, il déclara la guerre aux Anglois. Les Douglas, les Ranulphes, les Ramiſes, les Comtes de Dombart & de Murray, & les autres Ecoſſois fidelles, étoient ſortis de leurs forêts pour ſuivre cet exemple, & ayant défait David Cumin, avoient fait de ſi grands progrès, qu'il ne reſtoit plus aux Anglois & aux Ecoſſois du parti de Bailleul, que Roxeſbourg, Sterlin & Barvic.

Telle étoit la ſituation des affaires d'Ecoſſe, quand Edoüard arriva en Angleterre. La diligence dont il uſa pour conſerver le reſte de ſa conquête parut admirable; mais elle lui fut inutile. En peu de temps il

eut une groſſe armée, à la tête de laquelle il marcha à grandes journées vers Sterlin, que les Ecoſſois aſſiegeoient; mais à peine fut-il à Barvic, qu'il apprit que la place étoit priſe, & qu'il y arriveroit trop tard. La ſaiſon étoit avancée, les vivres manquoient à l'armée Angloiſe, une flotte qui en devoit fournir ayant été malheureuſe ſur la mer, & les Ecoſſois ayant eu ſoin de faire le dégât ſur la terre : de ſorte qu'Edoüard fut contraint d'en demeurer là pour cette fois, & les ſeigneurs Ecoſſois, auſquels il paroiſſoit toûjours à craindre, s'étant ſervi d'une conjoncture qui ſembloit aſſez favorable pour lui faire des propoſitions, traiterent avec lui d'une tréve, à la fin de laquelle, ſi leur Roy ne revenoit point en Ecoſſe dans un temps dont ils convinrent, ils conſentoient à reprendre le joug. 1341.

Il y a apparence, que ces braves gens ne croyoient pas beaucoup riſquer en prenant cet engagement, & qu'ils étoient bien aſſurez que David, qui commençoit déja à donner des preuves de ſa valeur, ne manqueroit ni à ſa patrie, ni à lui-même en cette occaſion. En effet on le vit bientôt paroître en Ecoſſe, lorſqu'il eut reçu la nouvelle de ce traité, & il y a même des hiſtoriens, qui diſent qu'il étoit parti de France avant que de l'avoir reçuë : ce que je crois d'autant plus aiſément, qu'il paroît plus de diligence dans le voyage de

ce Prince, & dans les préparatifs qu'il fit
1341. pour attaquer ſon ennemi.

Edoüard étoit peu accoûtumé non ſeulement à être ſurpris, mais même à être prévenu. Il le fut néanmoins en cette rencontre, David ayant en très-peu de temps compoſé une groſſe armée, partie de ſes ſujets, partie de troupes qui lui étoient venuës de Suede, de Norvege & de Danemark, entra dans le Northumberland, qu'il déſola entierement. Il aſſiegea Neucaſtel ſur Thynne, qu'il ne prit pas à la verité, mais il s'en récompenſa par la priſe de Durham, qu'il emporta d'aſſaut, & où après avoir fait paſſer juſqu'aux femmes & aux enfans au fil de l'épée, il abandonna au pillage tout ce que le ſoldat pût enlever. Chargé d'un ſi riche butin, il alla camper près d'un château du Comte de Saliſbery, où étoit la Comteſſe ſa femme, & Guillaume de Montaigu fils de ſon frere, avec une garniſon aſſez forte. Il avoit deſſein de paſſer outre, mais Montaigu ayant attaqué quelques troupes de ſon arriere-garde, l'obligea, pour ſe venger de cette inſulte, à l'aſſieger dans ſon château. Il eſperoit le prendre avant qu'il fut ſecouru, mais trouvant la place plus forte, & la garniſon plus nombreuſe qu'il ne ſe l'étoit figuré, & apprenant d'ailleurs qu'Edoüard le ſuivoit à grandes journées, il ne crut pas devoir expoſer ſa fortune naiſ-

ſante au hazard d'une bataille. Edoüard n'arriva à Saliſbery que ſix heures après qu'il en fut parti, mais ce peu d'avance ſuffit à David pour lui donner temps de ſe retirer, & de ſe mettre en sûreté, l'armée Angloiſe étant fatiguée, & ayant beſoin de repos. 1342.

Ce fut en cette occaſion qu'Edoüard conçut, pour la Comteſſe de Saliſbery cette paſſion éclatante qui a donné tant de part à cette vertueuſe femme dans l'hiſtoire de ce heros. Il ne l'avoit pas vûë depuis ſes nôces. Car quoiqu'elle fut d'un rang à vivre à la cour, & qu'elle eût mille qualitez qui l'y dûſſent faire regner, elle demeuroit à la campagne appliquée à ſon domeſtique, pendant que le Comte ſon mari, qui étoit alors priſonnier en France, ſervoit ſon Roy & ſa patrie dans l'emploi où l'engageoit ſa naiſſance & ſa profeſſion. Quoiqu'au temps de ſon mariage, elle dût être encore plus belle qu'elle ne l'étoit au temps dont je parle, le Roy n'en avoit pas été touché, & il n'eut envie de la voir après l'avoir délivrée du ſiege, que par une politeſſe dont un jeune Prince ne pouvoit honnêtement ſe diſpenſer. Sa civilité lui coûta cher. Il n'eut pas vû la Comteſſe, qu'il l'aima, & perſuadé qu'un Roy n'a pas tant de chemin à faire qu'un autre pour parvenir à être aimé, il s'expliqua ſans trop de détour de ce qu'il ſentoit pour elle,

& de ce qu'il s'attendoit qu'elle ſentit pour
1342. lui. Jamais homme n'eſpera plus & ne deſeſpera plûtôt. Quelque préſomption que lui inſpirât & ſon mérite perſonnel & l'éclat de ſon diadême, le diſcours que lui tint la Comteſſe pour répondre à ſa déclaration, lui découvrit un fond de vertu, & un attachement à ſon devoir, qui dès le premier entretien le fit ſonger à la retraite, & à ſortir au plûtôt d'un lieu, où aimant éperduëment & n'eſperant plus d'être aimé, il ne faiſoit qu'irriter une playe, qui étoit devenuë ſans remede. En quittant la Dame, il ne l'oublia pas. Il en porta long-temps l'image qui lui laiſſa peu de repos, mais qui lui repreſentant toûjours autant de vertu que de beauté dans cette admirable perſonne, aſſaiſonna ſa paſſion d'un reſpect, dont il a voulu que la mémoire paſſât juſqu'à nous, en inſtituant à ſon honneur l'Ordre de la Jartiere. Ces mots : *Honni ſoit qui mal y penſe*, leſquels en font comme la deviſe, & qu'on dit qu'Edoüard profera en relevant la Jartiere de cette femme, qui s'étoit dénoüée en danſant, auroient perſuadé la poſterité de la ſageſſe de ce Prince, ſi ſon hiſtoire avoit ſupprimé d'autres exemples de ſa foibleſſe.

Edoüard n'ayant pû fléchir la Comteſſe, alla chercher les Ecoſſois, croyant vaincre plus facilement ſes ennemis que ſa maîtreſſe. Il ne fit ni l'un ni l'autre. David

ayant mené ſon armée dans la forêt de Gedeours, retraite ordinaire des plus foibles, 1342.
ſçut ſi bien s'y retrancher, qu'Edoüard deſeſpera de l'y forcer, & remena la ſienne à Barvik, où un évenement nouveau lui donnant une nouvelle occaſion de pouſſer ſes prétentions ſur la France, il conſentit à faire tréve avec l'Ecoſſe pour deux ans.

L'évenement dont je parle fut la mort de Jean III. Duc de Bretagne, & le celebre démêlé qu'eurent pour ſa ſucceſſion Charles cadet du Comte de Blois, de la maiſon de Châtillon, & le Comte de Montfort. Charles de Blois, ainſi l'appelle ordinairement notre hiſtoire, avoit épouſé Jeanne fille d'un ſecond frere du Duc, & prétendoit à la Duché par droit de repreſentation. Le Comte de Montfort étoit lui-même frere du Duc, cadet des trois, mais prétendant que dans l'heritage dont il s'agiſſoit le mâle excluoit la femelle. Charles eut recours au tribunal du Monarque & des Pairs de France, qui jugerent l'affaire en ſa faveur. Le Comte procedant par voye de fait, s'empara des meilleures villes de Bretagne. Celui-là eut recours à Philippe pour maintenir ſon droit: celui-ci s'adreſſa à Edoüard pour défendre ſa poſſeſſion. Philippe crut devoir ſoûtenir un vaſſal, & de plus un neveu, dont il avoit jugé le droit bon: Edoüard ne crut pas devoir negliger une occaſion d'entrer en France,

par une porte si facile ; & le scrupule de
1342. rompre la tréve ne fut pas assez fort en lui pour vaincre cette tentation. Telles furent les premieres étincelles du fameux & fatal incendie, qui pensa consumer la France sous le regne des deux premiers Valois, & qui rend encore aujourd'hui la mémoire du regne d'Edoüard si précieuse à l'Angleterre, plus fiere des conquêtes qu'elle ajouta alors aux anciens heritages qu'elle avoit chez nous, qu'humiliée de n'y avoir plus ni heritages ni conquêtes.

Les commencemens de cette guerre se passerent comme se passent d'ordinaire celles où les forces sont égales, en prise & reprises de villes, en quelques combats avantageux, tantôt à un parti, tantôt à l'autre. Le Comte de Montfort s'étoit saisi de Nantes, de Rennes, de Vannes & d'Hennebond. Le Duc de Normandie lui prit Nantes, & le prit dans Nantes lui-même, d'où il fut envoyé à Paris, & mis en prison dans la tour du Louvre. Quelques-uns disent qu'il y mourut, d'autres qu'il en sortit, mais pour ne rien faire, par le peu de temps qu'il vécut depuis, qui le rendit recommandable. Ce premier malheur auroit ruiné les esperances de son parti, si sa femme plus habile que lui, ne les eût relevées par son courage. La fable n'a rien feint des Amazones de plus extraordinaire, & de plus merveilleux en fait de guerre & de combats,

combats que ce que l'hiſtoire raconte de Marguerite de Flandre Comteſſe de Monfort. Elle ne pût empêcher qu'on ne lui prit Rennes: mais elle s'enferma dans Hennebond, où elle ſoutint vigoureuſement juſqu'à l'arrivée des Anglois, un ſiege opiniâtre & meurtrier. Elle fit des ſorties elle-même, elle alla brûler le camp des François pendant qu'ils étoient à l'aſſaut, & quelques-unes de leurs troupes lui ayant coupé chemin pour empêcher le retour, elle ſe retira pour quelques jours à Breſt, d'où lorſqu'on y penſoit le moins revenant à la tête de cinq cens chevaux, elle ſe fit jour au travers des aſſiegeans, & rentra dans la place. L'arrivée de Gautier de Mauny celebre capitaine Anglois, avec un corps de ſix mille hommes la délivra elle & ſa place, du danger de tomber entre les mains de ſes ennemis, & avec ce foible renfort, elle mit les choſes dans un état, que quoique ſon competiteur eût alors beaucoup d'avantage ſur elle, par l'aſſiſtance qu'il recevoit continuellement des François, il conſentit à une tréve dont elle avoit fort grand beſoin. Elle paſſa en Angleterre durant cette ſuſpenſion d'armes, pour hâter les puiſſans ſecours qu'Edouard lui faiſoit eſperer, mais qui venoient trop lentement. La preſence de cette heroïne, dont la mine haute & l'eſprit vif ne démentoient point la réputation, mit toute 1343.

la cour d'Angleterre en mouvement. Cha-
1343. cun lui offrit ſes ſervices, & ceux-là ſe trouverent heureux, qui furent choiſis pour compoſer la belle armée qu'Edoüard lui donna ſous la conduite de Robert d'Artois.

Avec ce ſecours la courageuſe Comteſſe remonta incontinent ſur ſes vaiſſeaux, & prit la route de Bretagne. Charles de Blois l'attendoit au paſſage avec une flotte de trente navires. On combattit de part & d'autre avec tant de valeur & d'opiniâtreté, que le jour n'ayant pas ſuffi pour décider de la victoire, la nuit obligea les deux partis de remettre la déciſion au lendemain. On prétendoit revenir à la charge, lorſqu'une furieuſe tempête éloigna les armées l'une de l'autre, & ayant jetté celle de Charles bien loin vers les côtes d'Eſpagne, donna moyen à celle de Robert d'aller prendre terre auprès de Vannes, que ce Prince aſſiegea & qu'il prit. Il ne le garda pas long-temps. Le Maréchal de Beaumanoir le lui reprit incontinent, & Robert y ayant reçu une bleſſure dangereuſe, voulut repaſſer en Angleterre, où il acheva une vie, que ſa valeur auroit rendu illuſtre, ſi ſa révolte ne l'eût point ſoüillée.

Le chagrin qu'eut Edoüard de cette mort lui inſpira, à ce qu'écrivent les hiſtoriens de ce temps-là, un violent deſir de vengeance, & le porta à paſſer la mer

avec une nouvelle armée, pour aller soû- 1343.
tenir en personne le parti qu'il avoit embiassé. Il y a apparence que la crainte de perdre les grands avantages, qu'il avoit esperé tirer des troubles de Bretagne, pour l'avancement de ses desseins, contribua beaucoup plus encore que la douleur & l'amitié, à lui faire précipiter une entrepriſe qu'in'étoit pas mûre. Il passa en Bretagne, il assiegea Rennes, Vannes, & Nantes en même temps; mais il ne prit aucun des trois: le Duc de Normandie, qui survint avec une armée plus forte que la sienne, l'ayant obligé de se retrancher dans le camp qu'il avoit devant Vannes. Si ce fut un chef-d'œuvre de sa prudence & de son sçavoir en l'art militaire, que de s'être mis en état de ne pouvoir être ni forcé ni affamé entre une ville & une armée ennemie beaucoup plus forte que la sienne; ce fut un effet de son bonheur, que la grande abondance de pluye qui tomba en cette saison. L'armée Françoise en fut si notablement incommodée, que les Legats, qui se trouvoient presque toûjours dans les deux camps pour épier les occasions de parler de paix, n'eurent pas de peine à obtenir une tréve qu'ils proposerent, & qui devoit durer trois ans, mais qui ne dura en effet, que jusqu'à ce que le Roi d'Angleterre eût pris des mesures pour ne plus revenir inutilement en France.

1344. Sa politique ne manqua à rien pour s'en ouvrir toutes les portes. La tréve lui conservoit celle de Bretagne, & la Comteſſe de Montfort lui en étoit un bon garand. Il étoit maître de celle de Guyenne. Il en pratiqua une troiſiéme par la Flandre, où Artevelle lui fit eſperer de faire reconnoître pour Souverain le Prince de Galles ſon fils aîné.

Edoüard étoit agiſſant & prompt. Il ne demeura pas long-temps après ſon retour en Angleterre, ſans être prêt à attaquer la France par tous ces endroits. Il ne lui manquoit plus qu'un prétexte de rompre la tréve avec honneur; mais de toutes les choſes neceſſaires à la guerre, c'eſt celle qu'on trouve le plus aiſément. La mort de quelques Seigneurs Bretons arrêtez à Paris après un tournoi, & accuſez d'intelligence avec le parti Anglois, lui en fut un aſſez plauſible. Il prétendit que cette execution étoit une contravention à la tréve, & ſur cela il fait paſſer de nouveaux ſecours en Bretagne, où la guerre ſe renouvelle, envoye le Comte de Derby en Guyenne, qui prend ce qu'il veut aux environs, les François ne s'attendant point à être ſi-tôt attaquez par-là; pendant qu'il ſe diſpoſe lui-même à paſſer en Flandre avec ſon fils, au premier ſignal d'Artevelle.

Quelques juſtes que fuſſent ces meſu-

res ; il y avoit apparence qu'Edoüard n'en auroit pas tiré grand fruit pour avancer 1343.
ſes deſſeins en France, ſi la fortune ne s'en fût mêlée. Les intrigues d'Artevelle retomberent ſur lui, & les Flamans eurent tant d'horreur de la propoſition qu'il leur fit de changer de domination, qu'ils l'aſſaſſinerent dans Gand. La France & les Bretons de ſon parti ſoûtinrent Charles de Blois en Bretagne, & le Duc de Normandie entrant en Guyenne avec une armée fort ſuperieure aux forces du Comte de Derby, y donna la loi à ſon tour, & reprit les places perduës. Le ſeul Aiguillon l'arrêta, & ſa réſiſtance fut ſi opiniâtre, qu'il donna envie à Edoüard de l'aller ſecourir en perſonne. Ce Prince étoit monté ſur ſa flote à ce deſſein avec une armée de trente à quarante mille hommes, lorſque le vent étant devenu contraire, on fut quelques jours ſans avancer.

Ce fut-là que la fortune d'Edoüard fit ce qu'il y a apparence que toute ſon habileté n'auroit pû faire. Il avoit auprès de lui un Seigneur François cadet de la Maiſon d'Harcourt, qui à l'exemple de Robert d'Artois, fuyant la colere du Roy ſon maître, auquel il étoit ſuſpect de trahiſon, s'étoit donné à ſon ennemi. Ce Gentilhomme nommé Geoffroy, Baron de Saint-Sauveur-le-Vicomte, voyant l'impatience d'Edoüard, que le vent contraire tenoit à

l'ancre il y avoit déja ſix jours, s'aviſa de
1344. lui conſeiller d'aller deſcendre en Normandie au port de la Hougue-Saint-Vaſt. Il fit la choſe ſi facile, & repreſenta tant d'avantage d'une diverſion à laquelle la France ne s'attendoit pas, qu'Edoüard entra dans ſes ſentimens. Il éprouva en abordant que Geoffroy ne l'avoit pas trompé : il ne trouva aucune défenſe ſur les côtes de Normandie, & mit à terre ſon armée ſans que perſonne s'y opposât. Quelques-une prirent à mauvais augure, de ce qu'en ſortant de ſon vaiſſeau il tomba, & ſaigna du nez; mais il raſſura les timides, par la même réponſe qu'autrefois Guillaume le Conquerant avoit fait en abordant en Angleterre, dans une chute toute ſemblable: *Bon*, dit-il, *cette terre me deſire*. S'étant relevé en diſant ces mots, il diviſa ſes troupes en trois corps, qui ayant déſolé toutes les villes de ces quartiers à droit & à gauche, ſe réünirent aux approches de Caën.

Philippe averti de la deſcente des ennemis en Normandie, y avoit envoyé pour défendre Caën les Comtes d'Eu & de Tancarville, en attendant qu'il pût aſſembler une armée capable de tenir la campagne. Les Comtes conſeillerent aux habitans de Caën d'attendre les Anglois dans leurs murailles, & d'abandonner leurs faux bourgs, trop étendus pour être gardez ; mais les Bourgeois ſe croyant braves, par-

ce qu'ils ne voyoient point l'ennemi, vou- 1344.
lurent ſortir & donner bataille. Ils la donnerent, & la perdirent preſque auſſi-tôt qu'ils l'eurent commencée ; & les vainqueurs les pourſuivant toûjours battant juſques dans leurs murailles, entrerent pêle-mêle avec eux, & furent en peu de temps les maîtres dans cette riche & grande ville, où ils firent priſonniers les deux Comtes, & trouverent un butin infini. Edoüard y vouloit mettre le feu, parce qu'environ cinq cens des ſiens y avoient été tuez avec des pierres qu'on leur avoit jettées des maiſons ; mais Geoffroy d'Harcourt l'appaiſa, & lui perſuada d'avancer, pour ne rien perdre de l'avantage qu'il pouvoit tirer du deſordre & de la conſternation des François. Le Monarque le crut, & ayant donné ordre qu'on conduisît ſes priſonniers à ſes vaiſſeaux qui ſuivoient les côtes, il continua ſon chemin vers Paris, & vint juſqu'à Poiſſy ſans rien trouver qui l'arrêtât, que les dépoüilles des malheureuſes villes qu'il abandonnoit au pillage.

On ne peut dire les inſultes qu'il fit à Philippe, & encore moins la déſolation que ſon armée cauſa aux environs de Paris. Pontoiſe, Saint-Germain en Laye, Saint-Cloud, le Bourg-la-Reine éprouverent la fureur des Anglois, & l'on voyoit des fenêtres du Louvre les flammes qui les réduiſirent en cendres. L'Hiſtoire ne nous

a point appris quel étoit le dessein d'E-
1344. douard en s'avançant si avant dans le Royaume, au lieu de conquerir en Normandie, d'y garder les places, & de s'y fortifier. Peut-être suivoit-il l'instinct d'un homme heureux, qui se laisse conduire avec confiance à sa bonne fortune. Il y a apparence qu'il prétendoit attirer Philippe à une bataille à la vûë de la capitale, esperant avoir bon marché d'une armée de milice & de bourgeoisie précipitamment assemblée, mais dont la défaite eût été capable de causer une grande révo-
1346. volution. Il ne fut hazardeux qu'à demi, & ne crut pas qu'il lui fût permis de satisfaire sa valeur aux dépens de sa prudence. Il envoya offrir la bataille: on lui répondit qu'on l'acceptoit, & Philippe en effet l'attendit dans la plaine de Saint Germain des Prez; mais un champ clos de tant de rivieres ne convenoit pas à Edouard. Il comprit qu'il commençoit à être trop près de Paris, où les troupes Françoises augmentoient par les secours qu'amenoinent au Roy ses alliez & ses sujets. Il n'eut de temps que ce qu'il lui en fallut pour se rendre aux bords de la Somme, avant que Philippe l'eût atteint avec une armée de près cent mille hommes, qui se trouva à Amiens avant qu'Edouard eût encore pû passer la riviere, dont on avoit rompu les ponts. Il eût été embarrassé, si

un

un homme du païs nommé Agace ne lui eût enſeigné le gué de Blanquetaque, où malgré 1346.
Gondemar de Fay Gentilhomme Normand qui gardoit ce paſſage avec les milices des villes voiſines, l'armée Angloiſe paſſa toute entiere, avant que celle de Philippe qui la ſuivoit de près l'eût atteinte.

Ce Prince eut un extrême chagrin d'avoir manqué ſon ennemi, dans un lieu où ſans le combattre, il auroit pû aiſément l'affamer, le tenant ſerré entre ſon armée, la riviere de Somme & la mer. Il ſe conſola par l'eſperance de réparer bientôt ce malheur. Il ſe preſſa de paſſer l'eau, ce qu'il fit en aſſez peu de temps, ayant le pont d'Abbeville libre. Outre que ſon armée étoit nombreuſe, on y voyoit beaucoup de Princes & de Seigneurs d'une haute naiſſance. Quelques-uns ont écrit qu'il y avoit ſix Rois, ce qui eſt contre toute l'hiſtoire; mais ce qui eſt sûr, c'eſt qu'outre Philippe, on y voyoit Jean Roy de Bohême, qui tout aveugle qu'il étoit, & dans un âge peu propre à la guerre, avoit voulu venir en perſonne ſecourir un Prince qu'il regardoit comme ſon ami perſonnel, & y avoit amené ſon fils Charles de Luxembourg élû Empereur: exemple d'amitié bien rare dans les perſonnes de ce rang. Charles Comte d'Alençon frere du Roy, les Comtes de Flandre, de Savoye, de Blois, de Nevers, de Namur, de Hai-

naut, de Saint Paul, d'Auxerre, d'Har-
1346. court frere du malheureux Geoffroy, les Ducs de Bourbon & de Lorraine, le Dauphin de Viennois, les Seigneurs de Montmorency, de Beaujeu, d'Aubigny, de Monfort, Grimaldi & Doria Genois, paroiſſoient à la tête des troupes avec une contenance guerriere, qui eût aſſuré le ſuccès d'une bataille mieux conduite que ne fut celle de Crecy, qui ſe donna le vingt-ſixiéme d'Août de l'an mil trois cens quarante-ſix.

Crecy village du Ponthieu fut le lieu fatal où Edoüard s'arrêta pour attendre Philippe, qu'il ne pouvoit plus éviter. Le Flamand qui a écrit ſon hiſtoire, dit qu'il avoit à peine un ſoldat qui n'en eût plus de huit à combattre: apparemment il exagere; mais les auteurs François conviennent qu'en ce combat nos ennemis nous étoient inferieurs en nombre, & que nous les ſurpaſſions de moitié. Auſſi avoient-ils en récompenſe d'autres avantages ſur nous bien plus eſſentiels que celui du nombre, une armée diſciplinée, des ſoldats aguerris, un grand General, de bons Officiers; au lieu qu'on peut dire que les François avoient beaucoup de troupes & point d'armée, grande multitude d'hommes & peu de ſoldats, des Rois à leur tête, & point de chefs. Les ſeuls préparatifs de la bataille en devoient faire deviner l'iſſuë.

Edoüard ſe voyant obligé de combattre, s'étoit arrêté ſur un terrain propre à oter beaucoup à ſon ennemi de l'avantage du plus grand nombre. Dès le matin de l'action, après avoir entendu la Meſſe, où il communia avec ſon fils & la plûpart des Seigneurs de ſa ſuite, il diviſa ſon armée en trois corps, les rangea en bataille, alla par les rangs, exhortant tout le monde à bien faire, avec un air ſi dégagé, tant de ſang froid, & en même temps tant de gayeté & de manieres gracieuſes, que chacun crut voir ſur ſon front un pronoſtique de la victoire. Les Comtes de Warvic, d'Arondel, de Northampton, Geoffroy d'Harcourt, Regnault de Gobeghen, la fameux Jean Chandos, Neville, Thomas Clifford, Holland, Stafford, Baſſet, Willougby, & pluſieurs autres Milords & Chevaliers commandoient ſous le Roy, chacun dans ſa place. Ce qui étant ainſi diſpoſé, Edoüard fit repaître ſes troupes; & pour empêcher qu'elles ne ſe fatigaſſent en attendant le combat, qu'il jugeoit bien par ce que ſes coureurs lui raportoient de la longue marche des ennemis, ne devoir commencer que fort tard, il ordonna que les Cavaliers deſcendiſſent de cheval & ſe repoſaſſent, prenant ſur lui de veiller à tout, & d'empêcher qu'on ne fût ſurpris. Par une conduite toute oppoſée l'armée Françoiſe fit ce jour-là une 1346.

grande traite, & le Roy fit six lieuës. Tout
1346. le monde marcha sans ordre, & quoique Philippe averti de la contenance des Anglois, eût acquiescé au conseil que lui donnerent quelques Officiers, de remettre la partie au lendemain, les troupes se pressans par un mauvais point d'honneur, & faute d'être bien disciplinées, de se devancer les unes les autres, on arriva dans cette confusion à la vûë des ennemis. A peine elles pûrent être rangées en bataille, & les archers Genois qu'on mit à la tête pour commencer l'action, declarerent d'abord qu'ils étoient si las de la longue marche qu'ils venoient de faire, qu'on ne devoit pas attendre grand service d'eux. On dit que des corbeaux & des tonnerres annoncerent aux François leur malheur, mais leur imprudence & leur mauvaise conduite leur en fut un plus sûr pronostique. On en vit bientôt les effets.

Les Genois plierent d'abord, ou pour mieux dire, se rebuterent, & jettant leurs arcs qu'une grosse pluye avoit presque rendu inutiles, causerent un desordre dans le reste de l'armée qu'on ne pût jamais réparer. Le Roy & le Duc d'Alençon son frere contribuerent même à l'augmenter, par une parole qui leur échapa en voyant les Genois lâcher pied : *Qu'on tuë ces canailles*, s'écrierent-ils, *qui ne servent qu'à nous embarrasser*. Ces mots furent pris à la

lettre : la cavalerie la plus proche de ces Archers déconcertez se jetta brusquement sur eux, & de ces deux corps ainsi mêlez, il se fit un cahos confus qui facilita aux Anglois la défaite de l'un & de l'autre. Ils en firent un carnage horrible, & poussant ceux qui pûrent fuïr sur les corps postez derriere, on ne combattit plus qu'en tumulte, sans garder de discipline, sans attendre de commandement, chacun ne se proposant plus d'autre fruit de son courage, que de mourir en homme de cœur. Par une conduite toute opposée aucun des escadrons Anglois ne se remua qu'à propos, & par l'ordre de ceux qui conduisoient l'action. Le Roy étoit sur une éminence d'où il voyoit & conduisoit tout, connoissant mieux le fort & le foible de chaque endroit où l'on combattoit, que ceux mêmes qui y combattoient. Quelqu'un l'étant venu avertir qu'un corps commandé par le Prince de Galles étoit pressé, & avoit besoin qu'on se hâtat de le soûtenir : *mon fils est-il mort ou blessé?* demanda-t-il à l'Officier qui lui venoit donner cet avis ; & comme il eut appris que non : *allez*, reprit-il, *laissez-le faire, il faut qu'il gagne ses éperons : je veux qu'il ait seul l'honneur de cette journée.* Ce fut-là en effet la premiere des victoires dont fut tissuë la vie illustre du celebre Prince de Galles, surnommé le Prince Noir de la couleur de 1346.

1346. ſes armes, qui donnoit de l'éclat à la blancheur de ſon viſage, & du relief à ſa bonne mine.

Il n'avoit pas encore quatorze ans, & c'étoit-là ſon coup d'eſſai. Sa conduite en cette occaſion montra qu'il étoit déja maître, & qu'il avoit reçu de la nature ce génie ſuperieur pour la guerre, qu'apportent les heros en naiſſant, & que la plus longue experience ne donne point aux hommes ordinaires. Si l'imprudence des François leur fit perdre cette bataille, leur valeur la ſoûtint long temps. Quand on n'eſpera plus de vaincre, on voulut mourir avec honneur : & en allant chercher la mort, on tâcha de bien vendre ſa vie. Le Roy de Bohême en donna l'exemple. Comme il étoit & vieux & aveugle, il fit lier ſon cheval par la bride à deux de ſes cavaliers qui voulurent bien ſuivre ſa deſtinée, & ſe faiſant conduire au lieu où l'on combattoit avec plus d'ardeur, il ſe mêla parmi les ennemis, & y trouva la mort qu'il cherchoit, & par laquelle ce Roy guerrier crût s'être bien dédommagé de la perte de la victoire. Le Comte d'Alençon, à qui l'hiſtoire attribuë une bonne partie du malheur de cette journée, les Comtes de Blois & de Flandre, les Ducs de Lorraine & de Bourbon, le Dauphin de Viennois, & plus de quinze cens Seigneurs de marque, eurent le même ſort. Le Roy &

le nouvel Empereur ne furent que bleſſez, mais on eut peine à faire retirer le premier, qui plus ſoldat que capitaine ne faiſoit pas reflexion, qu'on ne répare point avec deux bras ce qu'on a perdu avec cent mille. Il fallut que Jean de Hainaut, qui combattoit auprès de lui, prît ſon cheval par le chanfrain, & le retirât de la mêlée pour l'obliger à ſe ſauver. On dit que le Châtelain de Broye, par où il paſſa en allant à Amiens, faiſant difficulté de lui ouvrir, parce qu'il ne le connoiſſoit pas, il lui cria: *Ouvrez, Châtelain, c'eſt la fortune de la France.* 1346.

Apparemment ce Prince ſe flattoit, que la fortune ne l'avoit pas encore tout-à-fait abandonné; mais la ſuite fit voir qu'elle s'étoit livrée à Edoüard, & que toutes ſes faveurs étoient deſormais pour lui. Un eſprit moins ſolide que celui de ce Roy en auroit abuſé dans la conjoncture, & ſe ſeroit aiſément perſuadé que trente mille morts à Crecy lui auroient laiſſé la France ouverte, & qu'avec la chimere de ſon droit, il n'y avoit plus qu'à paroître pour s'en mettre en poſſeſſion. Il ne raiſonna pas ainſi. Détrompé de la facilité de conquerir la France, depuis même qu'il l'avoit traverſée en victorieux, ayant vû de près les reſſources qu'un Roy naturel y peut trouver dans l'affection de ſes ſujets contre les efforts d'un uſurpateur, il tourna ſes pen-

sées à s'y faire des entrées, à s'y étendre,
1346. à s'y bien affermir par des traitez avantageux, & à y rétablir la domination Angloise au point qu'elle étoit autrefois. Ce fut pour suivre ce plan, qu'il ne rejetta point les propositions de paix que lui firent tant de fois les Legats des Papes, qui n'avoient presque plus d'autre emploi que celui-là dans les deux Cours, & qu'il consentit à beaucoup de tréves. On lui en proposa une après la bataille de Crecy, qu'il refusa en homme sage : persuadé qu'une victoire dont on ne profite pas peut être bonne à satisfaire l'orgüeil frivole d'un esprit vain, non à contenter un grand Roy, qui doit avoir en faisant la guerre un but & des vûës plus solides. Le fruit qu'il se proposa de la sienne fut la prise de Calais, qu'il assiegea. Le siege dura long-temps, & un capitaine moins experimenté qu'Edoüard n'en seroit pas venu à bout. La place étoit forte : Jean de Vienne qui en étoit Gouverneur sçavoit son métier : il y avoit une garnison nombreuse, & les Bourgeois même étoient soldats. Philippe mettant tout en œuvre pour la secourir, avoit envoyé une flotte dans la Manche, rappellé le Duc de Normandie, & l'armée que ce Prince commandoit en Guyenne attachée au siege d'Aiguillon. Ses alliez lui avoient envoyé des troupes nombreuses, & bien aguerries : il avoit près de

deux cens mille hommes, à la tête desquels il se mit, faisant porter devant lui l'Oriflamme, comme dans les guerres où il s'agit de la fortune de l'Etat. Il arriva à temps à Calais, mais il fut bien étonné d'y trouver Edoüard si à couvert & si bien retranché, qu'il ne crut pas même le pouvoir attaquer. Il lui fit offrir le combat: mais Edoüard répondit sagement, qu'il étoit venu là pour prendre la ville, qu'il feroit ce qu'il avoit entrepris; que c'étoit à Philippe, qui étoit venu pour le combattre, à chercher par où l'attaquer. Ainsi Edoüard rendit inutile cette nombreuse armée, & Calais n'espérant plus d'être secouru, fut contraint de se rendre au vainqueur, après un an tout entier de siege. 1347.

Cet évenement fut accompagné de tant d'autres prosperitez, qu'il n'avoit presque pas le temps d'en goûter à loisir aucune. Sa flotte défit dans la Manche celle que Philippe y avoit mise, pour empêcher la communication de son camp avec l'Angleterre. La Reine sa femme vint en personne lui apporter devant Calais la nouvelle de la défaite du Roy d'Ecosse, qui se servant de l'occasion de l'absence du Monarque Anglois, étoit entré dans son Royaume avec une armée de quarante mille hommes. Elle avoit elle-même conduit contre lui les troupes qui lui étoient restées, l'avoit vaincu, pris prisonnier,

& fait conduire à la tour de Londres. En Guyenne, depuis le départ du Duc de Normandie, le Comte de Derby avoit conquis Saint-Jean-d'Angely & d'autres pla-
1348. ces importantes, pris, pillé & ruiné Poitiers. En Bretagne, Charles de Blois, qui jusques-là avoit prévalu, malgré le courage & les efforts de la Comtesse de Monfort, après avoir gagné deux batailles, en ayant perdu une à la Roche d'Arien, y avoit été fait prisonnier, mené à Hennebond, & de-là à Londres, où il tenoit compagnie au Roy d'Ecosse.

Ce fut dans cette conjoncture qu'Edoüard écouta les Legats, qui lui demandoient une tréve: ses troupes ayant besoin de repos, & ses affaires domestiques de sa presence. Philippe n'avoit garde de la refuser, trop interessé à rompre au moins par-là le cours rapide de tant de malheurs. Ainsi elle fut bientôt concluë, & chacun se retira chez soi, Philippe après avoir licentié une belle armée inutile, Edoüard après s'être assuré de la conservation d'une conquête importante.

1349. Cette tréve fut assez longue pour ennuyer les inquiets de l'un & de l'autre parti: car le Pape cherchant toûjours quelque moyen de négocier une paix, fit continuer la suspension d'armes huit ou neuf ans à diverses repriſes. Durant ce temps-là, quoiqu'il y eut peu de guerre

ouverte, ceux qui l'aimoient ne laiſſerent pas de trouver occaſion de ſatisfaire leur inquiétude par de bruſques expeditions, que les Rois deſavoüoient quand elles réüſſiſſoient mal, & dont ils ne laiſſoient pas de profiter quand elles avoient un ſuccès heureux. Ainſi Geoffroy de Charni gouverneur de Saint-Omer fit une entrepriſe ſur Calais, qu'Aimeri de Pavie lui devoit livrer, mais Edoüard en étant averti, y paſſa en perſonne, & ſurprit les François qui le vouloient ſurprendre, par une embuſcade qu'il leur dreſſa, où ſans ſe faire connoître, il combattit ſous la banniere du vaillant Gautier de Mauny. Euſtache de Ribaumont s'attacha à lui, & l'abbatit juſqu'à deux fois. Edoüard montra en cette occaſion, par une valeur plus convenable à un avanturier qu'à un grand Roy, qu'il étoit auſſi déterminé ſoldat, que ſage & aviſé capitaine. Il vainquit Ribaumont & le prit priſonnier, puis ſe faiſant connoître à lui, il le careſſa, le loüa, lui fit des preſens, & lui donna la liberté. Philippe proteſta qu'il ne ſçavoit rien de l'entrepriſe de Charni, & Edoüard fit ſemblant de l'en croire : mais quelques années après, ayant ſurpris Guynes à peu près de la même maniere qu'on avoit tâché de ſurprendre Calais, comme le Roy Jean, qui avoit ſuccedé à la couronne & au malheur de ſon pere, voulut s'en plain- 1350.

dre & alleguer la tréve, Edoüard répondit qu'il ne croyoit pas que la tréve empêchât la surprise des villes; qu'on lui en avoit donné l'exemple, & que si on avoit été moins heureux que lui, il falloit en accuser la fortune, & non pas sa mauvaise foi. Guy de Rochefort empêcha qu'on ne surprit Nantes de la même maniere. Cinquante Anglois étoient déja entrez secretement dans le château, mais le Gouverneur en fut averti à propos pour em-
1354. pêcher qu'il n'y en entrât davantage. Aussi quelque temps auparavant Jean lui avoit pris Saint-Jean-d'Angely, dans un subit mouvement, où la guerre sembla vouloir recommencer par la défaite du Maréchal de Nesle, que les Anglois prirent prisonnier en Guyenne, & qui fut tué quelque temps après dans un autre combat en Bretagne.

Ces subites émotions, qui n'étoient excitées que par le hazard, étoient aisément appaisées par les Legats médiateurs, & par la dissimulation des deux Rois, dont l'un étoit trop malheureux à la guerre pour la vouloir recommencer, & l'autre attendoit l'occasion de la recommencer à propos pour y être toûjours heureux. Celle
1355. que lui en fournit en l'année mil trois cens cinquante cinq, Charles II. Roy de Navarre, surnommé le Mauvais, par les maux qu'il fit, étoit trop favorable pour

la laiſſer échaper. Charles étoit Prince du ſang de France, gendre du Roy, poſſedant de grands biens & de grandes terres dans le Royaume, & y ayant encore de plus grandes prétentions; dur au reſte & intereſſé, ſans conſideration ni pour l'Etat, ni pour la maiſon dont il ſortoit, raportant toutes choſes à ſoi, & comptant pour rien le repos public, quand il pouvoit profiter du trouble; d'ailleurs bien fait & bien diſant, d'une vivacité d'eſprit qui lui donnoit de grandes ouvertures pour faire réüſſir ſes deſſeins, fécond en expediens, & d'autant moins embarraſſé ſur le choix, que ſa conſcience étoit moins timide à commettre une mauvaiſe action, quand elle lui paroiſſoit un bon moyen de parvenir sûrement à ſes fins. Il étoit venu à la cour de France peu de temps après avoir ſuccedé à la couronne de Navarre, & s'y étoit fait des courtiſans. Le Roy avoit parmi les ſiens un Prince de la maiſon d'Arragon, qu'on appelloit Charles d'Eſpagne, attaché dès l'enfance à la France, où il avoit donné de grandes preuves d'une bonne conduite & de beaucoup de valeur. Des ſervices importans lui avoient merité l'épée de Connêtable, & des qualitez aimables lui avoient acquis beaucoup de part dans les bonnes graces du Roy. Le mauvais naturel du Navarrois ne lui permit pas de voir ſans envie la for- 1355.

tune du Prince Eſpagnol, & il diſſimula
1355. d'autant moins le chagrin qu'elle lui donnoit, qu'il le trouva en arrivant à la Cour inveſti de la Duché d'Angoulême, qu'il prétendoit lui appartenir. Il commença par demander juſtice ſur ce point d'interêt: mais comme il ne vit pas le Roy fort diſpoſé à l'écouter, il crût ſe la pouvoir faire lui-même du chagrin que lui donnoit l'Eſpagnol, qu'il fit aſſaſſiner dans ſon lit par une troupe de ſcelerats dévoüez à ſes violences.

On peut s'imaginer la colere où mit le Roy une entrepriſe ſi inſolente & ſi outrée. La perte d'un bon ſerviteur n'en fut que le moindre ſujet. Les conſéquences d'un tel attentat lui parurent terribles dans la conjoncture du temps. Il eût fallu un exemple : mais le Roy n'étoit pas en état de le faire, la prudence ne lui permettant pas de riſquer une guerre civile ſur le point d'en avoir une étrangere. Il fallut donc uſer d'indulgence, ſe contenter des fieres ſatisfactions que fit ce Prince hautain, lors même qu'il demandoit grace, & pardonner un crime qu'on ne pouvoit punir.

Le Roy éprouva en cette occaſion que l'indulgence ne ramene point les mauvais cœurs. L'inquiet Navarrois n'eut pas plûtôt obtenu ſon pardon, que s'étant retiré à Evreux, qui étoit une des terres qu'il

poſſedoit en Normandie, & quelque temps après en Navarre, il cabala contre la France, & prit des liaiſons avec l'Anglois. On accommoda encore cette affaire, la crainte de la guerre civile rendant le Roy facile au pardon : mais la rechûte fut ſi fréquente, qu'enfin jugeant qu'il n'y avoit plus aucune eſperance d'amendement, il crut devoir à ſon état un exemple éclatant de vigueur. Un jour que Charles étoit à table, & qu'il ne s'attendoit à rien moins, il entra dans la ſalle lui-même, commanda qu'on l'arrêtât, fit executer ſur le champ le Comte d'Harcourt, & quelques autres ſeigneurs Normans de ſa cabale, ſe flatant que le reſte qui demeureroit ſans chef, ſe diſſiperoit de ſoi-même.

Il n'en arriva pas ainſi. Le Roy de Na- 1356.
varre avoit un frere plus méchant que lui. Geoffroy d'Harcourt, oncle du Comte qu'on venoit de faire mourir, n'avoit point perdu l'eſprit mutin qui l'avoit porté aux extrémitez dont nous avons vû les effets. Un ſubit mouvement de ſyndereſe, qu'il avoit eu en voyant ſon frere parmi les François tuez à Crecy, l'avoit porté à quitter les Anglois, & à s'aller jetter aux pieds du Roy ſon maître au moment qu'il ſortoit du champ de bataille où il avoit perdu la victoire. Ce Prince lui avoit pardonné. Une telle confiance dans le ſujet, & une telle clemence dans le Monarque meri-

toient une iſſuë plus heureuſe. Mais
1356. Geoffroy étoit de ceux, qui ſuivant toûjours impetueuſement le mouvement preſent de leur cœur, ſont capables de faire des fautes, de s'en repentir, & d'y retomber ſelon l'occaſion & l'impreſſion que fait ſur eux l'objet qui les frappe. Son malheur voulut qu'il fut tué dans ſa rechûte, mais ce ne fut qu'après avoir fait encore bien du mal à ſa patrie, par ſa liaiſon avec Philippe de Navarre frere du Roy captif, & celles qu'ils prirent l'un & l'autre dans la ſuite avec l'Anglois. Car ce fut dans le contre-temps de ces troubles domeſtiques, qu'Edoüard continuellement attentif à prendre ſes avantages pour recommencer la guerre, ſe détermina à la déclarer. Il rentra lui-même en France par Calais, mais il n'y avança pas bien loin, le Roy s'étant oppoſé à lui avec une puiſſante armée contre laquelle le prudent Anglois ne crut pas devoir riſquer ſa fortune, dans un temps où la priſe de Barvik par les Ecoſſois, toûjours en haleine pour profiter de ſon éloignement, le rappelloit de-là la mer, où il repaſſa en effet. Le Duc de Lancaſtre, qu'il envoya avec quatre ou cinq mille hommes joindre le Prince de Navarre & les rebelles de Normandie, entra plus avant dans le Royaume, étant venu juſqu'à Verneüil, mais ce ne fut pas de ce côté-là que le Roy trou-

va

va plus d'affaires. Il reprima aiſément ce Duc, contre qui il marcha en perſonne, & l'ayant obligé à chercher ſa sûreté dans les forêts, il ne s'embarraſſoit guéres davantage de lui ni de ſes partiſans, que de ces troupes de vagabonds, qui diſparoiſſent dès qu'on les pourſuit. 1356.

La plus grande affaire du Roy fut de s'oppoſer au Prince de Galles, qui étant ſorti de Bordeaux avec huit ou dix mille hommes d'élite, la plus grande partie Gaſcons, s'étoit avancé par l'Auvergne juſques dans le cœur du Berry. Il avoit en vain tenté Bourges, mais il s'étoit ſaiſi de Vierzon, & ſon armée s'y repoſoit pour entreprendre quelque choſe de plus. Le Roy en ayant été averti, réſolut de lui couper chemin, & marcha à grandes journées du côté de Chartres & de Blois. Quand il eut paſſé la riviere de Loire, ſon armée ſe trouva ſi belle, par le grand nombre de ſeigneurs & de nobleſſe qui s'y étoient joints, que toute ſon apprehenſion fut que le Prince de Galles ne lui échapât. Il avoit bien ſoixante mille hommes, à la tête deſquels on voyoit marcher ſes quatre fils, Charles Dauphin Duc de Normandie, Louis Duc d'Anjou, Jean Duc de Berry, Philippe depuis Duc de Bourgogne : les Ducs d'Orleans frere du Roy, de Bourbon, d'Athenes, de Ponthieu : les Maréchaux d'Andreghen & de Clermont ; les Com-

1356. tes de Ventadour, de Tancarville, de Dammartin, les Seigneurs de Beaujeu, de Laval, de la Tour, de Landas, de la Fayette, d'Urfé, d'Humieres, de la Rochefoucault, de Rochechoüard, de Charny, de Neſle, de Châtillon, de Duras, de Ribaumont, Jacques de Bourbon Connétable de France, & pluſieurs autres dont les noms ſe trouvent épars en diverſes hiſtoires. Le Prince de Galles étant averti des forces & de la marche du Roy, étoit auſſitôt parti de Vierzon, & avoit fait aſſez de diligence pour être de retour à Bordeaux, avant que le Roy l'eût atteint, ſi par un contre-temps qui lui fut heureux, il ne s'étoit opiniâtré à prendre le château de Romorantin, parce qu'un de ſes Ecuyers avoit été tué en s'en approchant.

Ce ſiege l'ayant retardé, il ne pût ſi bien faire que Jean ne l'atteignît près de Poitiers dans la campagne de Maupertuis, le dix-neuviéme jour de Septembre de l'année mil trois cens quarante-ſix, que ſe livra la bataille à laquelle cette ville a donné le nom. Ce fut une copie de celle de Crecy, à quelques circonſtances près, qui la rendirent encore plus funeſte à notre nation. Le Prince de Galles qui avoit encore avec lui les Comtes de Warvic, de Suffolk, de Saliſbery, Jacques d'Audelay, Jean Chandos, les Seigneurs de Gobeghen, de Leſparre, Spenſer, Stafford, Baſſet, Felleton,

19. de Septembre.

le Captal de Buch, & divers autres, ſe
poſta, ſe retrancha, ſe mit en bataille avec 1356.
le même ordre, le même ſang froid, les mêmes prévoyances dont le Roy ſon pere lui avoit donné un ſi heureux exemple. Les Anglois ne ſe démentirent point, & les Gaſcons ſe ſurpaſſerent eux-mêmes. Les François de leur côté combattirent avec la même préſomption, la même confuſion le même tumulte: auſſi furent-ils vaincus de la même maniere, par une armée quatre fois moindre que la leur, pour ne rien dire de plus, laiſſant ſur la place cinq à ſix mille morts, & entre les mains de leurs ennemis près de quinze mille priſonniers de tous les ordres de l'Etat, puiſque le Roy même fut pris. La valeur de ce Monarque donna de l'admiration à ſes ennemis. Il combattit juſqu'à l'extrémité, ayant toûjours à ſes côtez Philippe le dernier de ſes fils, qui par le courage qu'il fit paroître en cette occaſion tout jeune qu'il étoit, merita le ſurnom de Hardy; mais il fallut que l'un & l'autre cedât enfin à la force & au nombre. Le Roy choiſit Denis de Morebeque Gentilhomme d'Artois, qu'une mauvaiſe affaire avoit obligé de quitter ſon païs, & de prendre parti parmi les Anglois, pour ſe rendre à lui avec le Prince ſon fils. Il courut plus de riſque après s'être rendu, qu'il n'avoit fait durant tout le combat, par la querelle qui s'émût entre

dix ou douze soldats, qui l'ayant ôté à
1356. Morebeque le tiroient chacun de leur côté, & disputoient à qui l'auroit. Heureusement pour le délivrer de cette canaille, que ses promesses n'appaisoient point, survinrent deux Seigneurs Anglois, qui écartant ces insolens, firent excuse au Roy de leur brutalité, & le traitant avec tout le respect qui étoit dû à sa personne, le menerent au Prince de Galles, qui encherit encore sur eux par les honneurs qu'il lui rendit, par les louanges qu'il donna à sa valeur, & par les consolations mêmes dont il s'efforça d'adoucir le sentiment de sa disgrace. Dès le soir il le servit à souper, & quelques prieres que le Roy lui fit de se mettre à table avec lui, il s'en excusa toûjours, & dit tout haut qu'il ne s'estimoit pas digne de manger à la table d'un si grand Roy. Il poussa la generosité si avant, qu'il ne tint pas à lui que le Monarque captif n'allât pas plus loin que Bordeaux, & qu'on n'y traitât de sa liberté, qu'il ne lui eût pas même fait même acheter cher : jugeant que s'il étoit beau de vaincre, il étoit encore plus glorieux d'user modestement de la victoire.

Ce procedé moderé & honnête fut d'autant plus admiré dans le Prince de Galles, que le Roy en avoit usé avec plus rigueur avec lui avant qu'on commençât la bataille, ayant refusé l'offre qu'il lui fit de

rendre les places qu'il avoit conquises dans sa derniere expedition, & de ne porter de sept ans les armes contre la France, s'il le vouloit laisser retirer avec sa petite armée à Bordeaux. La fermeté du Roy fut accompagnée d'une ardeur de combattre encore plus blâmable; ne tenant qu'à lui de faire périr sans combat l'armée Angloise, qui manquoit de pain il y avoit déja deux jours. Mais telle étoit la destinée de la France en ces temps malheureux, & telle la fortune d'Edoüard, qui n'étant jamais heureux à demi, apprit cette grande nouvelle après avoir repris Barvik, reprimé les Ecossois, & acquis un nouveau titre pour prétendre à la possession de l'Ecosse, par la cession que Bailleul lui fit d'un droit aussi funeste à son propre repos qu'à la fortune de son concurrent, qu'Edoüard tenoit encore prisonnier. 1356.

Ce fut un spectacle qui flata agréablement l'orgueïl d'Edoüard, de voir en même temps deux Rois dans ses fers. Il reçut Jean avec tout l'honneur & tout l'appareil d'une entrée pompeuse; mais c'étoit lui qui triomphoit, & à qui retournoit tout l'encens qu'on donnoit par son ordre au Roy captif. Il avoit l'esprit trop solide pour s'entenir à cette fumée. Ayant les Rois, il voulut avoir les Royaumes, & osa bien leur proposer entre autres conditions de leur liberté, de soumettre leur sceptre au

sien, & de se rendre ses feudataires. Com-
1356. me cette proposition n'étoit pas nouvelle au Roy d'Ecosse, il en fut moins surpris, & promit, si nous en croyons quelques historiens, qu'il feroit tout ce qu'il pourroit pour porter ses peuples à cette soumission, moyennant quoi & une somme d'argent, il fut renvoyé dans son païs. Il n'en fut pas de même de Jean. La seule pensée d'une foiblesse si honteuse lui fit horreur: il protesta courageusement que ni l'amour de la liberté, ni la crainte de la mort même ne lui feroit jamais dégrader la premiere couronne du monde: qu'il la laisseroit à son fils telle qu'il l'avoit reçûë de ses peres, & que si on s'opiniâtroit à ne l'élargir qu'à ce prix, on vouloit qu'il mourut captif.

Edoüard vit bien qu'inutilement il insisteroit sur ce point; mais les nouvelles qui venoient de France depuis la prison du Roy, lui firent esperer que ce Prince, par l'interêt même de sa couronne, accepteroit un autre parti qu'il méditoit de lui proposer, moins glorieux à l'Angleterre, mais plus solide & plus utile.

Jamais Monarchie ne tomba dans une confusion plus étrange, que celle où se trouva la France après la prise du Roy Jean. Charles, depuis surnommé le Sage, qui fut le premier de nos Princes qui porta le nom de Dauphin, s'étant sauvé de la ba-

taille de Poitiers, avoit assemblé les Etats, qui loin de seconder ses bonnes intentions, ne penserent qu'à le contrarier, & voulurent lui faire la loi. Les Parisiens se mutinerent: le Roy de Navarre fut tiré de prison, harangua dans Paris, & leva l'étendart de la rebellion contre le Dauphin, qu'il traversa par toutes sortes de moyens, jusqu'à mettre en œuvre le poison, dont ce Prince pensa mourir, & ne guérit jamais trop bien. Plus de cent mille païsans prirent les armes contre la noblesse, résolus de l'exterminer: des troupes d'Anglois, ou des garnisons de quelques châteaux que le Prince de Galles avoit pris en Auvergne & en Berry, ou de celles que le Duc de Lancastre avoit laissées à Philippe de Navarre, en s'en retournant en Angleterre, appuyoient par tout les séditieux, malgré la tréve publiée pour traiter l'affaire du Roy. 1356.

Les relations de ces desordres que la renommée ne diminuoit pas, étant portées en Angleterre, donnerent la hardiesse à Edoüard de demander au Roy captif, pour avancer sa liberté si necessaire à son Etat, la Normandie, la Guyenne, la Xaintonge, le Perigord, le Limousin, le Poitou, l'Anjou, la Touraine, le Maine, le Ponthieu, Calais, Guynes, Boulogne & leurs dépendances en toute souveraineté, avec quatre millions d'or, & une cession à la couron-

ne d'Angleterre de l'hommage que la Bre-
1356. tagne avoit coûtume de rendre à la France. Les hiſtoriens qui ont jugé favorablement du Roy Jean, diſent que la même raiſon qui donna à Edoüard la hardieſſe de lui offrir la liberté à ce prix, le rendit timide à le refuſer, & que le danger où étoit la France de ſuccomber à tant de maux qui fondoient ſur elle tout à la fois, le détermina à conſentir à ce démembrement de la Monarchie, pour aller au plûtôt par ſa preſence ſoûtenir le corps qui menaçoit ruine. Les Etats de ſon Royaume ne furent pas de ſon avis: le remede leur parut pire que le mal; & on peut dire qu'une partie du mal fut guérie par l'horreur du remede. Le Dauphin prenoit le deſſus; ſon adreſſe, ſa bonne conduite, ſa vigueur quand il en étoit beſoin, lui avoit donné de l'autorité. Il avoit ſoumis les Pariſiens, reprimé les Anglois, diſſipé les païſans. Le Roy de Navarre, qui malgré tout cela, étoit & plus factieux & plus opiniâtre dans ſa rebellion que jamais, ne put oüir la propoſition que faiſoit le Roy d'Angleterre, ſans en concevoir de l'indignation, & ſentit pour la premiere fois qu'il avoit du ſang de France dans les veines. Il s'en expliqua, & proteſta contre un traité où le Roy vaincu avoit ſubi aveuglement la loi du vainqueur; & pour rendre ſa proteſtation plus efficace, il fit ſa paix avec le

Dauphin

Dauphin : ainſi d'une commune voix ce traité injuſte fut rejetté, & chacun préfera la guerre à une ſi ruineuſe paix. 1356.

Edouard piqué de ce refus, paſſa en France avec une armée qu'il crut capable de l'aſſujettir : cependant la ſeule ville de Reims qu'il attaqua d'abord, pour y prendre la couronne & l'onction que les Monarques François y reçoivent, penſa faire périr ſon armée ; mais cela n'empêcha pas qu'étant le maître de la campagne, il ne crût faire grace au Dauphin de conſentir au traité de Bretigny, ainſi nommé d'une bourgade d'auprès de Chartres où il fut conclu. Il fut long-temps ſans vouloir entendre à d'autres propoſitions qu'à celles que le Roy avoit acceptées. Quoique lui puſſent alleguer deux Legats du Pape, qui le preſſoient par tout ce qu'il y a de plus touchant de donner la paix au monde chrétien, quoique le Duc de Lancaſtre même, aux avis duquel il déferoit beaucoup, lui eût repreſenté de plus fort, pour le preſſer de finir, avec les avantages qu'on lui offroit, une guerre que le phlegme du Dauphin alloit faire tirer en longueur, & qui pourroit donner le temps à la fortune de changer de parti, il falloit que le ciel s'en mêlât pour vaincre ſon obſtination. Au moment qu'on le preſſoit le plus, & qu'il rejettoit opiniâtrement toutes les offres qu'on lui faiſoit, il s'éleva

un violent orage, il fit des éclairs & un tonnerre horrible, il plut des pierres qui tuerent des hommes ; de quoi il fut si épouvanté, que se tournant vers l'Eglise de Nôtre-Dame de Chartres, il promit de se rendre plus facile à la paix, & se relâcha en effet sur l'article de la Normandie & l'hommage de la Bretagne ; car pour le titre chimerique de Roy de France, il le quitta. A cela près, le traité fut autant désavantageux qu'il pouvoit l'être à la France, qui donna pour racheter son Roy, outre trois millions d'écus, une grande partie du Royaume, & les plus beaux droits de la couronne ; cedant aux Anglois en toute souveraineté la Guyenne, le Poitou, la Xaintonge, l'Angoumois, l'Agenois, le Perigord, le Roüergue, le Limousin, le Quercy, les Comtez de Guynes & de Ponthieu, la Rochelle, Boulogne & Calais. Les autres articles de ce traité, qui furent dressez au
1360. mois de May de l'an mil trois cens soixante, se trouvent répandus en divers auteurs. Un des plus sûrs en raporte quarante tirez d'une charte du Prince de Galles, par lesquels on voit qu'Edoüard donnoit la loi, & qu'il la donnoit durement : mais à considerer l'état où la France se trouvoit alors, on jugera que le Dauphin fit encore beaucoup pour la Monarchie, de pouvoir réduire ce Roy vainqueur à n'en pas détacher la Normandie.

Par cette paix la France vit ſon Roy libre, & l'Angleterre le ſien triomphant. 1361.
On n'avoit point encore vû à Londres une ſi belle & ſi groſſe Cour: les Rois d'Ecoſſe & de Chipre s'y trouverent enſemble, le premier pour les affaires de ſon Royaume, le ſecond pour celle de la terre-ſainte. Le 1362.
Roy Jean, contre le ſentiment de ſon fils & de tout ſon conſeil, y retourna peu de temps après ſa délivrance. Les hiſtoriens ne conviennent pas de la raiſon qui l'engagea à un voyage ſi contraire à toutes les regles de la politique. J'ai toûjours regardé comme une fable inventée par des eſprits romaneſques, ce que quelques hiſtoriens ont écrit, qu'il aimoit la Comteſſe de Saliſbery: cette femme étoit alors dans un âge à ne point donner d'amour, & avoit toûjours été d'une ſageſſe à ne jamais donner d'eſperance. Le vœu que ce Prince avoit fait entre les mains d'Urbain V. de paſſer en perſonne dans les ſaints-lieux, 1363.
eſt trop averé dans l'hiſtoire, pour nous laiſſer penſer autre choſe de ſon retour en Angleterre, ſinon que diverſes contraventions qui ſe faiſoient de part & d'autre au traité de Bretigny, rendant déja la paix chancelante, il voulut aller l'affermir, peut-être même inviter Edoüard à prendre la Croix avec lui. La mort qui le ſurprit à Londres le huitiéme d'Avril de l'année mil trois cens ſoixante-quatre rendit 1364.

ſes pieux deſſeins inutiles autant qu'ils étoient à contre-temps, & donna lieu à ſon ſucceſſeur d'en former de plus politiques, & de plus convenables à l'état où ſe trouvoit la Monarchie.

En effet, en changeant de Roy, la France changea de fortune, par le bon uſage que Charles V. ſçut faire d'une mauvaiſe paix, & par les meſures qu'il prit pour ſe rendre la guerre plus favorable. Pendant la paix, il rétablit l'ordre & l'abondance dans le Royaume. Quand par d'heureuſes contraventions les Anglois lui donnerent occaſion de recommencer la guerre, il la conduiſit avec tant d'art, tant de ménagement, tant d'adreſſe, qu'il fit ſûrement & ſans troubler ſon repos, ce que les deux conquerans Anglois n'avoient fait qu'avec beaucoup de riſque & de continuelles agitations; ayant regagné ſans ſortir de ſon cabinet tout ce que ces grands guerriers avoient acquis par de rudes fatigues & de ſanglantes batailles. On ne peut mieux voir le détail des actions de ce ſage Prince, 1365. que dans l'hiſtoire qu'en a écrite un auteur de ce temps, exact hiſtorien, autant qu'il eſt écrivain poli: on y trouvera un recit fort inſtructif, ſans être diffus, de la guerre de Normandie contre le Roy de Navarre toûjours mutin, mais enfin dompté à la bataille de Cocherel: de la guerre d'Eſpagne, durant laquelle Henry de

Transtamare fut mis deux fois par Bertrand du Guesclin sur le trône de Castille, où enfin il demeura, ayant tué Pierre le Cruel; de celle d'Angleterre, recommencée à l'occasion d'un soulevement des Seigneurs de Guyenne contre le Prince de Galles, & sur diverses contraventions faites par le Roy son pere au traité de Bretigny. 1365.

Dans tous ces évenemens le Lecteur verra la fortune réconciliée avec la France, non toutefois de telle maniere, qu'elle fit divorce avec Edoüard. La querelle de Bretagne fut terminée d'une maniere glorieuse pour lui. Jeanne femme de Charles de Blois, n'en cedant rien en grandeur de courage à la Comtesse de Montfort, avoit soûtenu quelque temps son parti sur le penchant de sa ruine, & avoit délivré son mari: mais enfin la bataille d'Auray, où ce Prince fut défait & tué, l'avoit obligée malgre qu'elle en eût, d'entendre à un accommodement qui lui avoit ôté le Duché. L'affaire d'Espagne n'auroit pas été si heureuse aux François, si Pierre le Cruel que le Prince de Galles avoit rétabli sur son trône par la bataille de Navarette, qui fut la troisiéme qu'il gagna, ne l'eût obligé par son ingratitude de l'abandonner à son mauvais destin. Le renouvellement même de la guerre contre la France ne lui fut point si malheureux, que Charles ne lui

offrît encore pour avoir une paix durable,
1375. quatorze cens villes & trois mille châteaux en Guyenne, moyennant qu'il rendît Calais, & ce qu'il tenoit en Picardie. La mort ne lui donna pas le loisir de prendre son parti sur cet offre. Le Prince de Galles devenu hidropique, l'avoit précedé d'une année, l'un étant mort l'an mil trois cens
1376. soixante-seize, l'autre l'an mil trois cens soixante dix-sept, tous deux grands hom-
1377. mes, tous deux grands Princes, tous deux grands politiques & grands guerriers, tous deux nez avec un courage, une intrepidité, une vigueur qui les rendoient redoutables à leurs ennemis : tous deux ayant un esprit doux, un naturel bien-faisant, un corps bien fait, un air gracieux, qui les rendoient agréables à leurs sujets. Après une vie si semblable, ils eurent une mort differente. Le Prince mourut de cette mort qui est précieuse devant Dieu, avec les Sacremens de l'Eglise & les sentimens d'un bon chrétien : aussi étoit-il vertueux, désintereſſé, peu sujet à ses plaisirs. Le Roy fut surpris, & n'eut de temps que pour témoigner du geste & des yeux, ayant tout d'un coup perdu la parole, quelques sentimens de pieté à un Prêtre qui l'exhortoit. Ce n'est pas qu'il n'y eût assez de temps qu'il fût malade, & même en danger ; mais la fameuse Alix Perez, trop veritablement sa maîtresse, l'avoit

tellement obsédé, que personne ne lui pût parler que quand il eut lui-même perdu la parole. Alors cette impudique harpie lui ayant arraché à la hâte des diamans qu'il portoit au doigt, se retira, & le laissa entre les mains d'un Chapelain, qui n'en pût tirer autre chose que quelques signes de penitence, bons quoique tardifs, quand ils sont sinceres; mais rarement sinceres, quand ils sont si tardifs. 1377.

L'histoire Ecclesiastique remarque que cette femme favorisoit l'Heresiarque Wiclef, & portoit le Roy à le laisser faire, comme un instrument propre à humilier le Clergé d'Angleterre, dont ce Prince n'étoit pas content. Trop d'exemples ont fait voir qu'en cela Edoüard fut mauvais politique, & qu'en tout Etat, les novateurs sont pour le moins autant à craindre à la Monarchie qu'à l'Eglise. Plus d'une fois les Wiclefistes en donnerent des preuves sous Richard II. fils du Prince de Galles & successeur d'Edoüard: neanmoins les coups qu'ils lui porterent ne furent pas assez remarquables, parmi tant d'autres sous lesquels ce Roy malheureux fut accablé, pour leur pouvoir attribuer sa chûte. Des mains plus puissantes le firent tomber: mais quiconque examinera bien sa conduite, jugera quoi qu'en dise l'histoire Angloise, toûjours injuste aux Rois, toûjours favorable au peuple,

qu'il ne merita pas ſon malheur.

1377. Il arriva à ce Prince ce qui arrive preſque à tous les malheureux, de porter le blâme des injuſtices qu'on leur fait, & d'être reſponſables au public de l'inconſtance de la fortune. Il avoit des défauts; il fit des fautes; mais il étoit né avec des qualitez, il avoit fait des actions capables de contre-balancer de plus grands défauts que les ſiens, & de couvrir des fautes plus conſiderables que celles qu'on lui reprochoit, s'il eût regné en d'autres conjonctures, & ſur une autre nature de ſujets.

Richard fut le plus beau Prince du monde, d'un eſprit raiſonnable, d'un bon naturel, brave à ne point faire de honte ni à ſon pere, ni à ſon ayeul, juſqu'à ce que l'excès de ſes malheurs, qu'il ne ſoûtint pas à la verité avec un courage digne d'un ſi beau ſang, l'euſſent comme accablé ſous leur poids. Il étoit doux, civil, magnifique, aimant à donner, & quand il aimoit, ſe donnant lui-même avec moins de reſerve qu'il ne convient aux Rois, auſquels ce n'eſt pas une vertu, comme aux autres, de n'aimer rien plus que leurs amis. Pour cultiver un ſi bon fond, on lui donna le brave Guichard d'Angle, dont l'hiſtoire fait le portrait comme d'un des plus honnêtes hommes du monde.

Un Prince tel que celui-là auroit regné

avec honneur, s'il n'eût point commencé son regne sur le déclin de la fortune de l'Angleterre contre la France, lorsque cette derniere Monarchie réparoit ses pertes ; s'il ne fût point monté sur le trône à onze ans, sous la tutelle de trois oncles, qui pour gouverner, prirent à tâche de décrier son gouvernement ; s'il n'eût point succedé à un Monarque, dont la vaste ambition & les projets sans bornes, avoient épuisé son pays pour faire des conquêtes, lui laissant des guerres hereditaires à soûtenir, & des peuples rebutez d'y contribuer. L'injustice publique fut telle envers l'infortuné Richard, qu'on ne marqua le changement de la fortune de l'Angleterre, que depuis qu'il étoit Roy ; qu'on ne lui pût pardonner une paix nécessaire avec la France ; qu'on l'accusa de cruauté, pour avoir fait mourir un oncle qui le vouloit détrôner, & éloigner de sa Cour un Prince, dont l'évenement ne montra que trop qu'il n'avoit pas moins à craindre ; qu'on regarda comme une oppression du peuple tout le bien qu'il fit à ses créatures ; qu'on lui fit un crime de ce qu'étant né maître, il se voulut tirer de servitude ; qu'en lui enfin rien ne parut aux Anglois ni innocent ni pardonnable, non pas même les fautes de la jeunesse. 1378.

A son avenement à la couronne, il se vit obligé d'entretenir de grosses armées

en divers lieux. Une tréve venoit d'ex-
1378. pirer entre la France & l'Angleterre. A peine avoit-elle fini, que Charles V. dont la vigilance ne laiſſoit échapper aucune occaſion de réparer les pertes de ſes prédéceſſeurs, fit attaquer en même temps l'Angleterre & la Guyenne par deux endroits. Il envoye en Angleterre l'Amiral Jean de Vienne, faire des deſcentes ſur les côtes de Galles & de Cornoüailles, pendant que Robert Stuard Roy d'Ecoſſe, ſucceſſeur de David Brus, avec qui Charles avoit renouvellé l'ancienne alliance des deux nations, entroit dans le Northumberland. Du côté de Guyenne, il engagea le Roy de Caſtille, ſon ami fidele, à faire aſſieger Bayonne, pendant que le Duc d'Anjou attaquoit la même Province par la Garonne. Ce que les Anglois poſſedoient du côté de Picardie ne fut pas exempt de la guerre : le Duc de Bourgogne qui la ſçavoit bien faire, l'y porta & l'y fit vivement. De plus, comme une couronne appuyoit toûjours les ennemis de l'autre, le Duc de Bretagne s'étant en ce temps-là broüillé de nouveau avec la France, le Roy de Navarre inconſtant, & uni plus que jamais avec les Anglois, les ayant introduits dans Cherbourg, la Bretagne & la Normandie ſe virent encore les theatres de l'animoſité des deux nations.

Richard eut en tous ces lieux des ar-

nées, qui y firent la guerre, avec cette alternative de bons & de mauvais ſuccès, qu'ont des forces à peu près égales, quand la fortune ne prend pas parti. La France generalement parlant y profitoit, & continuoit à réparer ſes pertes : mais ce n'étoit point avec un aſcendant, qui décréditât les armes d'Angleterre. La minorité de Richard n'etoit point en cela differente de la fin du regne d'Edoüard. La France ſe relevoit, mais l'Angleterre ne tomboit pas; & il ne tint qu'à ſes miniſtres d'avoir la paix à des conditions qui leur euſſent laiſſé encore du profit. Les eſprits équitables faiſoient juſtice au jeune Prince là-deſſus, mais c'eſt ce que le peuple ne ſçait point faire. Comme il porte toûjours le poids de la guerre, ſi d'heureux évenemens ne l'amuſent, & ne l'empêchent de penſer au trop peſant fardeau qu'il ſoûtient, il s'impatiente & murmure. Pendant qu'on n'avoit oüi parler en Angleterre que de conquêtes faites, & de batailles gagnées, particulierement ſur les François, on avoit donné ſans trop ſe plaindre l'argent néceſſaire à une guerre ſi glorieuſe. Il n'y avoit point d'artiſan dans Londres, qui ne crût avoir vaincu à Crecy & pris le Roy de France à Poitiers. Cette imagination lui ôtoit le regret de donner ſon argent. A meſure qu'avoit diminué ce ſuccès, on avoit oüi élever les plaintes. Elles n'a-

1379.

1380.

voient pas éclaté contre Edoüard, parce que dans Edoüard vieillissant, on respectoit Edoüard jeune; mais on n'eut pas pour son successeur la même consideration. Les charges publiques croissant toûjours à mesure que se prolongeoit la guerre, & la guerre ne produisant plus de ces évenemens éclatans, qui en adoucissent le poids au peuple, le peuple murmura hautement, & du murmure passa enfin à une sedition
1381. l'an mil trois cens quatre-vingt-un.

Un Prêtre du Comté de Kent nommé Jean Vallée en fut l'auteur. Cet Ecclesiastique seditieux avoit depuis long-temps disposé les païsans de sa Province à secoüer le joug des impôts. Une taxe d'un écu par tête ayant été publiée, détermina cette canaille à lever de nouveau l'étendart de la rebellion. Il s'en assembla une multitude incroyable, qui marcha droit à Londres sous la conduite de Vallée & & d'un Couvreur nommé Tillier. Ils faisoient profession de n'en vouloir pas au Roy, dont la jeunesse & le bon naturel leur faisoient, disoient-ils, beaucoup esperer pour la réformation de l'Etat. Les principaux objets de leur fureur étoient le Duc de Lancastre regent du Royaume, Jean Suburi Archevêque de Cantorbery & grand Chancelier d'Angleterre, & generalement toute la noblesse qu'ils avoient en tête d'exterminer. On leur ferma les

portes de Londres, mais la populace les leur fit ouvrir, & la plûpart ſe joignant à eux, ils firent des deſordres incroyables. Le Duc de Lancaſtre étoit abſent, & ce fut un bonheur pour lui. Ils pillerent & brulerent ſon palais, qu'on appelle aujourd'hui la Savoye, & après divers autres effets d'une aveugle & brutale manie, ils s'aſſemblerent devant la Cour, demanderent à parler au Roy, & proteſterent qu'ils ne ſe retireroient pas, qu'il n'eût fait rendre compte au Chancelier, des ſommes immenſes qu'on avoit levé ſur le peuple, & qui avoient paſſé par les mains de ce miniſtre. Jean Holland, frere uterin du Roy, & Waulourde Maire de Londres, vouloient qu'on fit main baſſe ſur eux: d'autres n'en furent pas d'avis, & jugerent plus à propos que le Roy ſe ſervit du reſpect qu'ils paroiſſoient conſerver pour lui, afin de leur faire entendre raiſon, & de les engager en les ménageant & en leur accordant quelque grace, à retourner chacun chez eux. Le Roy ſuivit ce conſeil, & ſortit accompagné de pluſieurs ſeigneurs pour aller parler à ces gens dans la prairie de la Milliande, où effectivement l'air affable du jeune Monarque gagna ces mutins. Ils lui promirent de ſe retirer, & de laiſſer auprès de lui un certain nombre de députez pour lui expoſer leurs requêtes. On croyoit le tumulte ap- 1381.

paſſé, mais le Roy fut bien étonné, quand
1381. il apprit à ſon retour, que Vallée & Tillier s'étant dérobez des autres avec environ quatre cens hommes, avoient ſurpris les gardes de la tour, y étoient entrez, & avoient maſſacré l'Archevêque de Cantorbery, le grand Prieur de Saint Jean de Jeruſalem, & un Cordelier qu'on leur avoit dit être aimé du Duc de Lancaſtre. Leur inſolence étoit allée ſi loin, qu'ils étoient entrez dans la chambre de la Princeſſe de Galles, mere du Roy, & en avoient pillé les meubles. La Princeſſe en étoit évanoüie, & il avoit fallu la tranſporter ailleurs. On jugea bien que cette troupe n'étoit pas dans les ſentimens des autres. En effet ils avoient eſperé de s'enrichir du pillage de Londres, & ils voyoient avec chagrin que l'occaſion leur en échapoit. Ils s'étoient aſſemblés ſur le chemin de Weſtminſter, pour chercher les moyens de retenir ceux qui avoient promis de ſe retirer, lorſque le Roy paſſant par-là leur demanda ce qu'ils y faiſoient. Tillier s'avança pour répondre, & perdant d'abord le reſpect, fit un diſcours fort inſolent. Le Roy l'écoutoit avec moderation, mais Waulourde, homme bruſque & vif, en fut ſi indigné, que ſans conſulter perſonne, il chargea ce brutal harangueur, & le fit tomber à ſes pieds, un Ecuyer du Roy l'acheva.

Le zele de Waulourde expoſa la perſonne du jeune Prince. Les mutins ſe mettoient en devoir de charger ceux qui l'accompagnoient, & on en entendit parmi eux qui crioient qu'il falloit tout tuer. Le Roy fit paroître une hardieſſe qui ſuſpendit leur action. Car s'étant détaché de la troupe des ſeigneurs qui l'environnoient, il s'avança malgré le peril, & leur ordonna d'un ton ſi fier de ſe retirer, que pluſieurs obéïrent. Ils ne furent pas tous dociles, & ceux qui reſterent, continuant toûjours à ſe ranger comme pour combattre, le Roy auroit été en danger, ſi Robert Knoles & Perducas d'Albret, deux des plus fameux Capitaines qui fuſſent alors en Europe, n'euſſent paru à point nommé pour le tirer de cet embarras. Sur le bruit qui s'en étoit répandu, ils étoient montez à cheval, à la tête de quelques troupes qui ſe trouverent alors à Londres, & étoient accourus au ſecours. Leur preſence fit peur aux mutins. On vouloit les charger, mais le Roy voyant qu'ils ſe retiroient d'eux-mêmes, ne ſe ſervit de ſon avantage que pour les renvoyer chez eux, & n'en fit mourir que les chefs. Le Prêtre Vallée s'étoit caché, mais ayant été découvert par ceux mêmes de ſon parti, il eut la tête tranchée. 1381.

La punition des ſéditieux appaiſa la ſédition : mais la ſédition appaiſée ne

laiſſa pas de produire deux méchans effets.
1382. Le premier fut de faire voir à ceux qui étoient mécontens du gouvernement, que l'on pouvoit la réveiller, & que pour peu qu'elle fut mieux conduite, & par des gens plus accreditez, on en pourroit faire un parti redoutable. Le ſecond fut de rendre la Cour moins circonſpecte à multiplier les guerres, & à continuer les exactions.

On fit une expedition en Flandre, dont le mauvais ſuccès renouvella les murmures. Le Duc de Bourgogne avoit d'abord pris de ce côté-là quelques places des dépendances de Calais: mais depuis ce temps-là, les hoſtilitez y avoient ceſſé entre les deux nations, & les armes Françoiſes s'étoient tournées entierement contre les Flamans, toûjours révoltez contre leur Prince, que Charles VI. vouloit maintenir.
27. de Nov. Les Anglois l'avoient laiſſé faire, & avoient même refuſé du ſecours aux rebelles, mais la journée de Roſebec ayant reveillé leur jalouſie, ils prirent occaſion d'une Croiſade qu'Urbain VI. propoſa durant le grand ſchiſme au Roy d'Angleterre contre le parti de Clement VII. pour faire entrer du côté de Flandre une armée de Croiſez dans la France, qui n'obéïſſoit pas à Urbain. Quelque épuiſée que fût l'Angleterre, une Croiſade contre la France y parut une ſi belle entrepriſe, que le peuple

ple n'y épargna rien, dans l'eſperance qu'elle réüſſiroit. L'effet ne répondit pas à leurs vœux. Hugues Spenſer Evêque de Norvic, qui eut le commandement de cette armée, prit des villes, & défit des troupes appartenantes au Comte de Flandre, quoique de l'obéïſſance d'Urbain : mais loin d'entrer en France, Charles VI. étant venu au ſecours du Comte, chaſſa le Prélat de toutes ſes conquêtes, & lui fit repaſſer la mer. Le peuple Anglois doublement trompé dans cette expedition bizarre, cria ſi haut, qu'on penſa à la paix. Les Ducs de Bretagne & le Comte de Flandre en firent les premieres démarches, & moyennerent une conference; mais la reſtitution de Calais, que les François vouloient ravoir, & la ſouveraineté de la Guyenne, que malgré les contraventions faites au traité de Bretigny les Anglois prétendoient garder, ne permit pas de conclure autre choſe qu'une tréve, qui ne ſervit qu'à rendre, quand elle fut expirée, la guerre plus vive & plus ſanglante. On l'eut en France & en Ecoſſe. Le Roy fit celle d'Ecoſſe lui-même, & il l'avoit commencée d'un air à y acquerir de la gloire, ſi les diviſions de ſa Cour n'en euſſent interrompu le cours, dans le temps qu'il en alloit cuëillir le fruit. Car ce fut en cette occaſion qu'éclaterent ces diſcordes funeſtes, qui furent à toute l'Angleterre des 1382.

sources de tant de malheurs, & qui ne
1383. purent être assoupies que par la ruine de tous les partis.

Il y avoit déja long-temps que cette partialité se formoit. A mesure que Richard avoit crû en âge, le joug de trois oncles lui avoit paru incommode, & lui étoit enfin devenu insuportable. Comme la tendresse naturelle de son cœur lui avoit donné des favoris, insensiblement il en avoit fait des ministres, dont l'autorité augmentant à proportion que les années augmentoient celle du Monarque, les Princes se virent exclus de la faveur, & n'avoient plus de part aux affaires, qu'autant qu'un reste de minorité expirante obligeoit encore le Roy à leur en donner. Le ressentiment qu'ils en eurent partagea la Cour en deux factions, l'une des Princes, l'autre des favoris. Dans la premiere étoient les Ducs de Lancastre, d'York, & de Gloceſtre, le premier, regent du Royaume, & tous trois oncles du Roy, le Comte de Derby fils du Duc de Lancastre, Richard Comte d'Arondel, Thomas son frere Evêque d'Ely, Thomas de Beauchamp Comte de Warvic, Thomas Mourbay Comte de Nottingham & grand Maréchal d'Angleterre, Guillaume de Montaigu Comte de Salisbery, Henry de Percy Comte de Northumberland, & un grand nombre d'autres Seigneurs,

que l'ambition & la jalousie animoit contre les favoris. Dans la seconde faction étoient Robert Vere Comte d'Oxford, que Richard fit Marquis de Dublin, & dans la suite Duc d'Irlande, qualitez que personne que lui n'avoit encore portées jusqu'alors. Aussi étoit-il le plus avant de tous dans les bonnes graces de son maître, qui l'aima avec tant de tendresse, que les médisans l'accuserent de ne l'aimer pas innocemment. Alexandre de Neufville Archevêque d'York, Michel de la Pôle Comte de Suffolk, & un nommé Robert Trisilien étoient après les favoris le plus en credit auprès du Monarque. Ils partageoient entre eux les charges de grand Trésorier, de grand Chancelier, & de grand Justicier d'Angleterre. L'Archevêque avoit les finances, le Comte les sceaux, Trisilien la justice, & tous trois s'étoient fait des créatures, qui participoient à leur faveur. 1384.

Chacune de ses factions avoit son foible & ses avantages. La superiorité du merite étoit sans contestation du côté des Princes. Les oncles du Roy soûtenoient tous trois leur rang avec dignité : ils avoient tous trois de la grandeur, de l'esprit, de la capacité, du courage. Ils avoient tous trois bien fait la guerre, & quoiqu'ils n'eussent pour le métier, ni tout le sçavoir-faire du Roy Edoüard, ni

1384. tout le génie du Prince de Galles, ils y avoient acquis assez de réputation, pour ne point faire de deshonneur à la memoire de ces deux Heros. On avoit éprouvé en diverses négociations qu'ils étoient tous trois politiques, & s'ils n'eussent point trop affecté de faire passer leurs conseils en loix, le Prince les auroit reçû plus agréablement, & l'Etat en auroit profité davantage. Outre leur merite, leur union les rendoit encore considerables : non qu'ils fussent toûjours de même avis, ni qu'ils eussent les mêmes vûës. Comme c'étoient trois hommes de très-different caractere, ils avoient souvent des sentimens, quelquefois des interêts opposez : ils ne furent pas même toûjouts sans jalousie : mais tout cela ne les broüilla point, & s'ils n'agirent pas toûjours de concert, au moins ne les vit-on jamais en action l'un contre l'autre. Le Comte de Derby étoit encore jeune, mais il étoit au-dessus de son âge, & le commencement de sa conduite en rendit la suite moins surprenante. Les deux d'Arondel étoient gens de tête, le grand Maréchal avoit beaucoup de cœur, & nul de ceux que j'ai nommez ne faisoit honte à son parti.

Les favoris n'étoient pas à beaucoup près des hommes d'un si grand caractere, & c'est apparemment pour cette raison que Froissard les nomme presque toûjours, en

les comparant à ces gens-là, des marmouſets & des poupées du Roy. Vere étoit un jeune homme bien fait, flateur, inſinuant, cherchant à plaire, & en ayant trouvé le ſecret. Tout le reſte étoit en lui fort mediocre, & s'il avoit quelques bonnes qualitez, elles étoient obſcurcies par de grands défauts. Il avoit peu de capacité & beaucoup de préſomption, ſe croyant propre à tout ſans avoir rien fait : n'ayant ni valeur ni ſcience de la guerre, & voulant commander des armées; fier au reſte, & ne ménageant perſonne, quand il s'agiſſoit de ſatisfaire ou ſon ambition, ou d'autres paſſions, qu'il avoit fort vives. Il avoit épouſé une fille du Seigneur de Coucy & d'Iſabelle d'Angleterre, belle perſonne, & d'une douceur qui la rendoit aimable à tout le monde. Quelque temps après ſon mariage étant devenu amoureux d'une jeune Allemande nommée Lanecerone, que la jeune Anne de Luxembourg avoit amenée de Bohême, ſans conſiderer que ſa femme étoit petite-fille d'Edoüard III. couſine germaine de Richard, niéce des Ducs de Lancaſtre, d'Yorк, & de Gloceſtre, il eut l'inſolence de la répudier, & le Roy eut la foibleſſe de le laiſſer faire, le ſchiſme lui donnant des facilitez pour diſſoudre ſon mariage, qu'il n'auroit pas euës dans un autre temps. Ainſi cet imprudent favori autoriſoit par ſa mauvaiſe 1384.

conduite la haine publique, que sa bonne fortune ne lui attiroit déja que trop. Les trois autres avoient de l'esprit, & surtout de l'esprit d'intrigue, même de la capacité pour leurs charges; mais leurs interêts particuliers les rendoient peu propres à bien faire les affaires du Royaume, ni celles du Roy leur maître. L'Archevêque étoit un homme de qualité, qui pensoit à enrichir sa famille. La Pôle étoit un homme de rien, qui vouloit en peu de temps amasser beaucoup. Trisilien étoit parent de Vere, & lui étoit tout dévoüé.

1385. Des Ministres de ce caractere ne sembloient pas devoir balancer la puissance de la faction opposée; mais l'autorité royale est toûjours un grand contre-poids aux plus fortes cabales. Celle des trois Ducs l'éprouva long-temps, & s'ils eussent été tous trois de l'humeur du Duc de Lancastre, ils auroient à la fin cedé, & laissé le champ libre aux Favoris.

Ce Prince, quoiqu'ambitieux & fier plus qu'aucun autre de son temps, quoiqu'irrité & souvent poussé à bout par les intrigues des ministres, qui l'avoient rendu suspect au Roy, fut si ferme dans son devoir à l'égard de son Souverain, que les injures les plus atroces ne le purent porter à la révolte. On lui sçavoit neanmoins à la Cour si peu de gré de sa moderation, qu'on continuoit de l'offenser; & comme

d'ailleurs il étoit vif & né avec beaucoup de hauteur, on ne l'offenſoit gueres ſans trouver en lui une ſenſibilité qui donnoit de l'ombrage, & qui le faiſoit craindre au jeune Roy. Il n'étoit pas aimé du peuple qu'il n'avoit jamais ménagé; mais il étoit reſpecté de ſes freres, & accredité parmi les grands. Richard & les favoris le regardoient comme le plus fâcheux obſtacle qu'ils euſſent à regner ſouverainement. Le Duc de ſon côté étoit las des traverſes qu'ils lui donnoient: n'étant d'humeur ni à pouſſer les choſes à la derniere extrémité, ni à ſouffrir qu'on lui fît la loi, il avoit un milieu à garder entre ſa gloire & ſon devoir, qui le tenoit dans un état violent dont il cherchoit à s'affranchir. Juſques-là la regence du Royaume, le commandement des armées, diverſes négociations pour la paix, & pour le mariage du Roy ſon neveu, dont le Parlement l'avoit chargé, lui avoient fait un enchaînement d'affaires, dont il ne s'étoit encore pû débaraſſer. Il commençoit à être plus libre, & la minorité étant ſur ſes fins, ne le menaçoit que de trop de loiſir, lorſqu'un nouveau dégoût qu'il reçut durant l'expedition d'Ecoſſe, lui fit embraſſer avec ardeur l'occaſion qui s'offrit à lui de s'éloigner de la cour d'Angleterre, où il ſe voyoit dans une ſituation déſagréable pour le preſent, & dangereuſe pour l'avenir. Il y avoit dé- 1381.

1385. ja long-temps que la conquête de la Castille étoit la passion de ce Prince, qui ayant épousé Constance l'aînée des filles de Pierre le Cruel, lui devoit naturellement succeder; mais trouvant le bâtard Henry en possession de cet heritage, il ne pouvoit esperer d'y rentrer autrement que par les armes. Pendant que Henry avoit vécu, l'entrepriſe avoit paru temeraire, par l'autorité que ce Prince s'étoit acquis ſur ſes nouveaux ſujets; ainſi on ne l'avoit pas tentée. Quand il fut mort, on crut la pouvoir tenter, par l'occaſion qu'en firent naître les démêlez de Jean ſon fils avec Jean bâtard de Portugal, qui après la mort de Ferrand ſon pere, s'étoit emparé du trône, au préjudice du Caſtillan, qui en avoit épouſé l'heritiere. Le Portugais avoit prévalu: il avoit gagné ſur l'Eſpagnol la bataille de Juberoth; mais craignant un retour de fortune, il avoit envoyé offrir au Duc de Lancaſtre de ſe joindre à lui, pour l'aider à pouſſer ſes prétentions ſur la couronne de Caſtille. Le Duc avoit déja reçû agreablement l'ambaſſade, & ne differoit plus à partir que par l'embarras des préparatifs, lorſque le favori attentif aux occaſions de le détruire dans l'eſprit du Roy ſon neveu, les broüilla de nouveau, par un ſoupçon qu'il fit naître au jeune Monarque, que le Duc ſon oncle avoit deſſein de le faire perir en Ecoſſe

Ecoſſe, parce qu'il lui avoit conſeillé de pourſuivre les ennemis, qui s'y étoient retirez après avoir abandonné Edimbourg. Richard en avoit témoigné ſon reſſentiment par des paroles qui avoient outragé le Duc. On les avoit réconciliez ; mais cette réconciliation ayant augmenté le dégoût qu'ils avoient l'un de l'autre, ils embraſſerent volontiers l'occaſion qui ſe préſentoit de ſe ſéparer avec honneur. Ainſi le Roy ayant contribué liberalement à l'armement du Duc, le Duc en fut plûtôt prêt, & partit content d'Angleterre, dans l'eſperance qu'il avoit d'aller regner en Caſtille. 1385.

Richard croyoit avoir beaucoup gagné pour ſes favoris & pour lui dans l'éloignement du Duc de Lancaſtre, le Duc d'York qui naturellement ſembloit devenir chef du parti, étant un Prince pacifique & naturellement pareſſeux, aimant la vie douce, & ne ſe mêlant des affaires publiques, que pour n'en paroître pas incapable. Mais le jeune Monarque ne prévoyoit pas, que les mêmes raiſons qui rendoient le Duc d'York mal propre à être chef du parti, lui feroient ſouffrir ſans chagrin que ſa place y fût occupée par le Duc de Gloceſtre, l'homme d'Angleterre le plus redoutable à la puiſſance royale.

Pour ſon repos & pour celui des autres, Thomas de Voodſtock Duc de Gloceſtre,

auroit dû naître sur le trône, ou n'en être
1385. pas si éloigné. Cadet de cinq freres, qui avoient tous des enfans, il avoit trop de têtes à abbattre pour mettre la couronne sur la sienne. L'histoire lui doit la justice de dire qu'il n'en eut jamais le dessein; mais je crois qu'elle peut dire aussi que ce fut graces à la fortune, qui lui en avoit ôté l'esperance, par les obstacles qu'elle y avoit mis, non à sa moderation & à sa vertu. S'il ne tenta pas d'être Roy, il mit tout en usage pour regner, en gouvernant le Prince ou le peuple, dépositaire ou usurpateur de l'autorité souveraine. Le Prince lui avoit échapé: mais il avoit un si grand talent pour s'insinuer dans l'esprit du peuple, qu'il s'en rendit entierement maître. Jamais homme ne sçut mieux l'art de le soulever, de se l'attacher, & d'en tirer toutes sortes de services. Autant qu'il étoit fier à la Cour, intraitable au Roy & aux Ministres, autant il étoit doux dans la ville, civil & affable à la bourgeoisie, toûjours neanmoins sans préjudice du respect dû à sa naissance, que sa figure & ses manieres ne laissoient pas oublier à ceux que sa politique vouloit gagner; aussi se donnoit-il bien de garde de leur montrer qu'il eût besoin d'eux, & qu'un autre motif que leur interêt qui l'engageât à entrer dans leurs affaires, voulant qu'ils le regardassent comme leur protecteur, non comme

le chef de leurs révoltes. Dans cette vûë, il se donnoit la patience de les attirer peu à peu par des discours artificieux à prendre confiance en lui, plaignant leurs maux, blâmant les Ministres, souvent n'épargnant pas le Monarque, par où les portant à s'ouvrir à lui & à implorer son secours, il leur faisoit faire des démarches qui étant désagréables à la Cour, engageoient le Roy à les aigrir, & eux à perdre patience. Par une conduite si concertée, la faction du Duc de Gloceſtre ne fut ni de ces rébellions brusques, où un furieux levant l'étendart est suivi, sans sçavoir pourquoi, par une multitude insensée, prête à l'abandonner sans raison, comme elle le suit sans discernement; ni de ces partis formez par brigue, où ceux qui y entrent n'ayant d'interêt que celui du chef qui les assemble, ont un lien trop foible pour demeurer solidement unis. Le peuple de longue main persuadé que sa conservation dépendoit de celle de son protecteur, fut toûjours disposé à prendre les armes pour le maintenir contre les favoris, contre les Ministres, contre le Roy même, & se joignit après sa mort à ceux qui entreprirent de le venger. 1385.

Tel fut le chef de la faction fameuse, qui durant le regne de Richard II. s'éleva d'abord contre les favoris, & ensuite contre lui-même, le détrôna, & le fit perir.

A peine la flote du Duc de Lancaſtre avoit
1386. quitté les côtes d'Angleterre, qu'on s'apperçut que le parti n'agiſſoit plus que par l'eſprit & par le mouvement du Duc de Gloceſtre: tout parut animé d'une nouvelle chaleur, & l'aigreur augmenta ſi fort, que perſonne ne douta plus qu'on n'en vint à une rupture, lorſqu'un péril commun ſuſpendit pour quelque temps les animoſitez particulieres.

On étoit informé en France, & du départ du Duc de Lancaſtre avec une nombreuſe ſuite de la plus belle nobleſſe d'Angleterre, & des troubles domeſtiques de ce Royaume, qu'on crut facile à ſubjuguer pendant qu'il n'étoit pas uni. Charles VI. s'entêta de cette entrepriſe l'an mil trois cens quatre-vingt-ſix, & fit de ſi grands préparatifs, que les moins préſomptueux eurent ſujet d'en eſperer un bon ſuccès. Il avoit deux armées navales, l'une à l'Ecluſe de près de treize cens voiles, qu'il vouloit commander en perſonne: l'autre en Bretagne de ſoixante & douze, que le Connétable de Cliſſon, le premier mobile de ce grand deſſein, devoit joindre à la premiere.

Rien ne manquoit à cet armement, non ſeulement du neceſſaire, mais du commode & du magnifique. Les ſoldats, les armes, les vivres, tout y abondoit; & on n'avoit de peine qu'à retrancher le ſu-

perflu. Soixante mille hommes de débarquement étoient conduits par tous les Princes & les grands Seigneurs du Royaume, qui étoient à la suite du Roy. On portoit une ville de bois avec ses tours & ses bastions, à laquelle quelques historiens ont donné un espace incroyable, mais dont la verité est que les pieces préparées & taillées exprès, pour être promptement assemblées lorsqu'on en auroit besoin, occupoient plusieurs grands vaisseaux. On ne voyoit que navires peints, que mats dorez, que de voiles de soye. Tout étoit prêt, le le Roy & les Grands arrivez au rendez-vous. L'Angleterre trembloit, on quittoit Londres pour chercher des demeures moins exposées à la fureur d'un ennemi qu'on ne croyoit pas pouvoir éviter. Dans cette consternation des Anglois, il y a en effet apparence que Charles eût fait de grands progrès, s'il eût pû mettre à la voile à temps; mais deux choses l'en empêcherent; l'une que le vent lui fut toûjours contraire; l'autre que le Duc de Berry qui gouvernoit alors l'Etat, n'étant pas l'auteur de cette entreprise, & ne voulant peut-être point qu'elle s'executât, parce qu'un autre en avoit donné le dessein, se fit attendre sous divers prétextes, depuis le printemps jusqu'à la Toussaint. Il n'étoit plus temps de partir, les Anglois étoient préparez, & plus de cent mille hommes 1386.

1386. bordoient toutes les côtes d'Angleterre ; de plus la saison n'étoit plus propre à une expedition de mer. Le Duc de Berry le representa, & le jeune Roy s'opiniâtrant qu'on mît à la voile, il y consentit artificieusement, & avec une condition qu'il sçavoit bien que le Monarque n'étoit pas d'humeur à accepter. *Partons*, dit-il, *mais je ne puis tenant la place que je tiens, souffrir que le Roy soit d'un voyage que la saison rend si perilleux. Je suis responsable à l'Etat de sa vie & de sa personne ; je ne permettrai jamais qu'on l'expose aux tempêtes inévitables dans la saison où nous entrons.* Le Roy se récria fortement contre la proposition du Duc, protestant qu'on ne partiroit point, ou bien qu'il seroit du voyage. On en délibera dans le conseil, & on conclut à remettre l'affaire au printemps de l'année suivante ; mais pour lors elle échoüa par divers malheurs arrivez aux vaisseaux du Roy, & par la prison du Connétable, surpris par le Duc de Bretagne son ennemi particulier, & secret partisan des Anglois.

Il y a cependant à douter si ce Prince rendit un bon service à ses amis, en les delivrant d'un peril qui les unissoit contre l'étranger, puisque la tranquillité les divisa de nouveau. Pendant que les François étoient à l'Ecluse, Richard avoit assemblé son Parlement à Londres, qui ne pensa pendant l'orage qu'à concourir avec

lui aux moyens de ſauver l'Etat du naufrage dont on le voyoit menacé. 1387.
Mais la tempête ne fut pas paſſée, qu'on recommença à ſe plaindre, & à murmurer contre le Pilote, parce qu'il ne l'avoit pas prévenuë. On compara le regne de Richard avec celui d'Edouard III. On ſe plaignit de la difference qu'il y avoit entre l'ayeul, qui portoit la terreur juſques dans Paris, & le petit-fils, que les François faiſoient trembler juſques dans Londres. On repaſſoit ſur ces temps heureux où les Anglois chargez de dépoüilles, & amenant des Rois captifs, retournoient vainqueurs des campagnes de Crecy & de Poitiers. On déploroit ce changement; dont on accuſoit moins la fortune que la mauvaiſe conduite du Prince, gouverné par d'indignes miniſtres qui s'approprioient ſes finances, & ne faiſoient rien pour ſa gloire. On peut juger ſi le Duc de Glocestre entendoit ces diſcours avec plaiſir, & quelles eſperances il en conçut, par la ruine prochaine des favoris. Ainſi loin d'éteindre le feu, il y jettoit l'huile & l'entretenoit, ſe preparant à s'en ſervir pour executer ſes deſſeins, quand les choſes ſeroient venuës au point où il les conduiſoit.

Les eſprits étoient dans ce mouvement quand le Roy demanda de l'argent pour les preſſans beſoins de l'Etat. Il repreſen-

1387. avec force que quelques ſecours qu'il eût reçu de ſon peuple, les grandes guerres qu'il avoit ſur les bras, avoient épuiſé ſon épargne, qu'il ne ſe les étoit point attiré par ſa faute, qu'il les avoit heritées avec la couronne, & qu'il étoit de l'honneur de la nation de les ſoûtenir, juſqu'à ce qu'on fût en état d'obliger les ennemis à une paix où l'Angleterre ne perdit rien de ce que ſon pere & ſon ayeul lui avoient ſi glorieuſement acquis. Quelque éloquente que fut la harangue du Roy, on étoit en ſi mauvaiſe humeur que perſonne n'en fut touché. On lui répondit ſéchement, que s'il avoit beſoin d'argent, il en trouveroit dans les coffres du Comte de Suffolk, qui s'étoit enrichi des dépoüilles de l'Etat, qu'il n'y en avoit plus ailleurs, & que le Parlement vouloit que le Miniſtre rendit compte des ſommes immenſes qui lui avoient paſſé par les mains. Cette réponſe irrita le Roy à un point qui ne ſe peut dire : il ſortit de l'aſſemblée en colere, & menaça non ſeulement de s'accommoder avec la France, mais d'en implorer le ſecours, lui étant encore moins honteux de dépendre d'un Roy étranger que de ſes propres ſujets. Son chagrin éclata ſur tout contre le Duc de Gloceſtre ſon oncle, qu'il regardoit comme l'auteur de l'oppoſition qu'il trouvoit à ſes volontez dans ſon Parlement. Quelques hiſtoriens

disent, que dans la chaleur de son ressentiment, il donna les mains à une conjuration, qui devoit faire perir ce Prince dans un repas où on l'invita, s'il n'en eût été averti assez à temps pour éviter ce piege. 1387.

Richard fut quelques jours sans aller au Parlement, esperant que son indignation donneroit de la crainte aux députés, & les obligeroit à avoir plus de complaisance pour lui; mais il se trompa. On ne fit rien pendant qu'il fut absent, & on lui fit même entendre que s'il ne revenoit dans un certain temps, l'assemblée avoit droit de se separer. Richard, qui avoit besoin d'argent, fut donc obligé de revenir, & d'écouter ce qu'on avoit à dire contre son Chancelier, dont les malversations se trouverent si énormes, que quelque amitié qu'il eût pour lui, il fut obligé de les avoüer, & de consentir qu'on lui ôtât les Sceaux, qu'on donna à Thomas d'Arondel Evêque d'Ely, partisan de Gloceſtre. On ôta en même temps la charge de grand Tréſorier à l'Evêque de Durham, & on la donna à l'Evêque d'Hereford. Pour adoucir neanmoins un peu le chagrin que donnoit au Monarque la dépoſition de ſes Officiers, on lui accorda de l'argent, & l'on fit preſent à ſa requête de cent mille écus à ſon favori, mais à condition qu'il s'éloigneroit au moins quel-

ques années de la Cour, & qu'il passeroit
1387. en Irlande, où le Roy lui avoit donné de grandes terres en le faisant Duc de cette Isle. Richard faisant reflexion, que le meilleur moyen de se metre au-dessus de la condition qu'on lui imposoit, étoit d'avoir l'argent qu'on offroit, reçut l'argent & la condition, à dessein d'employer l'un à s'affranchir de l'autre. Ce qu'il fit en effet bientôt. A peine le Parlement se fut separé, qu'il fit un voyage au pays de Galles, & y mena son favori : le Comte de Suffolk fut de la partie, & fut mieux traité que jamais, le Roy ayant même affecté de le faire manger à sa table.

Le Duc de Gloceſtre jugea bien par cette conduite du Prince, qu'il falloit des remedes plus forts, pour le guérir de l'entêtement qu'il avoit pour ses favoris, & que du train que prenoient les choses, sans quelque révolution violente, Robert Vere seroit long-temps maître. Le Duc étoit demeuré à Londres, où il étudioit les moyens de donner aux affaires un mouvement plus propre à les faire changer, lorsque le peuple de cette ville, recommençant à murmurer qu'on continuât à lever sur les particuliers, au lieu de reprendre sur les Ministres, lui alla demander sa protection. Ce Prince ravi d'une si belle ouverture d'intrigue, se résolut de la pousser; mais il dissimula adroitement

ſon intention aux députez, & leur marqua d'autant moins d'ardeur, qu'il en remarqua plus en eux. 1387.

Vous vous adreſſez mal, leur dit-il, *pour trouver la protection que vous cherchez. Je conceois vos plaintes : elles ſont juſtes ; mais je ne ſuis point aſſez puiſſant pour apporter remede à vos maux. Je ſai le rang que je tiens ; mais vous ſavez qu'en ce pays-ci le credit ne ſuit pas le rang. Je ne refuſe pas neanmoins de vous rendre tout le ſervice dont je ſerai capable, peut-être même que je ne vous ſerai pas inutile, pour peu que vous ſachiez vous aider. Il faut porter vos plaintes à la Cour, parler au Roy, & lui faire entendre, malgré les flateurs qui l'environnent, l'oppreſſion que vous ſouffrez, pendant qu'un petit nombre de gens qui gouvernent ſes finances, s'élevent ſur vos ruines, & s'engraiſſent de vôtre ſubſtance ſans aucun profit pour l'Etat. C'eſt ce que tout le monde voit, & ce que tous les gens de bien déplorent : mais c'eſt ce qu'il n'y a que vous qui puiſſiez bien repreſenter. Commencez, on vous appuyera. Le Roy doit venir celebrer la fête de ſaint George à Windſor : nous y ſerons, mon frere & moy, nous appuyerons vôtre requête, & nos amis ſe joindront à nous. Faites deux choſes. Fortifiez vôtre députation par celle des autres bonnes villes, qui gémiſſent comme vous. Dreſſez vos memoires & vôtre requête, dont le but principal doit être d'ob-*

1387. *tenir qu'on faſſe rendre compte à ceux qui touchent les deniers publics, du mauvais emploi qu'ils en font. Vous n'ignorez pas au reſte, que quand on fait ces démarches, il ne faut ni mollir ni prendre le change. Le ſtyle de la Cour eſt de donner des eſperances & de demander du temps. Evitez ce piege, quand vous aurez parlé ne vous rebutez pas, inſiſtez : on ne croira pas vos maux ſi vous ne preſſez le remede.*

Le Duc accompagna ce diſcours d'un air affable & populaire qui charma cette bourgeoiſie. Auſſi executerent-ils ponctuellement tout ce qu'il leur avoit inſinué. Ils ſolliciterent les meilleures villes, qui ſe joignirent volontiers à eux, & chacune d'elles ayant député un certain nombre de ſes habitans pour cette négociation, ils ſe trouverent tous enſemble à Windſor au jour qu'on leur avoit marqué. Il leur arriva à point nommé ce que le Duc leur avoit prédit. Ils furent rebutez d'abord, & pour ne leur point donner d'audience, le Roy vouloit partir ſur le champ, ſi le Duc de Gloceſtre & ſes amis ne lui euſſent repreſenté, qu'il étoit dangereux d'en uſer ainſi: il les écouta donc. Un homme éloquent nommé Suberi portoit la parole. Il harangua bien, mais long-temps; & la longueur de ſon diſcours fournit au Roy un expedient, pour remettre à un autre temps l'affaire dont il s'agiſſoit. *Mes ſujets*, leur

dit-il, *ont cela de propre que leurs requêtes* 1387.
ſont toûjours longues, & leurs memoires ſort embarraſſez. Pour examiner les vôtres, il faut prendre plus de temps que je ne puis vous en donner ici, où je n'ai même que la moindre partie de mon Conſeil. Je penſerai à ce que vous venez de me dire, & ſi j'ai beſoin de vous pour m'éclaircir de quelque point ſur cette affaire, je vous ferai avertir de vous rendre auprès de moi. En attendant retournez chez vous, & tenez-vous-y en repos juſqu'au Parlement que j'aſſemblerai l'automne prochain à Veſtminſter. Là je vous écouterai à loiſir : cependant ne vous imaginez pas que ceux que je dois gouverner, me gouvernent: mes ſujets ne ſeront point mes maîtres. Je connois mes Miniſtres, ils me ſervent ; mais ils n'oppriment point mon peuple. Je ne reconnois ni en moi ni en eux qu'une intention droite & beaucoup de juſtice.

A ce mot de juſtice, ſept des plus ardens éleverent la voix, & s'écrierent. *Ah, Sire, il n'y a rien moins que juſtice dans vôtre Royaume, ſur-tout dans l'adminiſtraiion des finances. Vous l'ignorez* pourſuivit un des députez que les autres laiſſerent parler, *parce que vous ne vous en informez pas, & que vos flateurs, qui en profitent, n'ont garde de vous en avertir. La juſtice ne conſiſte pas ſeulement à faire voler des têtes coupables ; mais à gouverner avec équité une multitude de gens de bien, qui gémiſſent ſous le faix des impôts*

1387. *pendant qu'un petit nombre d'ames venales s'enrichiſſent de leurs dépoüilles. C'eſt ce qu'on ne peut plus ſupporter, & c'eſt à quoi nous prétendons que ſans délai vous mettiez ordre, en faiſant rendre compte à ceux qui ont depuis neuf ans le maniement des ſommes immenſes qu'on a levées en Angleterre, & de ce à quoi ils les ont employées. Nous ne les voulons point condamner ſans les entendre; nous ſerons mêmes bien aiſes qu'ils ſe juſtifient; mais il eſt du bien de l'Etat que le public en ſoit éclairci.*

Des paroles ſi hardies étonnerent le Roy. Le nombre des députez étoit grand. Ils étoient ſoixante de Londres, autant d'York, & des autres villes à proportion. Richard tout interdit regardoit ſes oncles, lorſque le Duc de Gloceſtre lui dit avec une moderation affectée, qu'il ne voyoit rien que de juſte en ce qu'on lui venoit de propoſer, & qu'il devoit ſouhaiter lui-même de ſçavoir l'emploi de ſes revenus; puis ſe tournant vers le Duc d'York: *Qu'en penſez-vous*, lui dit-il, *mon frere, n'êtes-vous pas de mon avis?* Ce Prince ayant répondu qu'oüi, un grand nombre de Prélats & de ſeigneurs s'écrierent tous d'une voix qu'ils étoient de ce ſentiment, ſans qu'aucun des Miniſtres & des favoris osât s'oppoſer à ce torrent. Soit artifice, ſoit perſuaſion, le Roy ſe rendit à tant de ſuffrages, & parut agir ſi natu-

rellement, qu'il commit pour examiner les comptables ceux que les députez lui nommerent. Les Ducs d'York & de Gloceſtre furent déclarez chefs de la commiſſion, dont les aſſiſes furent aſſignées à Weſtminſter pour dans huit jours. 1387.

L'averſion que le Duc d'Yorc avoit naturellement pour les affaires, rendit le Duc de Gloceſtre tout-à-fait maître de la nouvelle Chambre de juſtice. Il y pouſſa vivement les choſes. Le premier qu'il cita fut Simon Burle, ancien officier, & l'un de ceux qui avoient le plus de part aux affaires. Le Prince de Galles l'avoit aimé, & l'avoit donné à ſon fils. Le Roy lui avoit donné la Jartiere, & avoit voulu qu'il eût l'honneur de porter l'épée Royale devant lui à ſa premiere entrée dans Londres. Il l'avoit envoyé en Allemagne pour négocier ſon mariage avec Anne de Luxembourg fille du Roy de Bohême, & avoit toûjours eu pour lui quelque choſe de plus que de la conſideration. C'étoit aſſez pour être coupable aux yeux du Duc de Gloceſtre. Burle vouloit ſe retirer en Allemagne, où il s'étoit fait beaucoup d'amis: le Duc d'Irlande l'arrêta, l'aſſurant qu'il n'y avoit rien à craindre, & lui offrant même de lui abandonner la rançon de Pierre de Blois, que le dernier Parlement lui avoit accordée, pour remplacer deux cens cinquante mille livres, dont l'inſi-

delité de quelques autres Miniſtres, ſur
1387. les ordres deſquels il avoit agi, l'empêchoit de juſtifier l'emploi. Il fut mis dans la tour de Londres.

Les hiſtoriens ne conviennent pas du temps qu'il y perdit la vie : mais il eſt sûr qu'il l'y perdit, malgré les aſſurances du Duc d'Irlande, malgré les ſollicitations du Roy, les prieres de la Reine, & celles du Comte de Derby : le Duc de Gloceſtre n'ayant pû lui pardonner d'être parent du favori, & encore moins d'en être ami. On cita en même temps Helmen & Trivet, deux des plus vaillans hommes d'Angleterre, uniquement parce qu'ils étoient attachez au Roy. On les accuſa d'avoir vendu Gravelines & Bourbourg aux François dans la guerre de l'Evêque de Norvik. Helmen s'en juſtifia : Trivet n'en eut pas le temps ; étant mort d'une chûte de cheval lorſqu'il ſe diſpoſoit à paroître.

Le Duc continuoit avec cette ardeur à pourſuivre les miniſtres du Roy, lorſque les principaux d'entr'eux, craignant que des uns on ne vînt aux autres, & le favori même ne ſe trouvant pas trop à couvert de cette recherche par la haine & la jalouſie perſonnelle que le Duc de Gloceſtre avoit contre lui, ils réſolurent tous enſemble de prévenir leurs ennemis. Le Roy entra dans leurs ſentimens, & ſe retira avec

avec eux à Nottingham. On délibera d'abord si on prendroit les armes; mais tout bien considéré, on jugea plus à propos de tenter les voyes de la justice, & de ruiner les factieux par les mêmes moyens dont ils s'étoient servis pour s'établir juges des autres. Pour conduire sûrement cette trame, Tresilien grand Justicier d'Angleterre, fit assembler des Jurisconsultes, & leur proposa dix questions, qui se peuvent réduire à ces quatre. Si le Roy pouvoit déroger à la commission de Westminster, quoiqu'il se fût engagé à souscrire aux arrêts qu'on y porteroit: & supposé qu'il la pût révoquer, comme préjudiciable à l'Etat & à l'autorité Royale, de quelle peine étoient dignes ceux qui en avoient été les auteurs. S'il pouvoit casser son Parlement, quand il le jugeroit à propos. Si la condamnation du Comte de Suffolk faite dans le dernier, n'étoit pas abusive, & si le Roy n'étoit pas en droit de la casser quand il lui plairoit? Ces questions furent décidées conformément au goût de la Cour, & l'on jugea dignes de mort les auteurs de la commission. 1387.

On se préparoit à agir, & Tresilien se disposoit à mettre tout son art en œuvre, pour embarrasser en des procès criminels ceux de la faction de Gloceſtre, sans qu'ils pûssent s'appercevoir qu'on leur en voulût plus qu'à d'autres, lorsque l'Evêque

de Londres arriva, & apprit au Roy que
1387. le Duc avoit déja été averti de tout ce qu'on tramoit à la Cour contre lui & contre ſes amis. Cette nouvelle ſurprit; mais on ſe raſſura, quand l'Evêque expliquant au Roy le ſujet qui l'amenoit, lui dit que le Duc lui avoit juré, par tout ce qu'il y avoit de plus ſaint, qu'il avoit pour lui tous les ſentimens de reſpect & de ſoumiſſion qu'un ſujet de ſa qualité devoit avoir pour ſon Souverain, qu'il ne confondoit point le Prince avec le favori, qu'il haïſſoit le Duc d'Irlande, mais qu'il ſeroit toûjours prêt à donner à leur commun maître des marques d'une fidelité & d'un attachement inviolable. Ce diſcours rendoit le Roy attentif, & l'attention du Prince animoit l'éloquence du Prélat, qui étoit venu en intention d'adoucir les eſprits, & de porter les choſes à la paix; mais le Comte de Suffolk, qui craignoit cette paix comme le coup de ſa ruine, prit la parole & interrompant l'Evêque, remontra au Roy, que le Duc de Gloceſtre étoit l'ennemi le plus à craindre qu'il eût; que c'étoit un Prince ambitieux, qui vouloit gouverner, & le tenir en tutelle; qu'il ne s'accommoderoit jamais avec lui, qu'en lui ſacrifiant ſa liberté, ſon autorité, ſes ſerviteurs; qu'une bonne guerre valoit mieux qu'une ſi mauvaiſe paix, & que quoi qu'il en

arrivât, un Roy étoit moins malheureux d'avoir des sujets rebelles, que de les avoir pour maîtres. L'Evêque perdit patience à ces dernieres paroles, & son zele pour le Royaume l'emportant sur le respect qu'il devoit avoir pour le Roy, il se tourna vers le Comte, & lui dit imperieusement : *Taisez-vous : on doit mieux retenir sa langue, quand on a merité de perdre la tête. Souvenez-vous que vous y avez été condamné par le Parlement, & que vous ne vivez que par la bonté du Roy.* Le Prince & le Ministre furent également offensez de cette liberté. On ordonna au Prélat de se retirer, & de ne plus paroître à la Cour : ainsi les choses s'étant aigries de part & d'autre plus que jamais, on ne garda plus de mesures, & on laissa le procès pour courir aux armes. Le Roy fit des troupes. Le Duc de Glocestre se trouva à Arringey, & y assembla ses amis. 1387.

L'horreur d'une guerre civile suspendit quelque temps les animositez. Le Roy naturellement bon Prince, & la plus saine partie de son conseil, proposerent les premiers la paix. Le Duc l'accepta. L'on convint de s'assembler à Westminster. Le Roy s'y rendit, pendant que ceux de ses favoris qui redoutoient le plus les Princes, se retirerent au païs de Galles, où le Duc d'Irlande faisoit semblant de se préparer à passer la mer. L'entrevûë pensa être

troublée, par un avis que reçut le Duc
1387. d'une embuſcade qu'on lui dreſſoit. Le Roy s'en juſtifia : on ſe vit. Les abords furent froids ; le Roy parla avec aſſez de hauteur aux Princes : les Princes accuſerent les favoris, & jetterent leurs gants, pour les défier à vuider leur querelle en champ clos. Les favoris furent moderez, & le Roy promit qu'au premier Parlement il rendroit juſtice à tout le monde ; ainſi les eſprits s'adoucirent, & chacun parut ſatisfait. On demanda pardon au Roy : le Roy pardonna, & reçut en grace le Duc de Gloceſtre & ſes amis. On ſe ſépara d'abord, le Roy pour aller au païs de Galles dire adieu à ſon favori, les Princes pour ſe retirer chez eux. Les gens de bien rendoient graces au ciel de les avoir préſervez des malheurs que traîne après ſoi la guerre civile, lorſque tout d'un coup, tout paroiſſant calme, on vit deux armées en campagne, l'une ſous la banniere du Roy, commandée par le Duc d'Irlande ; l'autre ſous le nom des Princes, mais en effet ſous la conduite du Duc de Gloceſtre, dont le Duc d'York, quoique l'aîné, ne faiſoit que ſuivre les mouvemens.

Les hiſtoriens ne démêlent point la cauſe d'un changement ſi ſubit. Ils racontent même ſi differemment & la ſuite & les circonſtances de cette guerre des favoris,

qu'il eſt impoſſible d'en rien dire de bien certain que l'évenement. Walſingham, que les nouveaux ſuivent par prévention contre Richard, eſt indigne de toute croyance ſur tout ce qui regarde ce Prince, comme ſur beaucoup d'autres ſujets. Froiſſard me paroit plus équitable, outre qu'il eſt contemporain, & qu'il a connu cette Cour. Il eſt croyable que le voyage du Roy au païs de Galles rendit ſa bonne foi ſuſpecte au Duc, & que ce fut ce qui empêcha les Princes de ſe ſéparer, & de congedier leurs amis: de quoi la Cour étant informée, envoya Treſilien à Londres pour épier ce qui s'y paſſoit. Il y alla déguiſé en marchand, & ſe logea fort près du lieu où ſe tenoient les aſſemblées; mais malgré ſon déguiſement, un Ecuyer du Duc de Gloceſtre le reconnut, & le défera à ſon maître, qui ſans aucun égard pour le Roy, dont Treſilien étoit fort aimé, lui fit ſur le champ trancher la tête. 1387.

Un coup ſi hardi parut au Monarque un outrage à ne pas ſouffrir, & fit comprendre aux favoris que le Duc de Gloceſtre étoit réſolu de ne plus garder de meſures avec eux: auſſi n'en garderent-ils plus avec lui. Le Duc d'Irlande leva des troupes avec l'agrément du Roy, qui lui donna pour ſuppléer au peu d'uſage qu'il avoit de la guerre, Thomas Molineux Gouverneur de Cheſtre, homme de tête

te & de credit, autant que brave & entrepre-
1388. nant. Leur armée étoit compoſée d'environ quinze mille hommes levez à la hâte, à la tête deſquels le Duc d'Irlande ſe croyant invincible comme un Alexandre, tant il étoit neuf dans le métier, prit hardiment la route de Londres. Les Princes avertis de ſa marche firent la moitié du chemin, & s'allerent preſenter à lui à quelques lieuës au-deſſous d'Oxford. La Tamiſe étoit entre deux; mais il y avoit trente ans que les eaux n'avoient été ſi baſſes qu'elles étoient alors, & la riviere ſe trouva guayable. Le Duc de Gloceſtre ne donna pas la peine au Duc d'Irlande de la paſſer: on le vit bientôt à l'autre rive, marchant en ordre de bataille, trompettes ſonantes & les enſeignes déployées, ſes ſoldats marquant dans leur contenance une fierté & une ardeur de combattre capables d'intimider les plus braves. Il n'en falloit pas tant pour jetter l'effroi dans l'ame de la molle poupée qui conduiſoit l'armée royale, c'eſt ainſi que l'appelle Froiſſard; la ſeule idée du Duc de Gloceſtre, & de la haine implacable qu'il avoit pour lui, le troubla aux approches de ce Prince: il ſe crut voir entre ſes mains & abandonné à ſon reſſentiment. Au lieu de combattre il penſa à fuir, & il l'auroit fait, ſi deux de ſes amis, auſquels il s'ouvrit du trouble dont il étoit ſaiſi, ne lui euſſent

repreſenté qu'il ne riſquoit rien à voir em-
barquer l'affaire, & que tout étoit perdu 1388.
pour lui s'il fuyoit avant le combat; qu'il ne s'en releveroit jamais, & que chacun croiroit avoir droit d'abandonner à ſon mauvais deſtin un homme qui s'abandonnoit lui-même: qu'il étoit maître au reſte de ſe poſter dans un lieu sûr, & d'où ſans riſque il pourroit obſerver le mouvement de la fortune entre les deux armées; qu'en cas de malheur, le deſordre d'une déroute cacheroit la honte de ſa fuite, & en aſſureroit le ſuccès; qu'il ſeroit le dernier en peril, & qu'il ne tiendroit même qu'à lui de le prévenir, en ſe retirant de bonne heure, ſans que beaucoup de gens s'en apperçûſſent. Le Comte de Suffolk & Goulouffre qui firent cette remontrance au Duc, n'avoient guéres moins peur que lui; mais conſervant plus de raiſon, ils firent tant qu'ils le perſuaderent. Ils le menerent même par les rangs pour exhorter les ſoldats à bien faire, quand Molineux les eût rangé en bataille: puis ſe poſtant avec lui ſur une éminence, ils virent commencer le combat, ou pour mieux dire, la déroute; car preſque perſonne hors Molineux ne tint ferme devant les Princes: tout plia d'abord & prit la fuite. Le Duc de Gloceſtre empêcha le carnage, & cria qu'on donnât quartier à ceux qui mettroient les armes bas, réſolu nean-

moins de n'en point faire à ceux des favo-
1388. ris qui lui tomberoient entre les mains. Le petit Beauchamp & Salbery eurent ce malheur, & y perdirent la vie. Brambre pris au païs de Galles quelque temps après eut le même sort. Molineux qui s'étoit retiré le dernier, fut tué à l'entrée de la riviere: les autres se sauverent avec le Duc d'Irlande. On crut long-temps qu'il avoit peri en passant la riviere à la nage, parce qu'on trouva sur le rivage son cheval, son casque & ses gantelets, habillement qui l'embarrassoit, & qui n'étoit pas fait pour lui; mais on apprit depuis que s'étant déguisé, il étoit passé en Ecosse, & de-là à Dordrecht en Hollande, d'où le Duc de Baviere l'ayant chassé, il s'étoit retranché vers Utrecht, de-là en France, où malgré la protection de Charles VI. les menaces du Seigneur de Coucy, dont il avoit répudié la fille, lui donnant de l'inquietude, il alla mourir à Louvain peu d'années après qu'il s'y fût retiré. Richard l'aima si constamment, qu'après sa mort il fit apporter son corps avec beaucoup de pompe en Angleterre, assista lui-même à ses funerailles, & ayant fait ouvrir sa bierre avant qu'on le mît dans le monument qu'il lui avoit fait faire à Coolne, il le considera long-temps, & fit voir par ces témoignages de tendresse qui ne trompent point, que tout jeune & tout Roy qu'il

étoit

étoit, il étoit bon & ſincere ami.

Avant que de pleurer ſa mort, il avoit 1389.
pleuré ſa diſgrace, & en avoit paru ſi inconſolable, qu'on eut toutes les peines du monde à le faire revenir à Londres, où les Princes victorieux l'invitoient, l'aſſurant qu'il n'y trouveroit que beaucoup de reſpect pour ſa perſonne, & une grande ſoumiſſion à ſes ordres. Guillaume de Courtenay Archevêque de Cantorbery, fut député pour porter ces paroles. Le Roy refuſa d'abord de le voir; mais la perſeverance du Prélat à frapper à la porte la lui fit ouvrir. Ses airs inſinuans & reſpectueux frayerent le chemin à ſon éloquence. Quand on l'eût vû, on l'écouta volontiers; & quand on l'eut entendu, on fut convaincu que ce qu'il diſoit étoit vrai. Le Roy concevoit bien qu'il importoit au bien de l'Etat & de ſes affaires, qu'il allât ſe montrer dans la capitale, après ce qui venoit de ſe paſſer; qu'il profitât du deſir que le peuple avoit de l'y voir, & de la diſpoſition où étoient les Grands de réparer par l'obéïſſance qu'ils vouloient rendre à ſa perſonne, leur indocilité à porter l'odieux joug de ſes favoris. Le Roy, dis-je, concevoit tout cela, & la maniere vive dont l'Archevêque le lui repreſentoit, le touchoit. Mais quand il s'agiſſoit de conclure, mille ſouvenirs fâcheux l'aigriſſoient tout de nouveau: le ſang de ſes amis lui

demandoit justice, & il croyoit se devoir à lui-même une vengeance exemplaire de tant d'outrages faits à la Majesté Royale. Il fut long-temps dans l'incertitude, tantôt penchant, par les raisons que le Prélat lui apportoit, au retour facile & paisible auquel les Princes l'invitoient, tantôt meditant les moyens de ne retourner que les armes à la main, & en état de punir ceux qui lui avoient fait tant d'injures. Après une longue agitation, son bon naturel, l'état de ses affaires, les raisons de l'Archevêque, les prieres de la Reine, les sollicitations de ses domestiques, lui firent prendre le parti de la moderation, qui étoit le seul bon à prendre dans l'état où étoient les choses. Il se mit en chemin & arriva à Londres, où il fut reçû avec des honneurs & des témoignages d'affection, qui adoucirent beaucoup l'amertume de cœur où il avoit été jusques-là, & ne contribuerent pas peu à effacer de son esprit le souvenir des chagrins passez.

1390. Le Duc de Gloceſtre ne voyant plus autour du Roy cette troupe de favoris qui l'avoient éloigné des affaires, crut que la neceſſité l'en rendroit maître, & qu'un jeune Prince accoûtumé à s'en décharger ſur autrui, ſeroit bien aiſe de trouver en lui un homme au-deſſus de l'envie capable de gouverner l'Etat. Mais cependant tout jeune qu'étoit le Roy, il n'eut pas la

foibleſſe d'élever ſur les ruines de ſes amis celui qui en étoit l'auteur. Pour avoir la paix il lui fit des graces, il lui donna des penſions, des charges mêmes, & quelquefois certaines négociations à conclure, où il lui marquoit ſon chemin; mais pour le gouvernement de l'Etat, il ne lui en faiſoit de part qu'autant que ſon rang & la bienſéance demandoient qu'il lui en fît. Peu de temps après qu'il fût majeur, ayant convoqué ſon Parlement, il y entra avec grande pompe, & un air de réſolution qui tint tout le monde attentif. S'étant aſſis, il regarda tous ceux qui compoſoient l'aſſemblée, & commença par leur demander quel âge ils croyoient qu'il avoit. A quoi pluſieurs ayant répondu qu'il avoit vingt-un ans paſſez: *Si cela eſt*, repliqua-t'il, *je ſuis en âge de prendre moi-même la direction de mes affaires. Pour être Roy je ne ſuis pas de pire condition que les autres.* Il dit ces mots d'un ton ſi ferme, & qui ſentoit ſi bien le maître, que tout le monde baiſſa la tête, & avoüa qu'il avoit raiſon. Il ne tarda pas davantage à exercer l'autorité d'un Roy majeur & hors de tutelle. Dès-lors il caſſa pluſieurs Officiers qu'on lui avoit donnez malgré lui durant ſa minorité, & éloigna de ſon conſeil nommément le Duc de Gloceſtre. Ce coup de hauteur fut ſuivi d'un autre. Le Duc de Lancaſtre étoit de retour, non conquerant

1390.

1391.

de la Caſtille, où les chaleurs & les ma-
1392. ladies avoient preſque ruiné ſon armée : mais y ayant pourtant aſſez bien fait ſes affaires, par un traité avantageux qu'il avoit fait avec Jean, en lui donnant en mariage celle de ſes filles qui avoit droit de lui diſputer la couronne. Soit pour gagner ce Duc, ſoit pour s'en défaire, Richard lui avoit donné la Guyenne, pour en joüir lui & ſes deſcendans, ſans autre condition que de ſimple hommage ; mais les Gaſcons s'y étant oppoſez, ſous prétexte que cette alienation mettoit l'Angleterre en danger de perdre ſon droit ſur ce Duché, la donation fut révoquée. Le Duc de Gloceſtre fut celui qui ſe donna le plus de mouvement pour empêcher cette révocation, aimant le Duc de Lancaſtre comme ſon frere, & le ſouhaitant éloigné comme un obſtacle à ſes deſſeins. Le Roy eut peu d'égard à ſes ſollicitations, & regardant le bien de l'Etat, fit agréer à l'intereſſé qu'il retirât une parole dont il n'a-
1393. voit pas aſſez prévû les ſuites. Quelques Princes Irlandois de ceux qui n'avoient point encore ſubi le joug de la domination Angloiſe, ruinant par des courſes frequentes les terres qui y étoient ſoumiſes, Richard avoit d'abord réſolu d'y envoyer le Duc de Gloceſtre avec de grandes forces pour leur faire la guerre, & l'avoit déja averti de ſe préparer à cette entre-

priſe; mais y ayant plus mûrement penſé, & jugeant vrai-ſemblablement qu'il ne pouvoit ſans imprudence donner le commandement d'une armée à un homme ſuſpect & toûjours mécontent, il changea de deſſein, & voulut entreprendre lui-même cette expedition. Il y eut de grands ſuccès. Quatre de ces Princes ſe ſoumirent à lui, & il auroit achevé la conquête, ſi les déſordres que les Wicleſiſtes cauſerent à Londres pendant ſon abſence, n'euſſent point hâté ſon retour. Il étoit veuf, la Reine ſa femme étoit morte un peu avant qu'il paſſât la mer: le Duc de Gloceſtre n'omit rien pour lui faire épouſer ſa fille: toute ſa cabale s'y intereſſa; mais il eut encore le chagrin de voir échaper une ſi belle occaſion de s'approcher du trône, & d'être à portée de mettre la main au timon. Pour comble de dépit, il vit le Roy réſolu à s'allier en France, & à faire la paix avec cette couronne. Ce Prince haïſſoit plus les François qu'il ne convient à un homme de cette naiſſance de haïr une nation ennemie. Les ames nobles ſont au-deſſus de ces averſions populaires, & celle qu'on attribuë aux Anglois à nôtre égard, eſt plus du peuple que des perſonnes de qualité. Le Duc de Gloceſtre portoit ſi loin cette haine, que quelques hiſtoriens écrivent qu'il ſe réjoüit de leur défaite à la journée de Nicopoli, quoiqu'ils combat-

1394.

1395.

1396. tiſſent contre les infidelles. Auſſi mit-il tout en uſage pour traverſer la paix que Richard traitoit depuis long-temps avec eux, & encore plus le mariage qu'il réſolut de contracter avec Iſabelle fille du Roy Charles. Il y travailla en vain. A la verité la paix parut impraticable, par l'obſtacle invincible qu'y mettoit toûjours la reſtitution de Calais & la ſouveraineté de Guyenne; mais au defaut de la paix, Richard conclut une tréve de trente ans avec Charles, & vint en France épouſer ſa fille, qui avoit à peine atteint l'âge d'avoir aſſez l'uſage de raiſon pour conſentir à être Reine.

On ne peut dire lequel des deux outra le plus le Duc de Gloceſtre, ou du mariage, ou de la paix. Quoiqu'en public, il fut obligé de diſſimuler, & de prendre part aux fêtes & aux réjoüiſſances ſolemnelles qui ſe firent à Londres à cette occaſion : quoique même, à ce que quelques-uns écrivent, il eût reçu de grandes ſommes d'argent, & une promeſſe que ſon fils ſeroit fait Comte de Worceſtre, pour adoucir un peu ſon chagrin ; il n'en put être aſſez le maître pour ne le pas faire éclater. Il en parloit à tout moment, & il en parloit toûjours en des termes ſi aigres & ſi outrageux au Roy, que ceux qui l'entendoient, jugeoient bien qu'il n'en demeureroit pas aux paroles.

En effet, des paroles il paſſa bientôt aux caballes, à la ſédition, & aux conjurations ouvertes. Il commença par inſinuer adroitement aux habitans de Londres, que la guerre de France étant finie, ils devoient être exmpts des ſubſides qu'on avoit coûtume de lever ſur eux; qu'il en falloit demander l'exemption, & qu'on ne pouvoit ſans injuſtice leur refuſer ce ſoulagement. Il pouſſa la choſe ſi loin, que la ville députa au Roy pour lui demander cette décharge, & qu'il fallut que le Roy uſât de beaucoup de ménagement pour la contenter ſans s'appauvrir. Plus les choſes alloient en avant, moins le Duc gardoit de meſures avec lui. Cette premiere intrigue lui ayant mal réüſſi, il en forma une autre encore plus propre à exciter la révolte, & capable d'attirer au Roy la haine de toute la nation. 1396.

Le Comte de Saint-Pol étant allé de la part du Roy Charles ſon maître viſiter les nouveaux mariez, il ſe répandit un bruit que ce Prince qui avoit épouſé une ſœur uterine du Roy d'Angleterre, étoit allé traiter avec lui de la reddition de Calais. Quelques-uns diſent que le Duc de Gloceſtre fut lui-même auteur de ce bruit, & tous conviennent que s'il n'en fut pas l'auteur, il en ſçut ſi bien profiter pour faire des affaires au Roy, qu'il lui ſuſcita une ſeconde députation, non

seulement de la capitale, mais de plusieurs autres villes du Royaume, pour s'éclaircir avec lui sur ce point ; se flattant sans doute qu'en le fatiguant ainsi par les remontrances importunes d'un peuple inquiet & ombrageux, il impatienteroit le Monarque & l'engageroit à des réponses qui mutineroient les sujets.

La moderation de Richard, & les sermens qu'il fit au peuple de la fausseté du bruit qui couroit, lui firent encore éviter ce piege, & obligerent le Duc de Gloceſtre à prendre des moyens plus prompts & plus asseurez pour le perdre. Il n'en trouva point de meilleur que de ramasser les débris de son ancienne faction. Bien des gens s'en étoient retirez, ou pour vivre en repos, ou pour faire leur devoir. La plûpart des Princes du sang, las des partialitez, étoient contens de la part que leur donnoit le Roy dans son amitié & dans ses Conseils. Les Comtes de Salisbury & de Northumberland s'étoient attachez à lui : le grand Maréchal étoit devenu son confident. Nonobstant cela, il restoit encore assez de gens attachez au
1397. Duc de Gloceſtre pour faire revivre son parti. Le Comte de Derby avoit toûjours d'étroites liaisons avec lui. Les Comtes d'Arondel & de Warvik lui étoient entierement dévoüez. Le frere du premier, qui étoit alors Archevêque de Cantor-

bery étoit toûjours dans ſes interêts, & le peuple dont il étoit l'idole, ne lui pouvoit manquer au beſoin. Ainſi il ſe flatta aiſément que les mêmes mains, qui avoient abbatu la puiſſance des favoris, pourroient renverſer le trône du Prince. 1397.

Il commença par chercher quelqu'un qui fût propre à remplir cette place, ou pour mieux dire à l'occuper. Car quelque prétexte qu'il prît du mauvais gouvernement de Richard, pour demander un Roy qui gouvernât mieux, il vouloit moins un Roy qui gouvernât, qu'un homme qu'il pût gouverner. Dans cette penſée, il jetta les yeux ſur Roger Comte de la Marche, fils d'Edmond de Mortemer, & de Philippe, fille unique de Lionnet Duc de Clarence, l'aîné après le Prince de Galles, de tous les fils d'Edoüard III. & par conſéquent heritier de la couronne, comme le Parlement même l'avoit déja declaré, en cas que Richard n'eût point d'enfans. Cette raiſon, & l'humeur du Comte pacifique, timide, né ſans ambition, & autant qu'il paroît, avec peu de merite, ne fit pas balancer le Duc à lui propoſer d'avancer le temps, de monter ſur un trône, auquel ſa naiſſance & les loix de l'Etat lui donnoient droit : l'aſſeurant qu'un puiſſant parti étoit formé pour l'y élever. Mais le ſeditieux Duc n'avoit pas prêvû, que les mêmes raiſons qu'il avoit de faire cette

proposition au Comte, obligeroient le
1397. Comte à la rejetter, & qu'un homme timide & peu empressé de regner, ne voudroit pas acheter par un crime qui l'exposoit à tant de dangers, un trône dont il étoit heritier.

En effet, Roger eut horreur des desseins pernicieux de son oncle, & quoiqu'il ne le témoignât pas sur le champ, pour ne lui pas donner des ombrages capables de se l'attirer, sa prompte retraite dans les terres qu'il avoit au pays de Galles, & les froides réponses aux lettres qu'il reçut du Duc là-dessus, ôterent toute esperance à ce Prince de réüssir de ce côté-là. Aussi n'étoit-ce pas le point capital de son entrepriſe. Persuadé qu'il trouveroit aisément une tête pour porter la couronne, quand il l'auroit une fois ôtée de dessus celle de Richard, il ne pensa plus qu'à soulever le peuple & les Grands contre lui. Il ne s'encachoit presque plus. Il disoit hautement que Richard étoit incapable de regner, qu'il falloit l'enfermer, & malgré lui renouveller la guerre contre la France, avec laquelle il avoit fait une si nuisible alliance. Si les bruits qui couroient étoient vrais, comme on en assura le Roy, ce que le Duc disoit tout haut étoit une conjuration secrete faite entre lui & le Comte d'Arondel, le Comte de Warvik & plusieurs autres. Il ne

faut pas s'étonner, qu'elle ait été ſupprimée par l'annaliſte Anglois, & omiſe par ceux qui l'ont ſuivi : pour lui, il a vécu ſous les Rois qui détrônerent Richard, écrivant ſon hiſtoire avec un eſprit partial, il a voulu rendre odieuſe la punition que ce Prince fit des coupables. Froiſſard auteur contemporain, & plus croyable ſur un fait, où il ne paroiſſoit pas avoir eu d'interêt à déguiſer la verité, raporte tout au long cette conſpiration. Les Ducs de Lancaſtre & d'York, à qui le Roy en fit ſes plaintes, le raſſurerent ſur l'humeur bruſque & turbulente de leur frere, diſant que ſouvent la colere le faiſoit parler autrement qu'il ne penſoit, & que les bruits qui couroient de lui étoient l'effet de quelques paroles inconſiderées, que le chagrin lui auroit fait dire, & auſquelles ſon cœur n'avoit point de part. 1397.

Par malheur pour le Duc de Gloceſtre tout monde n'en jugea pas de même, il y avoit déja quelque temps que le Comte de Saint-Pol, qui avoit épouſé Jeanne Holland ſa ſœur de mere, l'étant venu complimenter de la part du Roy Charles ſon maître, lui avoit repreſenté dans un entretien qu'il avoit eu avec lui là-deſſus, les conſéquences d'une tolerance exceſſive à l'égard de ſemblables eſprits, & tranchant net ſur le Duc de Gloceſtre, lui avoit dit que jamais un Prince ne ſe défait trop

tôt de tels ſujets; que la choſe étoit pe-
1397. rilleuſe, mais que peril pour peril, un homme ſage doit commencer par éloigner le plus preſſant.

Ces paroles avoient fait impreſſion; mais Richard naturellement bon, avoit peine à ſe déterminer où il s'agiſſoit de faire mourir un oncle, & d'exercer une juſtice, qui ne pouvant être accompagnée des formalitez ordinaires devoit paſſer pour cruauté. Il balançoit encore, quand deux choſes lui firent enfin prendre ſon parti. La premiere fut l'éloignement des Ducs de Lancaſtre & d'York, qui s'étoient retirez de la Cour ſous prétexte d'aller à la chaſſe, mais en effet pour éviter de ſe trouver entre leur Roy & leur frere, dont ils prévoyoient bien que la haine mutuelle ne tarderoit guéres à éclater, ſans qu'ils y pûſſent apporter remede. La ſeconde fut les remontrances que les amis de Richard lui firent, ſur l'importance de prévenir au plûtôt les mauvais deſſeins des conjurez. Jean Holland Comte de Huntinghton ſon frere uterin qu'il aimoit beaucoup, & depuis long-temps ennemi particulier du Duc de Gloceſtre, le pouſſa vivement là-deſſus, & tous enſemble lui perſuaderent d'aſſeurer ſa couronne au prix de la tête d'un homme, qui ne ſe cachoit preſque plus des cabales qu'il faiſoit contre lui.

Le ſort étant jetté, Richard concerte l'execution de l'entrepriſe avec ſon frere & le grand Maréchal, & ils conviennent tous trois d'aller comme en chaſſant vers Plaskley, maiſon de campagne du Duc, de trouver un prétexte pour l'en tirer, de lui dreſſer une embuſcade, près de la Tamiſe ſur le chemin de Londres, de faire tenir un vaiſſeau à l'ancre préparé pour mettre à la voile, de l'y embarquer, de le faire paſſer ſous bonne & sûre garde à Calais, où le grand Maréchal qui en étoit gouverneur, prendroit ſoin de le conduire lui-même, 1397.

La choſe fut executée de point en point ſelon ce projet. Le Roy ſortit de Londres avec ces deux ſeigneurs, comme pour aller à un rendez-vous de chaſſe. Les gens qu'on avoit choiſis le ſuivirent, il les plaça au lieu marqué, & s'étant rendu en chaſſant aux environs de Plaskley environ les cinq heures, le Comte d'Huntinghton l'y alla annoncer, & il y arriva un moment après. Le Duc ne ſe défiant de rien, & ne ſoupçonnant autre choſe dans le deſſein du Roy que ce qui y paroiſſoit, ſe plaignit agréablement du Comte d'Huntinghton, de ce qu'il ne l'avoit pas averti aſſez-tôt de l'honneur qu'il devoit recevoir, & de l'avoir laiſſé ſurprendre. Après les premiers complimens, on ſervit à ſouper au Roy, qui feignant de vouloir retour-

ner à Londres cette nuit-là-même, pria le
1397. Duc de faire seller ses chevaux, & de l'accompagner jusques-là pour assister à un Conseil, où il s'agissoit, disoit-il d'une requête que les habitans de cette ville lui devoient presenter. Le Roy lui fit cette proposition d'un air si naturel, que le Duc ne soupçonna rien, & qu'après le souper, il monta à cheval avec huit seulement de ses domestiques pour accompagner le Roy. Ils marcherent en s'entretenant jusqu'à l'endroit de l'embuscade, où Richard piquant son cheval, & s'éloignant à toute bride suivi du Comte d'Huntinghton son frere, laissa le Duc environné de la troupe du grand Maréchal, qui l'arrêta de la part du Roy, le conduisit par la Tamise au vaisseau qu'on lui avoit préparé, le mena à Calais, & l'y enferma.

Pendant que le grand Maréchal passoit la mer avec son prisonnier, le Roy fit arrêter à Londres les Comtes d'Arondel & de Warvick, avec quelques autres soupçonnez d'être de leur conspiration, & fit publier que ces seigneurs n'avoient point été mis en prison pour des rebellions pardonnées, mais pour de nouvelles cabales dont il rendroit compte au prochain Parment.

Ce Parlement lui fut si favorable, que sans exiger qu'il rendit compte du nouveau crime de ses prisonniers, on cassa à

ſa requête l'ancienne amniſtie, & on condamna à la mort les deux Comtes, dont le premier fut executé, le ſecond qui trouva des amis aſſez puiſſans auprès du Roy pour faire commuer ſa peine, fut exilé dans l'iſle de Wight : quelques-uns diſent dans l'iſle du Man, pour garder une priſon perpetuelle. L'Archevêque de Cantorbery fut condamné à ſortir du Royaume. 1397.

S'il fallut un peu rafiner pour trouver un crime digne de ce châtiment dans un Prélat, qui paroiſſoit d'ailleurs avoir de grandes vertus, la ſuite de ſa vie fit voir, quoi qu'en diſent les auteurs Anglois, preſque toûjours favorables aux rebelles, qu'on ne s'en défioit pas en vain, & qu'avec cette apparence de grandes vertus, il étoit dans le fond capable d'un grand crime. Toute l'Angletetre étoit attentive à ce qui arriveroit au Duc de Gloceſtre, lorſqu'on apprit qu'il étoit mort. On diſoit chez le Roy, qu'il étoit mort d'une ſubite apoplexie; mais on ſçut bientôt que ce malheureux Prince avoit fini par une mort violente une vie turbulente & inquiete. On n'a pas ſçû déterminément quel fut le genre du ſupplice : quelques-uns diſent qu'on l'étrangla lorſqu'il alloit ſe mettre à table, d'autres qu'on l'étouffa ſous des coëttes. Il avoit eu la précaution de ſe confeſſer ce matin même au Prêtre qui lui avoit dit la

Messe, plus veritablement penitent que le
1397. Comte d'Arondel n'étoit martyr, comme le vouloit faire passer la populace d'Angleterre, qui lui attribua des miracles, ainsi qu'elle avoit fait autrefois au Comte de Monfort sous Henry III. & au Comte de Lancastre sous Edoüard II. morts pour une cause à peu près semblable.

Cet évenement tragique excita des mouvemens extraordinaires dans l'esprit de tous les Anglois. Outre la compassion generale qu'on a de tous les malheureux, particulierement de ceux de ce rang, lors même qu'ils ont merité leurs malheurs, deux sortes de gens étoient interessez à cette mort; le peuple qui perdoit son appui & un chef toûjours disposé à favoriser ses révoltes. Mais sur-tout les Princes du sang regardoient ce châtiment comme une injure faite à leur rang, & un exemple de dangereuse consequence pour la sûreté de leurs personnes. Aussi n'en eurent-ils pas plûtôt appris la nouvelle, qu'ayant ramassé à la hâte ce qu'ils pûrent de gens affidez, ils vinrent à Londres, où malgré les défenses du Roy, le peuple leur ouvrit les portes.

Ce Prince avoit pris des précautions qui lui laissoient assez peu lieu d'apprehender les suites de cette rebellion. Il avoit une forte garde avec laquelle il se retira & Ethlem, l'une de ses maisons environ à quatre mille

mille de Londres, où il avoit une armée fidelle de gens levez dans le Comté de Cheſtre, dont le peuple avoit toûjours eu pour lui un attachement particulier. De plus, le Comte de Ruthland qui avoit ſuivi ſon pere à Londres, étoit toûjours de ſes amis, & il étoit perſuadé qu'il employeroit tous ſes offices pour calmer les eſprits. En effet, le Comte qui apparemment ne s'étoit joint aux autres Princes que dans cette vuë, ne manqua pas dès qu'il fut dans Londres, a travailler de tout ſon pouvoir à la réünion des eſprits. Il laiſſa paſſer les premiers mouvemens, qui ſont toûjours tumultueux, & dans leſquels on ne ſe propoſoit rien moins, que de demander la tête du grand Maréchal, & celle du Comte d'Huntinghton frere uterin du Roy. Cette premiere ardeur s'étant rallentie, par les difficultez qu'on prévit à obtenir ce qu'on propoſoit, d'un Roy qui avoit les armes à la main: le Comte de Ruthland commença à parler tantôt aux Princes, tantôt au peuple; & comme les deux chefs du parti étoient l'un ſon pere, l'autre ſon oncle, leur parlant avec liberté, il leur repreſenta qu'après tout, le Prince malheureux étoit coupable; que contre la volonté du Roy, il avoit fait tous ſes efforts pour rompre la tréve avec la France; qu'il avoit ſoulevé le peuple, & conſpiré contre ſon Souverain; qu'au 1397.

reſte ce n'étoit pas une choſe auſſi aiſée
1397. qu'on s'imaginoit, que de donner la loi à un Monarque armé, & qui ſe voyoit ſoutenu de toutes les forces de de-là la mer; que le Roy Charles ſon beau-pere étoit interreſſé à le ſoutenir; qu'ainſi & les Princes & le peuple, au lieu de ſe venger de lui, courroient riſques de s'attirer les derniers effets de ſa colere, & d'envelopper l'Etat dans leurs ruines, par les affreuſes ſuites d'une guerre civile.

Ces remontrances faites à propos & par une perſonne agréable, furent favorablement écoutées: & comme d'un côté le Duc de Lancaſtre n'avoit point de mauvaiſes intentions contre la perſonne du Roy, & que le Duc d'York étoit naturellement pacifique, ils donnerent les mains à un accommodement, auquel le Roy de ſon côté conſentit d'autant plus volontiers, qu'on ne lui demanda autre choſe que de prendre les conſeils du Duc de Lancaſtre dans l'adminiſtration des affaires; article qu'on prévoyoit bien, qu'il n'obſerveroit qu'autant qu'il lui plairoit, perſonne n'étant en droit de l'y contraindre, quand les Princes auroient une fois quitté les armes.

C'eſt ce qui arriva en effet. Jamais Prince ne ſe vit plus maître, que Richard le fut depuis cet accord. Tout plia devant lui, même le Parlement, qui s'étant aſſemblé à Schrevbury au commencement

de l'an mil trois cens quatre-vingt-dix-huit, lui passa tout ce qu'il voulut, jusqu'à casser & annuller les actes du Parlement de Westminster de l'année mil trois cens quatre-vingt-un durant sa minorité, parce qu'ils mettoient à son autorité de bornes qu'il n'y vouloit pas souffrir. On fit plus : afin de mieux marquer la complaisance qu'on avoit pour lui, on nomma à sa requête des Commissaires, auxquels le Parlement donna tout son pouvoir pour terminer les affaires qui naîtroient durant l'intervalle des prorogations. Le Roy obtint depuis du Pape des bulles d'excommunication, contre ceux qui entreprendroient de donner atteinte aux actes de ce Parlement, qu'il termina par une amnistie, & par la distribution qu'il fit de quelques titres à ceux des courtisans qu'il vouloit ou récompenser ou gagner. Il fit entr'autres cinq nouveaux Ducs : le Comte de Derby Duc d'Hereford, le grand Maréchal Duc de Norfolk, le Comte de Ruthland Duc d'Albemarle, le Comte de Kent Duc de Surrey, le Comte de Huntinghton Duc d'Exceſter, auſquels pour comble de gratification, il distribua une partie des confiscations qui lui étoient venuës par la mort du Duc de Gloceſtre & de ſes complices. La fortune lui parut ſi favorable, qu'elle lui préſenta occaſion de ſe défaire ſans violence du ſeul de ſes 1398.

sujets qui sembloit lui pouvoir causer de
1398. l'embarras. Ce dangereux homme étoit le nouveau Duc d'Hereford, que l'histoire continuë d'appeller de son premier nom de Comte de Derby.

Ce Prince né avec toutes les bonnes qualitez du Duc de Lancastre son pere, en eût eu aussi la fidelité & l'attachement à son Roy, si le Duc de Glocestre son oncle n'eut point corrompu son bon naturel, par les maximes de la liberté publique, & par l'aigreur qu'il lui avoit inspirée contre le gouvernement present. Il s'étoit fait une si grande habitude d'en parler & de s'en plaindre, qu'il ne pouvoit plus s'en taire, non pas même depuis sa reconciliation de Londres, & les graces qu'il avoit reçûës au Parlement de Schrevbury. Le Roy n'avoit pas ignoré les liaisons de ce Prince avec le Duc de Glocestre : mais la consideration qu'il avoit pour le Duc de Lancastre son pere, lui avoit fait prendre le parti de dissimuler ce qu'il en sçavoit, & de gagner par ses bienfaits un homme qu'il ne vouloit pas perdre.

Il apprit bientôt qu'il y avoit mal réüssi, par un entretien, que le Comte eut avec le grand Maréchal touchant la conduite du Prince, & le gouvernement de l'Etat. Il y a peu de vrai-semblance à ce qu'ont écrit les flateurs du Comte, pour rendre le Roy odieux, que le sujet de cette con-

verſation ne fut qu'un avis, que le Comte pria le grand Maréchal, comme confident du Monarque, de lui donner ſur le mauvais choix de ſes favoris, & le mépris qu'il faiſoit des Princes. En ce temps-là aucun des Princes n'étoit éloigné des affaires, puiſque les Ducs de Lancaſtre & d'York étoient tous deux des commiſſaires nommez par le dernier Parlement à la ſollicitation du Roy, & que Richard n'avoit guéres alors ni pour miniſtres ni pour amis, que des gens d'une qualité diſtinguée. Il eſt plus probable, & ainſi le diſent communément les hiſtoriens, que l'entretien dont il s'agit roula ſur des paroles chagrines, inconſiderément échapées au Comte de Derby contre le Roy, dont la conduite ne lui plaiſoit pas. Quoi qu'il en ſoit, le raport trop fidelle que le grand Maréchal en fit au Monarque, le piqua vivement contre le Comte, & il ne pût s'empêcher de s'en expliquer d'un ton qui marquoit ſon reſſentiment. Le Comte nia tout, & comme le Maréchal s'étoit engagé de le lui ſoûtenir, ils en vinrent en preſence du Roy même, à des paroles offenſantes, & ſelon la coûtume du temps, des paroles ils paſſerent au défi, chacun s'offrant de ſoûtenir la verité de ce qu'il avançoit, les armes à la main, & dans un combat ſingulier, que par un abus également contraire à la religion & au bon ſens, les loix humaines, 1398.

& les Souverains autoriſoient en ces ren-
1398. contres.

Il parut que le Roy ne fut pas trop fâché d'avoir trouvé cette occaſion de ſe défaire d'un chef de parti, capable de ſucceder au Duc de Gloceſtre. Le Duc de Lancaſtre s'en apperçut bien, & quoique l'honneur ne lui permit pas de s'en expliquer de paroles, il laiſſoit voir ſur ſon viſage un extrême chagrin.

Le Roy neanmoins, quelque conſideration qu'il eut pour lui, ne changea point les meſures priſes pour tâcher de ſe défaire du Comte de Derby par la voye du combat : juſqu'à ce qu'il eut trouvé un autre expedient, qui dans le fond convenoit mieux à ſon humeur naturellement douce & ennemie de la violence. Ce ne fut même que fort tard que cet expedient lui vint dans l'eſprit, ou lui fut ſuggeré par quelque autre. Les deux champions étoient entrez en lice, & le Roy avoit pris ſa place, environné de ſes courtiſans, pour être ſpectateur du combat : le Comte s'avançoit déja, & le grand Marèchal témoignoit par la fierté de ſa contenance, qu'il ne ſeroit pas long-temps immobile, lorſqu'on leur cria, *Arrête*. Alors le Roy ayant appellé quelques-uns de ſes confidens tint une eſpece de conſeil, dont l'iſſuë fut que, pour épargner le ſang, le combat ſeroit changé en exil perpetuel pour le grand

Maréchal, & de dix ans seulement pour le Comte. Ainsi le Roy sçut habilement 1398.
se conserver tout l'avantage qu'il tiroit de ce démêlé, en éloignant un homme incommode, & ménager le Duc de Lancastre, en épargnant à son fils le risque d'un combat toûjours hazardeux. Le grand Maréchal sembla seul avoir perdu dans ce temperamment, qui n'en étoit plus un pour lui, par l'inégalité qu'on mettoit entre lui & son adversaire, de laquelle il est étonnant, que l'histoire ne raporte point la cause. Il y a apparence que le Roy qui l'aimoit, & qui en avoit reçu des services importans, lui fit entendre qu'étant maître de lui faire grace quand il lui plairoit, des deux exils, le perpetuel seroit le plus court. En effet, je trouve dans un historien celebre, qu'il souffroit impatiemment l'absence de ce seigneur, & qu'il pensoit à le rappeller dès la premiere année de son exil, si l'état de ses affaires l'eût permis, & que la mort du grand Maréchal, qui, selon la plûpart des écrivains, mourut à Venise cette même année, n'eût point prévenu ses desseins.

Il parut que la maison de Lancastre se tint obligé de la consideration qu'on avoit eu pour elle en cette rencontre, la reconnoissance qu'elle en témoigna lui en attira une nouvelle marque. Le Comte ayant choisi la France, du consentement des

deux Rois pour ſa demeure pendant ſon
1398. exil, prit congé de Richard d'un air ſi ſoumis, que le Monarque voulant mettre le comble à la grace qu'il lui avoit faite, peut-être auſſi préparer les voyes à celle qu'il avoit deſſein de faire à ſon ennemi, abregea de quatre ans ſon banniſſement.

La triſteſſe publique qu'on vit dans Londres au départ du Comte de Derby, montra combien ſon éloignement affermiſſoit l'autorité Royale. Plus de quarante mille ames ſortirent de la ville pour le conduire, & faiſoient retentir par tout ces paroles qui marquoient leur regret : *Ah brave Comte nous abandonnez-vous? jamais ce pays n'aura de joye que vous n'y ſoyez de retour.*

En effet ce Prince ne fut pas hors du Royaume, que tout plia ſous les volontez du Monarque, qui ne ſentit que trop ſa puiſſance. Ceux qui n'ont écrit ſon hiſtoire que pour cenſurer ſa conduite, déclament contre les exactions qu'il fit ſur certaines Provinces, où la faction du Duc de Gloceſtre avoit le plus de partiſans. Ils blâment ces levées comme une imprudence, par laquelle il augmenta le nombre de ſes ennemis, qui n'étoit déja que trop grand. Ce n'eſt pas-là en quoi il pécha. Il y avoit de la clemence à ſe contenter de l'argent de ceux à qui il faiſoit grace de la vie, & comme il ne leur voyoit point de chef, ils lui parurent peu redoutables, &

& crut ſans choquer la prudence pouvoir ne les pas trop ménager. La faute qu'il fit, fut de les perdre de vûë, & de s'éloigner dans un temps qu'il les devoit obſerver de plus près, ne faiſant pas reflexion, qu'il n'eſt pas permis à un Roy qui ne regne que par la crainte, de ſe relâcher ſur la défiance. 1398.

Il n'en avoit pas manqué juſques-là à l'égard du Comte de Derby; & bien des gens, qui ne jugent des choſes que par l'évenement, prétendent qu'il l'avoit pouſſée à l'excès. Car le Duc de Lancaſtre étant mort peu après l'exil de ſon fils, loin de rappeler le Comte, pour mettre ordre aux affaires de ſa maiſon, & recüeillir ſon heritage, le Roy confiſqua une partie de ſon bien, & déclara l'heritier banni du Royaume. Il fit plus: le Comte étoit veuf, quoiqu'il n'eût encore que trente ans. Il étoit aimé à la cour de France pour ſes manieres douces & polies, de ſorte que le Duc de Berry, oncle du Roy Charles, & puiſſant dans l'Etat, penſoit à lui faire épouſer la Princeſſe Marie ſa fille, jeune veuve de deux maris. L'affaire alloit être concluë, lorſque Richard en fut averti. Comme toute la politique de ce Prince alloit à empêcher que le Comte ne retournât en Angleterrre, où ſa preſence rendoit encore redoutables les reſtes de la faction de Gloceſtre, qui ne pou-

voient nuire ſans lui, il apprehenda que
1398. cette alliance ne l'engageât à le rappeller, & réſolut d'y mettre obſtacle. Pour cela, il envoya en France le Comte de Saliſbery, avec ordre de repreſenter au Roy le préjudice que ce mariage apporteroit à ſes affaires & au repos de ſon Etat, qu'il y alloit même de la ſeureté de ſa perſonne, que le Comte de Derby étoit un traitre, qui avoit eu d'étroites liaiſons avec le feu Duc de Gloceſtre, dont la cabale ſubſiſtoit encore, & n'attendoit qu'un chef de parti pour pouſſer à bout ſes mauvais deſſeins.

Le Comte de Saliſbery s'acquitta ſi bien de ſa commiſſion, que Charles, qui aimoit tendrement la jeune Reine d'Angleterre ſa fille, & avec qui le Roy ſon gendre en avoit toûjours bien uſé, ſe réſolut de rompre ce mariage. Il le ſignifia au Duc de Berry, & en avertit le Duc de Bourgogne, qui ayant pris la commiſſion de répondre au Comte de Derby, quand il viendroit demander la Princeſſe, lui dit que le Roy & les Princes de ſon ſang ne pouvoient ſe reſoudre à donner leur parente en mariage à un traitre, ajoutant pour ſe diſculper de la dureté de cette parole, qu'elle étoit venuë d'Angleterre. Ce fut auſſi contre le Roy d'Angleterre que le Comte de Derby tourna tout le chagrin qu'il en conçut. Il attendoit l'oc-

caſion de s'en venger, lorſqu'un contre-temps de Richard lui ouvrit un chemin facile à quelque choſe de plus qu'à la vengeance.

Les Irlandois s'étoient révoltez, & avoient tué le Comte de la Mark, heritier préſomptif de la couronne. Richard en fut ſi offenſé, qu'il réſolut de marcher en perſonne contre les rebelles d'Irlande, ne faiſant pas reflexion, que les factieux d'Angleterre, que ſa perſonne tenoit en bride, ne manqueroient pas de profiter de ſon éloignement pour fortifier leur cabale, & pour prendre des meſures contre lui, qu'il pouvoit aiſément prévenir, mais qu'il lui ſeroit difficile de rompre. 1399.

C'eſt ainſi qu'il en arriva. Richard employa tout le Carême de l'année mil trois cens quatre-vingt dix-neuf, à ſe préparer à cette guerre, & ce fut à cette occaſion qu'il fit ſur les Provinces complices de l'attentat du Duc de Gloceſtre les exactions dont ſes ennemis lui firent depuis un ſi grand crime. Auſſi-tôt que le Printemps fut venu, il ſe mit à la tête de ſon armée qui étoit de trente mille hommes, & ayant nommé le Duc d'York regent du Royaume en ſon abſence, il marcha vers Briſtol, accompagné du Duc d'Albermale, du Duc d'Exceſter, & de pluſieurs autres des plus grands ſeigneurs de l'Etat, menant avec lui comme en ôtage Hum-

froy fils du Duc de Gloceſtre, & Henry
1399. fils du Comte de Derby, l'un & l'autre encore enfans.

Il attendit quelque temps à Briſtol Henry Percy Duc de Northumberland, & ſon fils, qu'il vouloit mener avec lui, parce qu'il s'en défioit, & qu'il étoit averti qu'ils avoient des liaiſons ſecrettes avec la faction de Gloceſtre. Il les attendit inutilement. Le Comte lui manda qu'il s'étonnoit qu'il s'opiniâtrat à le mener en Irlande plûtôt que tant d'autres, à qui il ne faiſoit pas cette violence : que ſes affaires ne lui permettoient pas ce voyage, & que l'armée Royale étant auſſi nombreuſe qu'elle l'étoit, il ne croyoit pas y être néceſſaire. Ce refus irrita le Roy, & lui fit porter une ſentence de banniſſement contre les Percy, mais elle ne retarda point ſon voyage comme quelques hiſtoriens l'ont écrit, pour lui dérober, comme il paroît, la gloire de ce qu'il fit en Irlande, & il y a peu de vrai-ſemblance que s'il fut demeuré en Angleterre avec la groſſe armée qu'il avoit, ſes ennemis y euſſent fait en auſſi peu de temps de ſi grands progrès.

Il paſſa en Irlande, dompta les Irlandois, & ſans les triſtes nouvelles qu'il reçut d'Angleterre, il auroit impoſé le joug aux plus ſauvages de ces Inſulaires. Ce fut pendant qu'il les pourſuivoit, que

la faction de Gloceſtre trompant aiſément les vûës mediocres du Duc d'York, travailla à faire paſſer le ſceptre Anglois en d'autres mains. 1399.

L'hiſtoire ne marque point qui fut proprement le chef de cette conſpiration. Thomas d'Arondel, frere de celui que le Roy avoit fait mourir comme complice du Duc de Gloceſtre, en fut le principal inſtrument. Il étoit Archevêque de Cantorbery, & avoit acquis beaucoup de créance parmi le peuple, par un grand air de probité, dont les écrivains Anglois ne trouvent pas qu'il ſe ſoit démenti, en contribuant à détrôner ſon Roy par une mauvaiſe politique. Au lieu de l'arrêter, Richard l'avoit banni du Royaume après la mort du Comte ſon frere; quelques-uns diſent qu'il étoit alors à Cologne, d'autres qu'il étoit encore en Angleterre, quoi qu'il en ſoit, il fut chargé de la part de tous les factieux, d'aller propoſer de leur part au Comte de Derby de monter ſur le trône, & la commiſſion ne lui déplût pas.

Il partit lui ſeptiéme, ſous prétexte d'un pelerinage à ſaint Maur des foſſez, & s'étant déguiſé en Moine, il arriva à Paris ſans être connu. Ses lettres de créance le firent connoître au Comte, qui demeuroit alors à Biſſeſtre, maiſon de campagne du Duc de Berry, où il eut toute la li-

berté & tout le loisir de l'entretenir. Soit
1399. conscience, soit timidité, le Comte fut d'abord effrayé de la proposition du Prélat: il n'avoit pas l'ame naturellement mauvaise, & pour commettre un aussi grand crime que celui qu'on lui proposoit, il avoit besoin d'être poussé par quelque chose de plus fort que son ambition. De plus, quoiqu'il fut fort brave, les perils qui accompagnent ces sortes d'entreprises, ne laisserent pas de lui faire craindre l'issuë de celle dont il s'agissoit, & comme il étoit sensible à la gloire, il eut peine à s'embarquer dans un affaire, dont il n'y a que le succès toûjours hazardeux & incertain, qui puisse épargner quelque chose de l'éternelle infamie qui la suit. On peut penser que l'Archevêque n'oublia pas son éloquence, pour réüssir dans une négociation, où il cherchoit à venger la mort d'un frere, & à finir son exil. Il representa vivement au Comte le mauvais gouvernement de Richard, la haine qu'on avoit pour lui, l'oppression des Grands & du peuple, l'injure faite aux Princes du sang par la mort du Duc de Glocestre, par son propre exil, par l'injuste confiscation de la Duché de Lancastre, & l'opiniâtreté qu'on avoit à lui fermer l'entrée de l'Angleterre, qui lui tendoit les bras pour le recevoir, & qui lui ouvroit un chemin sûr & facile pour monter au trône; que l'affaire étoit concertée d'une maniere à ne

pouvoir manquer; que le Monarque étoit
abſent, que le Regent ne ſe doutoit de 1399.
rien; qu'il parût ſeulement, & que bientôt il verroit fondre autour de lui tout ce qu'il y avoit de capitaines & de ſoldats dans le royaume, qui lui compoſeroient une armée devant laquelle celle de Richard à demi ruinée dans un païs où elle avoit beaucoup ſouffert, n'auroit pas le courage de ſe montrer.

Quelque impreſſion que ces raiſons fiſſent ſur le Comte de Derby, quelque piqué qu'il fût, quelque charme qu'eût pour lui la couronne, il fit voir qu'au moins juſques-là il n'avoit jamais penſé à s'en emparer, puiſque tout ce que lui put dire, l'Archevêque ne fit autre choſe que de l'ébranler, & qu'il voulut pour ſe déterminer, communiquer l'affaire à une eſpece de conſeil qu'il s'étoit fait d'un petit nombre de domeſtiques & d'amis, qui avoient ſuivi ſa fortune. Ce conſeil ne balança pas, & tout d'une voix, on y fut d'avis qu'il profitât d'une occaſion qu'il ne recouvreroit jamais, ſi elle lui échapoit une fois, de relever ſa maiſon opprimée, & de monter ſur un trône, où les vœux des peuples qui l'y appelloient, ne faiſoient qu'anticiper de quelque temps les prétentions qu'il y avoit.

Le Comte n'avoit pas aſſez de vertu pour réſiſter à tant de mauvais conſeils &

à de si douces espérances. Il se détermina
1399. enfin, & ayant pris de justes mesures pour l'execution de son dessein, dont une des plus sages fut de le cacher à la Cour de France, sous prétexte d'aller rendre une visite au Duc de Bretagne son ami, de l'assistance duquel il avoit besoin, il prit congé du Roy, & alla trouver le Duc. Il en fut si favorablement reçu, qu'il crut pouvoir avec seureté, lui faire confidence d'une partie de son secret, & lui demander du secours pour rentrer dans ses biens paternels, ne s'étant ouvert de rien de plus. En effet, le Duc lui donna des vaisseaux & des hommes même sous la conduite de Pierre de Craon, mais en petit nombre; l'un & l'autre jugeant bien que le succès de l'entreprise ne dependoit pas du plus ou du moins d'hommes qu'on pourroit mener du dehors, mais de ce qu'on en trouveroit au dedans.

Ce fut sur le commencement de Juin, que le Comte de Derby, qui prit alors le nom de Duc de Lancastre, partit de Vennes avec trois navires, & qu'après deux jours de trajet, ayant un peu rôdé les côtes, pour découvrir si on ne se préparoit point à s'opposer à son débarquement, il prit paisiblement terre à Plymouth. L'Archevêque son guide fidelle ne perdit point de temps, & dépêchant à Londres, avertit les chefs du parti, que le Duc les al-

loit trouver. Les meſures étoient ſi bien 1399.
priſes, & la faction en étoit ſi sûre, qu'à peine ſe donna-t-on la contrainte de garder quelques heures le ſecret, juſqu'à ce qu'on eût fait une aſſemblée chez le Maire, à qui l'Archevêque avoit adreſſé ſon paquet. Il s'y trouva tant de monde, & les eſprits parurent dans un ſi grand mouvement, qu'en un moment toute la ville fut remplie de cette nouvelle. La joye qu'elle cauſa fut extrême. On cria par tout *Vive Lancaſtre.* Le Maire monta à cheval à la tête de cinq cens chevaux pour aller au devant du Duc, & cette troupe fut ſuivie de tant d'autres, qui de moment en moment ſortoient de la ville pour aller ſur le même chemin, que le Prince ſe trouva inſenſiblement à la tête d'une petite armée, avant que d'arriver à Londres. Quand il fut plus près de la ville, tout le peuple ſortit en foule dans l'impatience de le voir. Et d'auſſi loin qu'on le vit, on recommença les acclamations & les cris de joye, qu'il fit redoubler par ſa bonne mine, par l'air affable dont il les ſaluoit en paſſant, & par les eſperances qu'il leur donnoit d'un gouvernement plus à leur gré.

Comme toutes choſes étoient concertées, on ne perdit point de temps en déliberations; & le Duc voulant profiter du mouvement où étoient les eſprits, ſe pré-

para à se mettre en marche, pour s'assurer
1399. du reste du Royaume, & combattre Richard s'il osoit paroître.

Ce qui étoit arrivé au Regent, étoit un grand préjugé de ce qui devoit arriver au Roy. Le Duc d'York avoit oüi quelque bruit de l'entrepriſe des rebelles, & voyant que Londres étoit à leur dévotion, il en étoit ſorti par l'avis de ſon conſeil, & avoit convoqué les milices à Saint-Alban, où il s'étoit retiré. Il avoit été mal obéï. Le Duc de Lancaſtre, ſelon la coûtume des uſurpateurs, avoit fait courir un manifeſte, par lequel, couvrant ſon attentat d'un prétexte de néceſſité, il déclaroit qu'il ne prenoit les armes que pour ſe mettre en poſſeſſion de l'heritage paternel dont on l'avoit injuſtement privé, & cette proteſtation ſervit d'excuſe aux milices, pour ne point obéïr au regent. Ainſi ce Prince abandonné avoit été contraint de ſe retirer dans la Principauté de Galles, où il eſperoit trouver le Roy, qu'il ne doutoit pas devoir revenir d'Irlande avec une armée capable au moins de diſputer le terrain au Duc.

Cette retraite du Regent, & ce refus de la ſoldateſque de ſervir contre le Duc de Lancaſtre, fit connoître à ce dernier ce qu'il pouvoit, & lui donna la confiance de tout oſer. De plus Londres retentiſſoit des cris du peuple, qui l'exhor-

toient à dépoſer Richard de Bordeaux, c'eſt le nom qu'ils donnoient au Roy, du lieu de la ville où il étoit né. On ne parloit dans toutes les compagnies, que de l'eſperance de voir bientôt renouveller en Richard II. l'exemple d'Edoüard II. ſon biſayeul, dont il avoit ſi mal profité. Chacun ſe montroit prêt à ſuivre celui, qu'on diſoit envoyé du ciel, pour arracher le ſceptre Angloisd'entre les mains d'un Prince imprudent & incapable de gouverner. 1399.

Des diſpoſitions ſi favorables perſuaderent aiſément au Duc, qu'il n'avoit pas beſoin d'attendre la levée d'une armée reguliere, pour marcher au devant du Roy, ne doutant pas que dès qu'on le verroit à cheval, il n'eût autant de ſoldats, qu'il trouveroit d'hommes capables de porter les armes, dans tous les lieux où il paſſeroit. Il ne fut pas trompé. A peine étoit-il hors de Londres, qu'il ſe trouva à la tête d'une armée de ſoixante mille combattans, avec laquelle il marcha droit, où il crut rencontrer Richard.

Ce Prince étoit repaſſé d'Irlande, où il avoit reçu ces nouvelles, dans la Principauté de Galles. Les hiſtoriens contemporains ne diſent point de quel côté; les nouveaux le devinent; les uns & les autres parlent ſi diverſement des meſures, que l'infortuné Monarque avoit priſes pour

réſiſter à l'uſurpateur, qu'on n'en peut rien
1399. dire de sûr. Ce qui eſt de vrai, c'eſt qu'elles lui manquerent toutes par la deſertion de ſes ſujets, même de la plûpart de ceux qui juſques-là avoient paru lui être attachez. A meſure que le Duc approchoit, toûjours quelque nouveau transfuge paroiſſoit qui le venoit trouver. Le Duc d'York même ſelon ſon génie, & ne croyant pas être obligé de pouſſer ſa fidelité juſqu'à troubler plus long-temps ſon repos, qu'il aimoit par deſſus toutes choſes, s'accommoda avec le vainqueur. Quelques-uns diſent que Richard voyant cette deſertion generale, congedia la meilleure partie de ſa maiſon, leur faiſant dire par Thomas Percy, Duc de Worcheſtre, ſon Sénéchal, qu'ils ſe reſervaſſent à une meilleure fortune. D'autres écrivent que ce ſeigneur qui étoit frere du Comte de Northumberland, étant entré dans les ſentimens de ſa famille, rompit publiquement le bâton, qui étoit la marque de ſa charge, & alla trouver l'uſurpateur, auprès duquel le Comte ſon frere s'étoit rendu tout des premiers. Quoi qu'il en ſoit, le malheureux Roy ſe voyant ainſi abandonné, s'abandonna auſſi lui-même. Sa diſgrace l'abattit tellement, que ni ce noble deſeſpoir qui eſt la derniere reſſource des grands courages, ni cette eſperance heroïque, qui tente tout avant que de

rien deſeſperer, ne trouva place dans ſon cœur. Il ne ſçut ni perir en Roy, ni ſe conſerver en homme ſage, pour remonter ſur le trône dans un meilleur temps. Il pouvoit repaſſer en Irlande, de-là ſe retirer en France, où le Roy Charles ſon beau-pere, qui l'aimoit veritablement, & qui étoit même intereſſé, à cauſe de ſa fille à le maintenir, lui eût ouvert un azyle honnête, en attendant qu'il le pût retablir, ou par une négociation ou par les armes. Au lieu de prendre ce parti, il prit celui de s'aller renfermer avec un aſſez petit nombre de ſoldats, dans le château de Flint, proche Cheſter, où on lui dit qu'il pourroit tenir juſqu'à ce que le Duc d'Exceſter ſon frere, & quelques autres de ſes amis diſperſez lui amenaſſent du ſecours. 1399.

Pendant ce tems-là le Duc approchoit. Il avoit déja pris Briſtol, où il avoit fait trancher la tête au grand tréſorier de Richard, & à quelques autres de ſes miniſtres, qui s'y étoient refugiez. Enſuite de quoi, ayant appris que le Prince fugitif étoit à Flint, il marcha de ce côté-là avec toute ſon armée. Il n'en étoit plus qu'à deux lieuës, lorſque faiſant reflexion que l'eſprit des Anglois étant envenimé au point qu'il étoit contre le Roy, il lui ſeroit difficile de le garantir de leur fureur à leur arrivée, s'il n'avoit pris quelques devants;

& ce Prince ne voulant pas ſouïller ſa re-
1399. putation d'un crime auſſi affreux que celui-là, il fit faire halte à ſon armée, & déclara que ſon deſſein étoit de la précéder de quelques momens, pour engager le Roy à ſortir volontairement de ſa forteresſe, & à n'attendre pas qu'on l'y forçat. Il ajoûta qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de garder ces meſures de moderation en cette rencontre, & qu'il y étoit réſolu. Ce ménagement ne fut pas deſapprouvé de ceux à qui le Duc le propoſa, mais il leur donna de la défiance, & ils ne pûrent s'empêcher de lui dire, avec plus de liberté que ne ſembloit permettre leur aveugle dévoüement; qu'il y auroit du danger pour lui à rien relâcher en faveur du Roy, des deſſeins que l'on avoit pris pour ſon empriſonnement & pour ſa dépoſition; qu'il falloit le mener à Londres, & le renfermer dans la tour; que l'armée l'entendoit ainſi, & qu'elle ne ſouffriroit jamais qu'on lui donnât le change là-deſſus.

Ces remontrances étoient ſi conformes aux intentions du Duc de Lancaſtre, qu'il n'eut pas de peine à promettre d'y avoir une entiere déférence. Ainſi ayant raſſuré les eſprits, & ordonné que l'armée continuât ſa marche ordinaire, il prit deux cens chevaux avec lui, & ſe rendit aux portes de Flint. Il les trouva fermées, mais ſon

nom, qui portoit la terreur par tout, les lui eut bientôt fait ouvrir, avec une condition neanmoins qu'il accepta imprudemment, & qui lui devoit être funeſte, ſi le Roy eût été auſſi capable d'une réſolution hardie, qu'il l'avoit été d'une précaution ſage : car il fut arrêté entr'eux, que le Duc entreroit lui douziéme. Que n'avoit-il point à craindre d'un homme, qui étant ſur le point de tout perdre, ne voyoit de ſalut qu'à ne rien ménager. 1399.

Le même principe qui l'avoit rendu téméraire, le rendit fier. Etant entré où étoit le Roy, qui ſortoit de la chapelle après avoir oüi la Meſſe, ſans autre préparation de diſcours, il lui demanda s'il étoit à jeun, & lui conſeilla de manger, parce qu'il falloit inceſſamment partir pour Londres où on l'alloit mener. Le Roy fut ſaiſi à cette parole, & ſa frayeur redoubla beaucoup, quand après quelque temps d'entretien, il vit paroître l'armée du Duc, qui couvroit toute la campagne. Le Roy demanda ce que c'étoit, à quoi le Duc ayant répondu que c'étoit des troupes, la plûpart habitans de Londres, qui le cherchoient pour l'emmener, & le renfermer dans la tour : *Ignorez-vous*, repliqua le Roy, *la haine qu'ils ont contre moi, ſi je me mets entre leurs mains, qui me garantira de leur fureur ? hé quoi, ne ſavez-*

vous point de moyen de me tirer de ce danger?
1399. Le Duc qui n'étoit pas fâché d'avoir le Roy en sa disposition par plus d'un titre, repartit qu'il ne sçavoit qu'une voye de le mettre à couvert des insultes de ce peuple si irrité, qui étoit qu'il se rendît à lui, & qu'il se fit son prisonnier; que par-là acquerant sur sa personne un droit que les loix de la guerre avoient toûjours rendu inviolable, il seroit maître d'empêcher qu'on entreprît rien sur sa vie.

L'amour de la vie étoit devenu la seule passion du foible Monarque, & ce qui est un exemple memorable de la bizarrerie de l'esprit humain, ce Prince qui plus d'une fois l'avoit exposée, quand elle étoit heureuse, sacrifia tout pour la conserver lorsqu'elle devint miserable. Ainsi fermant les yeux à sa gloire, & oubliant qu'étant né Roy, il ne pouvoit sans avoüer qu'il étoit indigne de l'être, renoncer à sa liberté, il prit les fers qu'on lui proposoit, & trouva en effet sous la protection du Duc la triste & honteuse seureté qu'il avoit si cherement achetée.

Lorsqu'ils alloient monter à cheval pour prendre ensemble le chemin de Londres, une chose extraordinaire attira les yeux & l'attention de tout le monde. Le Roy avoit un beau levrier, l'histoire n'a pas dédaigné d'en conserver le nom pour la rareté du fait: il s'appelloit Math, & étoit un de ces chiens

chiens qui ne connoiſſent & ne careſſent que leur maître. Cet animal qui avoit coûtume de chercher le Roy parmi cent autres, de le démêler, de s'attacher à lui, n'eut pas plûtôt apperçû le Duc, qu'il vint droit à lui, & lui fit tant de careſſes, que ce Prince en fut étonné, & demanda ce que cela ſignifioit. *C'eſt un augure auſſi heureux pour vous, qu'il m'eſt funeſte*, répondit le Roy: *ce chien vous careſſe comme Roy d'Angleterre, & m'abandonne comme un Roy dépoſé.* Le pronoſtique plût au Duc. il careſſa le lévrier, qui oubliant en cette occaſion la fidelité naturelle aux chiens, pour prendre l'ingratitude des hommes, abandonna un maître malheureux, pour ſuivre un homme qu'il voyoit favoriſé de la fortune. 1399.

Après que cette petite avanture eut ceſſé d'occuper les Princes, ils monterent tous deux à cheval, & marcherent à la tête de l'armée, le Roy ayant autour de lui ſes officiers & les marques de ſa dignité, de même que s'il eût été libre. Après quelques journées de marche, durant laquelle le Duc évita le paſſage des grandes villes, ils arriverent à la vûë de Londres, où à la priere du Roy, qui vouloit éviter la honte & peut-être encore plus le danger de ſe montrer en cet état à un peuple inſolent & brutal, ils n'entrerent que ſur le ſoir, & prirent un chemin dérobé qui les mena

droit à la Tour, où ayant laiſſé le Roy cap-
1399. tif, l'uſurpateur alla au Palais recevoir de ſes complices les conjoüiſſances de ſon crime.

Les choſes étoient ſi bien diſpoſées pour conduire cette tragedie à ſon dénoüement, qu'on ne douta point que bien-tôt on n'en dût voir la cataſtrophe. Le Duc de Lancaſtre avoit convoqué le Parlement au nom de Richard; & Richard même s'ennuyoit d'être Roy, par l'envie qu'il avoit de vivre, & ſe hâtoit de quitter la couronne, parce qu'elle mettoit ſa tête en peril. Quelques-uns diſent, que quelque temps avant que d'arriver à Londres, il avoit réſolu de prendre le parti de l'abdication. En quelque lieu qu'il l'eût réſoluë, ce fut dans la Tour qu'il la fit, où ayant vû mener au ſupplice quatre de ſes principaux Officiers, l'image de la mort augmenta encore ſon attachement à la vie. Dans cette ſituation d'eſprit, il fit prier le Duc de le venir voir, & lui declara le deſſein qu'il avoit de quitter le trône, & de lui épargner le blâme de l'avoir uſurpé ſur lui.

On peut juger de la joye du Duc à cette declaration ſi favorable à ſon ambition & à ſes deſſeins. Il commença par en loüer le Roy, comme d'un parti ſagement pris, & l'unique qu'il y avoit à prendre dans la conjoncture du temps. Il lui dit, que dé-

crié & haï au point qu'il l'étoit, pour des fautes qui ne recevoient point d'excuſe, 1399.
& qu'il lui marqua en détail, il ne devoit pas eſperer que la nation ſouffrît jamais qu'il reprît le gouvernement de l'Etat, qu'on le loüeroit d'avoir fait de bonne grace ce qu'un peuple outré lui auroit fait faire de force ; qu'il l'appaiſeroit par ce moyen, & qu'il le détourneroit d'attenter ſur ſa tête en abandonnant ſa couronne. Il ajouta, qu'auſſi-bien il ne ſe ſeroit pû défendre de monter ſur un trône où les vœux de toute l'Angleterre l'avoient appellé, & auquel même le bruit public vouloit qu'il eût plus de droit que lui, ayant oüi dire à bien des gens qu'il n'étoit point fils du Prince de Galles, mais d'un Chanoine de Bordeaux, & qu'en effet ſes actions n'avoient pas aſſez répondu au ſang illuſtre d'un ſi grand homme. Le Duc adoucit ce reproche par des aſſurances de ſervices, qui lui attirerent des remerciemens, tant le Roy étoit devenu inſenſible à tout autre choſe qu'au ſoin de conſerver ſa vie.

Quoique cette foibleſſe fût au Duc une aſſurance ſuffiſante du bon ſuccès de cette affaire, il ne laiſſa pas d'en preſſer l'execution, pour ſe précautionner contre le repentir. Le Parlement n'étoit convoqué que pour la fin du mois de Septembre ; mais tous les jours il arrivoit des Princes

des Seigneurs, & d'autres perſonnes con-
1399. ſiderables de l'Etat, ou députez pour cette aſſemblée, ou attirez par la curioſité de voir ce qui s'y paſſeroit. Dès qu'ils furent en aſſez grand nombre, le Duc leur dit la propoſition que le Roy captif lui avoit faite, & leur demanda leur ſentiment ſur ce qu'il avoit à y répondre. Il n'y eut pas ſur cela deux avis: le Duc d'YORK ayant montré combien il importoit au Duc de Lancaſtre de s'acquerir ſur la couronne ce droit, qui chez les étrangers ſeroit abſolument le plus plauſible, il fut ſuivi tout d'une voix. On jugea même, que ſans attendre que le Parlement fût complet, il falloit engager l'affaire par l'abdication du Monarque, laquelle on feroit à loiſir dans la ſuite accepter par le Parlement.

Le réſultat de cette aſſemblée ayant été porté au Roy, on convint avec lui du jour de cette triſte cérémonie; car on voulut pour rendre la choſe plus autentique, qu'elle fût ſolemnelle. Au jour marqué, on s'aſſembla dans une ſalle de la Tour, où tout le monde s'étant placé, le Roy parut la couronne en tête, revêtu du manteau royal, & tenant le ſceptre en ſa main; & après avoir dit quelques mots raportez differemment par les hiſtoriens, & aſſez peu dignes de l'être, il mit ſon ſceptre & ſa couronne entre les mains du Duc de

Lancaſtre, diſant qu'il y renonçoit en ſa faveur. Le Duc les ayant pris, les donna comme en dépôt au Primat du Royaume. Enſuite de quoi l'acte d'abdication, qui avoit été dreſſé par des Notaires, ayant été ſigné par les témoins, chacun ſe retira chez ſoi, en attendant l'ouverture du Parlement, où l'affaire ſe devoit conſommer. 1399.

Ce fut le jour de la ſaint-Michel, que commencerent les ſéances de cette celebre aſſemblée. La premiere choſe qu'on y fit, fut de preſenter l'acte d'abdication qui fut juridiquement accepté, enſuite de quoi ſous prétexte de donner un nouveau droit au Duc de Lancaſtre de prendre poſſeſſion du Royaume, le Parlement ſe confirma dans l'uſurpation du droit qu'il s'attribuë ſur la perſonne des Rois. Car non content de ratifier la démiſſion volontaire de Richard, il y ajouta la dépoſition. Son procès lui fut fait dans les formes, partie ſur ſa démiſſion même, par laquelle ils diſoient qu'il ſe confeſſoit incapable de gouverner, partie ſur les crimes dont on l'accuſoit, compris en trente trois articles, qui ſe peuvent réduire à la mort du Duc de Gloceſtre & de ſes partiſans, à l'exil du Duc de Lancaſtre & de l'Archevêque de Cantorbery, à l'affectation de la puiſſance arbitraire, à la diſſipation des finances, à des parjures, à des manquemens 29. de Sept.

de parole & de bonne foi. Sur quoi on lui
1399. prononça son arrêt par lequel il fut declaré incapable de gouverner le Royaume, & dépossé de la Royauté. On crut lui faire grace de lui laisser la vie; mais on le priva de la liberté, par les ordres qui furent donnez de le tenir en prison perpetuelle, d'éloigner de lui tous ses amis, & de ne lui laisser de commerce qu'avec ceux qu'on choisit pour le garder.

La déposition de Richard II. fut suivie de l'installation du Duc de Lancastre sous le nom de Henri IV. L'Archevêque de Cantorbery y fit un discours qui nous est resté, où prenant pour texte ces paroles dites à Samuel, quand Saül fut choisi pour Roy d'Israël, *Un homme gouvernera mon peuple*. Il montra avec éloquence la difference du gouvernement d'un esprit foible, imprudent, leger, suivant son caprice & ses passions, comme il supposoit qu'avoit fait Richard, & d'un homme courageux, sage, constant, & suivant en tout la raison, tel qu'il disoit que seroit Henri. Le couronnement, qui fut fait le treizieme d'Octobre, fête de saint-Edoüard, eût terminé cette grande affaire & achevé la révolution, si Richard en perdant sa couronne, avoit perdu tous ses amis. Ils avancerent sa mort, pour l'avoir voulu délivrer. Edoüard Duc d'Albemale, fils aîné du vieux Duc d'Yorx, les deux

13. d'Octobre.

Holland freres de Richard, Montaigu Comte de Salisbery, & Spenser Comte de Gloceſtre furent les chefs de cette conſpiration. Leurs meſures étoient bien priſes. Ils avoient invité le nouveau Roy à être juge d'un tournoi qui ſe devoit faire à Oxford, où ils devoient être les plus forts, & le maſſacrer lui & ſes enfans. Le Roy étoit alors à Windſor, & ſe diſpoſoit à partir, lorſque par l'avanture du monde à laquelle on ſe ſeroit le moins attendu, il fut averti du complot. Le Duc d'Albermale fut celui qui contre ſon intention trahit les autres. Allant à Oxford avec le Duc d'York ſon pere, ils s'arrêterent à dîner dans une maiſon de campagne, que ce Prince avoit ſur le chemin. Comme ils dînoient, la curioſité ayant porté le pere à voir un papier qui ſortoit de la poche du fils, il l'en tira, & vit le nom & le ſerment des conjurez. Le vieillard, qui aimoit ſon repos, fut ſi tranſporté de colere contre ſon fils, qui l'alloit troubler, qu'après lui avoir fait mille reproches, il proteſta qu'il alloit ſur le champ porter le papier au Roy, & fit en effet ſeller ſes chevaux. Le jeune Prince n'eut pas le temps de raiſonner beaucoup ſur le parti qu'il avoit à prendre. Celui qu'il prit fut de ſortir le plus vîte qu'il pût de la maiſon de ſon pere, de le prévenir par ſa diligence, & d'aller meriter ſa grace par la 1400.

confeſſion de ſon crime. En effet, il ar-
1400. riva à Windſor quelques heures avant le Duc d'York, & avant même que d'être accuſé, il avoit obtenu ſon pardon.

Les conjurez l'attendirent long-temps, mais lorſqu'ils virent qu'il ne venoit point, & que perſonne ne paroiſſoit de la part du Roy, jugeant bien qu'ils étoient découverts, ils réſolurent de tenter par la force ce qu'ils n'avoient pû executer par ſurpriſe. Ayant pris cette réſolution, ils ſe mirent en marche pour aller à Windſor; mais ils apprirent que le Roy s'étoit déja retiré à Londres, & peu après ils le virent paroître à la tête de vingt mille hommes pour aller au devant d'eux. Ils ne trouverent pas aſſez de réſolution dans leurs troupes pour attendre ſa venuë; mais pour fortifier leur parti, en s'éloignant de la capitale, ils prirent un Prêtre nommé Magdelain, autrefois chapelain de Richard, & qui lui reſſembloit beaucoup, & le faiſant paſſer pour lui, ſemerent le bruit que le Prince s'étoit échapé de priſon, & alloit remonter ſur le trône. Cet artifice ne réüſſit pas. Ils ne perſuaderent à perſonne que la fortune de Richard fût changée, ni leur parti bien sûr à ſuivre. Un Scherif de Chicheſtre en oſa bien attaquer les principaux chefs, logez dans une hôtellerie de la même ville, pendant que leurs troupes campoient à l'entour. C'étoit

toit le Comte de Salisbery & le Duc de Surrey l'un des Holland, que la Bourgeoisie animée & conduite par ce Magistrat, assaillit la nuit dans leur logis, & les blessa. Le Magistrat leur avança la mort en leur faisant trancher la tête sur le champ. Il n'eut pas même la peine de faire fermer les portes de la ville, pour empêcher que leurs amis qui étoient au camp avec l'armée, n'accourussent à leur secours. Le feu qu'un Aumônier du Duc de Surrey avoit mis à quelques maisons, pour occuper les bourgeois à l'éteindre, & donner par-là à son maître le loisir de s'échaper, jetta dans les troupes mal aguerries une si violente terreur, qu'elles prirent la fuire & se dissiperent. Les Ducs d'Exceſtre & de Gloceſtre qui étoient restez dans le camp ne les ayant pû rassurer, se retirerent chacun de leur côté; mais ayant été pris quelque temps après errans & cherchans à sortir d'Angleterre, ils furent condamnez à perdre la tête. Magdelain eut le même sort; vingt-neuf, tant Barons que Chevaliers ayant été conduits à Oxford, où se trouvoit alors le Roy, subirent le même châtiment, & ce Prince fut si severe à punir ceux qui avoient trempé dans cette premiere conjuration, qu'on ne voyoit sur tous les chemins que des têtes & des corps exposez : spectacle qui étoit mal propre à faire aimer celui qui en 1400.

prenoit une ſi ſanglante vengeance. La
1400. mort de Richard transferé de la tour de Londres à Pontfred, combla l'horreur de ces triſtes executions. Quelque bruit qu'on ſemât dans le monde qu'il s'étoit lui-même fait mourir de faim, on pût bien cacher le genre de ſa mort, qu'on n'a jamais en effet bien ſçû, mais on ne pût cacher la main qui avoit fait ce dernier coup, & on ne douta point que celui qui avoit ſacrifié la liberté de ce Prince à ſon ambition, n'en eût ſacrifié la vie à ſa ſeureté. On prit autant de ſoin de ne laiſſer aucun lieu de douter de cette mort, qu'on en tint la maniere ſecrete. Pour cela Henry ordonna qu'on amenât le corps à Londres, avant que de le tranſporter à Langley où il devoit être enterré, & qu'on l'exposât en public. Plus de vingt mille perſonnes le virent, & la jeune Reine ſa femme, qu'on tenoit enfermée dans un château, où elle n'avoit de connoiſſance de ce qui ſe paſſoit que par ſes conjectures, fut la ſeule qui ignora long-temps la fin tragique de ſon époux.

Henry croyoit que la mort de Richard le rendroit Roy ſans conteſtation ; mais il vit bientôt qu'il s'étoit trompé. Ce Prince eut le malheur que ſans être ſanguinaire, perſonne ne verſa jamais guéres plus de ſang pour regner que lui. Les huit premieres années de ſon regne furent preſque

toutes employées à diſſiper des conjura- 1401.
tions, & à punir des conjurez. Jamais Prince n'eut plus de peine à affermir un trône uſurpé. Malgré les précautions qu'il avoit priſes pour rendre évidente à toute l'Angleterre la mort de ſon prédéceſſeur, tous les jours on le faiſoit revivre en divers endroits du Royaume, on faiſoit une hiſtoire de ſon évaſion, & ces bruits étoient preſque toûjours des avant-coureurs d'une faction nouvelle. Non ſeulement des gens d'épée, mais des Prélats, des Prêtres, des Moines conſpiroient à l'envi contre lui. Il ne pardonna preſque à perſonne, croyant qu'un uſurpateur, qui n'eſt jamais en ſeureté que par la crainte qu'il inſpire, ne peut pas exercer en ſeureté la clemence, qui ſied ſi bien à un Roy legitime que ſon ſeul caractere défend.

Outre ces conſpirations ſecretes, qui n'étoient que de peu de gens, & n'éclatoient que par intervalles, il en eut longtemps ſur les bras deux publiques & preſque continuelles, qui lui firent une guerre ouverte, & d'autant plus à craindre pour lui, que chacune étoit ſoûtenuë par des ſecours étrangers. La premiere ſe forma au pays de Galles, où ces peuples qui aimoient Richard, refuſant de reconnoître Henry, élûrent pour chef un nommé Ovin de Glandor, bon capitaine & déterminé ſoldat, qui pour ſon coup d'eſſai étant en-

étant entré dans le Comté d'Hereford,
1401. défit & prit prisonnier le jeune Edmond de Mortemer Comte de la Marche. Ce Prince avoit des droits incontestables sur la Couronne d'Angleterre, par le mariage du vieil Edmond de Mortemer avec Philippe fille unique de Lionnet, Duc de Clarence qui étoit fils d'Edoüard III. C'est cet Edmond de Mortemer que Richard, dans le Parlement tenu à Westminster quelques années auparavant, avoit déclaré son successeur legitime, au cas qu'il n'eût point d'enfans. Sa fille nommée Elisabeth fut mariée à Henry Percy Comte de Northumberland, & son fils nommé Roger, fut pere de ce jeune Edmond dont nous parlons, qui par politique avoit forcé son humeur pacifique à se charger de tenir tête aux Gallois, sans même qu'on l'en eût prié. Glandor fier de ce succès, conçût de grandes esperances de son entreprise, & pour les rendre plus solides, il chercha à s'allier à la France. On ne peut être plus animée qu'on l'étoit alors en France contre Henry. La dépositon de Richard, & plus encore sa mort cruelle, y avois mis les esprits en mouvement. Le Roy malade depuis long-temps de cette frénesie funeste qui rendit son regne si malheureux, étoit dans un de ces bons intervalles où la raison lui revenoit, quand il apprit cette nouvelle. Le chagrin qu'il

en avoit eu, l'avoit fait retomber dans ces premiers accès, & l'on avoit eu peine à le calmer. Le Duc d'Orleans & le Comte de Saint-Pol avoient envoyé défier Henry à des combats particuliers, & il n'y eut point de brave homme dans le Royaume, qui ne desirat être employé à punir un tel attentat. La cour de France étant ainsi disposée, il ne fut pas difficile à Glandor de l'induire à favoriser ses desseins. La tréve concluë avec l'Angleterre y pouvoit faire quelque embarras, mais Charles VI. protesta hautement que sans rompre la tréve avec l'Angleterre, il ne pouvoit se dispenser de venger la mort d'un gendre qu'il aimoit, sur l'usurpateur du Sceptre Anglois. Ainsi Glandor fut assisté, & l'Amiral Regnault de Trie averti de lui préparer un puissant secours. 1402.

Pendant ce temps-là, les irruptions que faisoient les Ecossois en Angleterre occupoient les forces du nouveau Roy. Il les avoit repoussé en personne jusques sous le château d'Edimbourg, & il avoit laissé pour revenir à Londres, où ses affaires le rappeloient, le commandement de ses troupes aux Percy. Henry Comte de Northumberland, Henry son fils, dit Chaud-éperon, à cause de son ardeur au combat, & Thomas Comte de Worcestre cadet du Comte de Northumberland, mene-

rent si bien cette guerre, qu'ils défirent
1402. deux fois les Ecossois, & firent sur eux un grand nombre de prisonniers de qualité.

Cette proye fut la pomme de discorde entre le nouveau Roy d'Angleterre & la maison de Percy, qui lui avoit été jusques-là extraordinairement attachée, & qu'il avoit comblée de bienfaits. Le Roy prétendoit que ces prisonniers lui devoient être mis entre les mains. Les Percy soutinrent au contraire, que les loix de la guerre leur donnoient droit de disposer des captifs comme des dépoüilles. Les Percy voulurent partager le differend, & envoyerent au Roy, Mordac-Stuard Comte de Fiffe, fils du Duc d'Albanie, croyant qu'il s'en contenteroit; mais le Roy insistant toûjours, & voulant avec raison qu'on mit en sa disposition tous les prisonniers de ce rang, on se piqua de part & d'autre. Les Percy croyant que le Roy avoit oublié qu'il n'étoit Roy, que parce que celui qui le devoit être, étoit hors d'état de poursuivre ses droits, voulurent pour l'intimider lui en rappeler la mémoire, & lui presenterent requête, pour le prier de racheter Edmond de Mortemer leur parent, pris prisonnier à son service. Le Roy vit bien qu'on lui vouloit faire peur d'un fantôme qu'il ne craignoit pas, & rejettant fierement la requête, per-

ſiſta toûjours à vouloir qu'on lui envoyât les Ecoſſois. Sur cela les Percy ſe mutinerent, & réſolus à la révolte, ne ſe propoſerent rien moins que d'ôter la couronne à Henry. Pour executer ce deſſein, ils traiterent avec Glandor, même de la liberté du Comte de la Marche, & lui propoſerent une ligue, dont quelques hiſtoriens écrivent que le mariage de ſa fille avec le Comte captif fut le nœud. Ainſi aſſurez d'un puiſſant parti du côté du païs de Galles, où l'on attendoit un grand ſecours de France, ils s'aviſerent de mettre de leur côté l'Ecoſſe dans leurs interêts, en donnant la liberté à leurs priſonniers, à condition qu'ils s'uniroient avec eux, pour chaſſer du trône celui qu'ils n'appelloient plus que le tyran de l'Angleterre.

Henry étoit en effet perdu, ſi toutes les forces de cette redoutable ligue euſſent pû ſe joindre en un même corps; mais ce fut un coup de maître de ce Prince, que d'empêcher cette jonction. Sa marche fut ſi prompte, que quoi qu'il eût lui même paru ſurpris de la promptitude avec laquelle s'étoit formé le parti dont il ſe voyoit attaqué, il alla tomber ſur les bras aux Percy & aux Ecoſſois, dans le temps qu'ils s'y attendoient le moins. Il les trouva à Schrevſbury lorſqu'ils alloient attaquer la ville. Le vieux Comte n'y étoit point: il étoit demeuré malade dans une 1403.

1403. de ſes fortereſſes, & ſon fils commandoit l'armée avec le Comte de Worcheſtre ſon oncle. Douglas conduiſoit les Ecoſſois. Auſſi-tôt qu'ils eurent nouvelle que le Roy marchoit à eux, ils tournerent tête contre lui, & lui envoyerent même un défi, où ne le traitant que d'Henry de Lancaſtre, ils lui reprochoient ſon uſurpation, & ſe declaroient protecteurs des droits du Comte de la Marche, injuſtement privé de la couronne dûë à la branche de Clarence, de laquelle il étoit heritier. On admira le ſang froid du Roy à la lecture de ce cartel, auquel il ne répondit autre choſe, ſinon que ſon épée lui en feroit juſtice : & l'on fut encore plus ſurpris, lorſque pouſſant le phlegme plus loin, las de verſer du ſang, & craignant l'évenement d'une bataille, où en gagnant il ne gagnoit rien, & en perdant il perdoit tout, il envoya l'Abbé de Schrevſbury propoſer un accommodement aux Liguez. Percy trouvoit aſſez de gloire à s'être attiré cette recherche ; mais le Comte ſon oncle, homme turbulent, regardant la prudence d'Henry comme un effet de la défiance qu'il avoit de lui-même & de ſes ſoldats, crut être sûr de la victoire, & voulut tenter le combat. Il uſa même de ſupercherie pour y engager ſon neveu ; car ayant été envoyé pour négocier avec le Roy, & ce Prince ayant fait des offres au-deſſus de ce qu'on en pouvoit eſperer, le

Comte qui vouloit combattre, en fit un raport infidele, qui aigrit l'eſprit des Liguez. Ainſi ſe donna la bataille, qui fut fort long-temps diſputée, mais qu'enfin le Monarque gagna, après y avoir fait des exploits qui nous paroîtroient incroyables, ſi toute l'hiſtoire n'en faiſoit foi; car Douglas & le jeune Percy ayant conſpiré à le chercher dans la mêlée, & s'étant attachez à lui avec l'élite de leurs gens, on dit qu'il en tua de ſa main juſqu'au nombre de trente-ſix. Percy demeura ſur la place avec plus de cinq mille des ſiens. Le Comte de Worcheſtre & Douglas y furent faits priſonniers avec un grand nombre de gens de qualité des deux nations. La generoſité dont Henry uſa envers ce brave Ecoſſois, mit le comble à la gloire de cette journée. Non ſeulement Douglas l'avoit cherché avec acharnement durant la bataille, mais il l'avoit ſi rudement chargé, qu'il l'avoit fait tomber de cheval. Loin de s'en reſſentir après la victoire, Henry le loüa, lui fit des careſſes, & le renvoya ſans rançon. Les Anglois priſonniers n'eurent point de part à cette indulgence du Prince. Le Comte de Worcheſtre, le Baron de Chinderton, & le Chevalier Richard Vernon eurent la tête tranchée deux jours après leur priſe. Comme le Comte de Northumberland ne s'étoit point trouvé à la bataille, le Roy lui fit grace de la vie, mais 1403.

il confiſqua tous ſes biens, & ne lui en
1404. laiſſa qu'autant qu'il lui en falloit pour fournir à ſon entretien.

La victoire de Schrevſbury ne délivra le Roy d'Angleterre que d'une partie de ſes ennemis. Glandor & le Comte de la Marche joints avec dix mille François que l'Amiral de Trie leur General avoit débarquez au païs de Galles, formoient une ſeconde armée encore plus forte que la premiere. Le Roy marcha de ce côté-là, & trouvant les ennemis campez ſur une montagne peu acceſſible entre Hereford & Worcheſtre, il campa vis-à-vis ſur une autre. Chacun attendit dans ſon poſte le mouvement de l'armée ennemie, & on ne penſa durant ce temps qu'à ſe couper mutuellement les vivres. On y réüſſit ſi bien de part & d'autre, que les deux ar-
1405. mées en manquerent également, & furent en même temps obligées de ſe retirer pour en chercher, ſans avoir rien fait de mémorable, le Roy d'Angleterre étant retourné à Londres, Mortemer & Glandor dans leurs montagnes, & les François dans leur païs.

Henry croyoit n'avoir plus affaire qu'à ce chef des Gallois & à ſon gendre, lorſque le vieux Comte de Northumberland, ne pouvant digerer le chagrin que lui cauſoit la mort de ſon fils & la ruine de ſa maiſon, s'engagea dans une nouvelle li-

gue avec Richard le Scrop Archevêque d'York, Thomas Moubray Comte de Nottingham, fils de celui qui étoit mort en exil, le Baron Bardolf, & quelques autres. Le Roy voyant ainſi la guerre civile allumée en deux endroits, fait un effort pour avoir deux armées, dont il en donne une à Henry Prince de Galles ſon fils aîné, qu'il envoye contre celui qui lui diſputoit ce nom : & en attendant que ſes affaires lui permiſſent de ſe mettre à la tête de l'autre, Neufville Comte de Weſtmorland la mena du côté d'Ecoſſe, où la ligue du Comte de Northumberland s'aſſembloit. On ne peut bien dire lequel des deux finit plûtôt ſon expedition ; à peine Glandor oſa-t-il paroître, tant il ſe trouvoit mal ſuivi. Quelques-uns diſent qu'il mourut de faim en fuyant devant le Prince de Galles ; au moins depuis ce temps-là l'hiſtoire n'en fait-elle plus de mention, non plus que du Comte de la Marche, qui alla finir ſes jours en Irlande, ſoit qu'il s'y fût retiré volontairement, ſoit qu'il y eût été mis en priſon par l'ordre du Roy. Le Comte de Weſtmorland trouva les liguez beaucoup plus forts que lui en nombre : mais il uſa pour les ſurprendre d'un artifice qui lui réüſſit, ayant attiré l'Archevêque & le Comte de Nottingham à un pour-parler, il les arrêta, & les mit entre les mains du Roy, qui 1406.

sans avoir aucun égard au caractere sacré
1407. du Prélat, leur fit à tous deux trancher la tête. Le Comte de Northumberland & Bardolf s'enfuirent à Barvik, que Clifford qui en étoit Gouverneur, n'avoit pas encore voulu rendre au Roy. Henry qui s'étoit mis en campagne s'étant avancé jusques-là, prit la ville; mais les fugitifs avoient prévenu son arrivée, & s'étoient retirez en Ecosse. Le Comte passa delà, malgré son grand âge, en Flandre, en France, au païs de Galles, pour faire des ligues contre Henry: & en étant enfin de retour après plus de deux ans employez en sollicitations inutiles, il fit tant par son propre credit, par celui du Baron Bardolf, de l'Evêque de Bangor, & de l'Abbé de
1408. Haisles, qu'il leva une petite armée, & rentra en Angleterre par son païs. Le Roy averti de ses premieres démarches, monta à cheval pour l'aller combattre, mais il étoit à peine à Nottingham, qu'il apprit que le Vicomte d'Evervike lui avoit épar-
17. de Févr. gné cette peine; que l'ayant attaqué, il l'avoit défait, tué sur la place, & pris Bardolf, qui étoit mort de ses blessures. La tête de l'un & de l'autre fut exposé sur le pont de Londres. Le Roy fit pendre l'Abbé d'Haisles pris en habit de cavalier, & pardonna à l'Evêque de Bangor, qui avoit conservé le sien. Peut-être en usa-t-il ainsi pour agir consequemment à la conduite

qu'il avoit tenuë dans l'affaire de l'Archevêque d'YORK, dont il avoit envoyé au Pape les armes & l'habillement de guerre, avec une lettre commençant par ces mots des freres de Joseph à Jacob : *Voyez si c'est-là la robe de votre fils ?* Le Pape ne s'étoit pas payé de cette raison, & avoit répondu en ces termes, dont les derniers sont du même Jacob : *Je ne say si c'est la robe de mon fils, mais je say qu'une bête féroce l'a dévoré.* Il y a apparence que l'affaire eût été loin : ce Pontife qui étoit Innocent VII. ayant déja excommunié tout ceux qui avoient trempé leurs mains dans le sang de ce Ministre de l'Eglise ? mais le Pape étant venu lui-même à mourir, & le schisme qui suivit ce Pontificat, occupant le saint Siege ailleurs, Rome oublia l'Archevêque d'YORK, & la source des conjurations semblant épuisée en Angleterre, Henry commença à regner paisiblement sur ses sujets environ l'an mil quatre cens huit, ayant encore assez de temps pour se faire regretter, après s'être fait craindre. 1408.

Fin du cinquiéme Livre.

HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS
D'ANGLETERRE

LIVRE SIXIÉME.

Henry IV. premier Roy de la Maiſon de Lancaſtre, fait fleurir l'Angleterre. Henry V. conquête preſque la France, & laiſſe ſon fils en état d'être couronné à Paris, après l'avoir été à Londres. Double révolution ſous ce Prince : l'une en France, où la Monarchie Angloiſe perd ſes nouvelles conquêtes & ſes anciens heritages : l'autre en Angleterre, où la Maiſon de Lancaſtre eſt détrônée par celle d'York.

QUELQUE accoûtumé que l'on ſoit à trouver des révolutions dans la lecture de l'hiſtoire Angloiſe, on ne s'attendroit jamais en liſant celle des deux premiers Rois de la Mai- 1408.

1408. son de Lancaſtre, que le regne de leur famille ne dût pas paſſer leur heritier, qu'on dût dépoſſeder un fils, dont les peres avoient laiſſé une memoire ſi reſpectable, & qu'un trône établi ſur un ſi grand fond de merite & d'actions éclatantes, pût être ſi-tôt renverſé.

Ces Princes furent l'admiration de toute l'Europe, par leur ſageſſe & par leur valeur: l'un fut un grand Roy, l'autre un grand conquerant. Henry IV. pacifia l'Angleterre, Henry V. conquit preſque la France, ou en laiſſa ſi peu à conquerir à celui qui en devoit être heritier, que comptant le reſte pour rien, après ſa mort on couronna ſon fils dans Nôtre-Dame de Paris. D'ailleurs, à l'uſurpation près, & aux actions violentes qui en ſont les ſuites, on n'a guéres vû plus de vertus enſemble, qu'il y en avoit dans ces deux Monarques, ni plus de ces qualitez aimables qui attachent les cœurs des peuples aux bons Rois. Leur pieté, leur douceur, leur juſtice, une humeur agréable, un naturel bienfaiſant, gagnerent leurs concurrens mêmes, qui ſoutinrent leur domination, dès qu'ils n'eſpererent plus de les ſupplanter. Ils étoient uſurpateurs, il eſt vrai; mais ce nom n'avoit pas en eux tout ce qu'il a d'odieux dans les autres. La voix du peuple avoit approuvé la dépoſition de Richard II. le meurtre de ce Prince n'avoit

point été avoüé par Henry IV. & Henry V. avoit effacé la tache de l'uſurpation domeſtique par tant de conquêtes ſur les étrangers, que perſonne ne regardoit plus comme poſſeſſeur injuſte de la couronne d'Angleterre, un Prince qui l'enrichiſſoit des plus beaux fleurons de celle de France. 1408.

Tels furent les peres d'un fils dépoſſedé, empriſonné, privé de la vie. Pour mettre dans tout ſon jour cet évenement, qui fut le commencement de tant d'autres cauſez par les démêlez fameux des Maiſons d'York & de Lancaſtre, il faut entrer dans un court détail des proſperitez de l'Angleterre ſous le regne de ces deux Rois, dont le premier la laiſſant en paix, ouvrit au ſecond le chemin pour faire une glorieuſe guerre.

Quelque animoſité qu'eût fait naître de nouveau entre la France & l'Angleterre la mort & la dépoſition de Richard, les affaires domeſtiques des deux Royaumes ne leur avoient pas permis depuis cette révolution, de ſe faire une guerre bien vive l'un à l'autre. Malgré les défis, les cartels, & les lettres injurieuſes envoyées de France à Henry, malgré le refus qu'on lui avoit fait de la veuve de Richard pour le Prince de Galles, ce Monarque attentif à diſſiper au dedans les frequentes conſpirations qu'on faiſoit contre lui, ne pouvoit agir que foiblement au dehors. On

1408. fit quelques courſes ſur mer, quelques entrepriſes ſur les villes de Flandre, quelques ſubites irruptions ſur les terres voiſines de Calais, ce fut à quoi ſe termina pendant les premieres années de ce regne le chagrin d'Henry contre les François. Charles n'en fit pas beaucoup plus. Il envoya du ſecours à Glandor, le Comte de Saint-Pol fit beaucoup de peur & peu de mal dans l'iſle de Wight, où il alla faire deſcente; Jean Duc de Bourbon prit quelques châteaux en Guyenne: ce fut tout ce que la foibleſſe de ce Roy, diſtrait par mille factions, & encore plus par ſa maladie, lui permit de faire contre l'Anglois, plûtôt pour lui marquer qu'il deſiroit la vengeance, que dans l'eſperance de ſe venger.

On prévoyoit bien que celui des deux Rois, dont l'Etat ſeroit le plûtôt paiſible, prendroit un grand aſcendant ſur l'autre, le malheur de la France voulut que ce fût Henry. Depuis que ce Prince eut étouffé par la punition des coupables les conjurations tramées contre lui, ſon regne ne fut plus troublé d'aucune diſcorde domeſtique, & ce changement de ſes ſujets l'obligeant auſſi de changer de conduite, il revint à ſon naturel, qui étoit bon & doux de lui-même. Il fut affable, moderé, équitable, humain, bienfaiſant: il gagna les cœurs de ſon peuple, & ceux à qui une

ſeverité forcée l'avoit fait haïr comme un tyran, l'aimerent depuis comme leur pere. 1408.

Son uſurpation ne faiſoit plus de peine, & on le jugeoit ſi digne de regner, que perſonne n'avoit la préſomption de croire qu'il dût être en ſa place. Il avoit la plus belle famille du monde; Marie de Boun ſa premiere femme lui avoit donné quatre fils d'un extraordinaire merite, & vivant entr'eux dans une union qui faiſoit un ſpectacle encore plus rare. Henry Prince de Galles l'aîné, eut durant quelques années l'humeur un peu jeune: il eut des emportemens qui chagrinerent le Roy; mais ni la paix de la famille Royale, ni celle de l'Etat n'en fut alterée. Lors même que le Roy le punit, il fut docile & reſpectueux, & la ſuite de ſa vie fit voir, que le feu de la grande jeuneſſe cache quelquefois un fond de raiſon, qui d'un enfant libertin fait un homme ſage, & d'un Prince vicieux un grand Roy. Thomas Duc de Clarence, ſecond fils d'Henry, ſe montra digne de ſa naiſſance: mais ſes deux cadets Jean Duc de Bethford, & Humfroy Duc de Gloceſtre avoient des qualitez ſi brillantes, que les moins clairs-voyans dans l'avenir faiſoient ſeurement leur horoſcope. On voyoit déja en eux ce beau temperament de feu & de phlegme, de prudence & de valeur, de jugement ſolide & de vivacité d'eſprit, qui leur fit

tenir si long-temps le timon des affaires,
1409. en des conjonctures où des génies moins élevez auroient succombé. Trois freres du Roy, l'aîné desquels fit la branche des Sommerset, ornoient encore beaucoup cette Cour. Ils étoient fils d'une maîtresse du feu Duc de Lancastre leur pere, femme de basse condition, mais que ce Prince avoit épousé pour les faire legitimer: leur merite montra qu'il leur avoit fait justice. Enfin la maison d'York, qui naturellement devoit donner des inquietudes, vivoit dans une soumission qui alloit au-devant de tous les ombrages: contente du rang que lui donnoit sa naissance, & des graces qu'elle recevoit du Monarque.

Telle étoit la Cour d'Angleterre sur la fin du regne d'Henry IV. Celle de France sous celui de Charles VI. se trouvoit dans une situation toute contraire. Etant sans chef, tout le monde le vouloit être, & il n'y avoit point de Prince qui ne tachât de gouverner le Roy, pour s'attirer le gouvernement du Royaume. Charles avoit une femme qui vouloit dominer, des enfans d'un âge à ne vouloir pas être dominez, un frere qui vouloit être maître des affaires, des oncles qui l'ayant été long-temps, souffroient impatiemment de ne l'être plus, un cousin germain qui n'ayant nul droit à l'administration de l'Etat, s'en faisoit un de son audace. Isa-

belle de Baviere épouſe de Charles ſacrifioit tout au deſir de regner, femme née pour la ruine de la France, où au lieu du flambeau de l'himen, elle avoit apporté les torches des furies. Loüis, Jean & Charles ſucceſſivement Dauphins ſe connoiſſoient, & commençoient à trouver mauvais qu'on les méconnut. Loüis Duc d'Orleans, frere unique du Roy, étoit un eſprit haut, & jaloux des privileges de ſa naiſſance, qui lui tenoit lieu de politique, & qu'il auroit crû dégrader, s'il voit gardé des ménagemens. Jean Duc de Berry, Philippe Duc de Bourgogne, étoient tous deux oncles du Roy, tous deux bons Princes, & bons François, mais ni l'un ni l'autre n'étoit d'humeur à ſacrifier au bien public ſes interêts particuliers. Pour Jean, fils & ſucceſſeur du dernier, jamais homme ne fit mieux voir où peut porter l'extrême ambition, & de quels attentats eſt capable une ame que cette paſſion poſſede. Il étoit né avec un eſprit ſuperieur, un grand courage & des vûës immenſes : il avoit toutes les qualitez des heros, & l'envie de regner lui fit commettre des crimes qui auroient fait honte aux plus ſcelerats. 1409.

Ce fut ſous le nom de ces deux Ducs de Bourgogne, qui étoient en même temps Comtes de Flandre, & ſous celui du Duc d'Orleans, que ſe formerent les factions fameuſes qui partagerent cette cour, & par

1409. contagion le reſte du Royaume, ſous les noms d'Orleannois & de Bourguignons. Philippe de Bourgogne pere de Jean commença. Ils eurent de grands démêlez le Duc d'Orleans & lui, ils ſe firent de grands chagrins, ils leverent même l'étendart & des troupes l'un contre l'autre; mais Philippe donna à ſa haine des bornes que Jean ne connut point. L'aſſaſſinat du Duc d'Orleans commis par ſon ordre à la face de la Cour, montra de quoi il étoit capable. Il croyoit par-là avoir diſſipé la faction oppoſée à la ſienne; mais il ſe trouva loin de ſon compte, quand l'horreur de cet attentat ayant revolté contre lui tous ceux qui n'en dépendoient pas, il vit les enfans du défunt appuyez de ceux-mêmes qui juſques-là avoient voulu paroître neutres, ſon nom flétri dans la maiſon Royale, & ſa perſonne en danger de tomber entre les mains de la Juſtice. Il ſe retira: mais ce fut pour ſe mettre en état de ſe faire craindre de ceux dont il s'étoit fait haïr. Il revint à Paris avec une armée que la Cour n'oſa attendre. Les Pariſiens dévoüez à ce Prince naturellement populaire, lui firent une entrée triomphante, & ſa faction devint ſi forte, que le Roy obligea Charles nouveau Duc d'Orleans, ſes deux freres Philippe Comte de Vertus & Jean Comte d'Angoulême, de ſe rendre faciles à s'accommoder avec le meurtrier de leur pere.

L'effet de cet accommodement qui fut appellé la paix de Chartres, du lieu où on l'avoit concluë, fut une augmentation notable de la puiſſance du Bourguignon, qui rentrant par-là à la Cour ſe ſervit du credit qu'il y acquit, pour ruiner ceux qu'il crût encore attachez aux enfans de ſon ancien rival.

On devina bien-tôt d'où partoient ces coups, qui rendant la violence du Duc de Bourgogne redoutable à tous les Princes du ſang, les attacherent au parti contraire. Outre le Duc d'Orleans & ſes freres, les Ducs de Berry, d'Alençon, de Bretagne, de Bourbon, le ſeigneur d'Albret, le celebre Comte d'Armagnac, dont le Duc d'Orleans, déja veuf d'Iſabelle doüairiere d'Angleterre, épouſa la fille en ſecondes nôces, firent une étroite alliance, & s'aſſemblerent tous à Gyen, pour déliberer des moyens de détruire ce qu'ils appelloient la tyrannie du Bourguignon. Le Prince bien averiti de tout, ne négligea rien de ſon côté pour mettre ſon parti hors d'inſulte. Ainſi on leva des troupes de part & d'autre, & on ſe prépara à la guerre. Le Roy ſuſpendit pour quelque temps l'effet de ces animoſitez, par un nouveau traité nommé de Biſſeſtre, parce qu'il fut fait dans ce château : mais le Duc d'Orleans l'ayant violé, en maltraitant un Envoyé du Duc de Bourgogne au Duc de Berry, 1410.

les factions armerent de nouveau, & les
1411. hoſtilitez recommencerent.

Comme tous les chefs de parti, ſuivant un article du traité de Biſſeſtre, s'étoient éloignez de la Cour, on viſa d'abord des deux côtés à ſe ſaiſir du Roy & de Paris. Le Roy étoit au premier venu; mais Paris étoit toûjours au Duc de Bourgogne, qui ayant eu la précaution d'y envoyer en diligence Pierre de Luxembourg Comte de ſaint-Pol, avec des troupes, les Orléannois qui arriverent trop tard, s'allerent poſter à Saint-Cloud, à Saint-Denis, & aux environs, où quoi qu'ils fiſſent, ils ne pûrent empêcher que le Duc de Bourgogne qui ſuivit de près le Comte de ſaint-Pol avec une armée, ne ſe mit en poſſeſſion de la Capitale. On ne peut dire les cruautez que le peuple exerça dans la ville contre ceux du parti d'Orleans. Ceux-ci s'en vengerent à la campagne; mais le Roy ſe trouvant alors entre les mains des Bourguignons, les Princes Orleannois ſe virent contraints de leur abandonner Paris avec le pays d'alentour, & furent peu à peu pouſſez au-delà de la riviere de Loire.

Il y avoit long-temps que l'Anglois libre de ſes mouvemens domeſtiques, étudioit ceux de ſes voiſins, & l'un & l'autre parti prévit que bientôt il s'en mêleroit. Dans cette vûë chacun penſa à l'attirer

l'attirer de ſon côté, & il eut le bonheur d'avoir à choiſir entre deux parties de la France, la plus propre à opprimer l'autre, pour les aſſujettir toutes deux. Le Bourguignon ne réüſſit pas. Ses liaiſons avec la Cour ne convenoient pas à Henry, qui cherchoit à entrer en France, non pour donner du ſecours au Roy, mais pour faire des conquêtes ſur le Royaume. Par cette raiſon, & par les promeſſes que lui firent les Orleanois, leur parti lui parut le meilleur à ſuivre. Le Duc de Clarence ſon ſecond fils eut ordre de leur amener des troupes, dont ils avoient d'autant plus de beſoin, que leur intrigue ayant été découverte, & les lettres qu'ils écrivoient au Roy d'Angleterre interceptées, Charles les déclara ennemis de ſon Etat, & réſolut de marcher en perſonne contr'eux pour les pouſſer à bout. 1411.

L'affaire étant donc devenuë d'une cabale particuliere une cauſe publique, non ſeulement les partiſans du Bourguignon monterent à cheval, mais le Roy y montant lui-même, tous ſes ſerviteurs ſe rendirent auprès de lui, & le ſuivirent au ſiege de Bourges, où les Princes s'étoient retirez. Loüis Dauphin, le Duc de Bourgogne, Loüis d'Anjou Roy de Sicile, les Ducs de Lorraine & de Bar, & pluſieurs autres ſeigneurs de marque firent ce ſiege ſous les ordres du Roy, qui trouvant dans

les assiegez plus de résistance qu'il ne s'attendoit, donna le temps au Duc de Clarence de leur amener le secours promis. Il étoit déja entré dans le Perche, lorsque les Princes rentrant en eux-mêmes, & regardant de plus près le danger où leurs querelles particulieres alloient mettre la Monarchie, parlerent de paix, & quoi que pût faire le Duc de Bourgogne pour l'empêcher, ils la conclurent à Bourges, & la signerent à Auxerre, d'où ce second traité prit son nom.

1412. Le Duc de Clarence reprocha aux Princes leur peu de constance & de bonne foi, & protesta qu'il ne se retireroit point que son armée ne fût payée. L'argent étoit devenu si rare, que quelque effort qu'on fît pour en trouver, on n'en put amasser assez pour satisfaire les Anglois. Le Duc d'Orleans fut obligé de leur donner un de ses freres en ôtage, jusqu'à ce qu'on eût fait toute la somme dont on étoit convenu avec eux.

Si les Anglois s'en allerent chagrins de n'avoir pû faire à la France tout le mal qu'ils avoient projetté, ils eurent au moins la consolation d'emporter avec eux l'esperance de s'en dédommager bientôt par le peu de disposition qu'ils remarquerent dans les François à vivre entr'eux en bonne intelligence; en effet, à peine étoient-ils partis, que les deux factions opposées com-

mencerent à s'entrechoquer avec plus de fureur que jamais. L'Orleanoiſe prit à 1413.
ſon tour le deſſus ſur la Bourguignonne. L'ambitieux chef de celle-ci ne pouvant plus vivre dans une ſituation où il ne fût pas abſolument le maître, avoit entrepris d'exterminer les Princes de la maiſon d'Orleans, & méditoit de s'en défaire par quelqu'un de ces coups violens auſquels il n'étoit pas novice. Des Eſſarts, l'un de ſes confidens, lui avoit fait manquer celui-ci, par l'avis que ſa conſcience l'avoit obligé d'en donner. Pour l'en punir, le Duc excita une ſédition dans Paris, où il lui fit perdre la vie.

La furie du peuple ne s'en tint pas là, excité par le ſéditieux Duc, il ſe fit un chef d'un Boucher nommé Caboche, & courant de ruë en ruë, maſſacroit tous ceux qu'il croyoit être du parti d'Orleans. Cette canaille eut l'inſolence de traîner en priſon le Duc de Bar, quoique couſin germain du Roy, & Loüis de Baviere frere de la Reine : après quoi forçant le Palais, elle oſa inſulter le Dauphin, parce qu'on le ſoupçonnoit depuis quelque temps de favoriſer les Orleanois, demanda qu'on mit entre ſes mains un certain nombre de Seigneurs & de femmes de qualité, & obligea le Roy à porter une eſpece de chaperon blanc qui étoit la marque de cette cabale, ſans laquelle nul

n'osoit sortir. La plûpart des Princes Or-
1413. leanois étoient alors absens de la Cour, & y revenoient pour la délivrer de la servitude du commun tyran; mais de nouveaux entremetteurs firent une troisieme paix à Pontoise, qui donna le moyen au Dauphin, las de souffrir le Duc de Bourgogne, de faire si bien sa partie contre lui, que ce Prince eut peur au moins cette fois, & se retira secretement en Flandre.

La retraite de cet esprit inquiet ne fut suivie d'aucun repos, ni pour lui, ni pour les autres. Sorti de la Cour, pour y rentrer, & en chasser ceux qui osoient y contre-balancer sa puissance, il leva une armée, & se prépara à leur faire une forte guerre. Le Roy, à qui les Orleanois, maîtres de son esprit à leur tour, faisoient regarder ces démarches comme des actions d'un sujet rebelle, levoit des gens de son côté, lorsqu'il apprit que les Anglois n'étoient pas spectateurs oisifs des scenes funestes qui se passoient en France. Henry IV. étoit mort au mois de Mars de
20. de Mars. l'année mil quatre cens treize. Henry V. lui avoit succedé. On dit qu'ayant pris la couronne au pied du lit de son pere mourant, où la coûtume étoit de la mettre, le Monarque ramassa ses forces, pour le faire ressouvenir du peu de droit qu'ils y avoient tous deux: à quoi, sans appro-

fondir le discours, le jeune Prince repartit : *Mon épée me conservera ce que la vôtre vous a acquis.* En effet Henry V. équitable & même religieux en toute autre chose, n'eut aucune tendresse de conscience sur l'usurpation des couronnes, & à en juger par ses actions, Cesar, tout payen qu'il étoit, n'eut jamais plus avant que lui cette maxime dans le cœur, qu'il n'est pas honteux d'être injuste, quand on ne l'est que pour regner. Non content d'un Royaume usurpé, la premiere chose qu'il fit, quand il en fut en possession, fut de déliberer dans son Parlement sur lequel des deux autres il tourneroit ses vûës, ou de la France ou de l'Ecosse. Henry Chicheley Archevêque de Cantorbery, fit une longue harangue pour montrer qu'il falloit attaquer la France. Les raisons qu'il en apporta furent la gloire d'une si belle conquête, la facilité qu'en donnoient la foiblesse du Monarque François, & les divisions des Princes du sang, les factions d'Orleans & de Bourgogne, dont l'une serviroit à soûmettre l'autre, après s'être soumise elle-même ; le droit prétendu par l'Angleterre sur la Guyenne, la Normandie, l'Anjou, le Poitou, la Touraine & le Maine, belles Provinces dont il ne restoit plus sous la domination Angloise qu'une petite partie de la Guyenne ; enfin le nouveau droit qu'Isabelle, mere du grand 1413.

Edoüard III. lui avoit apporté à la cou-
1413. ronne de France, qu'on ne lui avoit disputé, que par ce que ce Prélat appelloit la chimere de la Loy Salique. Pour rendre ces raisons plus efficaces, l'Orateur conclut son discours par offrir au Roy un secours d'argent de la part du Clergé d'Angleterre, tel qu'aucun de ses prédécesseurs n'en avoit point encore reçû, pour fournir aux frais d'une guerre que toute la nation desiroit.

Raphaël de Neville Comte de Westmorland harangua pour la guerre d'Ecosse, prétendant que c'étoit agir contre toutes les regles de la bonne politique, que d'aller chercher un ennemi éloigné, pendant qu'on en laissoit un à la porte, qui n'avoit qu'une barriere à forcer pour porter le fer & le feu jusques dans le cœur de l'Etat; qu'on avoit vû par experience que la France n'étoit pas une conquête si aisée, puisqu'après tant de batailles gagnées, tant d'importans postes occupez, tant de ligues mêmes pratiquées, Edoüard III. avec toute sa puissance & tout le bonheur qui l'accompagnoit, n'en avoit pû venir à bout; qu'il n'en étoit pas de même de l'Ecosse, qu'à quelques montagnes & à quelques forêts près, on l'avoit plus d'une fois conquise; & que si on ne l'avoit pas conservée, c'étoit pour avoir pris le change, comme on l'alloit encore

prendre; qu'au reſte jamais cette conquête n'avoit été plus facile qu'elle étoit alors; 1413.
que Robert III. Roy d'Ecoſſe avoit par ſon incapacité affoibli fort cette Monarchie, s'étant vû contraint de ceder l'adminiſtration de ſon Etat au Duc d'Albanie ſon frere, lequel ayant fait mourir David l'aîné des enfans de Robert, avoit obligé ce Roy d'envoyer ſecretement en France Jaques ſon cadet, pour le ſouſtraire à l'ambition de cet oncle cruel qui vouloit regner; qu'on retenoit actuellement ce jeune Prince en Angleterre, où la tempête l'avoit jetté, & où par la mort de ſon pere il étoit devenu Roy; qu'on ne trouveroit jamais une meilleure occaſion de faire revivre les droits qu'on prétendoit ſur cette couronne, dont la conquête mettroit les troupes en haleine pour entreprendre celle de France; que le Roy étant jeune & de bonne ſanté, auroit du temps pour l'une & pour l'autre, & qu'en tout cas ſon avis étoit qu'on préferât la plus neceſſaire, puiſqu'elle étoit d'ailleurs la plus ſeure, à celle qui flatoit le plus la gloire de la nation Angloiſe, & dont on ne pouvoit diſconvenir que le ſuccès ne fût incertain

Ces deux diſcours tenoient en ſuſpens le jugement de l'aſſemblée, lorſque le Duc d'Exceſtre oncle du Roy appuya fortement le premier, en montrant que l'E-

coſſe & la France tenant l'une à l'autre,
1413. comme la branche à l'arbre, l'arbre étant une fois abbattu, l'on ſeroit maître de la branche; ſans quoi ce ſeroit toûjours à recommencer. Ce Prince étoit un fort habile homme, & ſon diſcours étoit d'ailleurs ſi conforme au penchant des Anglois, qu'auſſi-tôt qu'il ceſſa de parler, on cria d'une commune voix, *Guerre, guerre contre la France.* Pour la declarer neanmoins avec quelque formalité, Henry envoya ce Duc à Paris avec deux Evêques & l'Amiral Gray, pour demander à Charles ou la couronne qu'il lui retenoit, diſoit-il, ou la Princeſſe Catherine ſa fille avec la Guyenne, la Normandie, l'Anjou, le Maine, le Poitou & la Touraine pour ſa dot.

Quelques-uns diſent que les Ambaſſadeurs avoient pouvoir de ſe relâcher, juſqu'à ſe contenter pour la dot de la Princeſſe qu'Henry avoit envie d'épouſer, des Provinces & des villles cedées par le traité de Bretigny, & qu'en cela ce Prince crut faire un grand ſacrifice à ſa maîtreſſe.

On alloit partir pour la guerre entrepriſe contre le Duc de Bourgogne, quand on reçut cette ambaſſade. L'ambaſſade étonna, mais elle ne fit point quitter le deſſein d'entreprendre la guerre, trop avantageuſe à la faction qui ſe trouvoit alors dominante, pour la ſacrifier au bien

public. On renvoya les Ambaſſadeurs ſans leur donner d'autre réponſe, ſinon que quand on auroit le loiſir, on feroit ſçavoir au Roy leur maître la réſolution qu'on auroit priſe ſur les propoſitions qu'il avoit fait faire, & on ſe diſpoſa à partir pour aller chercher le Duc de Bourgogne. 1414.

La partie n'étoit pas égale : les Orleanois regnant à leur tour à l'ombre de l'autorité royale, après avoir déſarmé Paris, changé les Officiers ſuſpects d'être de la faction Bourguignonne, ſe mettent en campagne ayant à leur tête le Roy, qu'ils engagerent, pour inſulter ceux qui les appelloient Armagnacs, à porter l'écharpe d'Armagnac. Le parti d'Orleans avoit acquis Loüis d'Anjou, à qui ſon pere, l'un des quatre fils du Roy Jean, avoit laiſſé le nom de Roy, avec des droits ſur la Sicile, qu'ils avoient tous deux très-long-temps inutilement pourſuivis. Celui-ci s'étant retiré en France, avoit rompu d'une maniere éclatante avec le Duc de Bourgogne, & s'étoit attaché à la faction contraire. Ainſi tout le monde marchoit en intention de faire une guerre fort vive, ſi le Duc, que les Flamans refuſerent de ſeconder, eût pû tenir la campagne contre une armée, où le Roy étant en perſonne, avoit ramaſſé tout ce qui n'étoit point attaché par profeſſion à la faction de Bourgogne. Comme le Duc étoit neanmoins

un Prince d'un fort grand courage, &
1414. homme à disputer le terrain jusqu'à la derniere extrémité, il avoit si bien muni ses villes, qu'Arras arrêta long-temps le Roy, & donna le loisir au Duc de Brabant & à la Comtesse de Hainault de négocier entre le Duc leur frere, le Roy & le parti d'Orleans un quatriéme accommodement, qui fut nommé la paix d'Arras.

La France n'eut jamais plus besoin qu'alors de réünir toutes ses forces contre l'ancien ennemi de l'Etat. Henry assembloit de toutes parts des troupes pour la subjuguer; & quoiqu'il eût beaucoup de vaisseaux pour les passer, il ne laissa pas d'emprunter & de loüer ceux de ses voisins. Le bruit de cet armement étonna Charles & ceux qui gouvernoient pour lui. On pensa à détourner l'orage, & l'on envoya des Ambassadeurs pour proposer des temperamens aux demandes du Roy d'Angleterre, qu'on ne doutoit point qu'il n'acceptât. Loüis de Bourbon Comte de Vendôme, & Guillaume Bourratier Archevêque de Bourges, choisis pour chefs de cet ambassade, furent chargez de la part du Roy de lui offrir pour la dot de sa fille qu'il lui accordoit volontiers, une somme d'argent, & certaines terres qu'il croyoit à sa bienséance.

Les Ambassadeurs eurent sujet d'augurer mal de leur négociation dès leur dé-

barquement dans l'iſle, par les préparatifs de guerre qu'on y faiſoit de toutes parts. 1414.
Ils furent honorablement reçûs; mais quand ils vinrent à l'audience, & qu'ils eurent fait leurs propoſitions, l'Archevêque de Cantorbery qui ſervoit au Roy de Chancelier, leur declara fierement de ſa part, qu'il n'accepteroit rien moins pour la dot de la Princeſſe, que les Provinces qu'il avoit demandées la premiers fois, à faute de quoi il alloit paſſer la mer, & conquerir l'épée à la main non ſeulement ces mêmes Provinces, autrefois le patrimoine de ſes ancêtres, mais avec le ſecours du ciel une couronne injuſtement uſurpée ſur ſon biſayeul. L'Archevêque de Bourges ne put tenir ſa colere, quand il entendit ce diſcours. Il s'emporta, & parla d'un ton moins reſpectueux qu'il ne convient, quand on parle à un grand Roy, même ennemi; & ce qui fut de pis, il fit des menaces que les armes Françoiſes ſoûtinrent mal. Le ſang froid d'Henry en cette occaſion, fit voir en lui une ſuperiorité d'eſprit qui ſembloit répondre de celle de ſes armes. La colere du Prélat ne lui en donna point: il ſe poſſeda, & traitant toûjours civilement les Ambaſſadeurs, il les renvoya auſſi content des honnêtetez qu'il eut pour eux, qu'ils l'étoient peu de la fierté dont il uſoit envers leur maître.

Leur retour fit penſer à la guerre; mais

1414. les préparatifs, ſi prompts quand l'une des factions armoit contre la France, furent lents contre l'ennemi commun. Le départ des Anglois fut retardé par une conjuration dangereuſe qu'on avoit fait contre le Roy. Richard Comte de Cambridge, frere puîné de cet Edoüard Comte de Rutland, devenu depuis peu Duc d'YORK, auquel Henry IV. avoit pardonné une pareille conſpiration, avoit épouſé Anne de Mortemer ſœur du jeune Edmont de Mortemer, qui étoit mort ſans enfans. Anne étant ſon heritiere, avoit porté dans la Maiſon d'YORK la juſte prétention que ſon frere avoit à la Couronne d'Angleterre; & c'eſt de-là que nous verrons dans la ſuite un petit-fils de Richard rentrer dans ſes droits, & mettre la Maiſon d'YORK en poſſeſſion du Sceptre Anglois, que les Princes de la Maiſon de Lancaſtre avoient uſurpé pendant quelque temps, & ravi aux legitimes heritiers. Ce motif de conſpirer contre Henry ſuffiſoit à Richard, ſans y ajouter contre ce que porte l'Arrêt de ſa condamnation, les ſollicitations de la France, comme ont fait quelques auteurs Anglois. Il avoit donc conſpiré avec Henry Scrop & Thomas Gray contre la vie d'Henry, qui n'en fut averti qu'au temps qu'il faiſoit embarquer ſes troupes à Southampton pour paſſer en France. Quoiqu'on abregeât le procès, il ne laiſſa pas

d'apporter du retardement au paſſage. Pour condamner, comme l'on fit, un Prince du ſang à perdre la tête, il fallut garder des formalitez, & en eſſuyer la longueur. Cependant Henry fut plûtôt à Harfleur que les François ne furent ſur le rivage pour lui diſputer la deſcente. La ville ſoûtint fort bien le ſiege par la valeur des ſeigneurs du païs, qui s'y étoient renfermez en grand nombre : mais enfin n'étant pas ſecouruë, elle fut obligé de ſe rendre. Le Duc d'Exceſtre en fut fait Gouverneur. 1415.

Henry n'oſa tenter d'autres conquêtes. La diſſenterie s'étoit miſe dans ſon armée pendant le ſiege, qui avoit duré trente-ſix jours, & qui n'ayant commencé qu'au milieu d'Août, avoit fini dans une ſaiſon trop avancée pour permettre une nouvelle entrepriſe. Il n'y avoit pas non plus moyen de paſſer l'hyver en Normandie, la Cour de France étant venuë à Roüen pour obſerver de plus près les Anglois, en attendant qu'on les pût combattre. Sur quoi Henry ayant déliberé touchant le parti qu'il avoit à prendre, le plus facile étant de retourner en Angleterre, il choiſit le plus hazardeux, parce qu'il étoit le plus convenable à la réputation de ſes armes, & réſolut de ſe retirer à Calais par le même chemin qu'avoit pris autrefois Edoüard III. Cette marche quoique perilleuſe, étant accompagnée du

même bonheur eut toute la même iſſuë.
1415. Henry ne penſoit qu'à ſe retirer avec ſon armée, où de trente mille hommes à peine en reſtoit-il vingt mille. On avoit gardé les paſſages, & rompu les ponts de tous côtez. Henry ſe fit jour, paſſa la Somme, & s'alla poſter près d'Azincourt, où le vingt-cinquiéme jour d'Octobre de l'année mil quatre cens quinze, preſque toute la France, aſſemblée tumultuairement & ſans ordre ſous le Connêtable Charles d'Albret & le Maréchal de Boucicaut, perdit de même qu'à Crecy, par ſon peu de diſcipline & par ſa preſomption, une bataille dont les ſuites mirent la Monarchie ſur le penchant de ſa ruine. Par bonheur le Roy ne s'y trouva pas, & le Dauphin demeura avec lui : le vieux Duc de Berry, Prince ſage, & qui ſe ſouvenoit de Poitiers, l'ayant emporté ſur l'ardeur de combattre que montroient à contre-temps le pere & le fils. Le Duc de Bourgogne, mécontent de la Cour d'où on le tenoit éloigné, ne parut point à cette action, & tint même devant & après une conduite, où il ſembla un peu trop ménager l'Anglois. Le Duc d'Orleans ſon concurrent eut la gloire d'y être pris les armes à la main en combattant pour ſa patrie, le Duc de Bourbon eut le même ſort avec le Comte de Vendôme, Artus de Bretagne Comte de Richemont, Char-

25 d'Octobre.

les d'Artois Comte d'Eu, le Maréchal de Boucicaut, & plus de quatorze mille François. Jean Duc d'Alençon y perdit la vie, après l'avoir ôtée au Duc d'York, abbatu le Duc de Gloceſtre, & s'être fait jour juſqu'au Roy, dont il avoit endommagé d'un coup de hache l'habillement de tête. Le Connétable, le Duc de Brabant & le Comte de Nevers freres du Bourguignon, Louis de Bourbon de la branche de Preaux, le Duc de Bar, un de ſes freres & le Comte de Marle de la même maiſon, le Comte de Vaudemont de la Maiſon de Lorraine, Rambures Maître des Arbalêtriers, l'Amiral Jacques de Châtillon, & cette multitude d'autres grands Seigneurs, du dénombrement deſquels Monſtrelet remplit deux pages de ſon hiſtoire, demeurerent ſur le champ de bataille avec neuf mille moindres Gentilshommes, car il en fut tué fort peu d'autres. Jean de Montaigu Archevêque de Sens, fut auſſi trouvé parmi les morts, *mais peu plaint*, dit dans ſon Gaulois un Hiſtorien de ce temps-là, *parce que ce n'étoit pas ſon office*. La vuë de ce prodigieux nombre de morts d'une qualité diſtinguée, fit dire au Monarque vainqueur, que cette défaite des François étoit moins un effet de ſa valeur, qu'un châtiment de leurs pechez. Il parut ſi pénétré de ce ſentiment, qu'ayant fait chanter en action de graces le Pſeaume qui commen- 1416.

ce par ces mots, *Quand Iſrael ſortit d'E-*
1416. *gypte*, il ſe proſterna & toute ſon armée avec lui, lorſqu'on en vint à ce verſet : *Seigneur, ne nous en donnez pas la gloire, mais à votre nom.* Ce cantique d'Iſraël ſortant d'Egypte marquoit le deſſein qu'il avoit pris de ſortir de France, comme il fit, pour aller renouveller ſon armée, dont il n'avoit preſque plus que les débris.

Son abſence fut aſſez longue pour donner aux François tout le loiſir neceſſaire à ſe mettre en état de lui diſputer le retour, ſi leurs diſcordes domeſtiques leur avoient permis de penſer à autre choſe qu'à ſe détruire les uns les autres. Les négociations de l'Empereur Sigiſmond, & les voyages qu'il fit en France & en Angleterre pour traiter la paix, amuſerent Henry preſque toute l'année qui ſuivit la bataille d'Azincourt. Durant ce temps-là nous aurions pû mettre des troupes ſur nos côtes, pourvoir à la ſeureté de nos places, armer ſur mer, lever des armées pour tenir la campagne ſur terre; mais c'étoit-là le moindre des ſoins de ceux qui avoient quelque rang dans l'Etat. Le Duc de Bourgogne ne penſoit qu'à venir à la Cour pour y dominer, & ceux de la faction oppoſée ne penſoient qu'à empêcher qu'il n'y vînt, pour ne pas tomber ſous ſa domination. Ce Prince croyant que la priſon du chef de la Maiſon d'Orleans avoit levé tous les obſtacles

obſtacles qui s'oppoſoient à ſon retour, s'étoit mis en chemin pour venir à Paris, & ne doutoit pas qu'il n'y fût reçû ſans aucune contradiction. Le refus que Troyes & d'autres villes qui ſe trouverent ſur ſon paſſage, firent de lui ouvrir les portes, lui montra qu'il s'étoit trompé. 1416.

En effet, il reſtoit encore aſſez d'Orleanois à la Cour, pour lui en empêcher l'entrée. Le Roy de Sicile étoit ſon ennemi perſonnel: la Reine & le Duc de Berry avoient été preſque de tout temps dans la faction contraire; le Dauphin, quoique jeune & ſon gendre, ne vouloit plus de compagnon dans le gouvernement d'un Etat qu'il étoit deſtiné à gouverner ſeul, & tous les Princes trouvoient mieux leur compte à la domination du parti d'Orleans, où chacun étoit quelque choſe, & faiſoit ſa figure ſelon ſa naiſſance, que dans celle du parti Bourguignon, où l'imperieux Duc abſorboit tout, & ne laiſſoit de fonction à perſonne que le ſoin de lui obéïr.

La Cour ayant donc bien prévû que ce Prince ne manqueroit pas de profiter de la conjoncture, pour venir reprendre auprès du Roy la place qu'il y avoit autrefois occupée, ſe hâta de le prévenir; & quoique la preſence du Monarque fût neceſſaire en Normandie pour la défendre contre le Roy d'Angleterre, on l'amena à Paris,

pour en empêcher l'entrée au Duc de Bour-
1416. gogne, en même temps qu'on envoyoit en Champagne & en Picardie un ordre exprès de lui fermer les portes de toutes les bonnes villes.

On fit plus : le Duc de Berry voulant fortifier les Orleanois, persuada au Roy d'appeller le Comte d'Armagnac auprès de sa personne, & de lui donner la charge de Connêtable, vacante par la mort de Charles d'Albret. Bernard II. Comte d'Armagnac étoit un homme tout propre à mettre à la tête d'un grand parti, & les liaisons qu'il avoit déja avec la Maison d'Orleans répondoient de son zele à toute la faction. Il étoit homme de main & de tête, entreprenant, résolu, intrépide, allant à son but sans s'étonner des clameurs publiques ; craignant peu la colere des Grands, & moins encore les plaintes du peuple, dont il mépriſoit les loüanges inutiles, pourvû qu'il en tirât les secours necessaires, ne se souciant guéres d'en être aimé, pourvû qu'il en fût obéï ; d'ailleurs grand Seigneur, toûjours suivi d'une belle & brave noblesse, & menant avec lui un corps de troupes dont le nom seul étoit redoutable. Aussi ne fut-il pas plûtôt à Paris, que toute la faction Bourguignonne sembla s'être dissipée devant lui, tant il s'en fit craindre, non seulement par les persecutions qu'il suscita à ceux qu'on

soupçonnoit d'en être, mais aussi par les précautions qu'il prit pour ôter au peuple, toujours prêt à se mutiner en faveur du Duc de Bourgogne, les moyens d'armer & de nuire. 1416.

Par ces soins le nouveau Connêtable devint en peu de temps bien puissant; mais il devint tout-à-fait maître par la mort du Duc de Berry, du Roy de Sicile, du Dauphin Loüis, de Jean son frere & son successeur, qui se suivirent les uns les autres en assez peu de mois au tombeau. Pour comble de bonheur, le nouveau Dauphin se trouva tout tel qu'il falloit pour le maintenir dans cette autorité. Charles alors Dauphin, depuis Roy, septieme de ce nom, qui se rendit fameux par le rétablissement de l'Etat, avoit été élevé dans la haine du Duc de Bourgogne & de son parti par le Roy de Sicile son beau-pere : à quoi le caractere de ce Prince, incapable de rien ceder de ce que sa naissance lui donnoit de prérogatives & de droits, l'avoit naturellement disposé. De sorte que les porrraits qu'on avoit pris soin de lui faire du Duc de Bourgogne, comme d'un esprit imperieux, & qui vouloit regner par tout, lui avoient fait beaucoup plus craindre de l'avoir pour compagnon que pour ennemi. Il avoit ce sentiment si avant dans l'ame, que la plus extrême nécessité ne l'en fit jamais dé-

mentir: & qu'il aima mieux s'exposer à
1417. n'être point Roy, qu'à ne l'être qu'à demi. Aussi peut-on dire que les miracles du regne de ce Monarque, surnommé avec raison le victorieux, furent moins l'ouvrage de son génie assez peu au-dessus du médiocre, que celui de son courage vraiment grand, moins l'effet de ses meditations politiques qui ne l'occuperent pas beaucoup, que de son activité guerriere, avec laquelle il étoit capable de faire encore plus qu'il ne fit, si l'amour du plaisir n'eût de temps en temps fait languir ce beau feu par un autre, & ne l'eût quelque fois porté à préferer des courtisans agréables à des guerriers nécessaires.

Ce fut par les liaisons étroites que le Connêtable d'Armagnac sçut prendre avec ce jeune Prince, qu'il devint maître des affaires. Il l'auroit peut-être été plus-long-temps, s'il ne se fût point mis trop en garde contre ceux qui en pouvoient partager l'administration avec lui. Son ambition pecha contre le bien public, lorsque le Cardinal des Ursins Legat du Pape Martin V. ayant proposé un traité de paix, par lequel le Dauphin & le Duc de Bourgogne devoient conjointement gouverner l'Etat pendant la maladie du Roy, il s'y opposa ouvertement: mais on peut dire que son ambition pecha contre elle-même, lorsqu'il refusa à Lisle-Adam un em-

ploi qu'il lui demandoit, s'offrant à s'attacher à lui, ce ſeigneur choqué de ce refus, étant devenu dans la ſuite le principal inſtrument de ſa perte. Il ne fut pas meilleur politique, quand au lieu de ſe donner la peine de gagner l'eſprit de la Reine, comme avoient fait juſques-là tous ceux qui avoient été avant lui à la tête de la faction d'Orleans, il rompit bruſquement avec elle, & ſur d'aſſez legers ombrages l'éloigna de la Cour, & s'empara des tréſors qu'elle avoit caché en divers monaſteres: affronts que cette vindicative Princeſſe ne pardonna jamais ni à lui ni au Dauphin même ſon fils, qu'elle crut y avoir eu part. 1417.

Juſques-là le Duc de Bourgogne avoit inutilement tenté de trouver entrée dans Paris. Il y avoit employé toutes choſes ſans épargner la conjuration la plus noire & la plus horrible, non ſeulement contre les Princes, mais contre le Dauphin & le Roy même. Actuellement il faiſoit la guerre ouvertement & dans les formes, donnant des combats, aſſiegeant des poſtes aux environs de la capitale, où l'on mettoit tout à feu & à ſang: tant l'animoſité étoit grande entre ceux qu'on appelloit Bourguignons, qui portoient pour marque de leur faction une croix blanche en ſaûtoir, & ceux qu'on ne nommoit plus qu'Armagnacs, qui portoient cette même croix droite.

1418. Cette guerre avoit duré trois semaines, sans que le Duc eût rien avancé pour s'introduire dans Paris. Le peuple étoit partout à lui, parce qu'il faisoit crier partout une exemption de tout subside, au lieu que le Connêtable en tiroit sans ménagement tout ce qu'il pouvoit; mais aussi l'avoit-il desarmé, & ne croyoit pas en devoir rien craindre, ses places étant d'ailleurs pourvuës de braves gens pour les défendre. Le Duc l'éprouva à Corbeil, où, las de tourner autour de Paris sans trouver de porte pour y entrer, il étoit allé mettre le siege. Barbasan défendit la place avec beaucoup de vigueur contre lui, & lui ôta l'esperance de la prendre. Cette disgrace fut réparée par la nouvelle qui lui vint que la Reine lui offroit de se joindre à lui contre leurs communs ennemis. La nécessité & le dépit avoit fait prendre à cette Princesse ce moyen violent de se délivrer d'une captivité, qui lui étoit dure. Elle n'avoit jamais aimé le Duc de Bourgogne; mais actuellement elle ne haïssoit que le Comte d'Armagnac & le Dauphin. Le desir de s'en venger la fit resoudre à écrire au Duc pour le prier de venir rompre ses fers, & lui offrir en reconnoissance d'un service si essentiel, d'entrer dans tous ses interêts. Le Duc les connoissoit trop bien, pour ne pas voir que cette union y étoit en effet utile. Dans

cette vûë, il marche à Tours, & en amene la Reine à Troyes, où ayant concerté leur ligue, il fut réſolu qu'Iſabelle ſe déclareroit Regente du Royaume durant la maladie du Roy, & que tous les actes publics ſe feroient dorénavant en ſon nom. 1418.

Ce nouveau changement de théatre remua l'eſprit des Pariſiens, qui quoique toûjours veillez de près, ne laiſſerent pas de trouver moyen de noüer avec l'Iſle-Adam, qui s'étoit donné au Duc de Bourgogne, une intelligence ſecrete, dont l'effet fut que le matin du vingt-neuviéme de Mai de l'année mil quatre cens dix-huit un marchand de fer nommé le Clerc, lui ouvrit la porte de ſaint-Germain des Prez. Il fut au milieu de la ville avec trois cens hommes qui le ſuivoient avant qu'on s'en fut apperçu. Là au cri de *vive Bourgogne* tant de gens ſe joignirenr à lui & prirent la croix de la faction, que tous ceux du parti contraire chercherent leur ſalut dans la retraite. Chacun ſe cacha où il pût. Tanneguy du Châtel eut la preſence d'eſprit d'aller prendre entre ſes bras le Dauphin encore endormi dans ſon lit, de l'enveloper dans ſon linceul, tant le péril étoit preſſant, & de l'emporter à la Baſtille où il ſe renferma avec lui, juſqu'à ce qu'à la faveur du tumulte, ils en ſortirent l'un & l'autre pour ſe retirer à Melun. Le Connêtable, le Chancelier de 29. de Mai.

1418. Marle, quatre Evêques & divers Officiers y furent inhumainement massacrez, & plus de trois mille hommes avec eux, la haine publique contre les Armagnacs servant de prétexte à beaucoup de vengeances particulieres. La fureur populaire se porta contre ce parti à de tels excès, que le souvenir en fait horreur. Le refus que faisoient certains Prêtres de donner le baptême aux enfans de ceux qui en avoient été, peut donner une idee du reste. Quelques historiens ont écrit que le Duc desaprouva ces emportemens. S'il les desaprouva, il en profita bien : car on le vit peu de temps après entrer triomphant dans Paris, où ayant amené la Reine dont ses services l'avoient rendu maître, il le devint bientôt du Roy.

Alors se fit un nouveau partage des Grands, des peuples & des villes du Royaume entre le Duc de Bourgogne, abusant du nom & de l'autorité du Roy, & le Dauphin soutenant les droits & la succession de la Royauté. Ainsi la guerre civile se renouvella avec une nouvelle ardeur par des sieges & des combats, aux differens succès desquels, si chacun à son tour gagnoit quelque chose, ces gains étoient toûjours des pertes considerables pour l'Etat.

Ce fut pendant que nos Princes François divisoient ainsi le Royaume, que l'Anglois

l'Anglois avec qui l'Empereur n'avoit pû conclure de paix, profitant de ces divi- 1418.
ſions pour recommencer à propos la guerre, revint deſcendre en baſſe Normandie à la tête de cinquante mille hommes. Tout plia ſous une telle puiſſance, & il y eut aſſez peu de villes juſqu'à la Seine, qui n'ouvrit ſes portes aux premieres approches du Conquerant. Honfleur & Caën tinrent quelque temps; mais l'un & l'autre ſe rendit ne pouvant eſperer de ſecours. L'avarice ou la negligence d'un Gouverneur indigne de ſon nom fit perdre après trois mois Cherbourg, qui auroit pû tenir trois ans : tant la corruption avoit gagné les parties nobles de l'Etat. Henry étoit en trop beau chemin, pour ne pas continuer ſa route. Le Pont-de-l'Arche l'arrêta : mais trois ſemaines lui acquirent ce poſte important pour le ſiege de Roüen, qu'il avoit réſolu d'entreprendre.

Juſques-là on l'avoit laiſſé faire, & l'acharnement étoit tel entre les deux Princes François à s'entre-dépoüiller l'un & l'autre, qu'à peine faiſoient-ils attention aux progrès du Roy d'Angleterre. Le ſiege de Roüen les frappa, & ſembla leur ouvrir les yeux. Le Dauphin vit que l'Etat ſe perdoit, pendant que le Duc de Bourgogne & lui diſputoient du droit de le gouverner. Le Duc ne douta point qu'ayant en

1418. les forces & l'autorité du Roy, on ne lui imputât la perte de la Normandie, que la prise de Roüen traînoit après soi. Avec ces vûës, il étoit naturel que ces deux Princes cherchassent à s'unir contre l'ennemi commun du nom François. Cependant leur haine mutuelle fut si forte en cette occasion, que la premiere pensée qui leur vint fut de traiter séparément chacun de son côté avec l'Anglois.

Le Dauphin tenta le premier, si par un accommodement tolerable, Henry qui se montroit moins éloigné de traiter avec lui qu'avec son rival, ne lui donneroit point le moyen de ranger au devoir le Duc de Bourgogne. Pour cela il envoya des ambassadeurs, qui furent bien reçus au camp devant Roüen, & qui selon les apparences auroient conclu quelque chose, si Charles dès-lors résolu à ne laisser point entamer la Souveraineté de la couronne, n'eût opiniâtrément rejetté la proposition qu'on lui fit de se joindre à l'Anglois, pour conquerir la Flandre, & souffrir qu'il la possedât sans en rendre hommage à la France.

Le Duc de Bourgogne se servit du ministere du Cardinal des Ursins, qui avoit commission du Pape de traiter la paix entre les deux Rois. Mais quoique le Cardinal pût dire, quoi qu'il eût porté le portrait de la Princesse Catherine, & quoi-

que même ce portrait de la plus belle personne du monde eût fait effet sur le cœur d'Henry, qui persistoit à la vouloir épouser, ce Prince demeura si ferme dans ses premieres propositions, que le Legat ne pût rien conclure.

Quelque aversion que conservassent dans le fond du cœur l'un pour l'autre le Dauphin & le Duc de Bourgogne, la nécessité les obligea à faire des pas pour se rechercher, mais ces pas furent trop lents pour sauver Roüen. Le siege avoit duré sept mois, & les assiegez avoient fait au-delà de ce qu'on doit attendre de braves & de zelez François, pour ne point prendre un joug étranger. Les vivres leur ayant manqué, ils avoient mangé jusqu'aux animaux, dont les hommes ont le plus d'horreur, pour donner le temps de les secourir. Le Dauphin l'auroit bien voulu, le Duc l'avoit souvent promis, mais l'un étant toûjours retenu par la crainte de laisser le champ libre à l'autre, les assiegez n'ayant plus d'esperance, s'étoient enfin rendus à Henry, le 18. de Janvier de l'année 1419. 1419. 18. de Janvier.

Cet évenement qui fut suivi de la perte du reste de la Normandie, détermina tout-à-fait le Dauphin, qui avoit interêt à ne pas souffrir le démembrement de l'Etat, à entrer en traité avec le Duc; mais le Duc ne se pressa pas, & trouvant au contraire son interêt à s'accommoder avec l'E-

tranger, qui ne demandoit que des terres
1419. auſquelles il ne prétendoit rien, & lui laiſſeroit toute l'autorité dont il étoit en poſſeſſion, renoüa ſes négociations avec lui. La Reine à qui le Duc de Bourgogne laiſſoit aſſez de part dans les affaires pour contenter ſon ambition, & qui avoit changé pour lui une aſſez violente haine, en quelque choſe qui ſembloit même paſſer un peu la bonne amitié, entra aiſément dans ſes ſentimens: & le Roy ne voulant jamais que ce que ceux qui l'approchoient prenoient ſoin de lui faire vouloir, il fut arrêté entre les deux Cours, que les deux Rois aſſiſtez chacun de leur famille & de leur Conſeil, s'aboucheroient pour traiter de la paix.

Ce fut entre Pontoiſe & Meulan que ſe tint cette conference. Charles ſurpris d'un accès de ſon mal, n'y put aſſiſter en perſonne; mais la Reine y parut pour lui, & y mena la Princeſſe ſa fille, dont elle eſperoit que la beauté épargneroit une Province à la France, & tiendroit lieu de dot à un jeune Roy. Henry en fut en effet touché, & quelque interêt qu'il eût à s'en taire, il ne pût ſi bien faire qu'on ne s'en apperçût. On ſe flatoit qu'il en deviendroit plus docile, mais on fut bientôt détrompé. A meſure qu'il s'attendriſſoit pour la Princeſſe, comme s'il eût été en garde contre lui-même, il s'affermiſ-

ſoit contre les raiſons qu'on lui apportoit pour lui perſuader de ſe relâcher ſur ſes prétentions. Une ſecrete préſomption de ſa fortune & de ſon bonheur lui perſuada toûjours qu'il auroit la fille, & quelque choſe même de plus que ce qu'il demandoit pour ſa dot; *J'aurai la Princeſſe*, dit-il un jour en colere au Duc de Bourgogne, *& j'aurai le Royaume avec elle.* Sur quoi le Duc piqué à ſon tour, lui ayant répondu ſur le même ton, qu'il avoit pour en venir là encore beaucoup de chemin à faire, & qu'il ſe trouveroit bien las quand il en auroit fait la moitié, les conferences ſe rompirent, & l'on perdit toute eſperance de rien conclure avec l'Anglois. 1419.

Par cette rupture la réünion des deux Princes François devenant neceſſaire, ceux qui s'en méloient travaillerent à leur ôter ces ombrages mutuels, qui les faiſoient défier l'un de l'autre. La Dame de Giac amie du Duc, & de ce caractere d'amies à qui l'eſprit donne le pouvoir que la beauté donne aux maîtreſſes, réüſſit parfaitement de ſon côté. Ceux qui gouvernoient le Dauphin ne furent pas de ſi bonne foi, & l'évenement fit juger, qu'au lieu de lui raſſurer l'eſprit contre les vieilles défiances, ils lui en donnoient de nouvelles. Il y a apparence que ceux qui prirent ſoin de lui en donner, prirent celui

de lui apprendre à ne les pas faire paroître. Les Princes se virent près de Melun, & y conclurent leur traité avec une ouverture de cœur, & des témoignages d'amitié si naturels de part & d'autre, que si ceux du Dauphin ne furent pas sinceres, le Duc y fut d'autant mieux trompé, que rien ne lui donna sujet de les soupçonner de ne l'être pas. La nouvelle conference qu'on lui proposa, à l'occasion de la surprise de Pontoise par les Anglois, & l'ardeur avec laquelle le Dauphin l'en sollicita, l'effaroucha un peu d'abord. Il s'en excusa même quelque temps, sur ce que le Prince voulant qu'ils se visent à Montereau-faut-Yonne, il ne jugeoit pas qu'il fût du respect qu'ils devoient l'un & l'autre au Roy, qu'ils se visent ailleurs qu'à Troyes où se trouvoit alors la Cour. La plûpart des amis du Duc, à qui l'empressement du Dauphin donnoit ombrage aussi-bien qu'à lui, le dissuadoient de cette entrevûë : mais le Dauphin le pressa si fort, qu'à moins de rompre de nouveau avec lui, il ne crut pas s'en pouvoir dispenser. Il y alla donc malgré ses avis & ses propres pressentimens, courant où la justice divine l'attendoit pour punir ses crimes. Ainsi le Ciel se sert souvent d'un crime pour en punir un autre. Le pont de Montereau fut choisi pour le lieu de la conference.

1419.

Le Dauphin s'y rendit le premier accompagné de ſes confidens, tous gens de main & d'execution. Le Duc y amena pareil nombre des ſiens, mais à cela près, on ne peut guéres moins prendre de précautions qu'il en prit, ayant combattu ſes plus juſtes défiances, comme des foibleſſes qui lui faiſoient honte. Auſſi à peine fut-il arrivé au lieu où le Dauphin l'attendoit, que comme il le ſaluoit le genou en terre, on ſe prit de paroles avec lui, & que ſans lui donner le temps de ſe relever, Tanneguy du Chaſtel & ſes compagnons le maſſacrerent aux pieds de leur maître. Mort digne de ce Prince ſanguinaire, mais indigne de la main qu'on en ſoupçonna : car quelque ſoin que prit le Dauphin de ſe diſculper auprès du public d'une action ſi contraire à ſa gloire, s'il en fut innocent devant Dieu, qui voit ce qui eſt contre les apparences, il ne s'en lava jamais bien aux yeux des hommes, qui jugent par les apparences ce qui n'eſt peut-être pas. 1419.

Si ce Prince eut part à ce crime, il en fit long-temps penitence, & Dieu ne vengea point ſur David le ſang innocent d'un homme de bien plus ſeverement, qu'il vengea ſur Charles le ſang coupable d'un méchant homme. Le bruit de cette mort s'étant répandu en peu de temps dans tous les lieux où l'on y pouvoit prendre interêt, chacun penſa à ce qu'il y per-

doit, ou à ce qu'il y pouvoit gagner. Dans
1419. la Cour de France qui étoit à Troyes, la Reine pleura amerement la perte d'un homme par qui elle regnoit. Dans celle d'Angleterre qui étoit à Roüen, le Roy examina l'avantage qu'il en pouvoit tirer, pour hâter une double conquête, qui lui sembloit plus longue à faire depuis qu'il avoit vû la Princesse. Dans celle de Philippe Comte de Charolois, devenu par la mort de son pere Duc de Bourgogne & Comte de Flandre, ce Prince qui étoit à Gand ne pensa qu'à tirer du Dauphin une vengeance éclatante. De quoi n'est point capable un esprit possedé de cette passion ! Philippe étoit tout jeune : il étoit né François, Prince du sang, gendre du Roy, beau-frere du Dauphin : il avoit un fond de bonté naturelle qui lui fit donner le surnom de Bon. Il avoit même paru si zelé pour défendre la Monarchie, qu'à peine avoit-on pû l'empêcher de se trouver, quoiqu'encore enfant, à la bataille d'Azincourt, & qu'il avoit fallu que son pere usât de toute son autorité pour moderer cette ardeur naissante. Malgré tout cela, il n'eut pas plûtôt appris ce qui s'étoit passé à Montereau, qu'il ne se proposa rien moins que d'ôter au Dauphin tout espoir de succeder à la couronne, en le faisant desheriter par le credit de sa propre mere, en substituant l'Anglois à ses droits, par le

moyen du mariage de la Princeſſe Catherine avec lui, & en joignant ſes armes aux ſiennes, pour achever de lui acquerir ce que le Prince desherité auroit pû conſerver des débris de ſa fortune & de ſon naufrage. 1420.

Je ne ſçai ſi Philippe comprit les ſuites affreuſes d'un tel projet: l'horreur que la poſterité auroit pour la memoire d'un Prince qui aſſujettiſſoit ſa patrie à une nation ennemie, & le tort qu'il ſe faiſoit à lui-même, en faiſant paſſer en des mains étrangeres un ſceptre qui auroit pû tomber en celles de ſes deſcendans. S'il eut ſes vûës, ſa fureur fut extrême, s'il ne les eut pas, ſon aveuglement fut grand. Quoi qu'il en ſoit, il n'eut pas plûtot formé ce funeſte deſſein, qu'il envoya ſes Ambaſſadeurs le propoſer au Roy d'Angleterre, & alla lui-même en traiter l'execution à la cour de France. La négociation ne fut longue à conclure ni à Roüen ni à Troyes. Il ne pouvoit arriver rien de plus à ſouhait à Henry, pour abreger bien du chemin à ſon amour & à ſon ambition; & la dénaturée mere du Dauphin ne pouvoit trouver un meilleur moyen de pouſſer ſeurement à bout la haine qu'elle avoit pour ſon fils. On publia d'abord des tréves, pendant leſquelles l'imbecille Monarque qui ne gouvernoit pas la France, mais que de mauvais François gouvernoient, don-

nant les mains à tout ce qu'on voulut,
1420. l'affaire fut bientot concluë, le mariage arrêté, la paix signée, dont les articles principaux furent l'exheredation du Dauphin, la substitution d'Henry en sa place, & l'asseurance de la couronne a toute sa posterité. On celebra les noces à Troyes le se-
2. de Juin. cond de Juin l'an mil quatre cens vingt, d'où les deux Cours partant ensemble pour s'acheminer vers Paris, on prit en chemin faisant Sens, Montereau-faut-Yonne, & Melun. Cette derniere ville ayant resisté près de cinq mois, on n'arriva à Paris qu'au commencement de Decembre, où les deux Rois & les deux Reines accompagnez du Duc de Bourgogne, furent reçûs avec une joye qui fit pleurer tous les gens de bien. Pour donner les mains à un si monstrueux ouvrage, on fit le procès au Dauphin. Son pere & son ennemi furent les Juges, l'un comme Roy, l'autre comme Regent; car le traité portoit qu'Henry auroit le gouvernement du Royaume pendant l'infirmité du Roy. On jugea l'accusé atteint & convaincu du meurtre commis en la personne du Duc de Bourgogne, on le declara incapable de succeder aux biens paternels, & à aucun autre heritage qui lui fût échû, ou qui lui dût échoir. On le condamna au bannissement perpetuel, & tous ses complices à la mort.

On ne crut pas le Dauphin assez docile

pour déférer à cet Arrêt, duquel on apprit que sans s'étonner il avoit appellé à Dieu & à son épée : mais comme son malheur avoit uni tant de puissances contre lui, on ne douta point qu'il ne fût facile d'achever bientôt par les armes ce qu'on avoit commencé par l'abus des loix. Henry même croyant pouvoir s'en reposer pour un tems sur autrui, laissa en sa place le Duc de Clarence pour continuer la conquête de la France, pendant qu'il fit un voyage en Angleterre, où il mena la nouvelle Reine. 1421.

Il n'y fut pas long-temps sans apprendre que l'activité du Dauphin rendoit sa presence necessaire en France. Le Dauphin avoit peu de forces, & n'avoit presque point de troupes ; les Princes du sang lui manquoient au besoin, le Comte de Vertus venant de mourir, le Roy de Sicile étant appellé en Italie par ses affaires, & ceux que les Anglois avoient pris à la bataille d'Azincourt n'étant pas encore en liberté : de sorte que hors le Duc d'Alençon, & quelques cadets de la maison de Bourbon, Charles n'avoit personne avec lui de ceux que l'interêt commun du sang & de la famille Royale engageoit le plus à le soûtenir. Malgré une situation si fâcheuse, Charles ne perdant point courage, dispersé un petit nombre de braves gens qui s'étoient attachez à sa fortune,

dans les lieux de deça la Loire qui tenoient
1421. encore son parti, & fit tant qu'il assembla une armée capable de former des desseins.

Un secours étranger lui vint à propos, & contribua au gain d'une bataille, qui montra que la fortune & lui n'étoient pas irréconciliables. Quoique Jacques I. Roy d'Ecosse pour obtenir sa liberté, & être rétabli sur son trône eût fait alliance avec Henry, il ne crut pas devoir empêcher que quelques seigneurs du pays ne vinssent genereusement secourir leurs anciens alliez. Jean Stuard Comte de Buкam, Robert son frere, Archambault de Douglas, Alexander Linsey étoient les chefs de cette troupe auxiliaire, qui faisoit non pas sept mille hommes, comme l'a écrit Buchanan, mais sept cens chevaux bien choisis, qui s'étant allé joindre en Anjou au Maréchal de la Fayette, rencontrerent auprès de Baugé le Duc de Clarence avec la fleur d'une nombreuse noblesse Angloise, que Henry avoit laissé en France. Le Duc avoit une armée fort leste, avec laquelle il menaçoit Angers; mais il fut arrêté en chemin par le Maréchal & ses Ecossois, qui lui ayant livré bataille, le taillerent en pieces, le tuerent sur la place avec le Comte de Kent, le Baron de Ros & plusieurs autres Seigneurs Anglois. Jean, Marquis de Sommerset oncle du Roy,

Guillaume de la Pôle, Comte de Suffolk, dont le pere avoit été tué à la bataille d'Azincourt, Raphaël de Neuville & plusieurs autres furent pris & emmenez prisonniers. 1422.

Ce succès, quoique balancé par une défaite en Picardie & par la prise de Château-Thierry, ne laissa pas de donner à Charles la hardiesse d'assieger Chartres, mais c'étoit trop tenter pour un homme qui devoit être malheureux, jusqu'à avoir besoin d'un miracle pour se relever de son malheur. Henry, que la mort de son frere avoit fait revenir en France, parut avec une armée nouvelle, contre laquelle le Dauphin ne voulant pas hazarder la sienne, il fut contraint de se retirer, & de repasser la riviere, abandonnant aux Anglois la Beauce jusqu'à Boisgency. La prise de Meaux, place alors si forte, qu'Henry avec toute sa puissance ne l'avoit encore osé attaquer, termina cette belle course, dont le bonheur fut comblé par la reddition de Compiegne & de Crespy en Valois, conservez jusques-là au Dauphin comme des postes de grande ressource dans le voisinage de Paris.

Les nouvelles de la naissance d'un heritier de tant de conquêtes, portant le même nom que lui, ne laissoit rien à ajouter à la prosperité d'Henry, quand une maladie imprévûë l'avertit, que la mort don-

ne aux conquerans des bornes que l'am-
1422. bition ne paſſe point. Il en ſentit les premieres attaques, lorſque s'étant rendu à Vincennes, où la Reine ſa femme étoit de retour après avoir fait ſes couches à Windſor, il apprit par un courier du Duc de Bourgogne, que Charles ayant remonté la Loire, s'étoit ſaiſi de la Charité, & avoit mis le ſiege devant Coſne. Le Duc lui demandoit du ſecours, à quoi le Roy ayant répondu qu'il lui en meneroit lui-même, il ſe mit en chemin accompagné des Ducs de Bethfort & de Warvick, qui commandoient ſous lui une belle armée. A peine fut-il à Melun, que ſon mal qu'il tenoit ſecret, & dont même les hiſtoriens ne paroiſſent pas fort inſtruits, venant à s'aigrir tout d'un coup, il fut obligé de laiſſer le commandement de l'armée à ſon frere, & de s'en retourner à Paris. Les Anglois & les Bourguignons s'étant joints à Veſelay marcherent enſemble du côté de Coſne, où le Dauphin qui ne voyoit point de reſſource à une défaite, ne voulut point hazarder un combat. Il repaſſa la riviere, mais il diſpoſa ſi bien ſes troupes pour la garder, qu'il ôta aux ennemis l'envie de le ſuivre. Leur armée retourna ſur ſes pas, & le Duc de Bethfort averti de l'extrémité du Roy ſon frere, prit les devants pour ſe rendre à Paris. Il arriva à Vincennes à temps pour entendre ſes

dernieres volontez. Henry ne ſe dément-
tit point à la mort de ce caractere heroï- 1422.
que qui l'avoit fait admirer durant ſa vie.
Il vit ſans trouble approcher l'heure qui
devoit finir de ſi beaux jours à l'âge de
trente-huit ans. Il partagea ces derniers
momens entre la religion & ſon ambition,
dont il avoit fait un mêlange ſouvent plus
nuiſible au ſalut qu'une injuſtice de bon-
ne foi. Tel à la mort que durant ſa vie,
il n'omit rien de ce que la pieté chrétien-
ne peut faire faire en cette occaſion à un
Prince religieux. Il reçut tous les ſacre-
mens avec une dévotion exemplaire. Il
fit paroître des ſentimens conformes à ſes
mœurs vraiment reglées, & dignes d'un
Prince chrétien. Il ſe fit reciter les Pſeau-
mes de la penitence, & à ce verſet du qua-
triéme : *Faites du bien, Seigneur, à Sion,
ſelon votre bonne volonté, afin que les murs
de Jeruſalem ſoient bâtis.* Il interrompit ſon
Aumônier, pour dire que ç'avoit été ſon
deſſein, après qu'il eût eu pacifié la Fran-
ce, d'aller conquerir la ſainte Cité, mais
que Dieu en ayant diſpoſé autrement,
il ſe conformoit à ſa volonté.

Ainſi ſe diſpoſoit à la mort l'homme chré-
tien penſant à l'autre vie, pendant que
le politique & le conquerant, penſant à
conſerver aux ſiens ce qu'il avoit acquis
en celle-ci, donnoit au Duc de Bethfort
la regence de France, au Duc de Gloceſ-

tre celle d'Angleterre, à l'Evêque de Win
1422. cheſtre ſon oncle le ſoin d'élever le Prince ſon fils, en leur recommandant trois choſes : la premiere, de conſerver l'amitié du Duc de Bourgogne, comme le plus eſſentiel moyen d'affermir en France la domination Angloiſe. La ſeconde, de ne donner point la liberté au Duc d'Orleans & & aux autres Princes qu'on avoit pris à la bataille d'Azincourt, qu'Henry ſon fils ne fut majeur. La troiſieme, de ne conclure jamais de paix avec le Dauphin, que la Guyenne & la Normandie ne demeuraſſent à l'Angleterre en toute ſouveraineté. Ainſi mourut le dernier jour d'Août de l'année mil quatre cens vingt-deux, dans la dixiéme de ſon regne, Henry V. le heros des Anglois, grand Prince en effet, & à qui il n'a manqué pour pouvoir ſervir de modele aux Rois & aux conquerans, que le droit de regner & de conquerir. Charles ſon beau-pere le ſuivit de près: heureux dans l'égarement de ſa raiſon de ne pas ſentir tous ſes maux, & de n'être pas coupable de ceux qu'il fit aux autres. Iſabelle de Baviere, qui en avoit été l'inſtrument, en reçut la juſte punition, par l'abandon, la pauvreté, & le mépris où elle tomba après avoir perdu ſon mari; les Anglois même paroiſſant honteux d'avoir pour amie une mere ſi dénaturée.

31. Août.

21. d'Octobre.

Par la mort de ces deux Monarques, Henry,

Henry VI. se trouva au berceau chargé du poids de deux couronnes, dont l'une en tombant entraîna l'autre. Les heureux commencemens de son regne semblerent lui répondre d'une meilleure fin. L'étoile d'Henry V. dominoit encore, & corrigeant par son influence la destinée ordinaire des minoritez, fit que dans les premieres années qui suivirent la mort de ce Prince, on vit si peu de difference entre son regne & celui de son fils, que si ses amis regretoient qu'il eût cessé de vivre, ses sujets ne s'appercevoient pas qu'il eût cessé de regner. L'union des Princes qu'il avoit destinez au maniement des affaires publiques, fit cet effet pendant qu'elle dura. Celle des deux freres ne s'altera point. La ressemblance les avoit unis autant que le sang & la nature. Tous deux guerriers, tous deux politiques, tous deux affectionnez au bien de l'Etat, tous deux conservant un respect pour la mémoire du feu Roy, qui leur donnoit tout le zele possible pour la gloire de son heritier. Ils ne differoient que par l'âge, & par l'éclat de quelques actions que le poste du Duc de Bethfort lui avoit donné occasion de faire; mais cette difference même étoit utile à maintenir une subordination convenable entre le cadet & l'aîné. Le Duc de Gloceſtre & l'Evêque son oncle commencerent avec la même union, & celle 1422.

des Ducs de Bethfort & de Bourgogne,
1422. déja unis par tant de communs interêts, s'étant encore depuis confirmée par le mariage d'une sœur du Bourguignon avec le Prince Anglois, la paix continua à regner en Angleterre, & la guerre à être heureuse en France.

Jamais la noblesse Françoise ne servit aucun de nos Rois avec plus de zele qu'elle servit Charles VII. & jamais regne ne fut plus fertile en guerriers. Jean d'Orleans Comte de Dunois, Artus de Bretagne Comte de Richemont, qui étant sorti de sa prison d'Angleterre avoit été fait Connêtable. Loüis Comte de Clermont, & ensuite Duc de Bourbon son fils, & presque tous les Princes de cette maison, qui sembloient prévoir par le zele qu'ils faisoient paroître à défendre la Couronne, la part qu'ils y devoient avoir, Saintrailles, la Hire, Barbazan, Ambroise de Loré, Loüis de Bueil Comte de Sancerre, & depuis Amiral, les Maréchaux de la Fayette, de Rieux, de Boussac, de Loheac de l'ancienne maison de Laval, les Gaucourt, les Rouhault, les Ursins, les Stuards & les Douglas Ecossois, qu'on ne distinguoit point des nôtres, sont les noms d'autant de heros, qui méritent chacun une histoire. Leur valeur dans la suite rétablit la Monarchie : mais au temps dont je parle, la partie étoit si inégale entr'eux & les enne-

mis de l'Etat, le bonheur si attaché aux armes d'Angleterre, que tout ce qu'ils purent faire, fut de soûtenir durant quelques années la France sur son penchant, jusqu'à ce que la colere du Ciel se fût appaisée contre les François, & que la discorde qui les divisoit eût passé chez leurs ennemis.

En attendant ce moment marqué dans les decrets de la providence, les choses 1423.
allerent leur train ordinaire. Les François conserverent quelques places dans les Provinces de deçà la Loire, ils battirent quelquefois les Anglois en des rencontres & en des partis, ils leur firent lever des sieges; mais outre que ceux-ci eurent leur revanche dans ces sortes de petites guerres, les affaires décisives leur furent toûjours si heureuses, que Charles, qu'on nommoit alors par moquerie le Roy de Bourges, fut sur le point de ne pouvoir même se promettre de l'être long-temps. Le combat de Crevant où Thomas de Montaigu Comte de Salisbery, & Thoulongeon Maréchal de Bourgogne défirent un secours d'Ecossois & d'Espagnols venu à ce Prince, fut d'un grand préjudice à ses affaires : mais la bataille de Verneüil fut le coup qui poussa sa fortune sur le bord du précipice. On la donna mal-à-propos, & on y combattit sans ordre, défauts depuis la journée de Crecy si inveterez dans

les François, qu'ils en étoient devenus in-
1423. corrigibles.

Le Duc de Bethfort avoit assiegé Ivry sur les frontieres de Normandie. La Paliere, qui en étoit Gouverneur, étoit convenu avec lui après quatre mois de résistance, de lui rendre la place en certain temps, si le Roy ne la secouroit. Comme le poste étoit important, le Roy y avoit envoyé tout ce qu'il avoit de troupes hors des villes, consistant dans un corps d'Ecossois d'environ quatre ou cinq mille hommes, de quelques Compagnies Italiennes, qui lui étoient venuës de Milan, & de ce qu'il avoit de François. Le Duc d'Alençon, Jacques Stuard, que Charles avoit fait Connêtable de France, en recompense du service qu'il en avoit reçu à Baugé, étoient les chefs de cette armée. Le Maréchal de la Fayette, les Comtes de Tonnerre & de Ventadour, Jean Stuard Connêtable d'Ecosse, tige des seigneurs d'Aubigny, Theande de Valpergue chef des Lombards, le Comte de Douglas, à qui le Roy avoit donné la Duché de Touraine, Jacques d'Harcourt Comte d'Aumale, le brave Pothon de Saintrailles, le Vicomte de Narbonne & plusieurs autres des premieres maisons du Royaume étoient de cette expedition.

Le temps qu'il fallut pour assembler cette armée, & la mener de Tours où

étoit le Roy, jusques aux frontieres de Normandie, fut plus long que n'étoit celui dont la Paliere étoit convenu avec le Duc de Bethfort pour la reddition de la place. On apprit en sortant du Perche, que ce Prince en étoit en possession. Pour ne laisser pas neanmoins une si belle armée inutile, on résolut d'assieger Verneüil, dont on se rendit aisément le maître; après quoi le conseil de guerre délibera s'il falloit aller chercher les Anglois pour les combatre, ou employer les troupes du Roy à des exploits moins hazardeux. Les sentimens furent partagez. La diligence que fit le Duc de Bethfort qui étoit encore à Ivry, pour les engager à une bataille, concourut pour la faire accepter avec l'ardeur des plus jeunes. On combattit, mais avec le desordre, la temerité, & l'emportement ordinaire aux François de ce temps-là. L'armée étoit rangée en bataille sous les murailles de Breteüil, & avantageusement postée, lorsque le Comte de Douglas reçut un billet du Duc de Bethfort, par lequel ce Prince le voulant piquer d'honneur, lui mandoit par raillerie qu'il venoit pour boire avec lui, & qu'il le prioit de l'attendre. Le brave Ecossois lui fit réponse, qu'il seroit le très bien venu, qu'il trouveroit la nappe mise, & fut d'avis qu'on l'attendit dans le poste qu'on occupoit. Les plus sensez jugeoient comme lui, que c'é- 1424.

toit le meilleur parti qu'on pût prendre; mais le Vicomte de Narbonne, qui n'étoit pas de ce sentiment, s'étant étourdiment mis en marche avec un corps qu'il commandoit pour aller au-devant des Anglois, entraîna toute l'armée après lui. On courut plûtôt qu'on ne marcha, & on se mit si hors d'haleine, qu'on eût eu besoin de se reposer quand il fallut combattre. On combattit neanmoins avec courage, mais la tête ne gouvernant pas le cœur, on ne combattit que pour perdre plus de monde dans une défaite qui fut fort complette. Le Connêtable, Douglas, Ventadour, Tonnerre, Aumalle, le Vicomte de Narbonne, plusieurs autres seigneurs, cinq mille soldats, & beaucoup plus même, si nous en croyons les auteurs Anglois toûjours portez à grossir nos pertes, furent tuez sur le champ de bataille. Le Duc d'Alençon & le Maréchal de la Fayette furent faits prisonniers, & menez à Vernëuil, que Rambures rendit à composition. La fortune de la France conserva Saintrailles, qui par un coup de maître ayant rassemblé les restes épars de cette armée, fit que le Roy ne demeura pas tout-à fait dépourvû de troupes.

1425. 1426. L'Etat neanmoins fut si affoibli par ce dernier desavantage, que les partisans de Charles crurent devoir quelque chose à la fortune, de ce que dans les quatre an-

nées qui suivirent la bataille de Verneuil jusqu'au siege d'Orleans, les Anglois n'eussent encore pû les chasser tout-à-fait au-delà de la Loire. 1427. 1428.

Ce fut le douziéme d'Octobre de l'année mil quatre cens vingt-huit, que le Comte de Salisbery accoutumé à conquerir depuis le combat de Crevant, qu'il avoit pris le Mans & le Maine, s'étant emparé de tous les postes qui sont aux environs d'Orleans, entreprit de soumettre enfin cette grande Ville aux Anglois. Il ne paroît pas que la cour de France fut fâchée que les ennemis s'attachassent à cette conquête, y ayant sujet d'esperer que non seulement ils n'y réüssiroient pas, mais qu'ils y consumeroient leurs forces. La fleur des Capitaines François s'y étoient renfermez pour la défendre : le Comte de Clermont, le Maréchal de Boussac, le Maréchal de Sainte-Severe, l'Amiral de Culant, le seigneur de Bueil, Jean Stuard Connêtable d'Ecosse, Jean d'Orleans Comte de Dunois, le seigneur d'Orval de la maison d'Albret, Saintrailles, la Hire, Guitry, Gaucourt, & d'autres personnes de réputation entreprirent de conserver cette ville à la Monarchie. Les habitans étoient resolus à souffrir les dernieres extrémitez, plûtôt que de subir un joug étranger. Les femmes même témoignoient du courage : & le Roy qui tenoit alors 12. d'Octobre.

1428. ſa petite Cour à Chinon, ayant encore quelques troupes ſur la Loire, on regardoit le ſiege d'Orleans comme une choſe dont on ſe flatoit que l'Etat tireroit avantage. La longue réſiſtance des aſſiegez, les beaux faits d'armes qu'ils faiſoint tous les jours, la mort du Comte de Saliſbery tué à une fenêtre d'un coup de canon, auroient dans la ſuite été des raiſons encore plus fortes pour ſe le promettre, ſi le peu qui reſtoit au Roy de troupes capables de tenir la campagne, n'euſſent été défaites à Rouvray en Beauce, en attaquant un grand convoi chargé des proviſions de carême, ce qui fit nommer ce combat la journée des harangs.

Depuis cette perte les aſſiegez commencerent à n'eſperer plus, mais toûjours réſolus neanmoins de ne ſe point rendre aux Anglois, ils s'aviſerent de faire offrir au Duc de Bourgogne de ſe ſoumettre à lui. Ce Prince acceptoit avec joye une propoſition qui l'honoroit; mais le Duc de Bethfort n'y voulut point conſentir, jugeant qu'il étoit de dangereuſe conſequence, que les villes qu'on aſſiegeroit ſe miſſent ainſi comme en ſequeſtre ſous la protection d'un Prince François. Il répondit même aſſez fierement à ceux qui lui propoſerent cette capitulation de la part du Duc de Bourgogne. *Qu'il ne battoit pas les buiſſons pour laiſſer prendre les oiſeaux à d'autres.*

Pendant

Pendant cette négociation le Comte de Suffolk, qui avoit pris la conduite du 1428.
ſiege en la place du Comte de Saliſbery, le fameux Talbot, que Camden appelle l'Achille d'Angleterre, preſſoient vivement les aſſiegez, qui ne ſe ſoutenoient plus que par leur courage. Ils étoient au ſixiéme mois d'une fatigue continuelle : les vivres, les munitions de guerre, les hommes même leur manquoient ; & ce qui étoit de plus affligeant, le Duc de Bethford leur faiſoit des menaces, qui ne leur laiſſoient point voir d'autre iſſuë du triſte état où ils ſe trouvoient, que de s'abandonner à leur propre deſeſpoir, ou à la diſcretion de leurs ennemis.

Le Roy ne s'étoit point encore vû dans une extrémité pareille à celle où il ſe trouvoit alors, ni la Monarchie plus près de chûte. Charles étoit ſans troupes & ſans argent : la Loire avoit ſervi juſques-là de barriere à l'ambition des Anglois, à la faveur de laquelle ce Prince avoit conſervé ce qui lui reſtoit de l'heritage de ſes peres. Ce rempart alloit être forcé, ſans qu'il y pût apporter remede : on peut dire même ſans qu'il le voulût. J'ai déja dit que Charles VII. n'étoit pas un Roy ſans défaut ; il avoit une maîtreſſe & des favoris : ainſi il avoit en même temps les foibleſſes de l'amour & de l'amitié, celles de toutes qui convenoient le moins à l'é-

tat preſent des affaires, par les intrigues,
1429. les jalouſies, & les diviſions qu'elles cauſoient continuellement dans ſa Cour. Giac avoit été enlevé violemment par le Connêtable, qui de ſa propre autorité lui avoit fait faire ſon procès. Le Camus de Beaulieu avoit été poignardé: la Tremoille regnoit alors, qui de créature du Connêtable étoit devenu ſon ennemi, & l'avoit fait chaſſer de la Cour, malgré le merite de ce grand homme, & le beſoin qu'on en avoit. La rupture étoit allée loin: on avoit eu peine à éteindre un commencement de guerre civile qu'elle avoit cauſée. Pour ce qui eſt des Princes voiſins ou vaſſaux de la couronne, il n'en falloit rien attendre. Le Duc de Bretagne croyoit faire beaucoup de n'être pas contraire à Charles, depuis une inſulte qu'il avoit reçûë du Comte de Penthievre appuyé de lui, ou pour mieux dire de quelques eſprits violens dont le Roy ſuivoit trop les conſeils. Le Comte de Savoye avoit épouſé les interêts du Duc de Bourgogne. Dans cette extrêmité, on déliberoit de tranſporter la Cour dans les Provinces qui reſtoient encore au-delà de Lyon, où les Comtes Foix, d'Albret, d'Armagnac, & le Roy de Sicile Comte de Provence, étoient plus à portée de donner les ſecours qu'on avoit droit d'exiger d'eux.

Ce fut dans cette conjoncture que la-

rut à Chinon cette autre Eſther envoyée de Dieu pour la délivrance de ſon peuple, la celebre pucelle d'Orleans Jeanne d'Arc, née Bergere dans une ſimple bourgade près de Vaucouleurs, & devenuë Amazone par la vertu d'en-haut, pour le ſalut de ſa patrie & la défenſe de ſon Roy. La foi qu'on eut pour ſa miſſion à la Cour & parmi des guerriers, ne fut pas un moindre miracle que ſa miſſion même. L'évenement juſtifia l'un & l'autre. Les ſervices de l'Heroïne ne furent pas plûtôt acceptez, que paroiſſant à la tête du peu de troupes que le Roy lui pût ramaſſer, armée de cette épée fatale qu'elle s'étoit fait apporter de Fierbois, elle marcha vers Orleans, ſe fit jour à travers les ennemis, & entrant dans la ville avec un convoi qu'ellle y avoit conduit de Blois, elle rendit aux aſſiegez la vie & le courage, par l'eſperance qu'elle leur donna d'une prochaine liberté. Leur eſperance ne fut pas vaine. Les paroles & l'exemple de la Pucelle réveillerent tellement l'ardeur des ſoldats & des habitans, qu'inſenſiblement les aſſiegez aſſiegerent les aſſiegeans dans leurs travaux & dans leurs tours, d'où les ayant enfin chaſſez, ils les obligerent à lever le ſiege le huitiéme de May de l'an mil quatre cens vingt-neuf.

1429.

8. de May.

Les proſperitez des hommes ſont comme les flots de la mer; elles s'arrêtent à un

certain point, ſans qu'on en puiſſe don-
1429. ner de raiſon, qu'un ordre ſecret d'une providence ſuperieure, dont le principe nous eſt inconnu. Depuis le regne d'Edoüard III. les Anglois avoient pris ſur la France un aſcendant qui étonnoit les autres nations, & qui ne paroiſſoit pas naturel. La mauvaiſe politique de quelques-uns des prédéceſſeurs de Philippe Auguſte avoit ſouffert que les Rois d'Angleterre poſſedaſſent deçà la mer certaines terres qui leur tomboient en heritage, ou qu'ils acqueroient par d'autres voyes, moyennant l'hommage qu'ils en rendoient à la couronne, dont ils ſe reconnoiſſoient vaſſaux. Par-là ils étoient devenus poſſeſſeurs de la plus grande partie du Royaume, & avoient étendu leur domaine juſqu'aux portes de paris. Ces dangereux vaſſaux voulurent bientot être maîtres, & n'en perdirent jamais la volonté. Ils avoient de grands avantages pour le devenir, la moitié de la France qui leur obéïſſoit, leur pouvant ſervir à ſubjuguer l'autre. Loin neanmoins qu'ils en fuſſent venu là, on les repouſſoit, on les obligeoit à rendre les devoirs qu'on avoit droit d'exiger d'eux. Les plus fiers de leurs Rois ne nommoient point les nôtres qu'en uſant de ces termes, *le Roy Monſeigneur*, & quand ils tenterent de ſe ſouſtraire à cette juſte ſoumiſſion, Philippe Auguſte les en punit, en leur enlevant la

plus grande partie de ce qu'ils poſſedoient en France ; & ſi ſaint Loüis eût ſuivi les maximes de ſon ayeul, s'il eût même ſuivi ſa propre fortune, & le chemin qu'elle lui ouvrit à Taillebourg pour conquerir ce qui reſtoit aux Anglois, dès-lors ils n'y euſſent plus rien poſſedé. La France avoit conſervé cette ſuperiorité juſqu'au regne d'Edoüard III. qu'elle avoit paſſé à l'Angleterre: notre Charles V. nous l'avoit ramenée, mais leur Henry V. ſembloit l'avoir tellement attachée aux armes Angloiſes, qu'elle en fût devenuë inſéparable : l'Heroïne envoyée au ſecours d'Orleans, la rendit à la race de Philippe Auguſte en la perſonne de Charles VII. Depuis la levée de ce ſiege, les Anglois, ſans ceſſer d'être braves, furent preſque toûjours battus, & dans l'eſpace de vingt-deux ans perdirent non ſeulement des conquêtes qui leur avoient coûté près d'un ſiecle, mais des heritages dont ils étoient en poſſeſſion depuis plus de trois. Je ſuis avec rapidité ce torrent de la révolution de leurs affaires deçà la mer, que je ne touche qu'en paſſant, & que par la liaiſon qu'elle a avec celle de leur païs. 1419.

Le ſiege d'Orleans étant levé, la Pucelle ſuivit les Anglois à Gergeau, à Meun & à Boiſgency où ils s'étoient allé renfermer. Elle leur enleva ces trois poſtes avec le Comte de Suffolk pris priſonnier dans

le premier. Enſuite de quoi le Connêta-
1419. ble, qui vouloit ſervir le Roy malgré lui, ayant joint l'armée avec deux mille hommes, ils réſolurent d'aller enſemble à la pourſuite des Anglois, qui ſe retiroient vers Paris. Ils les atteignirent à Patay, où leur ayant livré bataille, ils les défirent, en tuerent deux mille, en firent cinq mille priſonniers, & entr'autres le brave Talbot, qu'on échangea depuis pour Saintrailles, qui fut pris dans une autre ocaſion.

La joye de ce ſuccès fut grande, & elle auroit été parfaite, ſi le Roy ne l'eût point troublée par ſon obſtination invincible à ne point voir le Connêtable, quoique la victorieuſe Pucelle, & avec elle tant de vaillans hommes qui avoient vaincu à Patay, & qui l'allerent trouver à Tours après la bataille, ſe jettaſſent à ſes pieds pour l'en conjurer. On eut beau lui repreſenter le zele de ce ſerviteur fidele, l'importance de ne point aliener un perſonnage d'un tel poids, dans un temps où l'on avoit beſoin de ménager juſqu'à un ſoldat, la part que ce grand homme avoit à la victoire qu'on venoit de remporter, le crime d'avoir déplû au favori ne put être effacé par l'affermiſſement de la couronne ſur la tête du maître. Le Connêtable fit dire à la Tremoille qu'il lui embraſſeroit les genoux, s'il lui permettoit de ſervir ſon Prince: malgré ce zele & ces ſoumiſſions, on lui

ordonna de se retirer, & le Roy aigri même par les efforts qu'Artus faisoit pour le fléchir, protesta qu'il eût mieux aimé n'être jamais Roy, que de devoir la conservation de sa Couronne à ses services. 1430.

Ce fut une continuation des graces du ciel sur la France, que cette affaire ne rompit pas le cours de ses nouvelles prosperitez. La vertu du Connêtable y contribua beaucoup. Tous les plus braves gens de l'armée avoient de l'attachement pour lui, & le procedé de la Cour les avoit tellement indignez, qu'il n'avoit qu'à parler pour faire un parti. Ce grand homme aima mieux écouter son devoir que son ressentiment : il se retira & laissa partir la Cour & l'armée, que la Pucelle entreprit de mener à Reims pour y faire sacrer le Roy.

Cette entrepriſe eut tout le succès que cette fille admirable en avoit promis. Les Villes qui se trouvoient depuis Gien, où l'on s'assembla, jusqu'à Reims, étoient presque toutes occupées par les Bourguignons ou par les Anglois. Rien ne résista aux armes du Roy. Troyes soûtint le siege, & fut pris. Châlons & Reims ne se firent pas presser. On fit la cérémonie du Sacre avec les solemnitez ordinaires, après quoi Charles tournant vers Paris, prit Laon, Soissons, Château-Thierry, Provins, Colommiers,

Crecy en Brie, & de-là contre l'avis de
1430. la Pucelle, le favori le remenoit en Touraine, où la belle Agnés, qu'il y avoit laissée, lui étoit un nouveau motif de se rendre, si quelques compagnies d'Anglois, qui s'étoient venus jetter dans Bray, ne l'eussent empêché d'y passer la Seine. Ainsi retournant vers la Capitale, il y gagna Senlis, Beauvais, Compiegne, & peu après Lagny. Il s'empara de Saint-Denis, & donna un assaut à Paris. Diverses fois le Duc de Bethfort se trouva devant lui en bataille. Les auteurs Anglois disent que Charles ne voulut pas hazarder le combat: les nôtres assurent qu'il ne tint qu'au Duc de Bethfort qu'on ne combatît, les uns & les autres mettant faussement tout l'honneur de la guerre à combattre.

Le retour du Roy en Touraine, où ses plaisirs l'appelloient plûtôt que ses affaires, lui causa la perte de Saint-Denis, & lui auroit coûté Lagny, si la Pucelle n'y eût accouru pour en faire lever le siege. Compiegne en reçut le même secours contre le Comte d'Arondel, le Comte d'Huntingdon, Jean de Luxembourg, & le Duc de Bourgogne en personne : mais ce fut-là que cette heroïne termina sa glorieuse carriere. Elle y fut prise dans une sortie, venduë à Jean de Luxembourg, & ce Prince indigne de son nom, la livra aux Anglois ses mortels en-

nemis qui se vengeant du ciel sur elle, par le supplice qu'ils lui firent souffrir, acheverent de mettre Dieu dans les interêts des François.

Depuis ce temps-là les affaires des Anglois leur donnerent peu d'esperance qu'elles se pussent rétablir en France, & beaucoup de crainte qu'elles ne se ruinassent en Angleterre. Le Duc de Bethford mit tout en usage pour rappeller la fortune dans son parti, & voyant que depuis le Sacre de Charles les peuples s'empressoient à le reconnoître, il pria Henry de passer la mer, & le fit couronner Roy de France dans Nôtre-Dame de Paris. La cérémonie fut pompeuse; mais elle n'eut guéres d'autre effet, que de donner aux Parisiens un spectacle dont ils firent les frais, & aux habitans de Londres, où Henry retourna peu de temps après, un mauvais sujet pour le haranguer. Pendant qu'on le couronnoit à Paris, on le dépossedoit par tout ailleurs, & on n'entendoit parler d'autre chose que de défaites de ses troupes, & de villes conquises sur lui. Huit mille hommes des siens, tant Bourguignons qu'Anglois, furent battus en Champagne par Barbazan. Le Prince d'Orange de la maison de Châlons attaché au Duc de Bourgogne, fut défait par Gaucour, gouverneur de Dauphiné. Le Comte d'Arondel, qui avoit battu & pris Poton de Saintrailles à Beau- 1431.

vais, le fut au même lieu par son prisonnier, quelque temps après que celui-ci fut délivré de sa prison : la Hire eut part à cette action, où le Comte perdit la vie. De Lore & de Bueil mirent en fuite les Anglois à Saint-Celerin. Le Comte de Dunois prit Chartres par stratagême. Corbeil, Meulan, Pontoise, Vincennes revinrent à l'obéïssance du Roy, & Saint-Denis pour la seconde fois, Dieppe, Harfleur & d'autres places en assez grand nombre au pays de Caux en furent enlelevées aux Anglois. Ils en reprirent la plupart, mais Dieppe demeura aux François.

1432. Le bonheur de Charles fut tel, que ce qui devoit naturellement retarder le cours de ses prosperitez contribua à le rendre plus rapide, en lui redonnant malgré lui le Connêtable de Richemont. La querelle de la Tremoille avec ce Prince étoit venuë à un point, qu'ils s'étoient faits une vraye guerre, prenant des châteaux l'un sur l'autre, & ayant des troupes sur pied. On leur avoit fait quitter les armes, à l'un par consideration pour le Roy, & à l'autre pour le Royaume ; mais on n'avoit point éteint leur haine, qui étoit toûjours sur le point de produire de fâcheux effets. D'homme à homme, le favori étoit beaucoup inferieur à l'autre. La Tremoille étoit un grand seigneur, mais le Connê-

table étoit un grand Prince. Le premier étoit un courtisan agreable, & le second étoit un guerrier fameux, que les plus braves & les plus experts consideroient comme leur maître. La vertu de celui-ci, qui n'envisageoit que le bien du service & de l'Etat, lui attiroit la veneration & les cœurs de tous les bons François : les soins au contraire qu'avoit celui-là de sa fortune particuliere, son élevation & ses richesses lui faisoient de grands ennemis. Malgré tout cela, la faveur du Prince avoit fait un grand contre-poids entre ces deux hommes, contre lequel tout le merite du Connêtable n'avoit pû tenir. Il étoit encore relegué à Parthenay l'une de ses terres, lorsqu'un nouveau favori, qui ne vouloit point de compagnon se joignit à lui pour chasser l'ancien. Une longue intrigue n'étoit pas du temperament du Connêtable ni de celui de ses amis, beaucoup moins une trahison ; une violence ouverte leur convenoit davantage, & ce fut la voye qu'ils choisirent pour éloigner la Tremoille de la Cour, & en desaccoûtumer le Roy : ce qu'ils jugerent d'autant plus facile, que Charles d'Anjou, frere de la Reine, partageoit la faveur avec lui, & avoit la grace de la nouveauté. Deux hommes de main se chargerent de l'affaire, de Büeil parent de la Tremoille, mais mécontent de lui, & Coëtivy dévoüé au Con- 1432.

nêtable. Ceux-ci ayant été introduits la
1433. nuit dans le château de Chinon où étoit actuellement le Roy, y enleverent la Tremoille, & le firent conduire à Montresor. Il y fut gardé, jusqu'à ce que le Monarque, après quelques mouvemens d'une colere qui ne marquoit qu'un foible regret, se faisant de l'inconstance de son cœur un merite de bonne politique, fit d'un favori déja remplacé un sacrifice qui lui coûta peu, à des serviteurs dont il attendoit beaucoup. La Tremoille fut oublié & laissa à son fils de même nom que lui, le heros de sa famille & de son temps, à rappeller le souvenir d'un pere, qui pour n'avoir pas un merite aussi éclatant que lui, ne laissoit pas d'en avoir beaucoup. Par-là Charles d'Anjou devint seul arbitre des graces de la Cour, & le Connêtable rentra dans les fonctions de la guerre: la division cessa, & tant de zelez serviteurs du Roy agissant de concert, la révolution en alla plus vîte. La reconciliation du Connêtable n'y contribua pas seulement par les conquêtes que fit ce Prince en Champagne sur les Anglois, mais beaucoup plus encore par la paix qu'il alla négocier à Nevers avec le Duc de Bourgogne & le Comte de Clermont, devenu depuis peu Duc de Bourbon, son pere étant mort en Angleterre.

Il y avoit déja long-temps que le Duc

de Bourgogne se dégoûtoit d'une alliance
que sa conscience lui avoit toûjours re- 1434.
prochée, & dont il voyoit bien que sa gloire seroit éternellement flétrie. La vengeance qu'il avoit prise sur sa patrie de la mort d'un pere, étoit une action monstrueuse, dont les secrets remors lui répondoient du jugement qu'en feroit la posterité. Son ambition même s'y trouvoit blessée, & il ne pouvoit penser sans chagrin qu'il avoit vengé son pere sur ses enfans, en alienant le plus beau de leur heritage, & en leur ôtant pour jamais toute esperance d'y revenir.

Ces raisons de quitter les Anglois s'étant insensiblement fortifiées par un grand démêlé qu'il avoit eu avec le Duc de Glocestre pour un mariage, par le refus qu'avoit fait le Duc de Bethford de permettre qu'Orleans se rendît à lui, & tout nouvellement par une contestation qu'ils avoient eu à Saint-Omer, touchant des pas & des avances qu'ils prétendoient tous deux l'un de l'autre. La Duchesse de Bethford sœur du Duc de Bourgogne, qui avoit accoûtumé d'adoucir ces petits commencemens d'aigreur, étoit morte depuis quelque temps, & le Bourguignon veuf de son côté avoit épousé en troisiéme nôces Isabelle de Portugal, plus Françoise que les François même. De plus le temps avoit rallenti dans son cœur ce premier feu de la

vengeance, qui ne l'avoit porte que trop loin ; la jeuneſſe ou étoit Charles quand le Duc Jean avoit été aſſaſſiné, commençoit à lui paroitre excuſable, & les recherches d'un grand Roy lui ſembloient avoir aſſez expie la faute d'un jeune Dauphin. Le Monarque n'avoit en effet laiſſe paſſer aucune occaſion de ramener l'eſprit de Philippe, qu'il ne l'eût embraſſée avec joye. Il n'y avoit épargné ni offres, ni ſoumiſſions, ni complaiſances, juſqu'à éloigner de ſa Cour tous ceux qui lui pouvoient déplaire, & à ſouffrir que Tanneguy du Châtel, cet ami genereux de tous les temps à qui il devoit ſa conſervation, s'exilât volontairement lui-même.

Ces conſiderations & ces avances avoient de longue main diſpoſé le Duc de Bourgogne à la paix : la conference de Nevers l'y détermina tout-à-fait, & l'aſſemblée
1435. tenuë à Arras l'an mil quatre cens trente-cinq conſomma cette grande affaire. Nicolas Albergati Cardinal de Sainte-Croix, & Hugues Cardinal de Chypre y préſiderent comme médiateurs, le premier, de la part d'Eugene IV. le ſecond, de la part du Concile de Bâle. Le Connétable, le Duc de Bourbon, le Comte de Vendôme y aſſiſterent comme Plenipotentiaires de France ; l'Evêque de Wincheſtre devenu Cardinal, & quelques autres ſeigneurs Anglois, comme Plenipotentiaires

d'Angleterre. Le Duc de Bourgogne s'y trouva en perſonne. Les Ambaſſadeurs de toutes les couronnes de l'Europe y furent témoins des propoſitions qu'on y fit de la part de la France, pour avoir la paix avec l'Angleterre. On leur offrit la proprieté de ce qu'ils poſſedoient en Guyenne, & de toute la Normandie, à condition qu'ils en rendroient à la Couronne l'ancien hommage que leurs ancêtres en avoient rendu. Ils rejetterent fierement ces offres; ſur quoi le Duc de Bourgogne s'étant fait abſoudre du mauvais ſerment qu'il avoit fait de ne point entendre à la paix ſans eux, conclut ſon traité avec le Roy, à qui il en coûta de l'argent, des terres, des ſatisfactions même; mais qui fut plus que ſuffiſamment dédommagé de ce qu'il lui en coûta par ce qui lui en revint. Auſſi, dit-on, que le Roy d'Angleterre en pleura de dépit quand il l'apprit, & il y a beaucoup d'apparence que le violent chagrin qu'en eut le Duc de Bethford avança ſes jours. Il mourut ſur le declin de ſa fortune, mais ſans avoir encore rien perdu de l'eſtime que lui avoit acquiſe ſa vertu. 1435.

L'interregne qui ſuivit la mort inopinée de ce grand Prince, & l'arrivée de ſon ſucceſſeur, valut à la France la réduction de Paris, que le Connêtable, le Comte de Dunois, le Maréchal de l'Iſle-Adam, devenu

bon François avec le Duc de Bourgogne,
remirent ſous l'obéïſſance du Roy l'année
1436. d'après la paix d'Arras, la dix-huitiéme,
depuis le malheur qu'avoit eu cette Capitale de tomber ſous une domination étrangere. On prit enſuite Nemours, Montereau, Meaux & diverſes autres places importantes par leur ſituation. Le Duc de Bourgogne aſſiegea Calais; mais les Flamans l'y abandonnerent, & l'obligerent à ſe retirer. En recompenſe on reprit Pon-
1437. toiſe, que les Anglois avoient ſurpris, & Loüis alors Dauphin, depuis Loüis XI. fit lever à Talbot le ſiege de Dieppe. Ce jeune Prince expia par-là l'égarement où l'avoit engagé la faction de la Praguerie. L'hiſtoire ne nous inſtruit pas pourquoi on donnoit ce nom à cette caballe. C'étoit une ligue des Grands, formée pour demander au Roy la réformation du gouvernement. Les Ducs d'Alençon & de Bourbon, les Comtes de Vendôme & d'Eu en étoient les principaux chefs. Le Comte de Dunois même y entra. Par bonheur le Duc de Bourgogne, qui ne penſoit plus qu'à réparer les mauvais exemples qu'il avoit donnez, comme il parut par la liberté qu'il procura au Duc d'Orleans, refuſa de s'y engager, & la Tremoille s'en étant mis, ôta au Connêtable l'envie d'en être. Charles ſe ſurpaſſa lui-même, par l'admirable activité avec laquelle il diſſipa

ce

ce nuage de rebellion si dangereux dans la conjoncture presente. A peine les Liguez s'étoient assemblez, qu'il se presenta devant eux, & les étonna tellement, que les armes leur étant tombées des mains, ils eurent recours à sa clemence. 1437.

Pendant que ces troubles s'appaisoient en France, il s'en élevoit en Angleterre que personne ne pût appaiser. La maison de Lancastre étoit parvenuë, à proportion de la Monarchie, à ce degré de prosperité qu'on ne passe point, & où l'inconstance des choses humaines ne permet pas de se fixer. Sa décadence vint d'elle-même, & fut causée par deux fautes qu'elle fit. La premiere fut de se diviser. Les freres d'Henry avoient évité cet écüeil par la sagesse du Duc de Clarence, & la moderation du Duc de Bethford, qui avoient choyé l'humeur ardente, & un peu âpre du Duc de Glocestre. Le Cardinal de Winchestre leur oncle n'eut pas pour lui ce ménagement. Les fonctions de ces deux Princes, dont l'un étoit protecteur du Royaume, & l'autre gouverneur du Roy, n'étoient point tellement separées, que l'ambition ne trouvât moyen de les mêler, & ils étoient tous deux également indociles sur ce point. Le Duc de Bethford avoit empêché, pendant qu'il avoit vêcu, que leurs contestations n'eussent des suites. Son exemple & son autorité leur

avoit long-temps ſervi de frein. Il avoit
1438. paſſé la mer exprès pour les aller reconcilier, & le reſpect qu'ils avoient pour lui, avoit au moins retenu leur haine, s'il ne l'avoit pû amortir. Mais c'étoit un torrent arrêté par une digue, que la mort du Duc n'eut pas plûtôt rompuë, qu'il reprit ſon cours avec une impetuoſité qui ébranla les fondemens de l'Etat, & donna la premiere ſecouſſe qui fit tomber la maiſon Royale. Une ſeconde faute que firent les Princes qui la compoſoient, & qui leur fut commune à tous, fut de relever la maiſon d'York qu'Henry V. avoit
1439. abbatuë : comme s'ils euſſent oublié que les droits d'Edmond de Mortemer, mort depuis quelque temps en Irlande, avoient paſſé à cette famille, laquelle étant du ſang Royal, leur deviendroit redoutable dès qu'elle deviendroit puiſſante. Ils avoient commencé cette faute, dans un Parlement tenu à Leyceſtre en preſence du Duc de Bethford durant ſon voyage en Angleterre, où Richard fils du Comte de Cambrige décapité à Southampton, avoit reçu le titre de Duc d'York, vacant par la mort d'Edouard ſon oncle, tué à la journée d'Azincourt, avec le droit de ſucceder à tous les biens de ſa maiſon, dont il avoit été dépoüillé par la confiſcation de ceux de ſon pere. A ce bienfait, ou pour mieux dire à cette faute, ils en ajoûterent une

autre encore plus ruineuſe pour eux, en 1440.
ſubſtituant le nouveau Duc d'York au Duc de Bethford dans l'adminiſtration des affaires de France, à l'excluſion même d'Edmond Duc de Sommerſet Prince de leur Maiſon, qui aſpiroit à cet emploi.

Ce fut un théatre où Richard s'attira les yeux de tout le monde. Il avoit trouvé les affaires dans une extrême décadence : la réduction de la capitale donnant un grand mouvement au reſte, avoit ébranlé la Normandie, & ce qui étoit de pis, les troupes Angloiſes n'oſoient preſque plus ſortir des places. Le Duc affermit la Province chancelante, & eut en même temps en campagne trois corps d'armée qui ſe firent craindre. L'un entra en Picardie ſous Willougby, & y fit de grands dégâts; l'autre fut celui qui aſſiegea Dieppe, que Talbot auroit pris ſans le Dauphin; le troiſiéme conduit par le Duc de Sommerſet, qui de concurrent étoit devenu ſubalterne, entra dans le Maine, parcourut l'Anjou & une partie de la Bretagne, prit la Guerche & Beaumont-le-Vicomte, attaqua le Maréchal de Loheac, & eut de l'avantage ſur lui. Ce fut Richard qui perdit Pontoiſe; mais il le diſputa ſi long-temps quoique preſque à la vûë de Paris, & avec tant de valeur, que ſa gloire, loin d'en ſouffrir, en reçut un nouvel éclat. Charles qui refuſa le combat, fut contraint pour

réparer la ſienne, de donner à la ville un
1441. aſſaut, où montant lui-même à la bréche, il l'emporta de vive force, mais avec perte de trois mille hommes des ſiens. Ce fut ainſi que le Duc d'York donnant à juger ce qu'il eût pû faire dans une bonne conjoncture, par ce qu'il faiſoit dans une mauvaiſe, fit regreter à bien des gens qu'il ne fût pas ce qu'il eût dû être, & conçut lui-même qu'il n'étoit pas impoſſible d'engager la fortune de lui faire juſtice.

Pendant que ſe préparoit en France par les ſoins de Lancaſtre même cet inſtrument de leur ruine, ils continuoient en Angleterre à y travailler de leurs propres mains, par le renouvellement de leurs diſcordes. A peine le Duc de Bethford étoit mort, que le Duc de Gloceſtre & le Cardinal recommencerent à ſe traverſer & à ſe chagriner l'un l'autre. Ils pouſſerent les choſes ſi loin, que l'an mil quatre cens
1442. quarante deux, le Duc préſenta au Roy un memoire contenant vingt-cinq articles d'accuſations contre le Prélat, & le Prélat fit ſous main intenter un procès à la femme du Duc, pour avoir fait des enchantemens qui regardoient la vie du Monarque, & la fit condamner avec infamie à une priſon perpetuelle. Juſques-là on avoit eſperé que le Roy devenant majeur, & gouvernant ſon Etat lui-même, appaiſe-

roit ces differens, qui ne naiſſoient que de
l'ambition de deux hommes jaloux du 1442.
gouvernement: mais on ſe fut bientôt apperçû qu'Henry étoit d'un caractere à être gouverné lui-même, & que tout ce qu'on pouvoit attendre de lui étoit qu'il ſçût bien choiſir ceux à qui il ſe laiſſoit gouverner. Henry avoit toutes les vertus qui font un homme de bien, mais peu des qualitez qui font un grand Roy, dont il ne ſçavoit pas même l'art de ſe donner les apparences. Ainſi il ne fut pas plûtôt en cet âge où l'on commence à montrer ce qu'on eſt, quand on ne peut feindre ce qu'on n'eſt pas, qu'on le reconnut bon, débonnaire, temperant, juſte, vraiment Chrétien: mais mou, facile, pareſſeux, foible, n'agiſſant que par le mouvement qu'on lui donnoit, & le recevant par habitude de ceux qui s'étoient mis une fois en poſſeſſion de le lui donner. Le Duc de Gloceſtre & le Cardinal n'avoient pas été des derniers à connoître ce caractere, & la connoiſſance qu'ils en avoient faiſoit le ſujet de leur jalouſie, chacun s'empreſſant pour s'emparer de l'eſprit d'un Roy qui cherchoit un maître.

Henry n'avoit point encore pris ſon parti ſur le choix de ces deux hommes: s'ils ne fuſſent point devenus incompatibles, il les auroit volontiers gardé tous deux, pour s'épargner l'embarras de choi-

sir, & la peine qu'il avoit à mécontenter
1442. celui qu'il ne choisiroit pas. Jusques-là il les avoit laissé faire, & suivant le mouvement de celui qui avoit la diligence de prévenir l'autre, il s'étoit laissé conduire au hazard, tantôt au Duc, tantôt au Prélat, qui se contestoient toutes choses. Ces contestations avoient quelquefois dégéneré en petites guerres, qui donnoient lieu d'en craindre une grande ; car chacun avoit son parti, le Duc de Gloceſtre étant aimé du peuple, & le Cardinal s'étant attaché une bonne partie des plus grands Seigneurs.

Les choses étoient dans ce mouvement, lorsqu'on parla de marier le Roy. Il se présentoit deux partis, ayant chacun leurs avantages pour le bien public, & que chacun pouvoit appuyer, sans manquer à ce qu'il devoit au Prince & à la Monarchie. L'un étoit une fille du Comte d'Armagnac, que ce Comte avoit fait offrir avec des places aux confins de la Guyenne à la bienséance des Anglois. L'autre étoit Marguerite d'Anjou, fille de René Roy de Sicile, que le Comte de Suffolk, qui traitoit alors la paix à Tours avec les François, avoit fait proposer au Roy. Rien ne sembloit plus important ni pour le bien general de l'Etat, ni pour la fortune particuliere des deux Ministres, que la décision de ces alliances. L'Etat trouvoit dans celle

d'Anjou un acheminement à la paix, que la prosperité des armes Françoises faisoit 1442.
desirer à plusieurs, dans un temps où l'habilité & la valeur du Duc d'York servoit de digue pour en retarder les progrès; mais il trouvoit aussi dans celle d'Armagnac de grands avantages pour continuer une guerre, où il étoit de l'honneur de la nation de ne se pas retirer sur ses pertes, & dans cette vûë beaucoup d'autres ne vouloient pas qu'on la finît. Quant aux deux Princes concurrens, il étoit visible que celui qui auroit le credit de faire une Reine, mettroit de son côté un poids capable d'emporter la balance. Le Duc de Gloceſtre se declara d'abord pour la Princesse d'Armagnac, & eut pour lui le suffrage du peuple, qui aimoit mieux achever de se ruiner en faisant la guerre aux François, que de s'enrichir en leur donnant la paix. On peut juger que le Cardinal ne délibera pas beaucoup pour embrasser le parti opposé, le plus séant d'ailleurs à son caractere, & quoiqu'en disent les Historiens Anglois, presque tous partisans du Duc de Gloceſtre, le plus convenable à l'état present des affaires de la Monarchie.

Ceux qui étoient pour Marguerite d'Anjou avoient des difficultez à surmonter que n'avoient pas les autres. Cette Princesse étoit de la Maison de France, que les Anglois cherchoient à détruire, loin

d'y vouloir prendre des alliances. Pour
1442. faire ce mariage il falloit faire une paix, où il se trouvoit des obstacles qui avoient jusques-là paru invincibles aux plus habiles négociateurs. De plus, au lieu que le Comte d'Armagnac offroit de donner pour faire sa fille Reine, le Roy de Sicile demandoit, & ne vouloit accorder la sienne qu'à condition que le Roy d'Angleterre lui rendroit ce qu'il tenoit en Anjou, & le Mans au Duc du Maine son frere. L'adresse du Comte de Suffolk, & le portrait qu'il fit à son maître des grandes qualitez de Marguerite, applanit ces difficultez. Henry fut touché de tant de merite, & quoique le Duc de Gloceſtre & ses partisans lui pûssent objecter, il décida pour la Princesse d'Anjou. Le zele du négociateur ne laissa pas traîner l'affaire. Il étoit repassé en Angleterre, après avoir conclu une tréve qui tint assez long-temps lieu de paix: il n'eut pas plûtôt reçû l'ordre du Roy pour la conclusion du mariage, & les pouvoirs necessaires pour les conventions, qu'il revint en France, où
1445. il le fit celebrer l'an mil quatre cens quarante-cinq, & mena sans perdre de temps la nouvelle épouse au Roy son mari.

L'Angleterre n'avoit point encore vû de Reine plus digne du trône que Marguerite d'Anjou. Nulle femme ne la surpassoit en beauté, & peu d'hommes l'égaloient:

galoient en courage. Il sembloit que le ciel l'eût formé à dessein de suppléer à ce qui manquoit à son mari pour être un grand Roy. Les auteurs Anglois les comparant tous deux, disent qu'il étoit dévot, & qu'elle étoit mondaine. En effet, il prioit mieux Dieu qu'elle; mais elle sçavoit mieux que lui se faire obéïr, conduire une affaire, prendre son parti, écarter ceux qui lui pouvoient nuire, employer ceux qui lui étoient utiles: vive, agissante, attentive à tout, comptant pour rien d'être Reine sans être maîtresse, & regardant la couronne comme l'opprobre des têtes couronnées qui se laissent gouverner. Elle ne fut pas long-temps à la Cour que tout le monde remarqua cette superiorité de génie, & on l'admira d'autant plus, qu'à l'égard du Roy son mari personne ne remplit jamais mieux les devoirs d'une femme attachée : aimant sa personne & son Etat, oubliant qu'elle étoit Françoise, pour penser qu'elle étoit Reine d'Angleterre, & se souvenant qu'elle n'étoit Reine, que par un choix & une préference dont elle étoit redevable au Roy. Aussi s'acquit-elle d'abord un si grand empire sur son esprit, qu'elle devint en peu de temps le canal des graces & des emplois. 1445.

Le Duc de Gloceſtre & son concurrent s'apperçurent bientôt de ce credit, & peut-

être que le Cardinal ne fut guéres plus
1445. content que l'autre, de s'être donné une Regente en cherchant un appui pour regner; mais il étoit courtisan souple, & se flatant que le merite qu'il s'étoit fait auprès de la Reine en appuyant son mariage, lui donneroit de grands avantages sur un homme qui l'avoit traversé, il s'attacha à cette Princesse, & lui donna tous ses amis. Le Duc moins flexible, & pensant peut-être qu'entre gagner une femme offensée & lui tenir tête, la peine étoit à peu près égale, & le succès des deux côtez incertain, prit le parti le plus conforme à sa fierté naturelle, & loin de songer à prendre des liaisons avec la Reine, voulut gouverner comme auparavant. Le temps n'en étoit plus, Marguerite regnoit, & s'étoit renduë également maîtresse de l'autorité & du cœur de son mari, sans vouloir souffrir là-dessus aucun partage. Le Duc ne demeura pas long-temps sans en faire une triste experience. La Reine ne se tenant guéres moins offensée qu'il lui disputât ce qu'elle regardoit comme un appanage du trône, que de ce qu'il l'avoit voulu empêcher d'y monter, parla fortement au Roy, pour lui persuader qu'il ne lui convenoit pas de conserver ce Prince dans le ministere. *Ne vous appercevez-vous point*, lui dit-elle, *que vous êtes sorti de tutelle, sans avoir quitté vôtre tuteur? Que le Duc de Gloces-*

tre continue à décider de vos affaires comme si vous étiez encore enfant, & que les conseils qu'il vous donne sont des loix pour vous comme pour vos sujets? Vous êtes, Seigneur, dans un âge, & graces au ciel d'assez bon esprit, pour vous gouverner par vous-même: ou si par la défiance loüable que les hommes les plus sages ont de leurs lumieres, vous voulez consulter celles d'autrui, vous en trouverez dans vôtre domestique, qui sans interesser vôtre gloire pourront assurer vos démarches. Tout ce que vous en recevrez du dehors ne peut qu'obscurcir vôtre réputation, & affoiblir vôtre autorité, sur-tout si elles vous sont données, comme l'ont été jusqu'ici celles de la personne dont je vous parle, avec ostentation & avec empire. 1445.

Ces paroles assaisonnées de toutes les graces de la Princesse firent sur l'esprit du Roy tout l'effet qu'elle avoit eu sujet d'en attendre. Le Duc de Gloceſtre fut exclus des affaires, & sa disgrace ne se termina pas à cela. Ce Prince n'étoit pas aimé des grands comme il l'étoit du peuple. Le Cardinal de Wincheſtre, le Comte de Suffolk, Humfroy Stafford Duc de Buckingham, l'Archevêque d'York, d'autres disent l'Archevêque de Cantorbery, formoient contre lui une cabale plus à craindre, que le Duc ne la craignoit; & comme ces Seigneurs s'étoient attachez à la Reine, ils n'eurent pas de peine à lui persuader qu'il

n'étoit pas de la bonne politique, de n'offenſer qu'à demi un homme de la naiſſance du Duc de Gloceſtre ; qu'il le falloit perdre, puiſqu'elle ne l'avoit pas voulu ménager; qu'elle ſe devoit à elle-même ce ſacrifice neceſſaire à l'affermiſſement de ſon autorité, & à la ſeureté de tous ceux qui entreroient dans ſes interêts.

1446. On trouve aiſément de quoi rendre criminel un homme qui a gouverné les affaires publiques. Toute l'hiſtoire rend juſtice à l'integrité du Duc de Gloceſtre, & il s'y confioit ſi fort, que quoiqu'on l'eût déja accuſé devant le Privé Conſeil du Roy, d'avoir fait mourir bien des gens durant ſon adminiſtration, ſans autre raiſon que la haine qu'il leur portoit, il ne laiſſa pas de ſe trouver à un Parlement aſſemblé l'an mil quatre cens quarante-ſept, pour lui faire ſon procès. Dès le ſecond jour, il fut arrêté, mis en priſon, & aſſez peu de temps après, quelques-uns diſent la nuit même qui ſuivit le jour de ſa détention, on le trouva mort dans ſon lit.

1447.

Si cette mort fut naturelle, cauſée par une apopléxie, ou par un abcès que le Duc avoit depuis long-temps dans la tête, comme en fit courir le bruit, cet accident vint à contre-temps pour l'honneur de ſes ennemis. Peu de gens douterent qu'ils ne l'euſſent fait étrangler, & la réputation

de la Reine n'eſt pas bien nette dans l'hiſtoire ſur cet article : le peuple ne l'excep- 1447.
toit pas dans les murmures qu'il faiſoit contre les auteurs de cette violence. L'autorité de cette Princeſſe étoit aſſez bien établie pour lui faire mépriſer ces plaintes. Elle s'étoit tout-à-fait renduë maîtreſſe, & il y avoit alors peu de poſtes conſiderables dans l'Etat qu'elle n'eût rempli de ſes créatures. Le Comte de Suffolk, qu'elle fit faire Duc peu de temps après la mort de Gloceſtre, étoit entré dans le miniſtere. Le Duc de Sommerſet avoit été envoyé en France en la place du Duc d'York, & ce dernier étant devenu ſuſpect, fut éloigné de la Cour, ſous prétexte d'aller appaiſer des troubles en Irlande. Tout le conſeil étoit à la Reine, & ſi la mort du Cardinal de Wincheſtre, qui mourut ſeize jours après ſon rival, fut une perte qu'elle regretta, parce qu'il étoit dans ſes interêts, elle trouva de quoi s'en conſoler, parce qu'il pouvoit, s'ils ſe fuſſent broüillez, contre-balancer ſon credit.

Il ne manquoit à Marguerite pour être au-deſſus de ſes affaires, & rétablir celles de ſon mari, que de pouvoir vaincre d'un côté la mauvaiſe étoile de ce Monarque, de l'autre une bonté exceſſive, qui faiſant juger à ce Prince ſincere des intentions d'autrui par les ſiennes, l'opiniâtra ſouvent à ſuivre à contre-temps, contre les

ſentimens de la Reine, & malgré le pouvoir qu'elle avoit ſur lui, des conſeils moderez par leſquels il fut la duppe des fourbes & la victime de ſa crédulité. Si cette Princeſſe n'eut pas la gloire de vaincre le malheur d'Henry, elle eut celle de le combattre avec une conſtance, qui plus d'une fois ſembla faire honte à la fortune des injuſtices qu'elle lui faiſoit, la fortune n'ayant pû s'empêcher d'accorder à cette Amazone, lorſqu'elle combattoit en perſonne, des victoires qui firent voir, que c'étoit moins à elle qu'à ſon mari qu'elle avoit declaré la guerre.

La premiere cauſe de la ruine de ce Prince fut le mauvais ſuccès des affaires étrangeres, qui lui attirant le mépris du peuple, confirma le Duc d'YORK dans l'eſperance de le ſupplanter, & lui facilita les moyens de former un parti contre lui. En quoi l'on peut dire que les Anglois firent porter à leur Roy la peine d'une diſgrace qu'ils lui attirerent, non ſeulement pour avoir rejetté les conditions d'une paix honorable, mais pour avoir rompu une tréve qui leur étoit plus que jamais neceſſaire.

1448. Ce fut l'an mil quatre cens quarante-huit, que malgré la ſuſpenſion d'armes, François Surienne, dit l'Arragonnois, Gouverneur pour le Roy d'Angleterre de toute la baſſe Normandie, ſurprit Fougeres ville

alors opulente, & d'un grand commerce en Bretagne. Il ne se contenta pas de la prendre, il l'abandonna au pillage. Les Anglois avoient sur le cœur qu'on leur venoit de prendre le Mans, qu'ils refusoient au Duc du Maine, quoique par le mariage de leur Roy avec la sœur de ce Prince, ils se fussent obligez à le rendre. Comme ils avoient dissimulé le chagrin que leur avoit fait une maniere d'agir si haute, ils crûrent que par la même raison on dissimuleroit en France comme en Angleterre, & qu'après quelque temps employé en plaintes, en sollicitations, en menaces, on s'appaiseroit à la fin, & que Fougeres passeroit pour une represaille du Mans. Ils se tromperent. Les Ducs de Bretagne n'étoient pas des Princes endurans, & François I. qui l'étoit alors, étoit encore moins disposé qu'un autre à relâcher quelque chose aux Anglois. Ce Prince n'eut pas plûtôt appris l'insulte qu'ils lui avoient faite, qu'il envoya un heraut d'armes s'en plaindre au Duc de Sommerset ; & en demander réparation avec la restitution de la place. Le Regent reçut l'Envoyé avec de grandes honnêtetez : il desavoüa l'action, protesta n'y avoir nulle part : mais quant à la réparation & à la restitution de la place, quoiqu'il ne parlât pas nettement, il fit suffisamment entendre qu'en vain on le presseroit là-dessus. Le Duc de 1448.

Bretagne n'en voulant pas demeurer là, dépêcha à la cour de France son Chancelier & l'Evêque de Rennes, pour demander au Roy la justice que le Prince Anglois lui refusoit. Charles prit la cause du Duc en main, mais pour proceder avec ordre, il fit partir des Ambassadeurs pour s'aller plaindre de sa part à Roüen au Regent, à Londres au Roy, qu'on avoit violé la tréve, & leur en demander raison. Les Anglois garderent par tout une conduite uniforme sur cette affaire, répondant toûjours aux Ambassadeurs avec beaucoup d'honnêteté, s'excusant du fait, desavoüant Surienne, priant même que cet incident n'alterât point les dispositions que la tréve avoit mis à la paix, en assoupissant l'animosité mutuelle des deux nations; mais évitant toûjours d'en venir à aucune conclusion touchant la restitution de Fougeres.

Jusques-là Charles avoit voulu assez sin-
1449. cerement la paix, & ce ne fut que l'occasion qui le détermina à la guerre que la tréve violée donnoit droit de commencer, & dont la situation des affaires d'Angleterre sembloit assurer le succès, les Anglois n'étant plus les mêmes, ni en France, ni dans leur pays. Ici relâchez, là mal unis sous un Roy foible & peu estimé, jamais ils n'avoient paru plus propres à être insultez & vaincus. Deux batailles qu'ils venoient de perdre tout de

nouveau en Ecoſſe, où vingt-quatre mille des leurs étoient demeurez ſur la place, en étoient des preuves ſenſibles. 1449.

Pouſſé de ces conſiderations, & invité par la conjoncture, Charles réſolut de prendre les armes, & d'attaquer la Normandie. A peine employa-t-il treize mois à faire cette belle conquête. Brezé prit d'abord le Pont-de-l'Arche, Robert de Büeil, ſurnommé Floquet, Baillif d'Evreux, prit Conches & Verneüil. Un Meûnier qu'un Anglois battit, livra cette derniere place, l'une des plus fortes de la Province. Sur quoi Charles ayant partagé ſes troupes en divers petits corps, les fit entrer en même temps dans le pays par divers endroits, ſous la conduite du Connêtable, des Ducs de Bretagne & d'Alençon, des Comtes de Dunois, de Clermont, d'Eu, de Nevers, de Saint-Pol, qui en peu de mois réduiſirent ſous l'obéïſſance du Roy tout ce qui ne demandoit pas ſa preſence. Pendant ce temps-là ce Monarque formoit une armée à Louviers, où le Roy de Sicile & le Duc du Maine l'étoient venus joindre avec leurs troupes, auſquelles le Comte de Dunois, qu'il fit ſon Lieutenant general, ayant auſſi joint les ſiennes, on marcha vers Rouën que le Roy avoit réſolu d'aſſieger.

Roüen étoit bien pourvu d'Anglois: le Regent y étoit en perſonne, & Talbot

qui valoit une armée s'y étoit renfermé avec lui : mais à la vûë du Roy legitime, les habitans étant entrez en different avec les Anglois se cantonnerent, traiterent avec Charles, & se mutinant enfin tout-à-fait, pousserent la garnison, & l'obligerent à se renfermer dans le vieux Palais, où le Comte de Dunois l'ayant attaquée, elle se rendit par composition après quel-
1450. ques jours de résistance. Le Duc de Sommerset se retira avec les siens en basse Normandie, & Talbot demeura en ôtage de cinquante mille écus d'or, que le Regent devoit payer au Roy par un des articles de la capitulation. Charles ayant fait son entrée dans Roüen, poussa ses conquêtes au païs de Caux, où Harfleur l'arrêta ; mais il le prit, & le reste plia devant lui. L'hyver, qui se faisoit sentir, n'empêcha pas l'armée victorieuse animée par l'exemple du Roy, de passer la Seine & d'assieger Honfleur, où un Gouverneur opiniâtre soûtint le siege assez long-temps. On prit la
18. de Fév. place par composition le dix-huitiéme de Février. La bataille de Formigny hâta la prise de ce qui restoit de villes à réduire en basse Normandie, & abregea fort la conquête.

Le Connêtable & le Comte de Clermont s'étoient réünis à propos, près de cette Bourgade située entre Carentan & Bayeux, pour s'opposer à Thomas Tyrel, nouvellement ar-

rivé d'Angleterre avec environ trois mille hommes, auſquels s'étant joints d'autres troupes tirées des garniſons d'alentour, il s'en étoit formé une armée, qui tenoit la campagne, & reprenoit des villes. Liſieux & Vallognes avoient reçus Tyrel qui menaçoit de plus grands progrès, lorſque le Comte & le Connêtable l'ayant heureuſement rencontré au lieu que je viens de nommer, quoique beaucoup inferieurs en nombre, lui livrerent bataille, le défirent, lui tuerent près de cinq mille hommes, en prirent quatorze cens priſonniers, du nombre deſquels il fut lui-même, & ne perdirent que ſix ſoldats, circonſtance qui fit paſſer cet évenement pour miraculeux. Cette journée fut le coup fatal qui acheva de ruiner les forces des Anglois en Normandie. De Formigny l'armée victorieuſe ſe rendit à Caën, où le Roy ſe trouva, & raſſembla toutes ſes troupes, la priſe de cette ville étant une affaire déciſive qu'il ne falloit pas laiſſer languir. Le Duc de Sommerſet défendit Caën en perſonne, comme il avoit défendu Roüen, & le rendit de même par compoſition. Après quoi peu de places réſiſterent, hormis Cherbourg, qu'on attaqua la derniere, mais qui capitula enfin comme les autres après un mois de ſiege, par lequel finit la conquête, environ le milieu du mois d'Août de l'année mil quatre cens cinquante. 1450.

Cette prompte réduction de la Normandie engagea le Roy à pouſſer celle de la Guyenne, déja commencée par le Comte de Foix & le ſeigneur de Lautrec ſon frere, dont l'un avoit pris Mauleon, place forte au pied des Pyrenées, l'autre Guyche à quatre lieuës de Bayonne, où il avoit défait le Connêtable de Navarre, venu au ſecours des Anglois. Ces heureux commencemens ayant obligé Charles à en-
1451. voyer des troupes en Guyenne, le Comte de Penthievre prit Bergerac ſur la fin de l'automne, & le ſeigneur d'Orval, fils du Comte d'Albret, défit même pendant l'hyver dix mille hommes, tant de la garniſon que des habitans de Bourdeaux. Les choſes étant ainſi diſpoſées, le Comte de Dunois ſurvenant au printemps avec une nombreuſe armée, prit Blaye, Bourg, Libourne, & toutes les places ſituées le long de la Dordogne, à la reſerve de Fronſac, qu'il aſſiegea bientôt neanmoins, pendant que le Comte de Penthievre aſſiegeoit Caſtillon, le Comte de Foix Acqs, le Comte d'Armagnac Rions, & d'autres capitaines agiſſant chacun de leur côté, d'autres places. Quelque attachée que fut la Guyenne à la domination Angloiſe, ſous laquelle elle étoit depuis trois cens ans, tant d'attaques lui firent perdre l'eſperance de pouvoir réſiſter au vainqueur. Sur quoi les Etats de la Province s'étant

assemblez à Bourdeaux, convinrent avec le Comte de Dunois de se rendre au Roy, 1451.
si dans ving-cinq jours les Anglois ne secouroient Fronsac. Durant la suspension d'armes qui suivit ce traité, les Princes & les seigneurs François qui se trouvoient épars dans la Guyenne, s'assemblerent devant Fronsac, & y amenerent leurs troupes, qui toutes ensemble faisoient une armée de ving-cinq à trente mille hommes. Les Comtes de Clermont & de Vendôme y accoururent de plus loin. Le vingt-23. de
troisiéme jour de Juin, le dernier des vingt- Juin.
cinq jours marquez pour attendre le secours des Anglois, dès le matin le Comte de Dunois rangea son armée en bataille, & l'y tint toute la journée; mais personne n'ayant paru, le traité fut executé. Fronsac & Bourdeaux ouvrirent leurs portes, & à leur exemple les autres villes & places fortes de la Province, à la reserve de Bayonne, qui voulut acheter par un siege la gloire de se rendre un peu plus tard. Ce fut l'an mil quatre cens cinquante-un que la Guyenne revint à la France, qui la conquit deux fois en deux ans. Car dès l'année suivante quelques seigneurs du pays 1452.
tenterent d'en chasser les François, dont la domination leur paroissoit moins commode que celle de leurs anciens maîtres. Ils avoient déja soulevé Bourdeaux, & le Comte de Clermont, que le Roy leur

avoit laiſſé pour Gouverneur, eut le cha-
1452. grin de ſe voir enlever Fronſac & Caſtillon, par Talbot revenu d'Angleterre avec ſon fils & pluſieurs ſeigneurs, pour favoriſer la conſpiration. Le prompt ſecours que le Roy envoya en Guyenne lui ſauva cette Province. Le Comte de Penthievre, Chabanes, & Saint Severe le conduiſoient, leſquels ayant aſſiegé Caſtillon, Talbot, qui tenta de le ſecourir, y fut défait avec ſon fils, qu'on appelloit le Baron de l'Iſle, ayant été enveloppez par ceux qui aſſiegeoient la ville, particulierement par les Bretons qu'avoient amenez à ce ſiege Montauban, & Georges de Tournemine ſeigneur de la Hunaudaye. Ce fut-là que le brave Anglois finit la glorieuſe carriere de tant de travaux & de faits guerriers à l'âge de quatre-vingt ans. Il voulut perſuader à ſon fils de ſe reſerver à de meilleurs temps. *Je ſuis vieux, mon fils*, lui dit-il, *je ne puis plus être utile à ma patrie, que par l'honneur que ma mort lui peut faire, ſi je meurs en homme de coeur. J'y ſuis réſolu: j'ai quatre-vingt ans. Ne pouvant plus eſperer de mourir vainqueur, je dois au moins me ménager la gloire de mourir vaincu ſans me rendre. Pour vous, mon fils, retirez-vous. On fuit ſans honte, quand on fuit ſans crainte; & s'il y a même quelque honte à fuir, vous êtes dans un âge à la réparer par des actions, qui en auront bientôt effacé juſqu'au*

ſouvenir. De l'Iſle écouta le diſcours de ſon pere avec tout le reſpect qu'il lui devoit, mais il aima mieux ſuivre ſon exemple. Ils moururent tous deux au lit d'honneur, celui-ci par le fer dans la mêlée, celui-là d'un coup de canon en animant les ſiens au combat. Durant ce temps-là le Comte de Clermont réduiſoit le Medoc avec Saintrailles, & les Comtes de Foix & d'Albret. Ils reprirent Fronſac. Gaillardet ſe défendit en deſeſperé dans le château de Cadillac. Il y fut forcé & pendu, parce que c'étoit un transfuge, qui avoit vendu la place aux Anglois. Le Roy arrivant ſur ces entrefaites aſſiegea Bourdeaux en perſonne. Il craignoit ſi peu qu'on le ſecourut, qu'il réſolut de l'affamer; ce qu'il fit aiſément ayant une flotte. En peu de temps cette grande ville ſe vit contrainte d'implorer la clemence du vainqueur. Il la mêla d'un peu de juſtice, particulierement à l'égard des ſeigneurs qui s'étoient révoltez, dont vingt furent bannis du Royaume. Le château du Ha, & le Château-Trompette furent bâtis aux deux bouts de la ville pour la tenir dans le devoir. Quant aux Anglois de la garniſon, comme la nation ne poſſedoit plus au-deçà de la mer que Calais, on leur permit de s'y retirer, pour paſſer de-là dans leur pays, où ils allerent augmenter les troubles qui menaçoient la maiſon 1452.

Royale d'une révolution en Angleterre,
1452. ſemblable à celle qui venoit d'arriver aux affaires de leur Monarchie en France.

Ces deux évenemens étoient un acheminement l'un à l'autre. Les troubles domeſtiques avoient contribué au renouvellement de la guerre en France, dont le mauvais ſuccès faiſoit perdre à la Monarchie Angloiſe les Provinces qu'elle y poſſedoit; & ces pertes avoient augmenté réciproquement en Angleterre les troubles interieurs qui ôterent la couronne à la maiſon de Lancaſtre. Le Duc d'York n'avoit négligé ſes droits, que pendant qu'il n'avoit point vû de jour à les faire valoir. Né d'un pere mort ſur l'échaffaut, ſans biens, ſans credit, ſans charge, ſans occaſion de ſe faire connoitre; par conſéquent ſans créatures, ſans amis, ſans réputation, voyant ſur le trône un heros adoré des ſiens, craint des étrangers, & après lui ſon fils longtemps ſoûtenu par deux oncles d'un extraordinaire mérite, & d'une grande autorité, il avoit paſſé ſa jeuneſſe ſans pouſſer plus loin ſon ambition, qu'à recouvrer, en ſervant ceux dont il auroit dû être maître, ce que ſon pere avoit perdu en ſecoüant à contretemps le joug. Il y parvint, mais il ne s'en tint pas là. Devenu Duc d'York, Regent de France, riche, puiſſant, en réputation de Prince habile & courageux, il commença à regarder plus haut, & oubliant la reconnoiſſance

noissance qu'il devoit avoir pour les Lancastres, qui l'avoient mis où il étoit, il 1453.
n'eut plus autre chose en vûë, que le droit qu'il avoit d'être où ils étoient. S'il ne crut pas dès-lors qu'il lui fût impossible d'y parvenir, il commença à esperer quelque chose, quand il s'apperçut que celui qui occupoit le trône, n'avoit pas toutes les qualitez necessaires à le remplir: à quoi le malheureux succès de la guerre de France étant survenu, Richard résolut de profiter des murmures que fit le peuple, & du mépris que s'attira le Roy, pour prendre une place où il se persuada que même le bien public l'appelloit.

Malgré toute l'insuffisance & tous les malheurs d'Henry, le dessein de le supplanter n'étoit pas sans difficultez. Un Roy établi par deux successions, fils d'un pere & d'un ayeul dont la memoire étoit en veneration, integre dans ses mœurs particulieres jusqu'à la sainteté, gouverné par des habiles gens, ayant encore de bons Officiers, des troupes, de l'argent, des parens proches & interessez à le maintenir, n'étoit point un ennemi contre lequel on pût lever publiquement l'étendart sans courir plus de risque que lui. Aussi le Duc d'York l'attaqua-t-il avec toute la précaution convenable à une telle entrepriſe. Il y parut tard, & quand il y parut, ce fut avec la protestation ordinaire

à tous les rebelles, de n'en vouloir point
1453. au Roy, mais aux Miniſtres qui gouvernoient mal le Royaume. Richard étoit encore en Irlande, où le ſuccès de ſa commiſſion avoit augmenté ſon credit, lorſqu'on reſſentit à la Cour les premiers effets de ſes ſecretes intrigues. Comme ſon plan fut de commencer par éloigner du Roy tous ceux qui pouvoient ſeconder les vûës & les bonnes intentions de la Reine, ſes partiſans attaquerent d'abord Adam Molins Evêque de Chicheſtre, Garde du privé ſceau, homme integre & ennemi des nouveautez, qu'ils firent aſſaſſiner à Porthmouth par une troupe de pêcheurs. Le Duc de Suffolk premier Miniſtre, périt apparemment auſſi par les menées de cette cabale. Étant accuſé dans le Parlement de tous les malheurs arrivez en France aux armes de la nation, il fut mis dans la Tour par le Maire de Londres, d'où la Reine l'ayant tiré, le peuple s'émût de telle ſorte, que pour empêcher la ſédition, il fallut exiler le Duc. Il paſſoit la mer; mais des Anglois qui repaſſoient dans leur païs après la perte de leurs conquêtes, l'ayant rencontré, l'arrêterent, & déchargeant ſur lui leur chagrin, lui trancherent brutalement la tête. Peu de temps après on ſuſcita un nommé Jacques Cade Irlandois, homme de baſſe condition, mais hardi, & entreprenant, pour ſoulever la po-

pulace de la province de Kent, & des environs. Il en vint aisément à bout, & s'y fit un si gros parti, qu'il mit en campagne une armée nombreuse. Il avoit pris le nom de Mortemer, & se disoit de cette Maison, le Duc d'York voulant par-là réveiller les idées du peuple touchant les droits de son beau-pere, dont il étoit resté seul heritier, & mettre les esprits dans un mouvement qui lui eût abregé du chemin, s'il fût venu à un certain point. L'avarice de Cade empêcha que les choses n'allassent si loin : il s'étoit presque rendu maître de Londres, où le peuple le voyoit volontiers, & avoit obligé le Roy d'en sortir. Il s'étoit fait mettre entre les mains le Baron Say l'un des principaux Ministres, & lui avoit fait trancher la tête. Il avoit défait en plusieurs rencontres des troupes envoyées pour le combattre, lorsque s'étant mis à piller les maisons des riches Bourgeois, on commença à se retrancher contre lui : on l'attaqua ensuite, & il se défendit si bien, que le combat demeura indécis par la lassitude des combattans. Mais pendant qu'on reprenoit des forces pour recommencer le jour suivant, Jean Stafford, Chancelier d'Angleterre, & Archevêque de Cantorbery, fit publier à propos une amnistie pour ceux des partisans de Cade qui se retireroient chez eux. Ces gens rebutez de leur entreprise par l'in- 1453.

certitude de l'évenement, furent ravis que
1453. ce ſage Prélat leur tendit la main, pour les retirer du mauvais pas où ils s'étoient engagez, & ſe diſſipant encore plus vîte qu'ils ne s'étoient aſſemblez, abandonnerent leur malheureux chef, lequel ayant été excepté du pardon general, & enſuite proſcrit, fut tué par Alexandre Iden, qui y gagna mille marcs d'argent.

Si le Duc d'York ne tira pas tout l'avantage qu'il eſperoit de cette ſédition mal conduite, il en tira au moins un préjugé de celui qu'il pouvoit eſperer d'une autre qui le ſeroit mieux, & avança toûjours dans le préliminaire de ſon entrepriſe, d'enlever au Roy ſes ſerviteurs, & à la Reine ſes créatures. Auſſi le ſoin de cette Princeſſe étoit-il de les remplacer. Le Duc de Suffolk n'avoit pû l'être auſſi aiſément que les autres. Perſonne n'y étoit plus propre que le Duc de Sommerſet: il étoit de longue main attaché à elle; il étoit homme de bon eſprit, entendant les affaires & la guerre. La perte de la Normandie, que ſes ennemis lui attribuoient, étoit un effet des conjonctures & du changement de diverſes choſes dans l'une & dans l'autre Monarchie, plûtôt que de ſa negligence & de ſa mauvaiſe conduite. Talbot & Tyrel gens irréprochables, avoient eu part à ce mauvais ſuccès, & toute leur valeur n'avoit pû arrêter la fortune Fran-

çoiſe qui reprenoit le deſſus. Il eſt vrai que cette diſgrace avoit rendu ce Duc odieux au peuple ; mais ſa naiſſance l'en faiſoit reſpecter, & on n'avoit pas tant beſoin d'un homme qui fût agréable au peuple, que d'un Prince qui pût ſe faire craindre aux Grands. D'ailleurs la Reine voyoit trop bien par les diſcours que depuis quelque temps on ſe donnoit la liberté de tenir touchant les droits du Duc d'Yorк, & par l'odieuſe comparaiſon qu'on faiſoit du Roy & de lui, que les Lancaſtres étoient en danger de voir bientôt former un parti qui leur redemanderoit la couronne ; ainſi Marguerite ne pouvoit mieux choiſir pour veiller à la conſerver au Roy, & à la Maiſon Royale, que celui qu'on en regardoit comme le préſomptif heritier, ſi le Roy mouroit ſans enfans. 1453.

Déterminée par ces raiſons, la Reine ſe réſolut de prendre le Duc de Sommerſet pour Miniſtre. Ce Prince quittant la Normandie s'étoit retiré à Calais, où ayant demeuré quelque temps pour laiſſer paſſer la premiere ardeur des mouvemens que cette perte avoit excités contre lui en Angleterre, il vint prendre ſa place à la Cour, & s'y acquit bientôt une grande autorité. Il y avoit entre le Duc d'Yorк & lui une émulation perſonnelle, que le rang à peu près égal, la concurrence pour les mêmes emplois, & l'interêt des familles avoient fait

naître. A cette émulation avoit ſuccedé
1454. dans le cœur du Duc d'York quelque choſe d'encore plus vif, quand il avoit vû ſon concurrent dans un poſte, où étant à portée de rompre toutes ſes meſures, il étoit devenu un obſtacle à tous ſes deſſeins. Dans cette ſituation, ayant fait reflexion, que s'il lui laiſſoit le temps d'affermir ſa puiſſance, de ramener à lui l'eſprit des peuples, de ſe faire des créatures, loin de ſupplanter les Lancaſtres, il s'en trouveroit opprimé: il ſe declara contre lui, & proteſtant qu'il ne prétendoit qu'éloigner du Roy un Miniſtre incapable de rétablir ſes affaires, puiſqu'il les avoit lui-même ruinées; il quitte l'Irlande, paſſe au païs de Galles, aſſemble ſes amis, leve des troupes, & ſe trouvant à la tête d'une belle armée, s'avança à petites journées vers Londres. La vigilance de la Reine & les ſoins du Duc de Sommerſet, mirent bientôt le Roy en état d'aller chercher ſon ennemi; & ce fut-là proprement que commencerent à ſe faire une guerre ouverte les deux celebres factions qui prirent leur nom de leur deviſe, celle de Lancaſtre de la roſe rouge qu'elle avoit choiſie pour ſymbole, celle d'York de la roſe blanche.

Au temps dont je parle, ces deux factions partageoient déja l'Angleterre, & leurs forces étoient ſi égales, qu'il étoit difficile de deviner laquelle devoit préva-

loir. Dans celle de Lancaſtre étoit le Roy, moins Roy à la verité qu'il n'eût dû être, mais Roy pourtant, reconnu pour tel ſans conteſtation depuis trente ans qu'il regnoit, ſans que même ſon concurrent eût encore oſé s'expliquer qu'à un petit nombre de ſes amis, qu'il en voulût à ſa couronne : vénerable au reſte aux gens de bien pour l'innocence de ſes mœurs, s'il étoit mépriſé par les politiques pour la petiteſſe de ſon génie, & en cela même moins en danger de faire de grandes fautes, qu'un autre : la Reine qui le gouvernoit, en ſçachant aſſez pour tous deux, Princeſſe également capable, comme l'évenement le fit voir, de conduire une affaire & une armée. Outre le Duc de Sommerſet & ſes trois fils tous dignes de leur nom, le Roy avoit auprès de lui deux freres uterins, de l'un deſquels on dit qu'il prédit que naîtroit le pacificateur de l'Angleterre. La naiſſance de ces deux ſeigneurs, dont l'un s'appelloit Edmond, qu'Henry créa Comte de Richemond, l'autre Gaſpar, qu'il fit Comte de Pembrok, fut auſſi extraordinaire que leur fortune. Ils étoient fils de Catherine de France, veuve d'Henry V. morte depuis quelque temps, & d'Ovin Teuders gentilhomme Gallois, que cette Princeſſe, par un ſacrifice qu'elle avoit fait de ſa gloire à l'amour, avoit ſecretement épouſé. Les hiſtoriens qui ai- 1454.

ment à médire, disent qu'il avoit été son
1454. tailleur, & qu'il étoit fils d'un brasseur de biére : ceux qui ont voulu plaire à ses descendans, ont trouvé en recherchant sa généalogie, qu'il venoit de Cadovallatre, dernier Roy des anciens Bretons. De quelque condition que fut leur pere, les enfans furent dignes du sang maternel, qu'ils reporterent dans la suite sur le trône, avec le peu qui resta après les guerres civiles de celui des deux familles ennemies, qu'Henri VII. fils d'Edmond recüeillit en la maniere que nous le dirons : Humfroy Stafford Duc de Bukingham, fils d'Anne de Gloceſtre, seule heritiere du celebre Thomas de Wodstok, & petite-fille d'Edoüard III. les enfans de ce Duc tous braves gens : les Comtes de Northumberland, de Dorset & de Wilchire, les Barons de Clifford, de Ros, de Thorpe, & un grand nombre d'autres des plus grands seigneurs de l'Etat, suivoient les enseignes d'Henry.

A la tête de l'autre parti étoient le Duc d'York & Edoüard Comte de la Marche son fils, si semblable à son pere, qu'on eût dit qu'il en eût été une image, ou que la nature eût pris plaisir à en corriger les défauts. Il avoit son feu, son élevation, ses vûës, son génie, sa valeur ; mais un esprit plus déciſif, allant à son but par de plus courts chemins, & moins

propres

propres à donner dans des piéges, que ſa rapidité ne laiſſoit pas loiſir à ſes enne- 1454.
mis de lui tendre, quand il n'étoit pas retenu dans les filets de la volupté; où il penſa ſouvent périr, mais d'où ſa valeur le tira toûjours. Il falloit qu'il brillât beaucoup, pour n'être point éclipſé dans ſon parti par Richard de Neville Comte de Warvik, à qui l'on donna le ſurnom de Grand. Henry de Beauchamp ſon beaufrere lui avoit laiſſé, en lui donnant ſa ſœur, l'ancien titre de ſa famille, comme Thomas de Montaigu avoit laiſſé au pere de ce ſeigneur, qui ſe nommoit Richard comme lui, le titre de Comte de Saliſbery. Le pere qui faiſoit auſſi un grand rôle dans la faction, n'eût cedé à perſonne s'il n'eût point eû de fils; mais ce fils avoit ſur les autres une ſuperiorité de génie, à laquelle chacun eût crû deshonorer ſon diſcernement, que de diſputer quelque choſe. Il étoit jeune, & n'avoit de la jeuneſſe, que la vivacité neceſſaire à executer de grands deſſeins. Peu d'hommes avoient plus de talens que lui, & perſonne ne ſçavoit ſi bien l'art de les mettre en œuvre, pour s'en parer ſans affectation, & s'attirer par-là l'amour & la confiance des peuples. Tout ce que peut donner de relief à un grand guerrier la valeur, la vigilance, la ſcience de la guerre; à un grand ſeigneur la liberalité, la magnificence, le penchant

à faire du bien, de l'élevation, de la no-
1455. bleſſe, de la bonne mine, des airs gagnans, avoit ſa place dans le Comte de WARVIK, & le tout faiſoit un effet contre lequel on avoit beſoin de toute ſa raiſon pour ſe défendre de ſuivre un tel chef, même dans les mauvais partis. C'eſt le portrait que l'hiſtoire Angloiſe fait de cet homme ſi renommé. Jean de Moubray Duc de NORFOLK, Thomas de Courtenay Comte de Devonshire, Edoüard BROAK Baron de Cobham tenoient leur place dans ce parti.

Les deux armées étoient en preſence à dix mille de la capitale, où l'on ne doutoit point qu'elles n'en vinſſent aux mains, lorſque le Roy qui de lui-même ſe portoit toûjours aux conſeils moderez, envoya deux Evêques au Duc, pour lui demander ce qu'il prétendoit, & pourquoi il étoit en armes. Le Duc qui avoit interêt de cacher ſes deſſeins à ſes troupes, répondit que ſes intentions n'étoient point d'attaquer le Roy, mais d'éloigner de lui un mauvais Miniſtre qui abuſoit de ſon autorité, & que pour montrer qu'il diſoit vrai, qu'on mît le Duc de Sommerſet en priſon, juſqu'à ce qu'il eût rendu compte au Parlement de diverſes choſes où on l'accuſoit d'avoir malverſé, il licentieroit ſon armée, & ſe rendroit auprès du Roy, pour lui rendre tous les ſervices qu'il pouvoit attendre d'un fidele ſujet. Le Duc ne

croyoit apparemment pas risquer autant qu'il fit par ces offres, étant assez difficile à croire que le Roy les dût accepter, & en cas qu'il les acceptât, la perte du Ministre étant certaine, vû l'animosité des Communes contre le Duc de Sommerset depuis la perte de la Normandie. Il est malaisé de comprendre comment un Prince aussi habile qu'étoit le Duc d'York, & assisté d'un si bon conseil, pût donner dans un piége aussi grossier que celui que la Cour lui tendit en cette occasion. A peine eût-on surpris un enfant par l'artifice dont on usa pour surprendre un des plus grands hommes du monde: tant les hommes à certains momens se trouvent differens d'eux-mêmes. 1455.

Le Duc de Sommerset s'étant apperçû que le Roy cherchoit des moyens de paix, consentit à être arrêté, après avoir pris ses mesures pour ne l'être qu'à la maniere, & autant de temps qu'il lui conviendroit. Quand on trompe on ne doit pas être crédule. Le Duc d'York, qui en imposoit au Roy, se laissa dupper par le Duc de Sommerset. Richard n'eut pas plûtôt reçû l'avis que la Cour lui donna, qu'on acceptoit sa proposition, & que le Ministre étoit arrêté, qu'il congedia son armée sur l'heure, & se rendit auprès du Roy. Le Duc de Sommerset, qui n'étoit captif qu'autant qu'il lui plaisoit de l'être, voulut assister

à cette entrevuë, & comme il disposoit à
1455. son gré de tous les domestiques du Roy, il se fit cacher dans un coin du lieu où le devoit donner l'audience, où il pouvoit entendre sans être vû. Il n'eut pas la perseverance d'entendre tout. La chaleur avec laquelle le Duc d'YORK parla contre lui, le fit sortir d'abord du sens froid, & le crime de trahison qu'il lui imposa, lui fit perdre patience. *Je ne suis pas un traître*, lui dit-il, paroissant brusquement sur la scene : *je n'ai jamais porté les armes contre le Roy ni contre l'Etat. Vous n'en pouvez dire autant de vous, & si le Roy veut approfondir vôtre conduite, on lui fera voir que vôtre révolte n'est pas le plus grand de vos crimes : vous en voulez à sa couronne, & sur des prétentions chimeriques, il n'y a point d'attentat si noir que vous ne vous croyiez en droit d'entreprendre. Je parle sur de bons memoires. Nous sommes tous deux au pouvoir du Roy, & nous nous accusons tous deux ; ce sera à lui, & à ceux dont il consultera les lumieres, à faire le discernement de l'innocent & du coupable.*

Si le Duc d'YORK fut surpris d'une avanture si peu attenduë, il ne le fit point trop paroître. Il reconnut son imprudence; mais il conserva une presence d'esprit qui en répara une partie. *La supercherie que vous faites*, repliqua-t-il d'un ton moderé, *montre ce que vous savez faire, & ma bonne*

foi répond de ma bonne conſcience. Il ne dit guéres que ces deux mots, & affecta un air tranquille qui impoſa à tout le monde. Le Roy & ſon Conſeil s'y tromperent. Quoique le Duc de Sommerſet leur pût alleguer de plus fort pour prouver la conſpiration, il ne leur pût jamais perſuader, qu'un homme de bonne foi eût de mauvaiſes intentions. Ainſi le Duc d'York trouva de quoi réparer ſa faute dans ſa faute même. Après qu'on l'eût gardé quelque temps, on le remit en liberté, & il tira avec le temps cet avantage de ſa mauvaiſe conduite, que le Roy le vit à la Cour plus volontiers qu'auparavant. 1455.

Ce Prince pacifique, croyoit par-là accoûtumer inſenſiblement les deux Ducs à être moins incompatibles l'un avec l'autre, & rappeller ainſi à ſa Cour une tranquillité domeſtique, qui le conſolât des diſgraces du dehors. Le temps lui fit voir qu'il tentoit l'impoſſible. Pendant que la Reine & le Miniſtre étoient occupez à profiter d'une occaſion qui ſe préſentoit pour le recouvrement de la Guyenne, le Duc d'York renoüa ſes intrigues, rétablit ſa faction, gagna le peuple, & ſe trouva bientôt en état, par la conjoncture du mauvais ſuccès de l'affaire de Guyenne, & d'une maladie du Roy, de donner la loi à ſon tour à ceux qui la lui avoient donnée. Il eut le pouvoir de faire arrêter

le Duc de Sommerſet chez la Reine même,
1456. quoique cette Princeſſe, qui venoit de donner un Prince de Galles à l'Angleterre, dût être plus ménagée que jamais. La crainte qu'eut Richard qu'on ne pénétrât plus avant qu'il ne vouloit dans ſes deſſeins, l'empêcha vrai-ſemblablement de s'abreger par un coup violent le chemin des formalitez qu'il faudroit garder dans un Parlement, pour faire périr ſon adverſaire; & par-là il fut encore une fois la duppe de ſa politique. La Reine n'étoit pas d'humeur à ſouffrir patiemment cette inſulte: elle prit ſes meſures, elle ne précipita rien, elle attendit que le Roy fût guéri; mais auſſi-tôt qu'il fut en état de l'écouter, & de donner des ordres, elle ſçut ſi bien lui repreſenter les ſuites qu'il avoit à craindre de l'action du Duc d'York, & l'importance dont il étoit de réparer par un coup de hauteur cette atteinte donnée à l'autorité Royale, qu'Henry ayant parlé en Roy, perſonne n'oſa s'oppoſer à l'élargiſſement du Miniſtre, qui fut non ſeulement remis dans ſes charges, mais pour plus ample réparation de l'injuſtice qu'on lui avoit faite, pourvû du gouvernement de Calais.

Richard ayant reconnu par-là le fort & le foible de ſa politique, ſe confirma d'un côté dans la penſée où il avoit été juſques là, qu'il falloit encore ménager le Roy;

mais de l'autre il conçut, qu'il falloit pouſſer le Miniſtre par des voyes plus courtes & plus déciſives, que celles dont il s'étoit ſervi juſqu'alors. Dans ce deſſein, s'étant retiré aſſez bruſquement de la Cour, il alla lever des troupes au païs de Galles, & revint vers Londres avec ſon armée, proteſtant toûjours qu'il n'en vouloit pas au Monarque, mais à ſon Miniſtre. Le Roy & le Duc de Sommerſet furent prêts d'aſſez bonne heure à le recevoir, pour aller même au-devant de lui juſques ſous les murs de Saint Alban avec une armée égale à la ſienne, & à laquelle il ne manquoit pour vaincre, que d'y avoir ou la fortune ou l'habileté du Comte de Warvix. Ce grand Capitaine mit tout d'abord l'armée du Roy dans un déſordre, qu'il fut impoſſible au General & aux Officiers de réparer. Les ſoldats ne manquerent pas de valeur. On combattit; mais on ne pût rétablir l'ordre neceſſaire à remporter la victoire. Huit mille des ſoldats des Royaliſtes demeurerent ſur le champ de bataille, & avec eux le Duc de Sommerſet, le Baron de Clifford, les Comtes de Stafford, de Northumberland, & le Duc de Buxingham, quoique bleſſé, ne laiſſa pas de ſe ſauver avec les Comtes de Wilchire, de Dorſet, de Pembrox, & le Baron Thorpe. 1456.

Le Roy abandonné des ſiens ſe retira

dans une petite maiſon, où il ſe vit bien-
1456. tôt inveſti, & à la diſcretion du vainqueur. Là Richard ſe ſuivit lui-même, & agiſſant ſur ſon premier plan, voulut encore une fois paroître ſincere pour tromper. Il affecta plus que jamais des manieres reſpectueuſes envers l'infortuné Monarque, & lui dit en le conſolant de la perte de ſon Miniſtre, qu'il avoit gagné à ſa mort, que le ſang de ce nouvel amant étoit l'affermiſſement de ſon trône, qui couroit riſque d'être ébranlé en appuyant à contre-temps un homme en butte à toute l'Angleterre. Après ces premiers entretiens, que le Roy ſoûtint comme il pût, le Duc le fit monter à cheval, & l'accompagnant comme par honneur avec les deux Comtes ſes amis, il lui fit faire une entrée dans Londres, qui avoit tous les dehors d'un triomphe, mais qui à la conſiderer dans ſes ſuites, étoit une vraye captivité.

Henry en ſentit bientôt les effets. Peu de jours s'étoient écoulez depuis cette premiere ſcene, qu'il ſe vit contraint par le Duc d'en donner une autre au public, où il fit encore un plus mauvais rôle. Ce fut dans un Parlement que le vainqueur l'obligea de convoquer à Londres. On parut d'abord l'y épargner, en rejettant ſur ſes Miniſtres les fautes de ſon gouvernement, mais on leva bientôt le maſque, & du mauvais gouvernement des Miniſ-

tres, on conclut à donner des tuteurs au Prince. Le Duc d'York ſuivant toûjours ſon projet, en fit nommer trois, dont il fut le premier, ſous le nom de Protecteur du Royaume. Le Comte de Saliſbery fut le ſecond, & eut la charge de Chancellier d'Angleterre. Le Duc de Warvik fut le troiſiéme, & eut le gouvernement de Calais. Ainſi il ne reſta plus à Henry de la Royauté que le nom de Roy : le Duc en avoit le ſolide, & n'avoit plus qu'un pas à faire pour avoir tout ; mais il attendoit que la voix publique l'excitât à faire ce pas déciſif, voulant avoir avec la couronne la gloire d'être forcé à la prendre. 1457.

Il ſe vit bien loin de ſon compte, quand après quelques mois d'un gouvernement qui lui attira des jaloux, il s'apperçut qu'inſenſiblement la Reine reprenoit le deſſus, qu'elle parloit haut, qu'elle faiſoit valoir l'autorité du Roy ſon mari, & qu'elle ſe faiſoit obéïr. Il voulut s'oppoſer au torrent, mais il trouva qu'il n'étoit plus temps. La Reine avoit un gros parti, qu'elle avoit formé de concert avec Henry nouveau Duc de Sommerſet & ſes deux freres fils du défunt, avec le Duc de Bukingham & d'autres, tant de ſes anciennes créatures que de nouvelles qu'elle avoit faites. La choſe avoit été conduite avec tant d'art & de ſecret, que le Triumvi-

rat composé des trois plus habiles hom-
1457. mes du Royaume, n'en apprit rien, que quand le Roy ayant convoqué à Granvich un Parlement choisi par la Reine, il y fut déclaré que le Prince ayant l'âge mûr & l'esprit sain, le Royaume n'avoit pas besoin de Protecteur, qu'ainsi l'assemblée jugeoit à propos de décharger le Duc d'York d'un soin superflu, & injurieux à la capacité du Monarque, entre les mains duquel seroit incessamment remis le grand Sceau, qu'il confiéroit à celui de ses sujets qu'il en jugeroit le plus capable.

Ces ordonnances furent des coups de foudre, qui étourdirent le Duc d'York, & qui l'auroient porté dès-lors aux dernieres extrémitez, s'il eût eu le loisir de s'y préparer. Il fallut plier, & il fut bien heureux que la Reine craignit encore assez son parti pour ne pas pousser plus loin l'entreprise. Peu s'en fallut que quelque temps après, elle ne le fit donner dans un piege lui & ses deux fidelles amis, d'où ils ne lui auroient pas échapé.

Le dessein que forma le Roy, en l'an-
1458. née mil quatre cens cinquante-huit, d'une reconciliation generale, suspendit toutes les vengeances. Il prit occasion d'une descente qu'avoient faite les François à Sandvich, qu'ils avoient pris & saccagé, pour inviter tous les Princes Anglois à se réunir contre l'ennemi commun,

qui profitant de leurs diviſions, après leur avoir enlevé tant de belles Provinces au-delà de la mer, les venoit inſulter juſques chez eux. Suivant ce deſſein, Henry dépêcha divers Couriers à tous les Princes de l'une & de l'autre maiſon, & aux principaux de leurs partiſans qui ſe trouvoient abſens de la Cour, pour les exhorter à s'y rendre en certain temps, & fit dire en particulier au Duc d'Yorx & à ſes amis, qu'ils pouvoient tout eſperer de lui, & qu'il ne leur donneroit pas ſujet de ſe plaindre de ſa partialité. Perſonne ne pût refuſer de ſe trouver à une aſſemblée convoquée pour un tel deſſein. Chacun y vint, à la verité bien accompagné : mais tout le monde s'y trouva. L'ordre y fut admirable. Le Roy ſe logea exprès à l'Evêché, pour ſervir de barriere aux deux partis, qui furent entierement ſeparez : la faction de la Roſe rouge occupant les maiſons des fauxbourgs, & celle de la Roſe blanche ayant ſes logis dans la Ville. Le Maire de Londres & ſes Aldermans étoient en marche nuit & jour, & avoient des corps de garde par tout pour prévenir toute ſorte de tumulte. Les Lancaſtres tenoient leurs aſſemblées dans le Chapitre de Weſtminſter, & ceux de la faction d'Yorx dans le Monaſtere des Moines noirs. On eut de la peine à ménager tant de differentes ſortes 1458.

d'eſprits; chacun, outre l'interêt commun,
1458. en ayant de particuliers; beaucoup ſe plaignant, beaucoup demandant des dédommagemens & des ſatisfactions, qu'on ne croyoit pas leur devoir donner. Ceux qui agiſſoient de bonne foi étoient ſur cela les plus difficiles, ceux qui feignoient ne conteſtant qu'autant qu'il falloit pour couvrir leur jeu. La bonté du Roy, & les ſoins du Cardinal Thomas Burſcher, Archevêque de Cantorbery, qui avoit ſuccedé à Stafford, ayant amené les ennemis ſinceres en voye de reconciliation, chacun ſe trouva bien-tôt d'accord. On dreſſa des écrits où l'on ſe promit ſolemnellement les uns aux autres un oubli general du paſſé, une concorde & une union éternelle pour l'avenir. On fit une proceſſion pompeuſe, où les Seigneurs des deux factions mêlez tous enſemble précedoient le Roy revêtu du manteau royal, & ayant la couronne en tête. La Reine menée par le Duc d'York terminoit cette auguſte marche, & rien dans tout ce grand ſpectacle n'occupoit plus les curieux, que la contenance de ces deux perſonnes, qu'on regardoit comme les moins propres de la troupe à être la duppe l'un de l'autre.

Peu de jours ſe paſſerent depuis cette cerémonie, qu'on reconnut ſans avoir beſoin du ſecours de la conjecture, que leurs mutuelles défiances n'étoient nulle-

ment diminuées ; que la Reine regardoit
toûjours le Duc d'York comme l'ennemi 1458.
naturel du Roy & de toute la famille royale ; que le Duc regardoit toûjours la Reine comme un obſtacle à ſes deſſeins. Ce fut ſuivant cette prevention qu'ils s'attribuerent l'un à l'autre un évenement qui peut-être ne fut qu'un effet du hazard, mais qui fit revivre en un moment toute l'ardeur des factions.

Le Duc d'York s'étoit retiré dans la capitale de ſa Duché avec le Comte de Saliſbery. Le Comte de Warvik à qui le Roy n'avoit point ôté le gouvernement de Calais, étoit demeuré à Londres pour y paſſer. Un jour que ce Seigneur ſortoit du Conſeil, un de ſes gens ayant pris querelle avec un domeſtique du Roy, le tua bruſquement & s'enfuit. Les gardes l'ayant en vain pourſuivi, tournerent tête contre le Comte, & l'attaquerent avec tant de fureur, que tout brave & adroit qu'il étoit, il étoit mort, ſi quelques gens qui ſe mirent en devoir d'appaiſer le tumulte, ne lui euſſent donné le temps de gagner ſa barque, qui le remena promptement chez lui. Il prit bientôt le chemin d'York, où il eſt aiſé de juger, qu'il n'inſpira pas l'amour de la paix à des gens qui n'étoient-là que pour concerter les moyens de recommencer la guerre. On s'y attendit bien à la Cour, & la Reine ne doutant

point que l'avanture du Comte de War-
1458. vik ne fût une querelle excitée exprès pour y servir de prétexte, se prépara à la soûtenir. A peine en eut-elle le temps : le Duc d'York ayant embrassé avec empressement l'occasion de pousser ses premiers projets, après avoir publié par-tout que la Reine avoit violé la paix, commanda au Comte de Salisbery de s'avancer vers Londres avec cinq mille hommes, d'aller demander justice au Roy contre la Reine même, & en cas de refus, à quoi apparemment il s'attendoit bien, d'entrer en action, pendant qu'il lui prépareroit du secours, & que le Comte de Warvik lui en iroit chercher à Calais.

La Reine ne donna pas à Salisbery le loisir de faire toutes ces démarches. Quoiqu'elle fût pressée, elle ne laissa pas de faire assez de diligence pour le punir de son audace, si Jacques Tuchet Baron d'Audelay qu'elle envoya au-devant de lui, eût été plus habile ou plus heureux. Il fut défait, & tué sur la place ; mais l'activité de la Reine empêcha que le Duc d'York ne profitât de cette victoire. Il s'étoit venu joindre au Comte près de Ludlou, aux confins de Galles & de la Province de Schrop avec un second corps de troupes, en même temps que le Comte de Warvik arrivoit de Calais avec un troisiéme, le tout faisant une grosse armée. Il croyoit

pouvoir aller jusqu'à Londres sans rien trouver qui l'arrêtât, lorsqu'il découvrit 1459.
l'avant-garde de l'armée Royale qui marchoit à lui, & qui vint camper à sa vûë. On ne doutoit point d'une bataille; mais l'affaire se décida à moins de frais, par la désertion d'André Trolop, qui à la faveur d'une nuit obscure quitta le Comte de Warvik, & passa du côté du Roy avec un nombreux corps de troupes qu'il avoit amené de Calais. Trolop étoit un vieux Capitaine qui avoit fait la guerre en France avec beaucoup de réputation. Le Comte de Warvik l'avoit surpris, par la protestation affectée qu'il faisoit en toute occasion d'armer pour le service du Roy, ce que Trolop avoit entendu naturellement & à la lettre. Celui-ci s'étoit détrompé sur les lieux, & ayant ensuite détrompé les troupes qu'il avoit amenées avec lui, il les alla présenter à Henry, & lui assura par-là une victoire d'autant plus agréable à ce bon Roy, naturellement ennemi du sang, qu'elle ne lui en coûta presque point; le changement de Trolop ayant consterné de telle sorte l'armée du Duc, que ce Prince n'osa pas même se fier à ce qui lui restoit de soldats. Il se retira précipitamment au païs de Galles, & ensuite en Irlande. Le Comte de la Marche son fils, les Comtes de Salisbery & de Warvik prirent la route de Cornoüaille, & de-là passerent à Calais.

1459. Le Roy demeura abſolument maître, & la Reine donna des ordres qui l'auroient empêché d'en venir jamais aux priſes avec ſes ſujets, s'ils euſſent été executez par des gens d'une capacité égale à celle des quatre grands hommes qui conduiſoient la faction d'YORK. On ne fut pas long-temps ſans reconnoître l'aſcendant qu'ils avoient ſur les autres. Le Roy ayant declaré rebelles & privé de toutes leurs charges le Duc d'YORK & ſes partiſans, on avoit envoyé à Calais en qualité de Gouverneur le nouveau Duc de Sommerſet, avec des troupes pour en fortifier la garniſon, ce poſte étant conſideré comme un des plus importans de l'Etat. Le Duc croyoit être en état d'obliger le Comte de WARVIK à quitter la place de force, s'il ne la cedoit de bon gré; mais il ſe trouva loin de ſes meſures, lorſque s'étant préſenté au port, on tira le canon ſur lui, & on lui declara une guerre dont il n'eut pas un bon ſuccès. Contraint de ſe retirer à Guynes, il eut le chagrin qu'en ſon abſence les vaiſſeaux qui l'avoient apporté ſe donnerent à ſes ennemis, & que pendant qu'il uſoit ſes troupes en des eſcarmouches inutiles contre la garniſon de Calais, le Comte de WARVIK raſſembla par ſes émiſſaires ſecrets, les débris de la faction d'YORK épars par toute l'Angleterre, & ayant fait enlever par deux fois

juſques

juſques dans Sandvik des ſecours que la Reine avoit deſtiné pour le Duc de Sommerſet, il ſe ſervit des mêmes vaiſſeaux qui les devoient amener à Guynes pour ſe faire porter en Irlande. On l'en vit bientôt de retour, ayant ordre du Duc d'York d'aller recommencer au plûtôt la guerre civile en Angleterre avec le Baron Cobham & d'autres de ſes partiſans, leſquels l'y attendoient en grand nombre, pendant qu'il achevoit des levées qui lui devoient faire une armée redoutable, avec laquelle il les aſſuroit que dans peu il les iroit joindre. 1459.

Suivant cet ordre, les trois Comtes étant paſſez en Angleterre, après avoir ſuffiſamment pourvû à la ſeureté de Calais, d'où Sommerſet s'étoit retiré pour aller rejoindre la Cour, ils trouverent les affaires de la faction d'York dans une ſi bonne ſituation, qu'ils n'eurent pas beſoin d'attendre l'arrivée de leur chef pour combattre. Londres étoit gagné, le Baron Cobham les attendoit aux côtes de Kent, où ils ne furent pas plûtôt, que les ſoldats & les Officiers leur vinrent en foule de toutes parts. En peu de jours ils eurent une armée des plus fortes & des plus nombreuſes. La Reine s'étoit repoſé ſur les Barons Scales & Louvel de la conſervation de Londres, où la Cour n'étoit pas revenuë depuis l'affaire de Ludlou: mais quelque bien intention-

nez que fallent ces deux Seigneurs, le
1460. Maire s'étant déclaré pour la Rose blanche, les obligea de se retirer dans la Tour, & reçut dans la Ville peu de temps après les trois Comtes avec leurs troupes. Là les principaux du parti ayant tenu Conseil de guerre, il fut résolu que le Comte de Salisbery, le Baron Cobham, & le Chevalier Venloc resteroient à Londres pour conserver cette Ville à la faction, & que les Comtes de la Marche & de Warvik, avec l'armée, iroient chercher celle du Roy, que la Reine assistée des Ducs de Sommerset & de Buckingham avoit rassemblé à Coventry.

Comme on étoit d'égale force, on eut impatience de combattre : on se chercha, & on se trouva bientôt. La bataille se donna à Northampton. On y combattit de part & d'autre cinq heures durant, sans qu'on pût dire à qui demeureroit la victoire. La conduite des Comtes de la Marche & de Warvik déciderent l'affaire, peut-être aussi le malheur d'Henry, qui après avoit perdu dix mille hommes, & vû tuer à ses côtez le Duc de Buckingham avec plusieurs autres de ses plus affidez serviteurs, tomba pour comble de disgrace entre les mains de ses ennemis, qui le menerent en triomphe à Londres, pendant que la Reine, avertie de la perte de la bataille, sauva le Prince Edoüard son

ſon fils, & ſe retira avec lui & le Duc de Sommerſet vers Durham. 1460.

Le Duc d'York étoit encore en Irlande, lorſqu'il apprit cette nouvelle par les couriers qu'on lui envoya. Il fut bientôt en Angleterre, & arriva à propos à Londres pour aſſiſter au Parlement qu'on y avoit convoqué par avance. Ce Prince s'étoit figuré que par cette derniere diſgrace, Henry auroit enfin perdu, dans le Parlement comme auprès du peuple, ces reſtes de conſiderations que lui avoit conſervé ſa vertu, & ne doutant plus que tous les ſuffrages ne lui déferaſſent la Royauté, il entra en Roy dans la Capitale au ſon des trompettes, environné de ſoldats, & faiſant porter devant lui l'épée nuë. Il continua ſur le même pied. Il ſe logea à Weſtminſter dans l'appartement du Roy même, qu'on avoit mis dans celui de la Reine, & alla viſiter d'abord le lieu où s'aſſemble le Parlement. Là voyant le trône du Roy, il y porta la main, & l'y tint long-temps en regardant ceux qui l'accompagnoient, pour découvrir à leur contenance ce qu'ils penſoient. Il croyoit lire dans leurs yeux que leurs ſentimens lui étoient favorables, lorſque l'Archevêque de Cantorbery s'avança pour luy demander s'il ne vouloit pas aller voir le Roy. *Aller voir le Roy!* lui répondit-il d'un air chagrin &

1460. irrité, *je ne connois perſonne ici à qui je doive cette civilité, & tout le monde me la doit.*

On ne doutoit déja plus que le Duc n'eût tout-à-fait levé le maſque, & qu'il ne voulût être Roy; mais on en fut entierement convaincu, par la déclaration ouverte qu'il en fit lui-même au Parlement, la premiere fois qu'il y entra, & que s'étant aſſis ſur le trône ſans demander l'aveu de perſonne, il parla ainſi: *Vous ſavez aſſez*, leur dit-il, *qu'on a uſurpé ſur mes ancêtres, le trône où je me viens d'aſſeoir, & vous n'ignorez pas par quels crimes ceux qui l'occupent depuis ſoixante ans s'en ſont mis en poſſeſſion. Henry IV. trempa ſes mains dans le ſang de Richard ſecond. Henry V. fit mourir mon pere. Epargnons-nous des ſouvenirs, qui pourroient rallumer, dans un coeur ſenſible, des deſirs mal éteints d'une vengeance que j'ai ſacrifiée au bien public. Pendant que la maiſon de Lancaſtre n'a fait tort qu'à moi & au miens, je m'en ſuis crû dédommagé par l'honneur qu'elle a fait à la Nation, & par les belles & grandes Provinces qu'elles a ſoumis au ſceptre Anglois. J'ai peu regretté de n'être pas Roy, tandis que vous en avez eu un, qui au droit près meritoit de l'être. Mais aujourd'hui qu'un foible heritier de cet heureux uſurpateur me retient une couronne, & perd des conquêtes qui vous ont coûté tant de ſang,*

je ſerois indigne de celui de tant de Rois qui coule dans mes veines, ſi pour recouvrer leurs conquêtes, je ne prenois enfin la couronne. Aidez-moi à en ſoutenir le poids : j'en partagerai avec vous les douceurs. 1460.

En même tems que le Duc d'York parloit ainſi dans la Chambre des Seigneurs, une couronne attachée au plancher de celle des Communes tomba d'elle-même, & l'on apprit qu'à la même heure il en étoit tombé une autre du plus haut du Château de Douvres : ce qui fut pris pour un augure qui menaçoit le Roy. La contenance de la Chambre pendant la harangue du Duc, & leur morne ſilence à la fin, parut neanmoins à ce Prince une marque, qu'on ne voyoit point ſi mal volontiers qu'il ſe l'étoit imaginé, la couronne ſur la tête d'Henry. Il en fut chagrin, & ſortit aſſez bruſquement de l'Aſſemblée, en leur diſant fierement : *Penſez-y : j'ai pris mon parti, prenez le vôtre.*

Le Duc d'York vouloit être Roy : mais il avoit dans l'eſprit de l'être avec l'agrément de ſes ſujets. Homme pour homme les Anglois n'auroient pas balancé ſur le choix. Richard étoit beaucoup plus propre à porter la couronne qu'Henry : mais il y avoit près de quarante ans qu'Henry la portoit ſans l'avoir uſurpée. Le droit de Richard étoit bien fondé ; mais la poſſeſ-

sion d'Henry étoit ancienne. On étoit
1460. dans cet embarras, lorsque quelqu'un de l'Assemblée s'avisa d'un temperament, que le Duc, tout vainqueur qu'il étoit, ne crut pas devoir rejetter, & que le Roy captif regarda comme un adoucissement à son mauvais sort. Ce temperament fut qu'Henry garderoit la couronne sa vie durant, & qu'elle passeroit à sa mort à Richard & à ses enfans. Chacun étant tombé d'accord d'un article si important, on s'accommoda bientôt sur le reste, & étant tous demeurez contens, on fit le jour de la Toussaints de l'année mil quatre cens soixante, une procession solemnelle, où le
1. de Nov. Roy porta le manteau Royal, & la couronne sur la tête, ayant le Duc d'York près de lui, comme son heritier présomptif.

Pour mettre la derniere main à cette affaire, le Duc souhaita que le Roy fît venir la Reine & le Prince son fils, pour leur faire ratifier le traité. Le Roy les manda; mais il trouva l'esprit de la fiere Princesse autrement disposé que le sien. *Allez*, dit-elle à son Envoyé, *j'ai toûjours obéi au Roy, mais dans l'affaire dont il s'agit, il me sauroit un jour mauvais gré si je lui avois obéi.* Elle avoit déja une armée de dix-huit mille combattans. Les Ducs de Sommerset & d'Exceſtre, les Comtes de Wilchire & de Devonshire,

le Baron Clifford, & une partie de la noblesse du Nord d'Angleterre suivoient les enseignes de Marguerite. La fortune les suivit aussi. Le Duc d'York ayant appris la résolution de la Reine, & les préparatifs qu'elle faisoit pour conserver la couronne à son fils, avoit usé de diligence, & s'étoit déja avancé avec le Comte de Salisbery jusqu'à Wakfeild à quinze milles d'York, ayant laissé la garde du Roy au Comte de Warvik & au Duc de Norfolk, & donné ordre au Comte de la Marche de lui lever de nouvelles troupes pour le venir joindre au plûtôt. La Reine ne lui en donna pas le loisir. Le Duc ne fut pas long-temps à Wakfeild, qu'il la vit paroître à la tête de son armée, que cette Princesse commandoit en personne, & conduisoit elle-même au combat. Le Comte de Salisbery & le Chevalier Halle, étoient d'avis qu'on attendît pour donner bataille la jonction du Comte de la Marche, & qu'on se retranchât cependant à Warkfeild & aux environs; mais le Duc voulut hazarder, & crût qu'il lui seroit honteux de prendre tant de seuretés pour combattre contre une femme. Il éprouva dans celle-ci une valeur & une conduite, qu'il avoit trouvée en peu d'hommes. Elle avoit plus de troupes que lui, mais l'usage qu'elle fit du plus grand nombre ne lui fut pas moins 1460.

glorieux, que si elle eût vaincu avec le
1460. moindre, ayant tellement disposé son armée, qu'en moins d'une demie-heure elle investit & mit en désordre celle du Duc. Il y demeura sur la place avec près de trois mille des siens. Edmond Comte de Rutland son fils, jeune Prince d'environ douze ans, y fut tué par le Baron de Clifford d'une maniere brutale & barbare, que l'histoire ne doit pas pardonner à la mémoire de ce Seigneur. Robert Aspalle Chapelain du Duc, & Précepteur du petit Prince, voyant la bataille perduë, le retiroit de la mêlée, lorsqu'il fut rencontré par Clifford, qui lui demanda qui étoit cet enfant. Edmond, que le Baron regardoit d'un œil farouche, & le poignard à la main, se jetta à genoux : & par une foiblesse pardonnable à son âge, implora sans se nommer la clemence du vainqueur. Sur quoi le Précepteur se hâtant d'assurer la vie de son pupille : *c'est le Comte de Rutland, Mylord*, s'écria-t-il, *dont l'innocence doit desarmer vôtre colere, épargnez le sang de nos Rois.* A ces mots le feroce Anglois jura Dieu, & haussant le bras : *Son pere*, dit-il, *a tué le mien ; si je tenois la race entiere, je l'exterminerois comme celui-ci.* En disant ces mots, il enfonce son poignard dans le sein d'Edmond, & courant de ce pas au Duc étendu sur le champ de bataille, il lui coupe

la

la tête, la couronne de papier, & la porte à la Reine au bout d'une pique. Marguerite la fit exposer sur une des portes de la ville d'York avec celle du Comte de Salisbery, qui ayant été pris prisonnier, fut condamné comme rebelle à perdre la vie sur un échaffaud. 1460.

L'agissante Reine ne se donna pas le tems de goûter les douceurs de sa victoire, pour en aller cueillir le fruit. Elle vouloit délivrer le Roy, & faire casser dans un nouveau Parlement le mauvais accommodement conclu dans le dernier entre lui & les Princes de la Maison d'York. Dans ce dessein elle avoit pris le chemin de la Capitale, & y conduisoit son armée, pendant que Gaspard Teuders Comte de Pembrok arrêtoit le Comte de la Marche avec un autre corps du coté d'Hereford, lorsqu'elle apprit que le Comte de Warvvik & le Duc de Norfolk marchoient contre elle avec une armée levée dans Londres, qui plus ouvertement que jamais, se déclaroit pour la Rose blanche. Ils menoient le Roy avec eux, ne faisant pas refléxion, dit un Historien, qu'ils menoient avec lui sa fortune. En effet toute la valeur & toute la bonne conduite du Comte de Warvvik ne put garantir son armée de l'influence maligne qu'y répandit la malheureuse étoile d'Henri. Il perdit la bataille qui se donna aux environs de Saint-Albain, & cher- 1461.

1461. chant ſon ſalut dans la fuite, laiſſa le Roy en liberté entre les mains de ſes fideles ſujets & de ſa victorieuſe épouſe.

Marguerite ne doutoit point qu'une victoire remportée preſque à la vûë des remparts de Londres, ne dût obliger cette Ville à prendre le parti de la ſoumiſſion. Dans l'eſperance qu'elle en eut, elle y envoya demander des vivres dont ſon armée avoit beſoin, & y fit mener des charois. Le Maire à qui on s'adreſſa, & qui voyoit le peril du refus, ſe mit en devoir de faire fournir aux gens de la Reine ce qu'ils demandoient; mais il n'en fut pas le maître. Le peuple attaché à la faction d'York, s'y oppoſa opiniâtrement, & empêcha les charois d'entrer. La Reine en ayant été avertie, ſe préparoit à faire un exemple de cette populace mutine: mais des femmes de qualité ſollicitées par les Magiſtrats, l'allerent trouver, l'appaiſerent, & l'engagerent à conſentir que quatre cens de ſes ſoldats entraſſent dans la Ville avant elle, à la ſuite de quelques Seigneurs, qui partie par leurs remontrances, partie par leur autorité, diſſiperoient les ombrages du peuple que ſon armée effarouchoit, & diſpoſeroient les eſprits à une ſoumiſſion volontaire. La choſe alloit s'éxecuter, lorſqu'on apprit en même tems & à Saint-Alban & à Londres, que le Comte de la Marche avoit défait le Comte

de Pembrok près d'Hereford, que le Comte de Warvvik l'avoit joint, & qu'ils marchoient vers la Capitale. La Reine ne jugeant pas à propos de donner un combat déciſif ſi près d'une Ville ennemie, & qui pouvoit fournir des ſecours & des reſſources au parti oppoſé, remena ſon armée vers York. Et ce fut là qu'on reconnut parmi beaucoup de qualitez par leſquelles le Comte de la Marche reſſembloit au feu Duc ſon pere, la difference de leur génie. Le Duc avoit fait comme ceux qui s'efforçoient inutilement de démêler le nœud gordien, il avoit long-tems diſpoſé les choſes au dénoüement où il ne pût parvenir. Le Comte imita Alexandre, & coupant tout d'un coup ce nœud fatal, parvint ſans circuit à la Royauté. Il ne fut pas plûtôt à Londres, qu'il fit aſſembler les Prelats, lès Seigneurs, les principaux Bourgeois, & leur expoſa vivement l'ancienne prétention de ſa Maiſon, l'accord fait dans le dernier Parlement entre le Duc ſon pere & Henri, dont celui-ci étant infracteur, il ſoûtint que la Couronne étoit dévoluë de plein droit à l'heritier de celui-là. Il pouſſa ſi chaudement l'affaire, qu'il fut ſur le champ déclaré Roy ſous le nom d'Edoüard quatrieme, le troiſieme de Mars de l'année mil quatre cens ſoixante & un. Il parut dès le lendemain avec tout l'appareil de

1461.

3. de Mars.

sa dignité dans l'Eglise de Saint Paul de
1461. Londres, où l'air gracieux, les manieres affables, la bonne mine de ce nouveau Roy, que Philippe de Commines dit avoir été le plus beau Prince de l'Europe, lui attirerent les acclamations publiques, & attacherent à sa personne l'affection que le peuple de Londres avoit déja pour sa Maison.

Edoüard avoit l'esprit trop solide pour s'arrêter plus qu'il ne convenoit à recevoir le mauvais encens d'une populace inconstante, pendant qu'il voyoit en campagne un puissant ennemi qu'il falloit combattre. La Reine étoit encore à la tête d'une armée deux fois victorieuse, combattant pour un Roy reconnu, & actuellement dans les troupes avec un fils qui promettoit beaucoup, ayant avec elle toutes les forces du parti de la Rose rouge, regardé jusques-là comme celui du Souverain. Edoüard n'avoit point de tems à perdre. Il le conçut bien : il n'eut pas plûtôt pris ses sûretez pour conserver Londres, qu'il en sortit & marcha vers York. La Reine prit la précaution de séparer le Roy de l'armée, où ne portant ni une valeur ni une habileté fort propre à donner du courage aux troupes, il sembloit porter un malheur capable de les intimider : mais elle ne fit pas refléxion, que la bienséance voulant qu'elle demeurât avec son

mari, l'armée perdoit par ſon abſence ce qu'elle avoit eu juſques-là de bonne fortune & de bonne conduite. On s'en apperçut bien-tôt. Cette armée conduite par le Duc de Sommerſet, le Comte de Northumberland, & le Baron Clifford s'étant avancé au devant des ennemis, Clifford qui avoit l'avant-garde leur enleva d'abord un poſte aſſez de conſequence ſur l'Are, où le bâtard de Saliſbery & Fitzvvater ayant été tuez, quelques fuyards épouvantez, penſerent communiquer leur peur à l'armée. Le Comte de Warvvik qui s'en apperçut, en avertit Edoüard, & payant d'exemple, deſcendit bruſquement de deſſus ſon cheval, le tua de ſon épée, & s'écria : *Fuye qui voudra, je demeurerai avec ceux qui demeureront avec moi.* Cette action ayant arrêté les yeux & l'attention des troupes, Edoüard fit publier par tout que ceux qui ne voudroient pas combattre ſe retiraſſent avant le combat ; mais qu'après le combat commencé, il ordonnoit qu'on fit main baſſe ſur les fuyards, s'il s'en trouvoit. Cette réſolution des chefs en ayant inſpiré aux ſoldats, loin de prendre le parti honteux que leur offroit leur General, ils témoignerent une ardeur de combattre qui parut une diſpoſition toute propre à donner bataille. On en profita, on ſe mit en marche, durant laquelle Faulcombridge qui 1461.

avoit le commandement de l'avant-garde
1461. en la place du Duc de NORFOLK, tombé malade depuis quelques jours, ayant trouvé inopinément CLIFFORD sur son chemin, le défit, & le laissa mort sur la place.

Cette avanture fut l'augure & le prélude de la victoire. Les deux armées s'étant rencontrées le Dimanche des Rameaux, assez proche des bourgades de Saxton & de Touton, une vaste prairie fut le champ d'une des plus mémorables batailles dont on eût oüi parler de long-tems. On combattit durant deux jours avec ce que l'on pourroit mieux appeller fureur que courage. EDOÜARD avoit défendu qu'on fit des prisonniers, & ordonné qu'on passât tout au fil de l'épée. Il pouvoit épargner à sa gloire cet ordre plus digne d'un desesperé, que d'un grand Capitaine & d'un Prince Chrétien: l'acharnement des deux partis à s'entre-détruire l'un l'autre, parut dans cette action plus que jamais. On commença ce rude choc par combattre dix heures, sans que l'on perdît rien du terrain qu'on avoit d'abord occupé. On tomboit, mais on ne reculoit pas, & les files de derriere remplaçoient avec un ordre que la chaleur du combat ne déregloit point, ceux que l'on tuoit dans les premieres, de sorte que si les deux grands Chefs de la faction d'YORK n'avoient fait des choses au-dessus même

des hommes extraordinaires, on pourroit dire que cette bataille se feroit moins décidée par la valeur & par la science de la guerre, que par la force & le travail des bras, & que si les Lancastres cederent, ce fut que leurs gens furent plûtôt las que les autres. Encore ne cederent-ils point en fuyant pour quitter le combat, mais en se retirant pour reprendre haleine, & recommencer à combattre. Ainsi tout rompus qu'ils étoient, on les voyoit de tous côtez se rallier en petites troupes, & retourner à la charge en desesperez. Un jour ne suffit pas pour rendre cette victoire complete : il fallut y employer le lendemain. Aussi le nombre des morts montat-il jusqu'à plus de trente-six mille hommes, en comptant ceux des deux partis. On dit que la riviere de Warf, dans laquelle se décharge un ruisseau jusqu'aux bords duquel on poussa les vaincus, parut tout en sang, tant il en fut versé. Quelques-uns ajoûtent, que ces malheureux n'ayant pû gagner le pont de Tancastre, il s'en noya une si grande multitude en voulant traverser le ruisseau à gué, qu'il s'y fit un pont de corps morts, sur lequel les vainqueurs passerent pour aller poursuivre le reste. Le Comte de Northumberland fut tué sur le champ de bataille : les Ducs de Sommerset & d'Exceistre trouverent moyen de se sauver : le 1461.

Roy, la Reine & le Prince de Galles se
1461. retirerent à Barvvik, & de-là en Ecosse, abandonnant York au vainqueur qui y mena quelques prisonniers, que ses soldats las de tuer avoient conservé malgré sa défense, & auſquels il fit trancher la tête. Celle du Duc d'York son pere & du Comte de Salisbery y étoient encore exposées : il les fit ôter, & mettre en leurs places celles du Comte de Devonshire qui avoit quitté son parti, & des plus qualifiez de ceux qui avoient eu le malheur de survivre à la défaite de leur armée.

Edoüard demeura quelque tems à York pour s'assûrer de ces contrées, depuis long-temps attachées à Henri & au parti de la Rose rouge ; mais comme il n'y trouva personne en pouvoir de lui beaucoup nuire, il retourna à Londres, & s'y fit
27. de couronner. Des châtimens, des récom-
Juin. penses, des amnisties & des reglemens occuperent quelque tems le nouveau Roy. Il fit trancher la tête à Jean Vere Comte d'Oxford & à son fils aîné. Il créa Georges Plantagenette son second frere Duc de Clarence, & Richard son troisieme frere Duc de Gloceſtre. Il donna la qualité de Baron, & quelque tems après celle de Marquis à Jean de Neville frere du Comte de Warvvik. Il reçut en sa grace le Duc de Sommerset, le Chevalier Persy, & beaucoup d'autres qui abandonnerent le parti d'Hen-

ri. Il fit casser dans un Parlement qu'il assembla à Westminster tout ce que les précedens avoient fait contre la maison & la faction d'York, & passa fort tranquillement l'année mil quatre cens soixante & deux. La suivante ne fut pas si paisible. 1462. 1463.

Henri & Marguerite avoient été bien reçus en Ecosse, où l'on étoit toujours attentif aux occasions de profiter du désordre des Anglois. Jacques II. avoit assiegé Roxbourg pendant les troubles des dernieres années ; & quoiqu'il y eût été tué, Marie de Gueldres sa femme étant arrivée au siege, avoit inspiré tant de résolution aux Officiers & aux soldats, qu'ils avoient emporté la Place. Cette Princesse qui étoit fille d'une sœur du Duc de Bourgogne, suivit plûtôt le penchant personnel qu'elle se sentit pour une Reine courageuse & guerriere comme elle, que les mouvemens d'antipathie que lui inspiroit l'opposition du sang de Bourgogne & d'Anjou. Elle fit alliance avec elle, & traita même du mariage d'une fille qu'elle avoit avec le Prince de Galles; en reconnoissance de quoi Henri rendit Barvvik à l'Ecosse.

Après avoir ainsi disposé les choses de ce côté-là, Marguerite étoit passée en France pour en tirer un pareil secours. Elle y avoit trouvé les affaires dans une situation mal propre à lui en faire beau-

coup eſperer. Le Roy de Sicile ſon pere
1463. étoit hors de ſes Etats comme ſon mari. Depuis la conquête de Guyenne la France ne s'étoit point vûë en pouvoir de faire des entrepriſes au dehors, non pas même pour reprendre Calais, quoique la guerre que s'y étoient faite les Princes d'York & de Lancaſtre en eût donné une belle occaſion. Charles VII. avoit d'abord travaillé à fermer aux Anglois l'entrée du Royaume, après les en avoir chaſſez. Il avoit été long-tems occupé au procès du Duc d'Alençon, qu'il avoit fait condamner à perdre la tête, pour avoir voulu rappeller les Etrangers dans le Royaume, & dont par un procedé oppoſé à celui qu'on tenoit en Angleterre, il avoit changé la peine en priſon. L'indocile humeur du Dauphin, retiré auprès du Duc de Bourgogne, l'avoit tenu en défiance les cinq dernieres années de ſa vie, & l'avoit enfin conduit au tombeau par le faux avis qu'on lui avoit donné, que ſon fils le vouloit faire mourir de poiſon : ce qui l'ayant empêché de manger durant pluſieurs jours, l'avoit rendu incapable de digerer la nourriture quand on l'eut perſuadé d'en prendre. Fin déplorable d'un Monarque, à qui la Monarchie Françoiſe doit quelque choſe de plus qu'à ſes fondateurs. Louis XI. qui lui avoit ſuccedé, ne ſe remuoit que par les reſſorts d'une politique dont

les plans étoient fixes, & ne se laissoit point distraire de l'objet qu'il avoit en vuë. La puissance des Ducs de Bourgogne, devenuë plus redoutable à la France que celle des Rois d'Angleterre, le tenoit continuellement occupé à chercher les moyens de la détruire, & en même tems à se prémunir contre l'esprit entreprenant de Charles Comte de Charolois, dont il jugeoit bien que la vaste ambition, & une forte antipathie qu'ils avoient conçu l'un contre l'autre, parce qu'ils avoient demeuré ensemble, ne le laisseroit gueres en repos, quand par la mort de Philippe son pere, il seroit devenu Duc de Bourgogne. 1463.

Dans cette conjoncture fâcheuse tout ce que put faire la Reine d'Angleterre, fut d'obtenir à force de prieres & de sollicitations pressantes, environ cinq cens hommes d'armes sous la conduite de Brezé Seigneur de Varennes Sénéchal de Normandie, avec lesquels elle se rembarqua, & fit voile du côté d'Ecosse. Quelque court que soit le trajet, la constance de Marguerite y fut exercée par toutes sortes d'accidens. Le plus triste fut que son vaisseau fut separé par la tempête de tout le reste de son escadre, & qu'une partie de ses gens ayant été poussez en des lieux où les Anglois étoient les plus forts, furent tuez ou pris prisonniers. Elle arriva enfin à Barvvik, avec ce qui s'en put sauver, & son courage en

donnant aux autres, elle assembla assez
1463. de soldats pour faire un petit corps d'armée, avec lequel ayant laissé le jeune Prince Edoüard à Barwik, elle entra avec son mari dans le Comté de Northumberland. Elle y prit le Château de Bamburg, & s'avança jusques vers Durham. Là son armée crut notablement. Le Duc de Sommerset & Raphaël de Persy ayant appris son arrivée, quitterent Edoüard, & la vinrent trouver. Leur exemple fut suivi de beaucoup d'autres, & le nombre de ces troupes devint assez grand pour relever le parti de Lancastre, si on eût eu le tems de les discipliner. Edoüard prévint par sa diligence les mesures qu'on auroit pû prendre pour cela. En attendant qu'il fut en état de marcher en personne avec toutes ses forces, il envoya le Marquis de Neville avec ce qu'il avoit alors de troupes reglées autour de lui, seulement pour arrêter l'ennemi, & l'empêcher de faire des progrès.

Neville fit plus qu'on ne demandoit de lui. A peine fut-il arrivé à York, qu'il lui arriva un renfort, avec lequel étant sorti, il trouva à son avantage les Barons d'Hungerfors, de Ros, & le Chevalier de Persy. Les deux premiers s'enfuïrent d'abord. Le dernier combattit vaillamment, fut blessé, & mourut en témoignant qu'il étoit content de mourir au service de son premier maître.

Ce ſuccès fit naître à Neville & le deſir & l'eſperance de terminer lui ſeul l'affaire, d'en épargner la peine à Edoüard, & d'en avoir toute la gloire. Dans ce deſſein, ayant appris qu'Henri étoit campé à Hexam, il eut la hardieſſe non ſeulement de lui aller préſenter la bataille, mais de l'attaquer dans ſes retranchemens. Il eut de la peine à les forcer; & ſi les ſoldats qui les défendoient euſſent été auſſi-bien diſciplinez que les travaux étoient bien faits, il n'en fût pas venu à bout. Il fit des efforts, qui après quelque tems d'une réſiſtance aſſez vive pour l'arrêter, ſi elle eût été mieux menagée, mirent les Lancaſtres en deſordre, & les obligerent enfin à plier. Ce qui ne ſe ſauva pas en fuyant avec Henri & Marguerite, les Comtes de Pembrok & de Northumberland, fut taillé en piece ou pris priſonnier avec le Duc de Sommerſet, les Barons Ros, Molins, Hungerford, à qui Edoüard qui vint à Durham ſur la nouvelle de cette victoire, fit trancher la tête en divers lieux avec un fort grand nombre d'autres. La ſeule ville d'York en vit vingt-cinq finir leur vie par le dernier ſupplice. Quelques Places des environs tenoient encore pour la Roſe rouge, mais on les envoya aſſieger. Quelques-uns de ceux qui y commandoient, eurent encore le courage de tenir, & les François ſe ſi-

1463.

gnalerent à défendre le château d'Alne-
1463. vic. Georges de Douglas Comte d'Angus en fit lever le siege avec dix mille Ecossois. Mais enfin les uns & les autres ne voyant pas qu'il fût possible de conserver la Place au parti qui n'avoit plus de troupes sur pied pour la secourir en cas d'attaque, ils l'abandonnerent, & suivirent Henri qui se retira pour la seconde fois en Ecosse.

La Reine eut dans cette retraite une avanture de Roman, & que je ne raporterois pas, si un Historien des plus graves & des plus autorisez n'en faisoit foi.

Le petit Prince de Galles étoit devenu la passion dominante de sa mere, par tout ce qui peut rendre aimable un enfant, & faire esperer un grand homme. Comme elle ne se reposoit sur personne de la conservation d'un fils si cher, elle le voulut avoir avec elle. Les ennemis les suivoient de si près, que la frayeur s'étant mise parmi ceux qui les accompagnoient dans leur fuite, ils se trouverent tous deux seuls, au milieu d'une vaste forêt. Là une troupe de voleurs les ayant rencontrez, les arrêterent, & commencerent par leur ôter tout ce qu'ils emportoient sur eux, ou d'argent ou de pierreries. Ils n'en avoient pas apparemment assez pour satisfaire ces affamez, qui se querellerent sur le partage de leur proye, & de la querelle en

vinrent aux coups. La Reine qui n'avoit en vûë que de ſauver le petit Prince des mains ſanguinaires de ces brutaux, regarda leur démêlé comme une occaſion que la Providence lui en préſentoit, & le prenant entre ſes bras, quoiqu'il fût déja dans un âge à n'être plus un fardeau leger, l'enleve, & ſe dérobe à la vûë de ceux dont elle craignoit la cruauté. Elle s'étoit enfoncée dans le plus épais du bois, où elle croyoit n'avoir plus rien à craindre que les bêtes feroces, lorſqu'elle vit paroître un homme dont l'air farouche la fit trembler moins pour ſa vie que pour celle de ſon fils. Elle étoit ſi laſſe qu'elle ſe ſoûtenoit à peine elle-même, loin de pouvoir porter plus avant le poids que l'amour lui avoit aidé à porter juſques où elle étoit. Cependant le peril preſſoit. Elle craignoit d'être ſuivie par les premiers voleurs qu'elle avoit trouvez, & elle en voyoit venir un autre qui ne lui ſembloit pas moins à craindre. Dans cette extrémité, elle prit le parti de faire ſon confident de celui qu'elle regardoit comme ſon aſſaſſin, & s'approchant de lui d'un pas grave & d'un air plein de majeſté: *Sauvez*, lui dit-elle, en lui montrant le Prince, *le Fils unique de votre Roi*. Elle n'en dit pas davantage. Ce peu de paroles fit un tel effet ſur l'eſprit de cet inconnu, qu'il prit le fils entre ſes bras, & fut le guide de la mere. Ils 1463.

marcherent long-temps dans le bois, dont
1463. cet homme ſçavoit les routes, & ſe trouverent en ſortant de-là ſur le rivage de la mer, où ayant trouvé un vaiſſeau, la Reine s'embarqua avec le Prince, apparemment ſans qu'on les connût. Quelques Hiſtoriens diſent qu'elle alla en Ecoſſe : s'ils diſent vrai, elle s'y rembarqua quelque tems après pour paſſer en France, où elle vint une ſeconde fois, toûjours accompagnée de ſon fils, pour ſolliciter dans ſa famille un ſecours plus capable que le premier de remettre ſon époux ſur le trône.

L'affaire étoit devenuë plus difficile que la Princeſſe ne penſoit. Car il y a grande apparence que ce fut pendant ſon ab-
1464. ſence qu'en l'an mil quatre cens ſoixante-quatre, Henri quitta bruſquement l'Ecoſſe, & rentra déguiſé en Angleterre. On ne ſçait ſous quelle eſperance, & à l'inſtigation de qui ce Prince fit cette démarche : mais il fut à peine ſur la frontiere, qu'il fut reconnu, arrêté, mené à Londres les jambes liées ſous le ventre de ſon cheval & enfin renfermé dans la Tour.

A cette nouvelle, ce qui reſtoit des Lancaſtres ſe diſperſa dans toutes les contrées voiſines. La Reine qui ne trouvoit jamais ſon fils aſſez loin du peril, le mena en France pour l'en éloigner davantage, en attendant quelque reſſource, dont cette grande ame ne deſeſperoit pas. Le Comte

de Pembrok erra caché & inconnu par l'Angleterre. Edmond nouveau Duc de Sommerſet depuis la mort de ſon frere Henri, ſe retira en Flandres avec Jean ſon cadet & Henri Holland Duc d'Exceſtre. Quoique la Ducheſſe de Bourgogne fût Infante de Portugal, petite fille d'une Lancaſtre & affectionnée à cette Maiſon, tout parut tellement ſuſpect à ces Princes, qu'ils n'oſerent ſe déclarer, qu'après avoir demeuré long-tems cachez à la ſuite de cette Cour, où à peine trouvoient-ils de quoi vivre. Philippe de Commines raconte qu'il en vit un mendiant ſon pain, marchant nuds pieds, & dans un état pitoyable juſqu'à ce qu'étant reconnu, on lui donna une petite penſion auſſi-bien qu'aux deux Sommerſets, quand ils ſe furent faits connoître. Quelques Hiſtoriens ſe trompent en ce qu'ils diſent, que ce Seigneur étoit Duc de Cheſtre, ils veulent dire Duc d'Exceſtre; car Cheſtre n'étoit plus Duché, & comme ils aſſurent d'ailleurs, que cet inconnu étoit beau-frere d'Edoüard, nouveau Roy d'Angleterre, ce ne peut être un autre qu'Holland, qui avoit épouſé la ſœur de ce nouveau Monarque, mais qui étant petit-fils d'une Lancaſtre, avoit préferé le parti de la parenté à celui de l'alliance. 1464.

Ainſi demeura en poſſeſſion du trône Edoüard IV. & la Maiſon d'York, qui

par les sûretez qu'elle prit, & par la soû-
1464. mission des peuples, y fut bien-tôt si bien établie, qu'elle auroit ôté pour jamais à Henri & à la Maison de Lancastre l'esperance d'y remonter, dans un païs moins sujet que l'Angleterre aux révolutions inesperées.

Fin du sixieme Livre.

TABLE DES MATIERES

Du ſecond Volume.

A

Abbaye de Scone en Ecoſſe. 27. *V.* Scone.
Aberdon, Ville d'Ecoſſe. 40
Abſolution. Le Pape donne à Robert Brus l'abſolution de l'aſſaſſinat de Cumin le Rouge. 56
Acre aſſiegée par les Sarrazins. 19
Adam Orbeton Evêque d'Hereford, ennemi des Spenſers, & pourquoi. 117. entre dans la ligue d'Iſabelle de France. 118. lui conſeille de paſſer en France, & pourquoi. 120. & *ſuiv.* attire dans ſon parti les Evêques de Lincolne & d'Ely. 131
Adolphe de Naſſau Empereur, entre dans la ligue d'Edoüard I. contre la France. 21. ſa mort. 32
Albert Duc d'Autriche entre dans la ligue contre Philippe le Bel. 21. la quitte & devient Empereur. 32
Alexandre III. Roy d'Ecoſſe. 3. beaufrere d'Edoüard III. Roy d'Ecoſſe, ſa mort. 13. con-

teſtation pour la ſucceſſion. 14. 15
Alexanare Brus pris & executé. 57
Alexandre de Neville Archevêque d'York. 235
Alexandre Seton eſt défait par Bailleul. 156. il ſoûtient le ſiege de Barvvik contre toutes les forces d'Edouard III. 161. il aime mieux laiſſer perir ſes deux enfans, que de manquer de fidelité à ſon Roy. 162
Alix Perez, maîtreſſe d'Edoüard, impudique harpie. 222. 223
Amaury de Montfort, fils de Simon de Montfort Comte de Leyceſtre. 6
Ambaſſade de Charles VI. à Henri V. pour détourner la guerre. 346
Amory entre dans la ligue contre les Spenſers. 102
Anandail, Province d'Ecoſſe. 54. 55
André Comte de Murray Regent d'Ecoſſe pendant que David fut en France. 157. il eſt pris par Bailleul au ſiege de Rosbourg. 159
André de Morina Ecoſſois ſe rend aux Anglois. 38
André Harklay leve des troupes pour les Spenſers. 109. engage les liguez au combat & les défait. 112
André Trolop vieux Capitaine fidele à Henri VI. paſſe du côté de ce Prince avec des troupes. 447
Anglois perdent la Guyenne aprés une domination de trois cens ans. 420
Angleſey, Iſle auprès de l'Angleterre. 9
Angus, Province d'Ecoſſe. 40
Anne de Mortemer ſœur d'Edmond porte ſes droits ſur la couronne d'Angleterre dans la Maiſon d'York. 348
Arablay, Jean d'Arablay Sénéchal du Perigord, 20

Archambault de Douglas & autres Seigneurs d'Ecoſſe attaquent Baillieul, & le contraignent de s'enfuïr ſur un cheval ſans ſelle & ſans bride. 158. Archambault eſt défait par Edoüard, & dix mille Ecoſſois periſſent avec lui. 164
Are, Château dans l'Ecoſſe. 50
Arles. Adolphe de Naſſau demande à Philippe le Bel le Royaume d'Arles. 32
Arondel. Le Comte d'Arondel ſous Edoüard II. entre dans la ligue des Seigneurs contre Pierre de Gaveſton. 77
Arragon. Differens des Rois d'Arragon avec ceux de Naples pour la Sicile. 11
Artus de Bretagne Comte de Richemond eſt pris à la bataille d'Azincourt. 350. il ſort de priſon, & eſt fait Connêtable de France. 378. malgré ſon grand merite il eſt éloigné de la Cour par les intrigues de la Tremoille favori de Charles VII. 386. il ſert le Roy malgré lui, & contribuë beaucoup au gain de la bataille de Paray. 390. il aime mieux ſe retirer dans une de ſes terres que de troubler l'Etat. 391. comparaiſon du Connêtable & de la Tremoille. 394. 395. il rentre enfin dans les bonnes graces du Roy, & la Tremoille eſt éloigné. 396. il gagne la bataille de Formigny en Normandie, & contribuë beaucoup à la reddition de cette Province. 418
Aſſemblée d'Arras. 398
Audeley entre dans la ligue contre les Spenſers. 102. la quitte. 110

B

Baldok, Chancelier d'Edoüard II. ſe retire avec Edoüard II. 132. pris & envoyé à Iſabelle. 134. le peuple l'enferme à Neugate,

& il y meurt. 134. attaché aux Spenfers. 109
Balteſmere ſe ligue contre les Spenſers. 102. Son Château pris par le Roi, & comment. 107. 108. executé par ordre d'Edoüard. 115
Bannaſborne riviere d'Ecoſſe. 93
Barklay. V. Maurice de Barklay.
Bataille de Cardigan entre le Comte de Gloceſtre & Leolin Prince de Galles. 9
Bataille de Bellegarde dans la Guyenne. 23
Bataille de Furne où Robert Comte d'Artois défit les Flamans. 31
Bataille des Anglois ſous la conduite d'Edoüard I. contre les Ecoſſois conduits par Robert Walleys, Jean Cumin & Jean Stuard. 43
Bataille de Sterlin où Robert Bruce avec peu d'Ecoſſois défit une nombreuſe armée d'Anglois conduits par Edoüard II. 93. 94
Bataille d'Auray où Charles de Blois fut tué. 221
Bataille de Caſſel où Philippe de Valois défait les Flamans. 166
Bataille de Crecy en Ponthieu. 194
Bataille de Poitiers où le Roi Jean fut pris. 211
Bataille de Verneüil qui réduiſit Charles VII à l'extrémité. 379
Bataille dePatay où lesAnglois ſont défaits. 350
Beaumanoir. Le Marechal de Beaumanoir reprend Vannes ſur les Anglois. 186
Bernard II. Comte d'Armagnac eſt fait Connêtable de France. 354. ſon caractere. *ibid.* il eſt maſſacré avec leChancelier & plus de 3000. hommes par les Pariſiens dévoüez au Duc de Bourgogne. 359
Blount. V. Thomas Blount.
Boulogne. Edoüard II. épouſe à Boulogne Iſabelle de France fille de Philippe le Bel. 66
Bordeaux ôté au Roi d'Angleterre. 20. Le

Connêtable Neſle repouſſe les Anglois de devant Bordeaux. *ibid.*
Bourrougbridge en Angleterre. 112
Brechen, Ville d'Ecoſſe. 40
Briſtol. Le vieux Spenſer pris dans Briſtol par Iſabelle de France. 132
Brunei. V. Robert Brunet.
Bukam. V. Jean Cumin Comte de Bukam.
Burton ſur la riviere de Trente. 110

C

Cardigan, Place du Pays de Galles. 9
Cardinal des Urſins travaille inutilement à la paix entre la France & l'Angleterre. 362
Carme. Un Religieux Carme nommé Baſton, faiſeur de Vers, mené en Ecoſſe par Edoüard II. 93. retenu par Robert Brus. 95
Carnarvan, Ville. 10. lieu de la naiſſance d'Edoüard II. fils d'Edoüard I. 11
Carlile aſſiegé par Edoüard I. 39
Catherine de France veuve d'Henri V. épouſe Ovvins Teuders, dont la famille monta depuis ſur le Trône. 431
Chambellan. Edoüard II. donne la Charge de Chambellan à Pierre Gaveſton. 68. Hugues Spenſer fait Chambellan, & comment. 88. 89
Charles Roi de Sicile vient en France ſous Philippe le Bel. 33
Charles II. Roy de Navarre ſurnommé le Mauvais, ſon caractere. 204. 205. il eſt arrêté dans un feſtin par ordre du Roy Jean. 207. il ſort de priſon, & ſe joint enfin avec Charles Dauphin contre les Anglois. 215. & *ſuiv.* Ce Prince inconſtant introduit les Anglois en Normandie. 226

Charles de Blois de la Maiſon de Châtillon prétend par ſa femme à la ſucceſſion du Duché de Bretagne. 183. il engage la France dans ſes interêts. 183. 184. il gagne deux batailles, & en perd une où il eſt pris & mené priſonnier à Londres. 202. il périt à la bataille d'Auray. 221

Charles V. ſurnommé le Sage, répare peu à peu les pertes de ſes prédéceſſeurs. 220. 227

Charles VI. chaſſe de Flandres les croiſez Anglois. 232. il fait des préparatifs de guerre contre l'Angleterre. 244. tous ſes deſſeins échoüent. 245. 246. malheurs de ſon Regne. 332. ſa mort. 376

Charles VII. ſurnommé le Victorieux, devient Dauphin par la mort de ſes deux freres Louis & Jean. 355. ſa haine pour le Duc de Bourgogne. *ibid.* danger qu'il court à Paris. 359. il traite avec les Anglois; mais il n'accepte pas leurs propoſitions. 362. la guerre des Anglois l'oblige à ſe reconcilier du moins en apparence avec le Duc de Bourgogne qui fut peu de tems après maſſacré à ſes pieds. 366. 367. ſuites funeſtes de cette mort. 369. Charles déclaré exclus de la Couronne par les intrigues de Philippe fils du feu Duc de Bourgogne. 370. tout abandonné qu'il eſt, il fait une armée, il aſſiege Chartres dont il leve le ſiege. 373. défauts de Charles, & les ſuites dangereuſes qu'ils penſerent avoir. 385. 386. après la levée du ſiege d'Orleans & la bataille de Patay, il eſt conduit à Reims par la Pucelle pour y être ſacré. 387. & *ſuiv.* ſes grands ſuccès depuis ſon ſacre. 391. 392. il prend Pontoiſe ſur le Duc d'York, & monte lui-même à l'aſſaut. 394. il reprend toute la Normandie en treize mois. 417. ſes conquêtes

conquêtes en Guyenne par ſes Lieutenans. 420. il chaſſe les Anglois de toute la France à la reſerve de Calais. 423. mort déplorable de ce Prince, Reſtaurateur de la Monarchie Françoiſe. 466
Clifford, Chef de Juſtice dans toute la Principauté de Galles, nommé par Edouard I. 8
Clifford entre dans la ligue contre les Spenſers. 115. executé par l'ordre d'Edouard II. *là-même.*
Cliſſon, Connêtable de France eſt arrêté par le Duc de Bretagne. 244. 246
Coſpeter, commande dans Ledes, Château de Batleſmere. 107. en refuſe l'entrée à la Reine & au Roi Edouard II. & eſt pendu. 107 108
Combats de Crevan & de Verneüil, funeſtes à la France. 379
Communes ſous Edouard II. demandent l'obſervation de la grande Charte. 30
Comte de Derbi, un des Generaux d'Edouard III. prend S. Jean d'Angely, & autres places. Il ruine Poitiers. 202
Comte de Pentievre, prend Bergerac en Guyenne. 420. il contribuë à la défaite du fameux Talbot. 422
Comte de S. Pol Ambaſſadeur de France en Angleterre, perſuade à Richard II. de ſe défaire du Duc de Gloceſtre. 275. 276. il appelle en duel Henri de Lancaſtre, uſurpateur de la Couronne ſur Richard. 317
Confrene, Lieutenant General d'Edouard I. dans la Lothiane. 50
Croiſade. Préparatifs d'Edouard I. pour une Croiſade. 69
Cumin dit le Rouge, ſe ligue avec Robert Bruce contre Edouard. I. 53. Robert Bruce

se défie de lui & le tuë. 55. 56
Cumins. La famille des Cumins s'oppose aux entrepriſes de Robert Bruce. 56. ſous Edouard II. 66. les Partiſans des Cumins battent Robert Bruce. 56

D

David Bruce Roi d'Ecoſſe, paſſe en France. 157. il repaſſe en Ecoſſe, entre en Angleterre avec une groſſe armée, & prend Durham. 179. 180. il leve le ſiege de Salisbery. 181. il eſt défait & fait priſonnier par la Reine d'Angleterre. 201. 202. il fait une paix honteuſe. 214
David Bruce, fils de Robert Bruce & frere d'un autre Robert Bruce. 55. 96. David frere de Leolin Prince de Galles, ſe retire dans les montagnes, & s'y tient quelque temps. 9. eſt fait priſonnier, & on lui tranche la tete. 10
David, Comte d'Huntington, frere de Guillaume Roi d'Ecoſſe. 14
David Cumin Comte d'Athol, eſt établi Regent d'Ecoſſe par Edouard d'Angleterre. 165
David, Prince de Nortgalles, rend hommage à Henri III. 5
David Vernius député en Nortvvege, & pourquoi. 14
Diſcours d'Edouard I. pour obliger les Ecoſſois de rendre hommage à l'Angleterre. 16. des Evêques de Lincolne & de Vvincheſtre, pour perſuader à Edouard II. de quitter la Couronne. 137. *& ſuiv.*
Dombarton en Ecoſſe. 58
Dondée, Ville d'Ecoſſe. 40
Dordrecht. Iſabelle part de Dordrecht avec des

troupes contre les Spenſers. 130
Dornagille, femme de Jean Bailleul. 14
Douglas, General des Ecoſſois, défait & pris par Henri IV. Roi d'Angleterre, qui le renvoye ſans rançon. 321
Dublin. L'Evéque de Dublin ſuit le parti d'Iſabelle. 131
Duc de Clarence ſecond fils d'Henri IV. paſſe en France au ſecours du parti d'Orleans. 337. il eſt tué dans un combat contre quelques troupes de Charles VII. 372
Duc de Lancaſtre qui avoit épouſé la fille aînée de Pierre le Cruel, penſe à ſe rendre maître de la Caſtille. 240. il retourne en Angleterre, après avoir fait un traité avec Jean Roi de Caſtille. 267. 268
Duc de Sommerſet eſt envoyé en France à la place du Duc d'York. 413. il donne occaſion au renouvellement de la guerre avec la France. 415. il ne peut empêcher les victoires de Charles VII. 417. *& ſuiv.* repaſſe en Angleterre où il eſt fait Miniſtre d'Etat. 429. il ſurprend le Duc d'York qui le croyoit priſonnier. 435. il eſt arrêté par l'intrigue de ce Duc dans la chambre de la Reine. 437. 438. il eſt tué dans une bataille contre ce même Prince. 439
Dumfreis. Edouard II. s'avance juſqu'à Dumfreis, & pourquoi. 66
Dunſtaple. 84
Dunnotir, Ville d'Ecoſſe. 40

E

Ebudes. Iſles Ebudes près de l'Ecoſſe. 58
Ecoſſe. Conteſtations pour la Couronne d'Ecoſſe. 13. 14. *& ſuiv.* Edouard I. veut

ſe faire rendre hommage de la Couronne d'Ecoſſe. 15. *& ſuiv.* il appuye pour cela les prétentions de Jean de Bailleul. 18. Alliance de l'Ecoſſe avec la France. 24. Les Ecoſſois ſe ſoulevent ſous la conduite de Robert Vvalleys pendant qu'Edouard I. eſt en Flandres. 32. remportent pluſieurs avantages ſur les Lieutenans d'Edouard I. 35. Edouard I. les défait. 43. 44. Robert Vvalleys ayant quitté le Gouvernement, les Ecoſſois le donnent à Jean Cumin. 47. ils obtiennent la paix par l'interceſſion du Pape & du Roi de France. 47. 48. Boniface VIII. prétend que l'Ecoſſe eſt feudataire du S. Siege. 48. l'Ecoſſe ruïné par Edouard I. & comment. 50. *& ſuiv.*

Edimbourg, Ville capitale d'Ecoſſe. 24

Edmond, Comte de Lancaſtre, ſecond fils d'Henri III. envoyé en France, & pourquoi. 20. Edouard I. ſon frere l'envoie en Guyenne, pour y ſoutenir la guerre contre la France. 22. il eſt défait proche de Bellegarde. 23

Edmond, Comté de Kent, frere d'Edouard II. 116. demande une tréve aux François. 119. paſſe en France avec Iſabelle de France. 121. ſuit Iſabelle en Hainaut. 129. mis auprès du jeune Roi Edouard III. 140 ſes intrigues pour la déliyrance du Roi d'Angleterre. 141. ſa mort. 145

Edmond de Mortemer, défait Leolin Prince de Galles. 9. eſt pris à la bataille de Bellegarde. 23

Edmond de Mortemer Comte de la Marche, ſes droits ſur la Couronne d'Angleterre. 316. il eſt pris par Ovvin Glandor fameux Capitaine. *là-méme.* il finit ſes jours en Irlande, ſans avoir pû rien faire contre Henri

IV. 323
Edmond Teuders Comte de Richemont, fils de Catherine de France & d'Ovvin Teuders que cette Princeſſe avoit épouſé en ſecondes nôces apres la mort d'Henri V. 431
S. Edouard. Couronne de S. Edouard à la ceremonie du couronnement des Rois d'Angleterre. 68
Edouard I. Commencement de ſon Regne. 1. 2. ſa negociation auprès de Philippe III. Roi de France. 2. ſon arrivée & couronnement en Angleterre. 3. il fait la guerre à Leolin Prince de Galles, & pourquoi. 4. 5. 6. il l'oblige à lui rendre hommage. 7. Leolin s'étant encore revolté, il le défait & fait trancher la tête à David ſon frere. 8. 9. il donne à ſon fils Edouard II. le nom de Prince de Galles. 11. il paſſe la mer, & pourquoi. *là-même.* ſe prépare à la guerre contre la France, & comment. 12. ſes intrigues pour faire tomber le Royaume d'Ecoſſe à ſon fils Edouard II. 13. il reçoit l'hommage de Jean de Bailleul. 18. il renonce à tout ce qu'il tient de la Couronne de France. 20. il envoie une armée en Guyenne. 21. il remporte quelques avantages du côté d'Ecoſſe. 23. il gagne Robert Bruce. 26. met Jean de Bailleul dans la Tour de Londres. 27. paſſe en Flandres. 30. ſe tient à Gand. 31. Les Nonces du Pape Boniface VIII. lui obtiennent la paix de Philippe le Bel. 33. 34. il épouſe Marguerite de France ſœur de Philippe le Bel. 35. Etat de la guerre en Ecoſſe, contre Robert Vvalleys. 36. *& ſuiv.* Edouard va lui-même en Ecoſſe, & défait les Ecoſſois. 42. *& ſuiv.* retourne en Angleterre. 46. revient en Ecoſſe, & ſe fait renouveller

l'hommage. 50. 51. il ruine l'Ecoſſe, & y laiſſe Omer de Valence pour la gouverner pendant ſon abſence. 52. Robert Bruce y fait quelques conquêtes. 58. Edouard ſe prépare à y retourner en perſonne. 59. il tombe malade en même temps que Robert Bruce. 61. 62. ſa mort. 62. ſon caractere. 63

Edouard II. eſt le premier des fils aînez des Rois d'Angleterre qui ait porté le nom de Prince de Galles. 11. ſon pere Edouard I. lui deſtine pour Epouſe Philippe fille du Comte de Flandres. 12. demande pour lui Marguerite heritiere du Royaume d'Ecoſſe. 13. Son pere en partant pour la guerre de France, lui laiſſe la Regence du Royaume. 30. par la paix on lui promet en mariage Iſabelle de France, fille de Philippe le Bel. 35. envoyé en Ecoſſe contre Robert Bruce. 56. ſon pere en mourant lui ordonne d'achever la conquête d'Ecoſſe. 61. 62. Comparaiſon d'Edouard II. avec Edouard I. ſon pere. 63. 64. Cauſe des deſordres & troubles du regne d'Edouard II. 64. il épouſe à Boulogne Iſabelle de France. 65. ſa tendreſſe exceſſive & criminelle pour Pierre de Gaveſton. 67. Ligue de quelques Seigneurs contre ſon Gouvernement. 70. *& ſuiv.* il s'attache à Hugues Spenſer après la mort de Gaveſton. 89. il paſſe en Ecoſſe, & y perd la bataile contre Robert Bruce. 91. il ſe retire à Barvik. 95. il fait de vains efforts contre Robert Bruce. *là-même.* Sa trop grande amitié pour les Spenſers, porte les Seigneurs à faire une ligue. 96. 97. il eſt obligé de conſentir au banniſſement des Spenſers. 105. 106. il les rappelle, & comment. 108. il ſe laiſſe gouverner en tout

par les Spenſers. 120. *& ſuiv.* il envoye en France la Reine Iſabelle pour traiter de la paix. 121. elle y forme une ligue contre ſes Favoris. 125. *& ſuiv.* il la fait proclamer rebelle. 127. à ſon arrivée en Angleterre, il quitte Londres, & ſe retire au païs de Galles. 131. enfermé à Kenevort. 134. on lui perſuade de conſentir à ſa dépoſition. 138. il y conſent 139. *& ſuiv.* ſa mort cruelle. 144. *& ſuiv.*

Edouard III. fameux par ſes victoires ſur les François, fils d'Edouard II. & d'Iſabelle de France. 87. Hiſtoire de ce Prince. 121. il paſſe en France, & pourquoi. 124. il n'avoit que 12. ans. *là-méme.* paſſe en Hainaut avec ſa mere. 129. on propoſe de le marier avec Philippe, fille du Comte de Hainaut. 129. 130. il repaſſe en Angleterre avec ſa mere. 130. il eſt déclaré Regent du Royaume, & comment. 133. ne veut point prendre la Couronne contre la volonté de ſon pere. 136. On le déclare Roi d'Angleterre après l'abdication de ſon pere. 139. il eſt couronné par l'Archevêque de Cantorbery. 140. il entreprend ſur la Souveraineté d'Ecoſſe, mais à ſa honte. 152. 153. il eſt contraint de rendre hommage à Philippe de Valois. 154. ſa ſeconde entrepriſe ſur l'Ecoſſe, il aſſiege Barvvik. 160. 161. il défait les Ecoſſois & prend Barvvik. 164. il emmene à Londres Bailleul nouveau Roi d'Ecoſſe. 165. reprend ſes prétentions ſur la Couronne de France. 168. *& ſuiv.* il fait le ſiege de Cambray avec 74000. hommes, mais inutilement. 171. il prend le titre & les armes de Roi de France. 174. il défait l'armée navalle de France. 176. il aſſiege Tournay inutilement.

là-même. il appelle en duel Philippe de Valois, *là-même.* il établit l'ordre de la Jartiere : origine de cet ordre. 182. il fait une irruption en Normandie & vient jusqu'à Paris, dont il ruine les environs. 191. il prend Calais après avoir gagné la bataille de Crecy. 201. il oblige le Roi Jean son prisonnier à faire un traité desavantageux. 218. sa mort & celle du Prince de Galles son fils. 222

Edouard Prince d'Ecosse. On propose de le marier avec Jeanne d'Anjou. 24. mis dans la Tour de Londres. 27

Edouard Bruce, frere de Robert Bruce, Chef d'une troupe d'Ecossois. 92

Edouard de Bailleul, fils du Roi Jean, mene une vie privée en Normandie. 154. il passe en Ecosse avec une poignée de gens ramassez. 156. il est couronné Roi d'Ecosse à Scone, après avoir défait un parti Ecossois, & une armée de quarante mille hommes. 157. il est surpris à Anand par les Stuards & autres Seigneurs fideles au Roi David. 158. il est obligé de s'enfuir. *là-même.* mais il repare ses pertes, & est reconnu Roi tout de nouveau. 164. il rend hommage à Edouard qui l'avoit secouru. *là-même.* il cede à Edouard son droit sur la Couronne d'Ecosse. 213

Edouard d'York, fils du Comte de la Marche, son caractere. 432. il gagne la bataille de Northampton. 447. il défait le Comte de Pembrok, qui étoit du parti du Roi. 458. il se fait reconnoître Roi d'Angleterre sous le nom d'Edouard IV. 458. il gagne une sanglante bataille. 463. il va à Londres où il se fait couronner. 464

Eleonor de Castille son couronnement. 3. sa

mort. 15
Ely. L'Evêque d'Ely député à Edouard II. par Thomas de Lancaſtre, & pourquoi. 103
Empereur. Adolphe de Naſſau Empereur entre dans la ligue contre Philippe le Bel. 21
Evêques d'Angleterre font la paix avec Edouard II. & les Seigneurs liguez. 86.87. Le Comte de Lancaſtre envoye cinq Evêques au Roi, pour demander l'exil des Spenſers. 103. les Evêques font caſſer l'Arrêt d'exil prononcé contre les Spenſers. 109
Evêque de Vvincheſtre, oncle d'Henri V. & Gouverneur d'Henri VI. 376. il ſe brouille avec le Duc de Gloceſtre. 401. il s'attache à la Reine Marguerite d'Anjou. 407. il intrigue contre le Duc de Gloceſtre. 411. ſa mort. 413
Excommunication. L'Archevêque de Cantorbery excommunie Leolin Prince de Galles, revolté contre Edouard. I. 8

F

Factions de Lancaſtre & d'York, autrement dites de la Roſe rouge & de la Roſe Blanche. 440
Factions des Ducs de Berri & de Bourgogne, & leurs ſuites facheuſes. 333
Factions de la Praguerie, diſſipée par l'activité de Charles VII. 400
Favoris d'Edouard II. ſont la cauſe des troubles & des deſordres de ſon regne. 64. Pierre de Gaveſton. 66. & Hugues Spenſer. 89
Fautes que fit la Maiſon des Lancaſtres, & qui furent cauſe de ſa ruine. 401
La Fayette. Le Maréchal de la Fayette qui tenoit pour le Dauphin, defait le Duc de

Clarence. 372
Ferrieres. Thomas de Lancaſtre Comte de Ferrieres. 78
Fiſe, Comté d'Ecoſſe. 14. Macduffe Comte de Fiſe, Seigneur Ecoſſois, tué dans une bataille contre les Anglois. 44
Flamand. Auteur Flamand de l'Hiſtoire d'Edouard III. 121
Flamans défaits à Furnes. 31. Philippe le Bel mécontent des Flamans. 32
Flamin, ami de Robert Bruce. 55
Foix. V. Bernard de Foix. 20. & Gaſton de Foix. 3
Forſar, place d'Ecoſſe. 26
François Surienne, dit l'Arragonois, Gouverneur de la baſſe Normandie pour le Roi d'Angleterre, ſurprend Fougeres pendant une tréve. 414
Fraſer. Simon Fraſer Général Ecoſſois, défait les Anglois. 50
Furnes. Bataille de Furnes, où les Flamans furent défaits par Robert Comte d'Artois. 31

G

Gand. Edouard I. ſe tient dans Gand. 31.
Gaſcons dans l'armée d'Edouard I. contre les Ecoſſois. 60
Gaſton de Foix Comte de Bearn. 3
Gaucher de Châtillon, Comte de S. Pol, oblige Henri Comte de Bar, de ſe retirer de la Champagne. 31
Gaveſton, Favori d'Edouard II. 66
Gautier de Clifford ſe retire au païs de Galles. 8
Gautier de Mauny, celebre Capitaine An-

gloi. 203
Gautier Stapleton Evêque d'Exceſtre envoyé en France avec Edouard III. 124. ſe retire ſecretement de France & retourne en Angleterre. 126. 127.
Gautier Stuart Roi d'Ecoſſe. 96. Georges de Tournemine Seigneur de la Hunaudaye contribuë beaucoup avec les Bretons à la défaite de Talbot. 422
Gilbert de Clare fils de Richard Comte de Gloceſtre, commande l'armée d'Edouard I. contre Leolin Prince de Galles. 9. Lieutenant des armées d Edouard I. en Ecoſſe. 50
Gilbert de Clare Comte de Gloceſtre, jeune Seigneur de la Cour d'Edouard II. 74. demeure attaché au Roi pendant la ligue des Seigneurs. 79. Travaille à appaiſer les Seigneurs liguez. 85. *& ſuiv.* tué dans la bataille de Stertin. 95
Gilbert Hay, Partiſan de Robert Bruce. 57
Glaſcovv, Ville d'Ecoſſe. 14. L'Evêque de Glaſcovv ſe rend aux Anglois. 38
Gloceſtre. Les Seigneurs liguez ſous Edouard II. ravagent la Province de Gloceſtre. 110
Golphe de Dombarton. 58
Gouets, Terre au païs de Galles; troubles arrivez ſous Edouard II. à l'occaſion de la vente de cette terre. 98
Grande Charte. Troubles arrivez ſous Edouard I. à l'occaſion des Privileges de la grande Charte. 84
Guerin de l'Iſle ſe ligue contre les Spenſers. 102
Guerre entre les Factions de Berri & de Bourgogne. 333
Guillaume Bruce donne occaſion à la ligue contre les Spenſers. 98
Guillaume de la Pôle, Comte de Suffolk, eſt pris priſonnier à Baugé. 373. il prend la

conduite du Siege d'Orleans après la mort de Salisbury. 385. il fait proposer au Roi d'Angleterre le mariage de Marguerite d'Anjou. 406. il conduit cette Princesse en Angleterre. 408. il intrigue contre le Duc de Glocestre. 411. il est fait Duc de Suffolk, & entre dans le ministere. 413
Guillaume de Courtenay, Archevêque de Cantorbery, engage Richard II. à revenir à Londres. 265
Guillaume Douglas, Seigneur Ecossois, refuse de rendre hommage à Edouard I. & meurt en prison. 59
Guillaume Lamberton, Archevêque de S. André en Ecosse. 14
Guillaume Olivier, Gouverneur de Sterlin, défend cette place trois mois contre Edouard I. 51
Guillaume Trussel sous Edouard II. 139
Guy, Comte de Flandres vient à Paris devant le Parlement, & pourquoi. 28. renouvelle la ligue contre la France. 29
Guy de Beauchamp Comte de Vvarvvik, se ligue contre Pierre de Gaveston. 71. 72. *& suiv.* enleve Gaveston, & le met entre les mains des Seigneurs liguez. 82
Guy de Montfort, fils du Comte de Leycestre, assassine Henri fils de Richard, Roi des Romains. 2
Guyenne. Edouard renonce à la Guyenne, & pourquoi. 20

H

Hainaut. Isabelle de France se retire près du Comte de Hainaut, & pourquoi. 129
Harklai. André Harklai Gouverneur de Carliste, leve des troupes pour les Spensers. 109

Havardik

Havardik, Place-Forte du païs de Galles. 8
Hector Boeth, Hiſtorien Ecoſſois. 92
Henri Comte de Tranſtamare, mis ſur le trône de Caſtille par le fameux Bertrand de Gueſclin. 221
Henri de Lancaſtre, Comte de Derby, ſes commencemens. 234. ſes qualitez naturelles gâtées par le Duc de Gloceſtre. 284. détail de ſa condamnation. 285. 286. il repaſſe en Angleterre à la ſollicitation de l'Archevêque de Cantorbery, & prend le nom de Duc de Lancaſtre. 296. il va à la tête d'une armée au devant de Richard II. dont il ſe rend maître, *la-même & ſuiv.* il uſurpe la Couronne d'Angleterre ſous le nom d'Henri IV. 310. ſa ſeverité : il fait mourir vingt-neuf Barons ou Chevaliers. 313. Divers factions contre ce Prince. 315. il gagne la bataille de Shrevvsbury, & ne fait grace à aucun priſonnier Anglois. 321. il vient heureuſement à bout des nouvelles factions, & commence à regner paiſiblement. 325. Eloge de ce Prince, & de ſon fils Henri. V. 328. ſon bonheur par rapport au merite de ſes enfans & de ſes freres. *là-même.* oppoſitions de la Cour de ce Prince, & de celle de Charles VI. 332. ſa mort, ce qu'il dit à ſon fils ſur le point de mourir. 340. 341
Henri V. fils & ſucceſſeur d'Henri IV. 341. Ambition de ce Prince qui croyoit tout permis pour regner. *là-même*, Préparatifs d'Henri contre la France. 344. il debarque en Normandie, & prend Harfleur après trente-ſix jours de ſiege. 349. il gagne la bataille d'Azincourt plus ſanglante encore aux François que celle de Creci. 350. ſenti-

mens de ce Prince ſur cette victoire 351. 352. ſeconde deſcente d'Henri en Normandie avec cinquante mille hommes. Il prend Honfleur & Caën, il corrompt par argent le Gouverneur de Cherbourg. 361. il prend Roüen. Cauſe de cette perte pour la France. 363. il épouſe à Troyes la Princeſſe Catherine. Les articles de ce malheureux mariage, dont l'un étoit l'exheredation du Dauphin. 370. Henri repaſſe en Angleterre, d'où il revient avec une nouvelle armée contre le Dauphin. 373. ſes nouveaux progrez, la priſe de Meaux alors place conſiderable. *là-même.* ſa maladie dont il avoit ſenti les premieres atteintes à Vincennes, ſe déclare à Melun. Sa mort à trente-huit ans. 374. 375. 376

Henri VI. encore au berceau ſuccede à Henri ſon Pere ſous la tutelle de ſes oncles. 377. ſes conquêtes ſous la conduite du Duc de Bethfort. 379. il eſt couronné Roi de France dans Notre-Dame de Paris. 393. Caractere de ce Prince devenu majeur. 404. 405. on lui propoſe divers mariages, il épouſe Marguerite d'Anjou. 406. 407. Commencement des troubles de ſon regne. 224. il perd une grande bataille contre les rebelles. 439. il demeure à la diſcretion du Vainqueur. 440. il reprend le Gouvernement de l'Etat. 448. il perd une ſeconde bataille. 450. il perd une troiſiéme bataille : il eſt pris & mené priſonnier à Londres. 472

Henri, fils de Richard Roi des Romains, eſt aſſaſſiné par Guy de Montfort. 2

Henri Duc de Bar, entre dans la ligue contre la France. 21. fait une irruption dans la Champagne, & en eſt chaſſé par Gaucher de Châtillon. 31

Henri de Lacy, Comte de Lincolne, Beaupere de Thomas de Lancaſtre. 23
Henri Comte de Lancaſtre, fils de Thomas. 116. ſe joint aux troupes d'Iſabelle. 132. envoye le jeune Spenſer à la Reine, & enferme le Roi. 134. eſt mis auprès du jeune Edouard III. 140
Henri de Percy ſous Edouard I. 38
Henri de Percy, & autres de la même famille, conſpirent contre Henri IV. 318. ils ſont défaits par ce Prince. 321
Henri Chichelay, Archevêque de Cantorbery, porte Henri V. à faire la guerre à la France. 341
Henri, nouveau Duc de Sommerſet, tache inutilement d'entrer dans Calais. 449. il ſuit le parti d'Henri & de Marguerite d'Anjou. 454. il ſe ſauve après un grand combat. 463. il abandonne le parti du Roi. 464. il y rentre. 468. il eſt pris dans un combat, & a la tête tranchée par ordre d'Edouard IV. 469
Hereford. Le Comte d'Hereford pris dans la bataille de Sterlin. 94. forme une ligue contre les Spenſers. 99. *& ſuiv.* Le Comte d'Hereford proclame l'Arrêt du banniſſement des Spenſers. 105. ſa mort. 112
Hereford. L'Evêque d'Hereford député à Edouard II. par Thomas de Lancaſtre, & pourquoi. 103
Hommage de la Guyenne, conteſté par Edouard II. 119. des anciens Princes de Galles aux Rois d'Angleterre. 4
Hommage de l'Ecoſſe à l'Angleterre. 15
Hugues de Kervel & Pierre Bahuchet, Amiraux de France, croiſent dans la Manche. 175
Hugues Spenſer le vieux pere du Favori d'E-

douard II. 89. les Anglois murmurent contre lui, & à quelle occasion. 97
Hugues Spenser devient Favori du Roi Edouard II. & en abuse. 89. *& suiv.* Ligue des Seigneurs contre lui. 98. *& suiv.* pris à Evesham, & fait mourir. 134
Hugues Spenser pere & fils, bannis du Royaume. 105. rappellez. 108
Hugues Spenser, Evêque de Norvvik. 233. Chef des Croisez Anglois est chassé de Flandres par Charles VI. *là-même.*
Hugues, Cardinal de Chypre, Mediateur pour la paix entre la France & l'Angleterre. 398
Hugues Vvere, Gouverneur de S. Sever pour Edouard. 22
Humfroy de Boun, Comte d'Hereford, demande l'observation de la grande Charte. 30. entre dans la ligue contre Gavestон. 71
Humfroy Duc de Glocestre, quatrieme fils d'Henri IV. est declaré Regent d'Angleterre. 377. ses broüilleries avec le Cardinal Evêque de Vincestre. 404. il est éloigné des affaires. 412. il est arrêté, quoiqu'innocent, & mis en prison, on le trouve peu de temps après mort dans son lit. 412
Humfroy Stafford, Duc de Buckingham. 411
Hunaudaye. George de Tournemine, Seigneur de la Hunaudaye. 422

I

Jacques Artevelle, Brasseur de biere, devient Chef des Flamans contre le Comte de Flandres. 169. il est enfin assassiné par les Flamans. 189
Jacques Cade, Irlandois de basse condition, premier instrument de la rebellion contre Henri VI. 426. il est abandonné & tué. 428

Jacques Dougla fils de Guillaume, Seigneur Ecossois, prend le parti de Robert Bruce contre les Anglois, & pourquoi. 59. 92. 94
Jacques de Lindesay ami & partisan de Robert Bruce, tuë Cumin dit le Rouge, & comment. 55
Jean, Roi de Boheme, est tué à la bataille de Crecy, étant aveugle il s'étoit fait conduire au plus fort de la mélée. 193
Jean d'Orleans, Comte de Dunois, ses service au commencement du regne de Charles VII., & à la reduction de Paris. 378. 403. ses exploits en Normandie, où il oblige les Anglois à rendre le vieux Palais de Roüen. 418. il prend quantité de villes en Guyenne, entre autres Bourdeaux & Fronsac. 420
Jean Duc de Bourgogne, Prince capable des coups les plus violens, fureur des Parisiens déclarez en sa faveur. 339. il fait une cruelle guerre aux environs de Paris, après avoir tenté les choses les plus noires pour y entrer. 357. il entre enfin dans Paris avec la Reine, qui s'étoit liée d'interêt avec lui. 359. sa reconciliation avec Charles depuis Charles VII. 366. il est massacré par Tanneguy du Chatel. 367. differens sentimens sur cette mort. *là-meme.*
Jean Cumin, Comte de Bukam. 14. un autre du même nom. 47. commence à secoüer le joug des Anglois. 39. donne ses troupes à Vvaleys, *là-même.* devient son Collegue. 43
Jean Cumin, nouveau Regent, gagne deux batailles sur les Anglois. 50
Jean d'Arablay, Senéchal du Perigord. 20. *V.* Arablay.
Jean de Baillieul, son droit sur la Couronne

d'Ecoſſe. 14. Edouard I. lui adjuge, & comment. 18. Bailleul fait alliance avec la France. 24. Edouard I. lui fait la guerre, & pourquoi. 25. le fait mener dans la Tour de Londres. 27. remis en liberté, & paſſe en Normandie. 48
Jean Duc de Brabant, épouſe une fille d'Edouard I. 12. entre dans la ligue contre la France. 21
Jean Duc de Bretagne, neveu d'Edouard. I. entre dans la ligue contre la France. *là-même.*
Jean de Mautravers. On lui confie le ſoin de garder Edouard II. dans ſa priſon. 142. le fait mourir. 143. ſa punition. 145
Jean Comte d'Arondel, Partiſan des Spenſers. 109
Jean de Hainaut entre dans les interêts d'Iſabelle de France. 130. retourne en Hainaut après ſon heureuſe expedition d'Angleterre. 141
Jean de Moubray ſous Edouard II. 98. ſe ligue contre les Spenſers. 102
Jean d'Harcourt ſous Philippe le Bel, paſſe en Angleterre, & ſurprend Douvres. 31
Jean Monthet trahit Vvalleys. 57
Jean Gram, brave Ecoſſois, tué dans une bataille contre les Anglois. 44
Jean de Varennes Comte de Surrey, Gouverneur d'Ecoſſe pour Edouard I. obligé par Vvalleys de ſe retirer en Angleterre. 40. 41. il entre dans la ligue des Grands contre Gaveſton. 77. aſſiege Gaveſton dans Scarborough. 81
Jean Stuart, nommé pour un des Gouverneurs de l'Ecoſſe, après la mort d'Alexandre III. 14
Jean Stuart & autres Seigneurs, viennent au

secours de Charles VII. 372
Jean Stuart, Connêtable d'Ecoſſe, tige des Seigneurs d'Aubigny. 380
Jean Stuart, Sénéchal d'Ecoſſe, donné pour Collegue à Vvalleys, ſa mort. 43
Jean Vallée, Prêtre ſeditieux. 228. il a la tête tranchée. 231
Jean Holland, frere uterin de Richard. 229. il contribue beaucoup à faire arrêter le Duc de Gloceſtre 276. 277. il eſt fait Duc d'Exceſtre. 283. il eſt pris, lorſqu'il cherchoit à ſortir d'Angleterre, & a la tête tranchée. 313
Jean Subury, Archevêque de Cantorbery, & grand Chancelier d'Angleterre eſt maſſacré par les ſedirieux. 230
Jean Duc de Bethford, troiſiéme fils d'Henri IV. ſes belles qualitez. 331. il ſe rend à Paris, où Henri V. le nomme en mourant Regent de France, 374. 375. il aſſiege Yvry ſur les frontieres de Normandie. 380. il gagne la bataille de Verneüil. 381. 382. il meurt de chagrin. 401. 402
Jean Stafford Chancelier d'Angleterre, & Archevêque de Cantorbery, ſa prudence. 427
Jean, fils de Philippe de Valois, & depuis ſon ſucceſſeur, nommé Duc de Normandie, ravage le Hainault. 175. il prend Nantes & le Comte de Montfort qui étoit dedans. 184. il fait lever à Edouard les ſieges de Rennes, de Nantes & de Vannes. 187. étant devenu Roi, il eſt pris à la bataille de Poitiers. 211. il traite avec Edouard à qui il cede une grande partie de ſon Royaume, il revient en France. 214. 219.
Jeanne d'Angleterre, ſœur d'Edouard II. mere de Gilbert de Clare, Comte de Gloceſtre.

Jeanne d'Anjou, Niece de Philippe le Bel. 24
Jeanne de Valois, Comteſſe de Hainaut. 129. Jeanne de Valois ſœur de Philippe, & belle-mere d'Edouard, negocie entre ces deux Princes une tréve. 177. 178
Incident qui rallume la guerre entre les factions de Lancaſtre & d'York. 444. 445
Inverneſſe. Port d'Ecoſſe dans la Province de Murray. 59
Journée des Harangs. 384
Iſabelle de Baviere, Epouſe de Charles VI. Princeſſe née pour la ruine de la France. 333. elle ſe joint avec le Duc de Bourgogne. 358. 359. elle aſſiſte en la place du Roi ſon mari, à une conference avec le Roi d'Angleterre. 364. juſqu'où elle porte la haine contre le Dauphin ſon fils. 370. miſerable état où cette Princeſſe denaturée fut reduite. 376
Iſabelle de France, épouſe Edouard II. 66. caractere de cette Princeſſe, & ceremonies de ſon mariage. 65. elle forme un parti contre Pierre de Gaveſton, & autres Favoris d'Edouard II. ſon mari. 76. *& ſuiv.* travaille à l'accommodement des Seigneurs liguez avec le Roi. 85. accouche d'Edouard III. 87. perſuade à Edouard II. de chaſſer les Spenſers. 105. ſe vange de Batleſmere, & comment. 107. 108. témoigne ſon chagrin du ſupplice des Seigneurs liguez. 115. elle forme une ligue contre les Spenſers. 116. negocie la paix entre la France & l'Angleterre, & à quelles conditions. 123. elle y prend des meſures contre les Spenſers. 122. on lui refuſe le ſecours qu'on lui avoit promis 128. elle ſe retire en Hainaut. 129. elle part de Dordrecht avec des troupes.

130. arrive en Angleterre. 131. menage l'eſprit des peuples, & comment. 132. fait déclarer ſon fils Regent du Royaume. 133. ſe ſaiſit du Roi & du jeune Spenſer. 134. fait pendre les deux Spenſers, *là-même*. aſſemble le Parlement. 136. ſon fils Edouard III. la tient en priſon juſqu'à ſa mort, & pourquoi. 146

Iſabelle de Portugal, troiſiéme femme de Philippe Duc de Bourgogne, Princeſſe tout à fait Françoiſe. 397

K

K*Enelvvorthe*. Edouard II. enfermé à Kenelvvorthe. 134

L

L*Acy*. On redemande à Thomas de Lancaſtre les biens de la Maiſon de Lacy. 100. *V.* Henri de Lacy.

Lamberton. *V.* Guillaume Lamberton.

Lancaſtre. *V.* Edmond Comte de Lancaſtre, ſecond fils d'Henri III. *V.* Thomas de Lancaſtre.

La Rochelle. Edouard I. fait ravager les environs de la Rochelle. 19

Laurent Tuine, ſcelerat Anglois, excommunié & chaſſé d'Ecoſſe; paſſe en Normandie, & engage Edouard de Bailleul à paſſer en Ecoſſe. 154

Leaes, Château de Blateſmere, pris par le Roi Edouard II. & comment. 108

Legats du Pape veulent ſe mêler de faire la paix entre Edouard II. & les Seigneurs liguez, qui ne veulent point recevoir leur mediation. 85

Lennox. Milcolombe de Lennox ami de Robert Bruce. 57
Leolin n'assiste point au Couronnement d'Edouard I. & pourquoi. 4. Edouard I. lui declare la guerre, & pourquoi. 6. il rend hommage à Edouard I. 7. & épouse sa cousine. *là-même.* recommence la guerre avec son frere David. 8. 9. est tué dans un combat. 9
Levée du siege d'Orleans, & le commencement des revolutions des affaires d'Angleterre en France. 389
Leycestre. Le Comte de Leycestre se joint à Isabelle contre les Spensers. 131. le Comté de Leycestre appartient à Thomas Comte de Lancastre. 78
Ligue des Seigneurs Anglois contre Gaveston. 75. la Reine Isabelle de France y entre, *là-même.* & y fait entrer son pere Philippe le Bel. 76
Ligue d'Isabelle de France contre les Spensers. 116
Ligue contre les deux Spensers. 102. *& suiv.* ils sont chassez. 105. puis rappellez. 108
Ligue en Ecosse contre Edouard I. sous la conduite de Wallays. 36
Lincolne. Le Comté de Lincolne contesté à Thomas de Lancastre. 100
L'Isle. Guerin de l'Isle, Seigneur ligué contre les Spensers. 102
L'Isle, ou Lille ville de Flandres, prise par Philippe le Bel. 31
Lividy. V. Richard de Lividy.
Londay, Isle du côté du pays de Galles. 133
Londres. Evêque de Londres député à Edouard II. par Thomas de Lancastre, & pourquoi. 103

Lothiane, Province d'Ecoſſe. 50. Loüis du Bueil Comte de Sancerre, & depuis Amiral. 378. 383. il met en fuite les Anglois à ſaint Celerin. 394
Loüis IX. meurt en Paleſtine. 2
Loüis X. paſſe en Angleterre pour voir ſa belle-ſœur. 88
Loüis XI. ſuccede à Charles VII. 466

M

Maban, Place forte d'Ecoſſe. 54
Macduff, Comte de Fife en Ecoſſe. 14. tué dans une bataille contre les Anglois. 44
Maire de Londres fait déclarer la ville pour la faction d'York, ou de la Roſe blanche. 450
Marguerite de France épouſe Edouard I. 35
Marguerite, fille d'Olave, Roi de Nortvvege, heritiere d'Ecoſſe. 13. ſa mort. 14
Marguerite de Flandres, Comteſſe de Montfort, ſoutient les forces de ſon parti, & défend Hennebond contre les François. 185. elle fait une tréve, & paſſe en Angleterre pour preſſer le ſecours des Anglois. *là-même.*
Marguerite d'Anjou, épouſe d'Henri VI. Roi d'Angleterre, ſes admirables qualitez. 406. *& ſuiv.* elle eſt ſoupçonnée de la mort du Duc de Gloceſtre. 413. elle choiſit le Duc de Somerſet pour Miniſtre. 429. ſon habileté à renverſer les deſſeins du Duc d'York. 438. 439. elle amaſſe une armée qu'elle commande elle-même, défait le Duc d'York, & peu de temps après le Comte de Vvarvvik. 454. *& ſuiv.* elle ſe ſauve en Ecoſſe avec le Roi. 464. elle paſſe en France pour chercher du ſecours. 465. elle repaſſe en Ecoſſe après bien des fatigues, elle entre en

Angleterre avec un corps d'armée. 467. avanture de cette Princeſſe lorſqu'elle fuyoit avec ſon fils. 470. 471. elle paſſe une ſeconde fois en France. 472
Mathieu de Montmorenci fait une deſcente en Angleterre ſous Philippe le Bel. 31
Math. Levrier infidelle à Richard II.
Maurice de Barklai entre dans la ligue contre les Spenſers. 102. la quitte. 110
Mautravers. V. Jean de Mautravers.
Mernis, petite Province d'Ecoſſe. 40
Milcolombe de Lennox, ami de Robert Bruce pendant ſes diſgraces. 57
Milords, ou Grands d'Angleterre. 77
Miracles d'Edouard II. 145
Monros. Ville d'Ecoſſe. 40
Montargis, Convent des Dominicaines fondé à Montargis, & pourquoi. 6
Montfort. Le Comte de Montfort frere du feu Duc de Bretagne, veut lui ſucceder. Il engage l'Angleterre dans ſes interets. 183. 184 il eſt pris à Nantes, & envoyé priſonnier dans la Tour du Louvre à Paris, il meurt un peu après en être ſorti. 184
Montmouth. V. Jean de Montmouth.
Morina. V. André de Morina.
Mortemers. Les Mortemers entrent dans la ligue contre les Spenſers. 102. la quittent. 110
Murrai, Province d'Ecoſſe. 59

N

Naples. Differens des Rois de Naples pour la Sicile. 11
Naſſau. V. Adolphe de Naſſau, Empereur.
Neſle. Le Connêtable de Neſle ſous Philippe le

le Bel, remporte beaucoup d'avantages sur les Anglois. 20
Newcastle sur Tyne, ville de Northumberland. 24
Nicolas Albergoti, Cardinal de sainte Croix, & Hugues Cardinal de Chypre, mediateurs entre la France & l'Angleterre. 398
Nigel Bruce pris & executé. 57
Nonces du Pape Boniface VIII. envoyez en France pour la paix. 33
Noraman, ville sur les frontieres d'Ecosse. 16.
Nortgales, ou partie Septentrionale du païs de Galles. 5
Northumberland. Ravages de Vvalleys dans le Northumberland. 41

O

Olivier. *V*. Guillaume Olivier.
Omer de Valence, Comte de Pembrok, de la Maison de Lusignan, fait Gouverneur du Royaume d'Ecosse par Edouard I. 52. Lieutenant des armées d'Edouard I. en Ecosse. 50. gagne une bataille sur Robert Bruce. 56. Edouard II. lui laisse le Gouvernement de l'Ecosse. 66. se ligue avec quelques Seigneurs contre Gaveston. 71. *& suiv.* assiege Gaveston dans Scarborough. 81
Orbeton. *V*. Adam Orbeton.
Owain Glandor fait la guerre à l'Usurpateur Henri IV. 315.

P

Pairs de France, Edouard I. cité devant les Pairs de France, & pourquoi. 19
Pape. Seigneurs liguez sous Edouard II. refusent la mediation du Pape. 85
Paris. Jacques Douglas fait ses études à Paris. 60. Paris rentre sous l'obéissance de Charles

VII. après dix-huit ans de domination Angloiſe. 399
Parlement de France confiſque les terres d'Edouard I. mouvantes de la Couronne de France. 20. Le Comte de Flandres vient devant le Parlement, & pourquoi. 28
Parlement d'Angleterre, autorité des Parlemens ſous Edouard II. 72. Parlement des Bandes blanches. 105. Parlement aſſemblé pour la dépoſition d'Edouard II. 135. 136. Parlement d'Angleterre répond à la Bulle de Boniface VIII. 49
Payen de Canuſe, ſous Edouard I. 7
Philippe III. fils de S. Loüis. Edouard I. ne l'aimoit point, & pourquoi. 2. Comparaiſon de Philippe III. avec ſon fils Philippe le Bel. 11. 12
Philippe IV. Le Bel, Roi de France, ſon caractere, *là-même*, fait la guerre à Edouard I. & pourquoi. 19. lui confiſque la Guyenne, & ſes autres terres mouvantes de la Couronne de France. 20. prend l'Iſle, Bruges, & autres places de Flandres. 31. il fait la paix avec Edouard I. 34. occaſion des démêlez de Philippe avec Boniface VIII. *là-même & 49.* fait épouſer ſa fille à Edouard II. 65. favoriſe la ligue des Anglois contre Gaveſton. 76. 79. ſa mort. 88
Philippe de Valois gagne la bataille de Caſſel contre les Flamans, & oblige Edouard Roi d'Angleterre ſon Concurrent, à lui rendre hommage. 166. il quitte le deſſein de la guerre ſainte, pour ſe défendre contre ce Prince. 170. il va au ſecours de Cambray, & évite ſagement le combat. 171. il ne l'évite pas à la funeſte journée de Crecy. 195. 196

Philippe Comte de Charolois, ſucceſſeur & fils de Jean Duc de Bourgogne, cruelle vengeance qu'il prit du Dauphin qu'il croyoit auteur de la mort du Duc Jean. 368. il commence à s'éloigner des Anglois. 397. il renonce ſolemnellement à leur alliance à l'Aſſemblée d'Arras. 398
Philippe Comte de Hainaut, reçoit Iſabelle en Flandres. 129
Philippe de Moubray, Gouverneur de Sterlin ſous Edouard II. 92. executé par ordre d'Edouard. 115
Philippe, fille de Guy, Comte de Flandres. 12. Philippe le Bel la fait venir à Paris, & elle y meurt. 29
Philippe, fille du Comte de Hainaut propoſée en mariage pour Edouard Prince de Galles. 129
Pierre de Gaveſton, favori d'Edouard II. 66. 67. abuſe de ſa faveur, & irrite les Grands du Royaume. 68. 69. il paſſe en Irlande. 74. revient à la Cour, & épouſe une ſœur du Comte de Gloceſtre. 75. troiſiéme Ligue des Anglois, & de la Reine contre lui. 77. Gaveſton ſe retire en Flandres. 79. revient à la Cour. 80. ſe renferme dans Scarboroug, & y eſt pris par les Seigneurs liguez. 81. on le relache, puis on le reprend, & on lui fait ſon procès. 82. 83. comparaiſon de Pierre de Gaveſton, & de Hugues Spenſer. 89. 90
Podenſac, ville de Guyenne, priſe ſur les Anglois par Charles de Valois, frere de Philippe le Bel. 22
Ponfret. 112. Thomas de Lancaſtre executé à Ponfret. 115
Ports. Cinq ports d'Angleterre, Hugues Spenſer

Gardien des cinq ports. 107
Pothon de Saintrailles ramaſſe les debris de l'armée après la bataille de Verneüil. 383. il eſt pris par les Anglois, mais on l'échange pour Talbot pris à la bataille de Patay. 390. il défait le Comte d'Arondel au lieu même où il avoit été pris. 393
Prince de Galles, fils d'Edouard III. ſurnommé le Prince Noir, fait ſon coup d'eſſay à la bataille de Crecy. 197. il gagne la bataille de Poitiers. 210 211. il traite le Roi Jean ſon priſonnier avec toute ſorte de reſpects. 212. ſa mort precipitée, mais très-chrétienne. 222
Proteſtation d'Edouard I. contre Philippe le Bel. 20
Provence. Adolphe de Naſſau demande à Philippe le Bel la Provence. 32
Pucelle d'Orleans, délivre cette ville lorſqu'elle étoit ſur le point d'être emportée par les Anglois. 387. elle gagne la bataille de Patay après avoir chaſſé les Anglois de pluſieurs poſtes. 390. elle conduit le Roi à Reims, où il eſt ſacré. 391. elle accompagne ce Monarque dans la ſuite rapide de ſes conquêtes, elle eſt priſe malheureuſement au ſiege de Compiegne, & venduë aux Anglois qui la font mourir. 392. 393

R

Radnor, Province du païs de Galles. 9.
Raphaël de Neville Comte de Vveſt-Morland commande les troupes d'Henri IV. Roi d'Angleterre contre les conjurez. 323. il conſeille à Henri V. de porter la guerre en Ecoſſe plûtôt qu'en France. 342

Redin, pendu avec le jeune Spenſer. 134
Reole. Charles de Valois prend la Reole ſur les Anglois. 119
Richard, ſecond fils du Prince de Galles, petit-fils & ſucceſſeur d'Edouard III. ſon caractere. 224. minorité de ce Prince. 225. commencement de revolte contre lui. 228. nouvelles factions. 234. noms & caracteres des principaux conjurez. *là-même*. Richard eſt obligé de contenter les députez des Villes ſeditieuſes. 254. il ſe retire à Nortingham avec ſes favoris, il fait des troupes 256. 257. il fait la paix qui ne dure gueres. 259. le bon cœur de ce Prince, témoignages d'amitié qu'il donne à ſon favori même après ſa mort. 264. Paroles memorables de Richard en plein Parlement. 267. il fait la paix avec la France, & épouſe Iſabelle fille de Charles VI. 270. il fait mourir le Duc de Gloceſtre & le Comte d'Arondel. 279. 280. il paſſe en Irlande où il fait des merveilles, l'arrivée du Comte de Derby le rappelle en Angleterre. 292. *& ſuiv.* ſa lacheté & ſon peu de cœur dans ſes malheurs. 301. 302. il renonce à la Couronne par une abdication indigne. 306. il eſt déclaré par le Parlement dépoſé de la Royauté. 309. ſa mort, & quelles en furent les cauſes. 314
Richard Comte de Cambrige, qui avoit droit à la Couronne par ſa femme, conſpire contre Henri V. qui lui fait couper la tête. 349. *& ſuiv.*
Richard, fils du Comte de Cambrige entre dans tous les biens de ſa maiſon, & reçoit le titre de Duc d'York. 402. nommé à la Regence de France après la mort du Duc de Bedford, 403. il perd Pontoiſe mais ſans

rien perdre de sa gloire. 403. Il est rapellé de France & envoyé en Irlande. 413. il pense à remonter su le trône de ses ancestres 224. 225. commence tout de bon à faire la guerre aux Lancastres. 428. fautes qu'il fait contre la politique. 432. il reprend les armes & gagne une bataille contre le Roi. 437. *& suiv.* son parti est défait, il se retire en Irlande, 447. nouvelle victoire de son parti, il entre en triomphe dans Londres sa réponse fiere à l'Archevêque de Cantorbery, il se place sur le trône en plein Parlement son discours à l'assemblée. 451. 452. *& suiv.* malgré l'envie qu'il a de regner, il est seulement declaré heritier presomptif de la Couronne. 454. il est défait par la Reine Marguerite d'Anjou, & demeure sur la place avec 3000. des siens. 456

Richard de Neville Comte de Vvarvvik, surnommé le Grand. Caractere de ce grand homme. 433. uni avec le Duc d'York, il met en déroute l'armée d'Henri VI. 439. il est abandonné à la veille d'un combat, & se retire à Calais. 446. il remporte une nouvelle victoire, *là-même*. Il est défait par la Reine Marguerite d'Anjou. 447. ce qu'il fait pour engager les troupes à faire ferme dans une bataille décisive. 455

Richard III. frere d'Edouard IV. est fait Duc de Gloceſtre.

Richard de Lividy, Seigneur Ecossois se rend aux Anglois. 38

Richemont. Le Comte de Richemont Prince de la Maison de Bretagne. 227

Rioms, pris aux Anglois par Charles de Valois, frere de Philippe le Bel. 22

Robert Bruce de famille Angloise, son droit

ſur la Couronne d'Ecoſſe. 15. refuſe d'être Roi d'Ecoſſe à condition de rendre hommage au Roi d'Angleterre. 18. favoriſe l'entrepriſe d'Edouard I. ſur l'Ecoſſe. 26. ſa trahiſon lui devint inutile. 27. ſert Edouard I. dans la bataille contre les Ecoſſois. 44
Robert, fils de Robert Bruce ſe ligue avec Cumin, contre Edouard I. 53. ſe retire d'Angleterre, & comment. 54. tuë Cumin, & pourquoi. 55. ſe fait couronner. 56. facheux commencement de ſon regne, *là-même & ſuiv.* il eſt obligé de ſe cacher. 57. reparoit, & comment. 58. fait quelques conquêtes. *là-même*, tombe malade. 61. ſes conquêtes pendant le regne d'Edouard II. 91. 92. gagne bataille 92. porte la guerre en Angleterre au commencement du regne d'Edouard III. 151. il oblige Edouard à faire la paix, & à ceder ſes prétentions ſur la Couronne d'Ecoſſe. 152. il meurt & laiſſe pour ſucceſſeur ſon fils David encore jeune. 153
Robert Comte d'Artois, oncle de Philippe le Bel. 22. il défait les Flamans à Furnes. 31
Robert Comte d'Artois entre dans les interêts d'Iſabelle de France. 125. lui conſeille de ſe retirer en Flandres. 128. 129
Robert Stuart, heritier préſomptif de la Couronne d'Ecoſſe heureuſement ſauvé des mains de ceux qui le pourſuivoient. 164 il défait David Cumin, & enleve à Bailleul preſque toute l'Ecoſſe 178. il ſuccede à David Bruce à la Couronne d'Ecoſſe. 226
Robert III. Roi d'Ecoſſe, fait paſſer en France ſon fils Jacques pour le ſouſtraire à la fureur de ſon oncle. 343
Robert, Evêque de Glaſcovv. 14
Robert Brunet, Chancelier d'Angleterre ſous

Edouard. I. 5
Robert de Vinchesey, Archevêque de Cantorbery, zelé Parlementaire sous Edouard II. 74. *& suiv.* refuse à Edouard I. les sommes qu'il avoit demandées au Clergé pour la guerre contre la France. 30
Robert Knoles & Perduccas d'Albret, fameux Capitaines. 231
Robert de Bueil surnommé Floquet Bailli d'Evreux prend Conches & Verneuil. 417
Robert Vere, Duc d'Irlande, Favori de Richard, ses qualitez. 235. son peu de cœur au moment d'une bataille d'où il se sauve, & va mourir enfin à Louvain. 264
Robert d'Artois, Prince du Sang de France, & Comte de Beaumont le Roger sollicite l'Angleterre à faire la guerre à la France. 167. 168. il est battu devant S. Omer, & perd 4000. hommes. 176. il conduit une armée d'Anglois au secours de Marguerite Comtesse de Montford, il est blessé & retourne mourir en Angleterre. 186
Robert Vvalleys, Chef des Ecossois revoltez contre Edouard I. son caractere. 36. ses conquêtes sur les Anglois. 40. on lui donne des Collegues pour partager son autorité. 43. il perd la bataille contre Edouard I. 44. sa réponse à Robert Bruce. 45. sa retraite. 46. il quitte le gouvernement. 47. se met en campagne contre Edouard I. 40. est obligé de se retirer. 51. pris par les Anglois, & executé à Londres. 57
Rodolan, Place du païs de Galles, prise par Edouard I. 7
Roger Bigot, Comte de Norfolk, grand Maréchal d'Angleterre, demande l'observation de la grande Charte à Edouard I. 30

Roger Fizt-Patris, ami de Robert Bruce. 55
Roger de Mortemer le jeune, passe en France avec Isabelle de France, & pourquoi. 121. ses liaisons avec Isabelle. 122. *& suiv.* il se retire en Hainaut avec elle. 129. il est fait Comte de la Marche. 141. il fait trancher la tête à Edmond Comte de Kent. 145. il est lui-même executé, & pourquoi. *là-même.*
Rois. Les Rois d'Angleterre citez devant le tribunal des Rois de France. 19
Rokesbourg, Place forte d'Ecosse. 24

S

Saint Alban. Les Seigneurs liguez contre les Spensers s'assemblent à S. Alban. 102
Saint Anare, ville d'Ecosse. 14. Edouard I. assemble les Seigneurs d'Ecosse à S. André, & pourquoi, 51. Guillaume Lamberton Evêque de S. André. 60
Saint Jean, Lieutenant de l'armée d'Edouard I. en France. 23. pris à la bataille de Bellegarde, *là-même.*
Saint Martin. Different d'un nommé S. Martin avec Thomas de Lancastre. 100
Saint Sever en Guyenne, pris par les Anglois. 22. repris après treize semaines de siege. *là-même.*
Salisbery. Thomas de Lancastre Comte de Salisbery sous Edouard II. 78. l'Evêque de Salisbery député à Edouard II. par Thomas de Lancastre, & pourquoi. 103
Saverne, Riviere d'Angleterre. 133
Savoye. Le Comte de Savoye entre dans la ligue contre Philippe le Bel. 21. se declare neutre. 31. vient en France, & pourquoi. 33
Scarborough. Gaveston, assiegé par les Seigneurs liguez dans Scarborough. 81

Scone. Couronnement des Rois d'Ecoſſe dans l'Abbaye de Scone. 27. Jean de Bailleul couronné Roi d'Ecoſſe à Scone. 18. Robert Bruce couronné à Scone. 57
Siege d'Orleans par le Comte de Salisbury, qui y eſt tué. 383. *& ſuiv.*
Simon Burle, Chevalier de la Jartiere, eſt mis dans la Tour de Londres, où on le fait mourir. 255. 256
Simon Fraſer, pris par les Anglois. 59
Simon de Reding, creature des Spenſers. 109
Simon Vvart, Commandant dans York, ſe declare pour les Spenſers. 109
Snouudon, Montagne du païs de Galles. 9
Sorlingues, Iſles de la mer Britannique. 6
Spenſer. V. Hugues Spenſer. Les Seigneurs liguez demandent l'exil des Spenſers. 102. le Roi y conſent à la fin. 105. Supplice des Seigneurs liguez contre les Spenſers. 115. Les Spenſers maltraitent la Reine, & l'obligent de former une ligue contre eux. 116. 117. empêchent Edouard d'aller en France, & pourquoi. 124. *& ſuiv.* ils empêchent Charles le Bel de ſecourir Iſabelle, & comment. 128. à l'arrivée des troupes d'Iſabelle le pere ſe retire à Briſtol, le Jeune dans le païs de Galles. 132. Le pere pris dans le Château de Briſtol, le Jeune dans le païs de Galles, *là-même*. Le pere pris dans le Château de Briſtol, & pendu à l'âge de 90. ans. 132. le Jeune meurt du même ſupplice. 134
Sterlin, pris par Edouard I. 26. Guillaume Olivier défend cette place trois mois contre Edouard I. 51
Sterlin, aſſiegé par les Ecoſſois ſous Edouard II. 92. pris après la bataille gagnée par Robert Bruce. 95

Sudgalles, partie meridionale du pais de Galles. 4
Surrey. Jean de Varennes Comte de Surrey. 27

T

Talbot, dit l'Achille d'Angleterre, preſſe le ſiege d'Orleans. 385. il eſt fait priſonnier à la bataille de Patay. 390. à la priſe de Rouën, il demeure en ôtage de 50000 écus d'or. 418. il reprend Fronſac & Caſtillon en Guyenne. 422. il eſt défait en voulant ſecourir Caſtillon, ſa mort à l'âge de 80. ans, ſes dernieres paroles à ſon fils qui ne veut pas lui ſurvivre. *là-même*, & 423
Tamari ſe ligue contre les Spenſers. 102
Taneguy du Châtel, tire le Dauphin Charles d'un extrême danger. 359. il maſſacre le Duc de Bourgogne. 367
Thomas Blount, Senéchal d'Edouard II. quitte ſon parti. 139
Thomas Bruce pris & executé. 57
Thomas de Gornay. On lui confie la garde d'Edouard II. après ſon abdication. 142. il fait mourir cruellement le Roi. 145. ſa punition. *là-même*.
Thomas Comte de Lancaſtre, fils d'Edmond d'Angleterre, Chef des Seigneurs liguez contre Gaveſton ſous Edouard II. 70. 71. & *ſuiv.* envoye demander Gaveſton à Edouard II. 80. lui fait faire ſon procès. 83. s'avance à Duneſtaple. 84. conſent à la paix, & à quelles conditions. 86. Chef de la ligue contre les Spenſers. 99. demande l'exil des Spenſers. 102. perd credit dans ſon parti, & comment. 112. eſt pris & mené à Edouard II. *là-même*, eſt executé à Ponfret. 115
Thomas de la Moore. 145

Thomas Randolphe, Chef des Ecoſſois ſous Robert Bruce. 92. il eſt empriſonné par les Anglois. 93
Thomas Vvriſley Chancelier, & autres Seigneurs ſoutiennent la Religion. 51
Thomas de Vvoodſtok, Duc de Gloceſtre, Chef de parti contre Richard II. ſon caractere. 241. 242. ſes nouvelles intrigues. 250. 251. il eſt fait Chef d'une nouvelle Chambre de Juſtice. 255. il ſe retire de Londres, & fait des troupes; mais il accepte la paix que le Roi lui fait offrir. 259. il eſt éloigné nommément du Conſeil du Roi. 267. il reçoit encore d'autres ſujets de mortification. 269. il intrigue plus que jamais, & forme le deſſein de détrôner Richard. 271. il eſt arrêté & mené priſonnier à Calais, où on le fait mourir. 278. 279
Thomas d'Arondel, Evêque d'Ely, & depuis Archevêque de Cantorbery, a les Sceaux en la place du Comte de Suffolk. 249. il eſt exilé. 279. il engage le Comte de Derby à repaſſer en Angleterre pour détrôner Richard. 293. les meſures qu'il prend pour faire réüſſir ce deſſein. 296. 297. il fait un diſcours à la louange de l'Uſurpateur. 310
Thomas Randolphe, General de l'armée de Robert Bruce, & depuis Regent d'Ecoſſe durant la minorité de David. 151. 153. il eſt empoiſonné. 153
Tillier Couvreur, devient Chef des Rebelles contre Richard II. 228
Tournemine. V. George de Tournemine, Seigneur de la Hunaudaye.
Tour de Londres. Les Mortemers envoyez par Edouard II. dans la Tour de Londres. 110
Tournoi à Vvalingford, où Pierre de Gaveſton ſe

se distingua. 70
Trente. Riviere d'Angleterre. 110
Treſilien, Grand Juſticier d'Angleterre, ſes intrigues. 257. il a la tête tranchée par ordre du Duc de Gloceſtre. 261
Traité de Bretigny entre les Anglois & le Dauphin, qui fut depuis Charles V. 217
Trie, Amiral de France, debarque en Angleterre 10000. hommes contre Henri. 322
Trône des Rois d'Angleterre, tranſporté à Vveſtminſter par Edouard II. 27
Troubles en Ecoſſe, excitez par Laurent Tuine, ſcelerat Anglois. 154. 155
Troubles, cauſez en France par les factions de Berri & de Bourgogne. 344. 345
Truſſel. Guillaume Truſſel ſous Edouard II. 139
Tuveede, Riviere d'Ecoſſe. 38
Tuvide, Riviere. 27
Tyne, Riviere d'Ecoſſe. 24
Typetot, Lieutenant de l'armée d'Edouard I. en France. 21

V

Valenciennes. La Cour du Comte de Hainaut à Valenciennes. 130
Valois. Charles de Valois frere de Philippe IV. dit le Bel. 21
Venius député en Norvvege, & pourquoi. 14
Urbain VI. propoſe à l'Angleterre une Croiſade contre la France, qui tenoit pour Clement VII. 232
Vvalingford. Seigneurs liguez envoyez à Vvalingford par Edouard II. 110
Vvalleys. *V.* Robert Vvalleys.
Vvarvvik. Guy de Beaucham Comte de Vvarvvik. 73
Vvaulourde homme bruſque, mais zelé pour

ſon Roi tuë le ſéditieux Tillier. 230
Vveſtminſter. Troubles excitez par les Habitans de Vveſtminſter, Edouard I. y fait tranſporter un trône de pierre qui ſervoit au Roi d'Ecoſſe. 27. Pierre myſterieuſe des Ecoſſois, tranſportée à Vveſtminſter. 52. Couronnement d'Edouard II. à Vveſtminſter. 68
Voinchefey. Robert de Vinchefey, Archevêque de Cantorbery ſous Edouard II. prend le parti du Parlement. 74

Y

York ville. Robert Bruce fait des courſes juſques aux portes d'York. 95

Z

Zele de la Nobleſſe Françoiſe pour Charles VII. Noms des principaux Seigneurs qui le ſuivirent. 380

Fin de la Table du ſecond Tome.